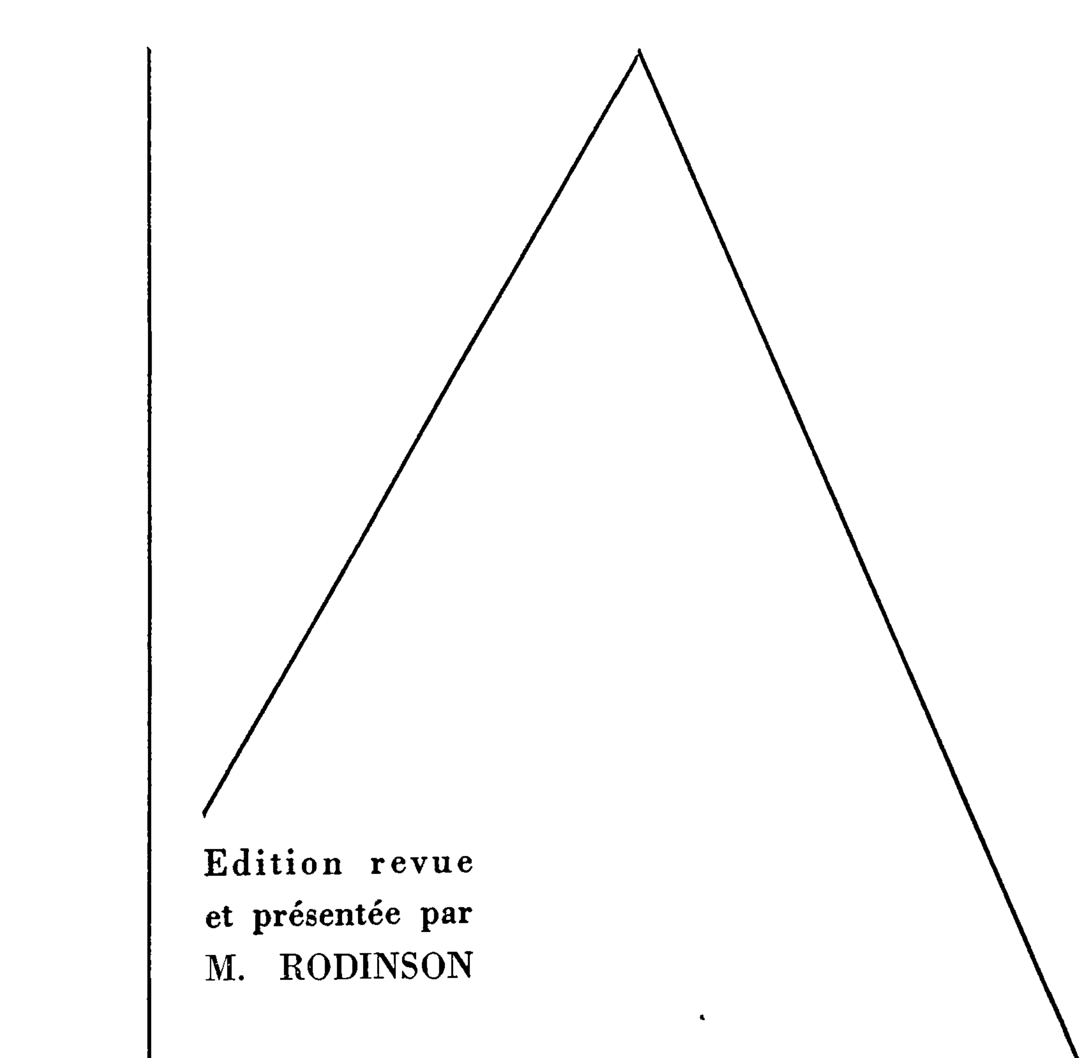
A. LÉON

LA CONCEPTION MATÉRIALISTE DE LA QUESTION JUIVE



Edition revue
et présentée par
M. RODINSON

Avec des textes complémentaires de
L. Trotsky, I. Deutscher, E. Germain

EDI



LA CONCEPTION MATÉRIALISTE de la QUESTION JUIVE



Abraham LÉON

LA CONCEPTION MATÉRIALISTE de la QUESTION JUIVE

Edition revue et préfacée par
Maxime RODINSON

Préface originale de E. GERMAIN
Textes complémentaires de Isaac DEUTSCHER
et Léon TROTSKY

E D I paris

ÉTUDES ET DOCUMENTATION INTERNATIONALES
29, rue Descartes, PARIS-V

PRÉFACE

La réédition du livre, épuisé et depuis longtemps quasi introuvable, d'Abraham Léon est un acte politique, une contribution importante à un « front idéologique » presque déserté, un apport à la réflexion sociologique sérieuse sur un problème où le délire idéologique mythificateur a le champ libre. A tous ces titres, il faut rendre hommage aux éditeurs qui permettent au public d'avoir accès à nouveau à un ouvrage si remarquable et si enrichissant.

Front idéologique dégarni ? Certes, et si cette expression, si souvent employée à des fins douteuses, a quelque validité, c'est bien dans ce cas. En effet, les ouvrages qui se situent dans la ligne idéologique et scientifique suivie par A. Léon, et qu'on peut trouver en librairie se comptent aisément sur les doigts d'une seule main. Ceci, même si on conçoit cette ligne de façon fort large. On peut ne pas partager — surtout plus de vingt ans après ! — les positions politiques de Léon tout en rendant hommage à ce qu'elles recélaient de clairvoyance et de courage. D'un autre côté, je n'aime pas beaucoup le terme « matérialiste » dont Marx ne se servit jamais pour désigner sa position dans le domaine de l'analyse socio-historique et qui est très équivoque. Mais l'histoire de la sémantique idéologique depuis un siècle et demi ne nous en fournit pas de meilleur — à ma connaissance — pour désigner ce qui s'oppose à l'idéalisme historique. Je préférerais encore le terme « marxiste », mais il faudrait aussitôt préciser en excluant vingt types de marxisme mythificateur. Quoi qu'il en soit des mots, il faut voir ce qu'ils recouvrent. On peut aussi ne pas souscrire à tous les aspects de l'orientation idéologique de Léon. Il reste que peuvent être d'accord avec lui sur l'essentiel tous ceux qui veulent penser la condition juive, dans sa structure et son devenir, autrement qu'en recourant aux mythes d'un nationalisme idéaliste.

Essayons de définir un peu plus précisément cette position commune, qui se situe dans la ligne de Marx. Si le « problème juif » est

le lieu privilégié du délire idéologique, il offre aussi peut-être un terrain privilégié pour délimiter, plus clairement qu'ailleurs, ce qui constitue cette position et ce qui définit celle de ses adversaires.

La plupart des ethnies, peuples et nations dont traite l'histoire ont en effet eu, depuis ou pendant de longs siècles, une existence inscrite dans des données concrètes, toujours les mêmes, durables, stables, voire permanentes : communauté de territoire, de langue, d'histoire, de culture, etc. Le plus idéaliste des théoriciens ne peut pas ne pas tenir compte de cette base matérielle solide. Celle-ci impose au moins des limites assez strictes à la théorisation idéaliste.

Au contraire, la catégorie des Juifs s'est définie au cours des millénaires par des critères constamment différents. Pendant la plus grande partie de cette durée historique, les bases concrètes dont il a été question lui ont manqué. On a pu, — à juste titre à mon avis — lui dénier la qualité d'ethnie, de peuple, de nation au sens plein des termes pendant deux mille ans. Qui plus est, la catégorie en question pouvait être définie de différentes façons, vue de l'intérieur ou vue de l'extérieur. D'ardentes et obscures discussions ont pu se dérouler, chez les Juifs, leurs ennemis et leurs amis, pour déterminer « qui est juif ? », la plupart du temps sans conclusion nette.

Cette ambiguïté laissait un champ particulièrement favorable à la théorisation idéaliste. On peut qualifier d'idéaliste évidemment toute théorie qui postule l'existence d'un peuple juif comme nécessité ou comme norme. En effet, comme nul n'envisage par exemple la destruction radicale des bases objectives du peuple français (langue, histoire, culture, territoires, etc. communs), malgré tous les problèmes que pose sa délimitation, nul ne songe à détacher complètement son existence de ces bases, à y voir une nécessité transcendante ou un impératif catégorique pur. Au contraire, du fait que les bases concrètes d'une entité juive ont varié à travers les âges et qu'à plusieurs reprises elles ont été toutes prêtes de manquer totalement, que cette entité a failli plusieurs fois se dissoudre, la nécessité de sa perpétuation ne peut être déduite que d'une volonté a priori de l'histoire hypostasiée ou d'une obligation morale prête à s'imposer, le cas échéant, aux circonstances contraires.

Le caractère protéiforme de l'entité juive objectivement existante à différentes époques conduit normalement, si on postule la nécessité de sa perpétuation à travers l'histoire, à rechercher un substratum commun à ces diverses formes de son existence, substratum dépourvu des bases objectives énumérées ci-dessus, autrement dit à lui attribuer une essence. Le caractère nécessaire qu'on lui décerne conduit à refuser de la soumettre aux lois ordinaires de l'histoire. Ainsi aboutit-on aux différentes conceptions de l'histoire juive que l'on peut appeler nationalistes téléologiques. Une des fins de l'histoire serait de conserver

l'existence du peuple juif en dépit de toutes les lois historiques si cette transgression est nécessaire pour assurer cette fin.

Cela apparaît même dans la conception la mieux disposée à prendre en considération l'ensemble des facteurs objectifs, la théorie de l'érudit et malheureux Simon Doubnov (1). *Celui-ci critique à juste titre la conception théologique et la conception spiritualiste, cette dernière réduisant l'histoire juive à la persécution et à l'effort de création intellectuel. Avec raison, Doubnov pose que « durant toute leur histoire, dans les différents pays où ils ont vécu, les Juifs ont forgé activement non seulement leur vie spirituelle, mais aussi leur vie sociale ». Ce point de vue fécond lui fait découvrir des perspectives intéressantes et rejeter des thèses liées à un pur idéalisme dépassé par l'évolution de l'historiographie dans d'autres domaines. Par exemple, dans les « sectes » du judaïsme à l'époque hellénistique et romaine (Pharisiens, Sadducéens, Esséniens, etc.), il voit moins des groupements constitués autour de clivages théologiques que des partis politico-religieux ayant des options différentes sur les problèmes politiques et sociaux, ces divergences s'exprimant* aussi *sur le plan idéologique par des thèses théologiques contradictoires. C'est là un point de vue adopté dans d'autres domaines par les historiens et dont l'idéologie d'une part, le « provincialisme » des études extra-européennes d'autre part ont empêché la généralisation dans ces études* (2).

Mais, avec tous ses mérites et malgré qu'il assure ne pas vouloir « évaluer les événements historiques dans un esprit nationaliste », posant qu'il lui semble « possible de reconnaître le peuple juif comme le créateur de sa propre destinée tout en condamnant les excroissances extrêmistes de la doctrine nationaliste ou en ne les justifiant qu'à titre d'auto-défense », Doubnov retombe dans l'idéalisme par sa conception de la « nation juive » comme un « organisme vivant » soumis aux lois de l'évolution. Il postule que « dans la période diasporique de leur histoire tout comme à la période antérieure où ils formaient un Etat, les Juifs étaient une nation distincte et non seulement un groupe religieux parmi les nations ». Cet organicisme nationaliste le précipite aussitôt dans maintes distorsions analogues à celles que son sociologisme lui avait fait éviter.

(1) Je me réfère ici à son introduction à sa *Weltgeschichte des jüdischen Volkes* où il condense ses idées et sa critique de celles de ses prédécesseurs. J'utilise la traduction anglaise de ce texte, S. DUBNOW, « A Sociological Conception of Jewish History » (dans *The Menorah Journal*, New York, vol. 14, No. 3, March 1928, pp. 257-267).

(2) Cf. encore la discussion assez confuse de Marcel SIMON, *Les sectes juives au temps de Jésus*, Paris, P.U.F., 1960, pp. 5 ss. Sur le retard des études orientales, cf. Claude CAHEN, « L'histoire économique et sociale de l'Orient musulman médiéval » (dans *Studia Islamica*, Paris, 3, 1955, pp. 93-115).

Assurément, c'est un grand progrès que de considérer que le peuple juif dans l'Antiquité, indépendant, « protégé » ou dispersé, ne vivait pas seulement de la contemplation de l'idée monothéiste; que les communautés juives de la Diaspora médiévale ou moderne n'étaient pas purs sujets de vie intellectuelle ou purs objets de persécution (3). *Assurément on doit reconnaître avec Doubnov qu'en ces entités diverses se manifestait la tendance générale des groupements sociaux à persister dans leur être, ajoutons à défendre leurs intérêts et leurs aspirations, à défendre ou à étendre les avantages dont ils disposent. Mais ceci vaut pour ces groupements en eux-mêmes, non pour l'organisme mythique qui les intégrerait en une entité continue transhistorique. Si la continuité historique de ces différentes formations est évidente, si les unes se forment sur les résidus de celles qui dépérissent et meurent, il ne s'ensuit pas qu'elle soit nécessaire, autrement dit que ces entités ne soient que les manifestations, les incarnations d'une réalité transhistorique, le « peuple juif éternel » cherchant à s'affirmer sous différentes formes à travers les siècles, poussé par une nécessité interne comme les organismes vivants à croître, à mûrir (et peut-être à mourir ?). Comme l'a bien vu un autre grand historien des Juifs à perspectives synthétiques, Salo W. Baron, le positiviste Doubnov se range ainsi avec les historiens idéalistes qu'il critique. La primauté qu'il accorde — comme Ahad Ha-am, autre positiviste — à ce facteur interne, cette « sorte de volonté nationale autonome qui aurait été la force motrice pour façonner les destinées du peuple et qui, dans l'intérêt suprême de l'auto-conservation nationale, aurait fait tous les efforts d'adaptation nécessaires exigés suivant les différentes régions ou les différentes époques » fait de sa doctrine une simple variante de la conception humaniste des historiens juifs du XIX*^e^ *siècle. Selon cette conception (celle de Graetz par exemple) « l'esprit du judaïsme » prend la place de Dieu comme facteur déterminant, et l'histoire juive consisterait en « la progression graduelle de l'esprit juif national ou religieux dans ses vicissitudes diverses et ses ajustements variés à divers milieux »* (4).

Mais S. W. Baron, si lucide en face de Doubnov, tombe lui-même encore une fois dans l'idéalisme nationaliste. Sa démarche « socio-religieuse », où la religion ne prend une place exceptionnelle parmi les facteurs sociaux qu'à cause de la situation exceptionnelle des Juifs dans la Diaspora, représente elle aussi un grand progrès. Nul ne peut

(3) Encore que, dans la pratique Doubnov n'ait pas beaucoup dépassé ce stade, nous dit son successeur dans la synthèse de l'histoire juive, Salo W. BARON, « Emphases in Jewish History » (dans *Jewish Social Studies,* New York, vol. 1, No. 1, January 1939, pp. 15-38), p. 28.
(4) S. W. BARON, article cité, pp. 26 s.

nier ce rôle exceptionnel de l'idéologie religieuse dans des communautés dispersées dont elle était le principal lien. Mais la recherche d'un facteur unificateur dans l'histoire juive conduit aussi S. W. Baron à postuler la nécessité de l'enchaînement des incarnations successives de la judéité, à rechercher son secret dans le caractère particulier de la religion juive — religion historique selon sa définition (5). Dès lors la religion juive se trouve non seulement mise en relief ce qui serait légitime, mais posée en facteur inconditionné, détaché de cette vie réelle des communautés et des formations nationales juives à laquelle pourtant Baron accorde tellement d'attention.

Toutes ces interprétations idéalistes (à des degrés différents) de l'histoire juive sont idéologiques. Entendons qu'elles sont inspirées par le désir de démontrer (ou au moins de suggérer) ce qu'elles postulent et que ce qu'elles postulent répond à des exigences non pas scientifiques, mais pragmatiques et vitales pour la conscience d'un individu ou d'un groupe. Il s'agit de gens ou de groupes qui ont besoin *de fonder leur existence sur la notion de permanence nécessaire de la judéité comme communauté soit religieuse soit temporelle. Cela me paraît, en tout état de cause, déformer leur vision socio-historique. Mais, d'un point de vue proprement idéologique, des conceptions de ce genre peuvent correspondre à plusieurs idéologies différentes. Il peut s'agir d'une idéologie religieuse et nationaliste à la fois dans laquelle le Dieu universel s'intéresse avant tout à la permanence du peuple élu (conception critiquée déjà par les païens Celse et Julien l'Apostat) ou bien d'une idéologie nationaliste laïque, admettant comme valeur suprême la nation juive seule. Ou encore il peut s'agir d'idéologies universalistes religieuse ou laïque. L'élection d'Israël peut, dans une vision religieuse, être strictement subordonnée à un plan divin orienté vers le bien de l'humanité. Dans la vision laïque correspondante, tout en écartant l'idolâtrie du groupe ethnique, on répugne à l'idée que toute forme d'entité proprement juive puisse se dissoudre. On est porté dès lors à rechercher et à définir un substratum de valeurs permanentes attachées à l'existence des diverses entités juives du passé, à proclamer pour le passé et pour l'avenir la nécessité de cette liaison d'un faisceau donné de valeurs à un groupement juif minimum. Il s'en suivrait que l'humanité toute entière aurait intérêt à voir ce groupement juif se perpétuer pour maintenir le culte de ces valeurs.*

Si sévère qu'on puisse être pour les reconstructions socio-historiques

(5) Voir notamment le premier chapitre de la seconde édition de sa grande œuvre, *A social and Religious History of the Jews*, New York, Columbia University Presse, 1952 ss., dans la traduction française, *Histoire d'Israël, vie sociale et religieuse*, t. I, Paris, P.U.F., 1956, pp. 3-41.

idéalistes et religieuses, il est évident qu'il faut établir de nettes différenciations entre les diverses idéologies auxquelles elles se rattachent. Un « matérialiste » universaliste ne peut considérer du même regard les idéologies nationalistes religieuses ou laïques et celles qui placent au premier plan le service de l'humanité (6).

*
* *

En face de ces visions idéalistes de l'histoire juive, il faut placer les conceptions que la tradition marxiste, avec A. Léon, appelle « matérialistes ». Essayons d'en définir l'inspiration fondamentale avant d'examiner si cette appellation est justifiée à tous égards.

Du point de vue de l'étude socio-historique, ceux qui adoptent ces conceptions partent d'une orientation méthodologique fondamentale. Ils ne veulent reconnaître aux diverses entités juives du passé et du présent aucun privilège scientifique. Les Juifs ont formé des groupes ou des catégories spécifiques, peut-être même exceptionnels dans le sens qu'un ensemble de lois et de conjonctures ont pu aboutir à des types de formations et d'évolution non attestés ailleurs. Mais ils ne sont pas exceptionnels dans le sens que les lois générales qui régissent l'histoire des groupes humains ne s'appliqueraient pas à eux.

Aussi, méthodologiquement, il faut se garder de postuler l'action d'un dynamisme historique qui ne reposerait pas sur un substratum de forces dont le mécanisme peut s'analyser en fonction de facteurs décelables ailleurs, dans l'ensemble de l'histoire des sociétés humaines.

Or, ici comme ailleurs — et c'est une autre orientation méthodologique, celle-là même de la sociologie marxiste, dérivée à la fois de généralisations sur l'expérience historique et de déductions réflexives — on ne peut déceler de substratum de forces empiriques qui expliquerait l'action d'un « esprit », d'une « essence » immuables propres à un peuple ou à une civilisation indépendamment des situations où ils sont placés. On ne peut parler d'un « esprit occidental » ou d'un « esprit chinois » inconditionnés, mais au moins un ensemble de données empiriques relativement constantes peut conditionner une certaine permanence des phénomènes idéaux qui les accompagnent. Mais, dans le cas des entités juives qui se sont succédées à travers l'histoire, on décèle encore bien moins de données empiriques constantes. Dès lors, on ne voit pas à quel substratum de forces empiriques se rattacherait l'action d'un soi-disant esprit du judaïsme, toujours semblable à lui-même, indépendant des questions de temps,

(6) Même si les complaisances de certains de leurs adeptes dans un sens nationaliste (parfois inconsciemment) peuvent parfois inquiéter.

de localisation et de structure sociale, poussant dans le même sens les groupes juifs de nature très différente. Naturellement, l'influence de la religion juive sur la destinée des Juifs est certaine. Mais la religion juive comme les autres s'est transformée au cours des âges, recouvrant souvent sous des formulations identiques des contenus différents ainsi que l'a montré S. W. Baron lui-même (7). *Naturellement aussi certains traits ont pu rester invariants à travers l'histoire. C'est à ceux qui l'affirment que revient la charge de le démontrer et aussi de démontrer leur action, la portée et le mécanisme de cette action. Il ne me semble pas qu'ils aient démontré que certains traits invariants de la religion juive (le seul élément constant de l'histoire juive) — qu'il s'agisse de son caractère historique ou d'autre chose — aient pu entraîner une tendance à conserver une existence juive sous des formes extrêmement diversifiées, à remplacer sans arrêt une formation par une autre au moyen de son seul efficace. Encore moins peut-on voir là l'action d'un « esprit du judaïsme », situé quelque part entre ciel et terre, agissant par des mécanismes inconnus, intangible, échappant à tout conditionnement des facteurs habituels de l'histoire humaine.*

La formule de Marx selon lequel le judaïsme s'est conservé non pas malgré l'histoire mais par l'histoire (8), *n'est pas une postulation mystique ou philosophique de source incontrôlable. C'est tout simplement une exigence méthodologique de toute histoire scientifique. On doit expliquer l'histoire juive par les facteurs historiques habituels et cela même les esprits religieux peuvent l'admettre s'ils acceptent l'idée, affirmée depuis des millénaires par les grandes religions universalistes, que Dieu agit par l'intermédiaire des causes secondes. Et, quoi qu'on en ait dit, si une explication totale ne peut s'atteindre, ici comme ailleurs, que comme asymptote, par l'effort permanent, continu, conjugué des historiens sociologues, si on ne peut espérer que réduire peu à peu la marge des incertitudes et des obscurités, du moins peut-on affirmer que rien, dans l'histoire juive, ne contraint de façon impérieuse au recours à l'efficace de forces mystiques, en dehors des mécanismes habituels de l'histoire sociale de l'humanité.*

Ainsi ni la réalité, la vie concrète des groupes juifs, ni les psychologies juives individuelles ne doivent s'expliquer par la traduction dans les faits de phénomènes idéaux inconditionnés. Les phénomènes idéaux existent certes et ne sont en rien des épiphénomènes. Ils ont

(7) Par exemple, dans l'article cité ci-dessus, « Emphases in Jewish History », pp. 31 s.

(8) *Zur Judenfrage,* par exemple dans K. Marx, F. Engels, *Werke,* Bd. 1, Berlin, Dietz, 1961, p. 374; trad. française, K. Marx, *Œuvres philosophiques,* t. I, Paris, A. Costes, 1927, p. 209.

une efficace extrêmement importante. Mais ils ne peuvent en aucune manière être considérés comme des phénomènes sans cause, inconditionnés et par conséquent immuables. Ils peuvent toujours s'analyser, en ce qui concerne leur dynamisme, comme dérivant d'une part de leur passé, de leur état à un stade antérieur et d'autre part de la situation concrète où se trouve le groupe qui en est le support vivant.

L'étude des mécanismes socio-historiques qui ont agi sur l'histoire juive, conduite selon cette ligne non idéaliste, ne revient pas forcément à postuler l'action exclusive des facteurs économiques selon la conception vulgaire du marxisme, comme A. Léon me semble avoir parfois trop tendance à le croire et comme le terme « matérialiste » pourrait le suggérer (et l'a en fait suggéré) à beaucoup. Les situations concrètes dont il vient d'être question ne se définissent pas uniquement en termes économiques, ne se réduisent pas à des situations économiques. D'abord, il conviendrait de définir ce qu'on entend par économie. On donne parfois de ce terme une définition trop étroite qui justifie les critiques souvent dirigées contre la démarche en question. Au surplus, Marx n'a jamais entendu prêcher un économisme exclusif. L'activité économique — au sens large — joue son rôle — un rôle très important assurément — dans la dynamique historique. Marx a défini et souligné ce rôle habituellement négligé de son temps, rien de plus.

Il y a eu dans l'Antiquité un groupe juif de type national, caractérisé entre autres traits, par une religion nationale comme c'était la règle à cette époque. La nation (9) *hébraïque, puis juive a obéi aux tendances normales des groupes nationaux dans les conditions sociales, économiques, politiques et culturelles de l'époque. Elle présentait naturellement des caractères spécifiques. L'évolution de sa religion en fonction de l'histoire de la nation donna à cette idéologie un caractère unique. Le prophétisme hébraïque et juif, phénomène qui*

(9) Ce terme semble justifié dans le cas du peuple juif de l'Antiquité et dans d'autres cas semblables avant l'avènement du capitalisme. La tradition marxiste, même anti-stalinienne, a trop tendance à se fier sur le concept de « nation » à la soi-disant « définition scientifique » de Staline dans son article de 1913, en vérité définition scolastique qui ne concorde pas avec tous les faits. Mais naturellement la question de « définition » est scolastique en soi et on est libre d'en adopter une, comme celle de Staline, qui exclurait le peuple juif antique de ce concept. Seulement l'important est qu'on retrouve dans cette formation et d'autres analogues beaucoup des traits qui apparaissent dans les nations de type capitaliste. J'en ai discuté ailleurs, cf. mes articles, « Sur la théorie marxiste de la nation » (dans *Voies Nouvelles,* n° 2, mai 1958, pp. 25-30); « Le marxisme et la nation » (dans *L'homme et la société,* n° 7, janvier-mars 1968, pp. 131-149).

était courant à l'époque, eut une évolution toute particulière et la victoire de la nation juive sur les nations voisines lui donna libre cours, assura la conservation des documents où il s'exprima (10). *Le dieu national Yahweh finit par être conçu comme dieu de l'univers, dieu unique excluant l'existence même des autres dieux nationaux.*

L'intense émigration juive dans l'Antiquité doit également s'expliquer par des facteurs à l'œuvre partout, en premier lieu par des facteurs économiques. La nation juive se dédoubla en une Diaspora formée de groupes locaux multiples et en un « établissement » (en hébreu yishouv*) juif palestinien. Ce dernier, comme l'explique bien Léon, ne fut anéanti en aucune façon — quoi qu'en disent les thèses courantes diffusées pour des raisons différentes par les Eglises chrétiennes et par le nationalisme juif religieux ou laïque — ni par la destruction de l'Etat juif par Pompée en 63 avant J.-C. ni par la répression des révoltes juives de 66-70 et de 132-135 par Titus et par Hadrien. Seulement la réduction de l'importance de l' « établissement » palestinien — notamment par l'intense processus d'assimilation — le réduisit peu à peu au rang d'un groupe de communautés parmi les autres, fixées comme les autres au milieu de populations non juives.*

Beaucoup de ces communautés juives dispersées dans le monde entier ont disparu, se fondant par assimilation globale dans les sociétés au sein desquelles elles étaient situées en adoptant (c'était le seul moyen de le faire à cette époque) la religion ou une des religions dominantes dans ces sociétés. D'autres se réduisirent en nombre, dépérirent par assimilation (c'est-à-dire conversion) individuelle de beaucoup de leurs membres à ces religions. Cependant il resta dans le monde un nombre important de ces communautés, conservant la religion de leurs ancêtres, y convertissant souvent de nouveaux prosélytes, maintenant les traits culturels liés à cette religion — tout en ayant adopté en gros la culture ambiante —, conservant entre elles des liens, malgré les différences considérables qui les séparaient.

(10) On oublie toujours l'existence de ce qui a péri. C'est une tendance normale que renforce l'idéologie. L'admiration que suscitent très légitimement certaines pages de l'Ancien Testament — cette anthologie orientée de la littérature hébraïque ancienne — ne doit pas nous faire oublier que les peuples voisins d'Israël ont, eux aussi, écrit, produit des œuvres littéraires et rien ne prouve que cette littérature perdue ait été inférieure à celle d'Israël. La Bible fait parfois allusion à leurs sages. De même, on oublie l'existence de tout un courant prophétique opposé à celui qui a prévalu, dont les productions n'ont pas été conservées. Ces « faux prophètes » que vilipendent les « vrais » (mais c'eût pu être l'inverse) étaient sans doute bien intéressants.

Comment expliquer cette persistance si on renonce à l'explication religieuse par la volonté de Dieu ou à l'explication idéaliste nationaliste (beaucoup plus irrationnelle en un sens) par des facteurs mystérieux qui auraient imposé un vouloir-vivre national à ces multiples groupes ?

A. Léon a repris, pour expliquer ce fait, la théorie du peuple-classe suggérée par Marx et formulée en termes plus nets par Max Weber : les Juifs formaient une sorte de caste de l'Inde se perpétuant même dans un monde sans castes. Cette explication a une certaine valeur, pour le monde chrétien occidental notamment, à partir des Croisades, dans certaines limites tout au moins comme on va l'exposer. Mais A. Léon ne voit pas qu'il franchit d'un trait un millénaire (au moins) où ce facteur ne jouait pas.

On a transposé indûment, et souvent inconsciemment, dans le passé des caractéristiques appartenant essentiellement à l'Europe d'après les Croisades. On les a transposées tout aussi indûment dans les autres aires culturelles. Les Juifs de l'Antiquité, même dans la Diaspora, n'étaient pas particulièrement voués au commerce. Léon a été égaré sur ce point par des historiens utilisant une documentation insuffisante à l'époque et influencés par cette tendance à la transposition des conditions modernes à laquelle je viens de faire allusion. En Egypte, sous l'Empire romain, ils étaient, écrit un bon connaisseur de l'histoire des Juifs égyptiens, « mendiants, sorciers, colporteurs, artisans et marchands de toute sorte, antiquaires, usuriers, banquiers, fermiers, métayers, ouvriers et marins. Bref il n'était pas de métiers d'où ils pussent espérer tirer un gagne-pain qu'ils n'aient exercé. » (11). *Et S. W. Baron note que ce tableau « vaut aussi, avec quelques modifications mineures pour d'autres pays de la dispersion »* (12). *Flavius*

(11) L. FUCHS, *Die Juden Aegyptens*, p. 49, cité par S. W. BARON, *Histoire d'Israël*, t. I, p. 349. Cf. ce que dit le meilleur connaisseur de l'histoire des Juifs d'Egypte dans l'Antiquité : « L'opinion courante chez les savants, fondée sur des sources littéraires, est que l'occupation principale des Juifs égyptiens était le commerce et le prêt d'argent. Les papyrus ne la confirment pas. Ils nous apprennent que les conditions sociales des Juifs égyptiens étaient aussi variées que possible et que leur participation à l'agriculture, à l'élevage, à la profession militaire et à l'administration n'était en aucune manière moindre que leur activité comme commerçants et prêteurs » (V. TCHERIKOVER, « The Jews in Egypt in the Hellenistic-Roman Age in the Light of the Papyri » (*Revue de l'histoire juive en Egypte*, Le Caire, n° 1, 1947, pp. 111-142), p. 116. Il ajoute : « Il n'y a presque pas d'exemples de commerçants juifs dans les papyrus et cela correspond probablement à l'état de choses réel » (p. 121), en expliquant pourquoi. « La banque n'attirait encore que peu de Juifs », expose S. W. BARON (*Histoire...*, I, p. 350, avec références).

(12) *Histoire...*, I, p. 349.

Josèphe pouvait écrire à la fin du Ier siècle : « Nous n'habitons pas un pays maritime, nous ne nous plaisons pas au commerce... et, comme nous habitons un pays fertile, nous le cultivons avec ardeur. » (13). *En Europe occidentale avant le XIe siècle, B. Blumenkranz a montré dans sa belle thèse, sur la base d'une documentation à peu près exhaustive, que les Juifs vivaient sans ségrégation au milieu de la population européenne, ayant à peu près les mêmes occupations professionnelles que la moyenne de celle-ci. Dans le monde musulman également, les remarquables travaux de S. D. Goitein ont montré que les Juifs ne se distinguaient des populations musulmanes ou chrétiennes que par la religion et les traits culturels qui y étaient liés directement.*

Mais, avant l'époque moderne, les sociétés de type national, préfigurant les nations modernes, dépassant la structure tribale antérieure — de quelque nom que l'on veuille les appeler (14) *— étaient caractérisées par un extrême cloisonnement interne qui me paraît lié, tout simplement, à la force insuffisante des facteurs d'unification. L'économie mercantile, le grand commerce international, la puissance relative des structures étatiques éventuellement avaient pu briser les barrières entre tribus ou entre communautés villageoises, imposer des unifications sur une échelle plus ou moins large. Mais l'Etat restait doté de moyens d'action réduits. La sous-administration, comme on dit aujourd'hui, était la règle et non l'exception. Cela poussait les dirigeants à administrer par l'intermédiaire de corps multiples, de sortes de sous-Etats qui étaient aussi des quasi-Etats. La pré-nation était un conglomérat de communautés en bonne partie autonomes qui s'administraient elles-mêmes et dont on réclamait une allégeance minima à l'Etat. Le signe de cette allégeance était essentiellement l'impôt auquel, bien naturellement, les corps souverains attribuaient une importance tout à fait prioritaire. Dans un grand nombre de cas, une contribution militaire était aussi exigée. Il fallait qu'elles respectent l'ordre public. En dehors de cela, les communautés vivaient leur vie propre. Elles représentaient, pour leurs membres, la société globale à laquelle allait en tout premier lieu leur allégeance, dont ils se sentaient partie intégrante, au niveau de laquelle ils formulaient leurs intérêts et leurs aspirations comme il est de règle dans les structures antérieures à l'âge de l'individualisme moderne où l'homme ne se sent lié (au plus) qu'à l'Etat qui le domine et le contrôle de haut.*

Dès lors, c'est au profit de ces communautés que s'exerçait cette

(13) *Contre Apion*, I, XII, § 60 (éd. et trad. Th. Reinach et L. Blum, Paris, Belles Lettres, 1930, p. 13).

(14) « Nationalité » (russe *narodnost'*), « ethnie », « peuple », etc.; cf. mes articles sur la théorie marxiste de la nation citée ci-dessus (p. XIV, n. 9).

tendance à la persistance dans l'existence qui caractérise les groupes sociaux. Il y avait bien une stratification sociale hiérarchique, des sortes de pré-classes (15) *comme il y avait des sortes de pré-nations. Mais leur action et leur conscience communes se heurtaient à la force des structures communautaires. Elles ne se dégageaient que dans les grandes occasions, dans l'Europe chrétienne notamment où la hiérarchie en question était consolidée par des institutions fortes.*

Les Juifs s'organisaient et s'administraient en tant que Juifs, se présentaient à la société comme formant le groupe juif au milieu des autres groupes. Ils tendaient à rester Juifs tant que des forces puissantes ne les contraignaient pas à ne plus l'être. Le volume des communautés variait en fonction de toutes sortes de facteurs, mais jamais une pression forte ne fut exercée de façon durable à la fois dans tous les pays où se trouvaient des Juifs (c'est-à-dire dans à peu près tout le monde connu) pour déraciner totalement cet ensemble de communautés. Cela n'a rien d'étonnant, étant donné la multiplicité des structures étatiques indépendantes qui englobaient des communautés juives et leurs moyens d'action très faibles par rapport à ceux que nous connaissons actuellement — l'aspect terroriste des interventions gouvernementales ne compensant qu'en partie leur manque de continuité, leur caractère sporadique. A cela se réduit le soi-disant miracle de la survivance juive dont s'émerveillent, dans des tonalités différentes, théologiens chrétiens et nationalistes juifs.

En Orient musulman où les conditions médiévales ont subsisté en grande partie presque jusqu'à nos jours, des sectes ou communautés religieuses subsistent ainsi depuis des siècles et des millénaires quoique bien peu de leurs adhérents attachent quelque intérêt à la doctrine qui, il y a bien longtemps, a pu susciter leur formation. Les Druzes par exemple, secte formée au XI[e] *siècle, possédant en théorie une doctrine très savante dérivée en partie de la philosophie néo-platonicienne, sont seulement des paysans syriens et libanais qui savent qu'ils ont des coutumes différentes des autres et réagissent comme une unité, à la manière d'une petite nation ou d'une sous-nation, tout englobés qu'ils aient été dans de multiples Etats successifs. Ils ont défendu farouchement leur identité, leur particularisme, leurs intérêts de groupes. Ils continuent à le faire dans une large mesure malgré le fait qu'ils partagent la plupart des traits culturels de leurs voisins d'autres communautés religieuses, qu'ils parlent la même langue arabe, qu'ils appartiennent selon tous les critères habituels à*

(15) Cf. mon article « Dynamique interne ou dynamique globale : l'exemple des pays musulmans » (*Cahiers internationaux de sociologie*, 42, 1967, pp. 27-47).

l'ethnie arabe et malgré la force récente de l'idéologie du nationalisme arabe, poussant dans le sens de l'unification.

*De même, les grandes idéologies du passé — religieuses et non nationalistes — ont réagi contre cette tendance à la persistance dans le particularisme. Ces idéologies étaient la garantie de l'unité de l'Etat. Les monarchies hellénistiques et l'Empire romain, Etats forts et unitaires qui évoquent par certains traits les nations modernes, n'imposaient pas une idéologie unique à leurs sujets, laissaient libre cours à un certain pluralisme. Ils demandaient seulement un minimum. Ils n'envisagèrent jamais la suppression de l'*ethnos *juif. Les conflits de ces Etats avec Israël vinrent seulement de ce qui paraissait un excès de particularisme de ce peuple, tournant au séparatisme, inquiétant sur sa loyauté envers l'Etat. Le yahwisme, religion d'Israël, avait évolué d'un culte national, visant de plus en plus à l'exclusivisme intra-national, vers un culte universaliste exclusif. Yahweh avait été imposé d'abord comme Dieu seul d'Israël. Considéré comme plus fort, plus puissant que les dieux des autres nations, il était en passe de devenir le seul existant. Beaucoup de yahwistes au moins méprisaient les autres dieux* (16), *allaient jusqu'à les considérer comme non existants. L'école yahwiste avait codifié avec une extrême minutie les rites particuliers qui devaient distinguer le vrai Israélite, fidèle serviteur de Yahweh, des autres peuples. Dans l'atmosphère du monde et de la culture hellénistiques, beaucoup de Juifs* (17) *voudront adapter la religion nationale aux idées générales de la civilisation ambiante. L'épicurien Antiochus Epiphane soutiendra ce parti assimilationniste dans l'intérêt de l'unité de son Etat et nullement par zèle pour les dieux du paganisme. D'où la révolte des yahwistes intransigeants, au départ guerre civile entre Juifs, qui aboutira (déjà) à la victoire en Israël du nationalisme extrémiste* (18). *Mais, le nouvel Etat d'Israël devra trouver un modus vivendi avec les puissances de la région qui, de leur côté, sacrifieront les assimilationnistes et accepteront les particularités de la religion et du culte juifs moyennant la réconciliation politique avec les*

(16) Malgré des tendances contraires à l'époque hellénistique et romaine. Il est par exemple frappant de constater que le texte biblique d'*Exode* 22 : 27 où il est interdit de maudire les *elôhîm,* c'est-à-dire sans doute les juges, est traduit à Alexandrie par la Septante, à la faveur du sens équivoque de ce mot : « Tu ne maudiras pas les dieux » et cette traduction est utilisée par Philon et Josèphe pour montrer les égards des Juifs vis-à-vis des dieux des autres nations.

(17) DANIEL, 9, 27. Cf. E. BICKERMANN, *Der Gott der Makkabäer,* Berlin, Schocken, 1937, p. 136, qui majorise le sens en traduisant *rabbîm* par « la plupart ».

(18) Voir la démonstration d'E. Bickermann dans l'admirable ouvrage qui vient d'être cité.

extrémistes assagis. Les Romains, après les Hellènes, auront appris qu'il valait mieux admettre ces particularismes et les traiteront avec un grand respect, dispensant souvent les Juifs de la loi commune par égard pour leurs conceptions particulières.

Les fameuses guerres de 66-70 et de 132-135 ne furent nullement des essais par les Romains de détruire la spécificité de l'ethnie juive. Ce furent des répressions contre des rebelles qui voulaient l'indépendance politique, utilisant l'exaspération populaire devant des brimades de fonctionnaires romains maladroits et rapaces. Comme ailleurs dans l'Empire romain, les partisans de l'indépendance se recrutaient de préférence parmi les plus défavorisés ainsi qu'il est normal, parmi les pauvres et parmi ceux qui, pour une raison ou pour une autre voyaient leurs intérêts et leurs aspirations brimés par le pouvoir romain. On peut donc, je crois, quoi qu'en dise Léon, les considérer comme des insurrections nationales essentiellement, malgré le mélange de motivations sociales qui apparaît toujours dans les mouvements nationaux. Le signe en est que des couches sociales et des individus, foncièrement hostiles à la révolte, se sentirent obligés d'y participer. A la suite des exactions du procurateur Gessius Florus, provoquant les Juifs, devant la passivité du pouvoir central (représenté par Néron) devant les plaintes juives, avec l'enchaînement habituel des protestations plus ou moins violentes et des actes de répression plus ou moins atroces, le parti de ceux que Josèphe appelle les séditieux (stasiastai), *les révolutionnaires* (neôteridzontes), *les fauteurs de guerre* (hoi kinountes ton polemon) *l'emporta sur le parti de ceux — parmi lesquels il se range — qu'il nomme les puissants* (dunatoi), *les princes des prêtres* (arkhiereis), *les gens pacifiques du peuple* (19). « *Ils gagnèrent à leur cause les derniers partisans des Romains par la force ou la persuasion* » (Josèphe, *B.J.*, II, XX, 2, § 562) (20), *tout au moins à Jérusalem et le signe de l'union sacrée fut l'élection de dirigeants habilement choisis parmi ce dernier parti, dont Josèphe lui-même. Le choix fait, l'option prise, beaucoup eurent — plus sincèrement que ce dernier — la réaction qu'il s'attribue, une fois dans son poste de gouverneur de Galilée pour le mouvement : « Il voyait clairement vers quel dénouement marchaient les affaires des Juifs et qu'il n'y avait d'autre espérance de salut pour eux que*

(19) Cf. F.-M. ABEL, *Histoire de la Palestine depuis la conquête d'Alexandre jusqu'à l'invasion arabe,* Paris, Gabalda, 1952, 2 vol. (coll. « Etudes bibliques »), t. I, p. 483.

(20) Mes citations de Flavius JOSÈPHE suivent la traduction de J. Weill, J. Chamonard, etc. (*Œuvres complètes de Flavius Josèphe,* traduites en française sous la direction de Th. Reinach, Paris, Leroux, 1900-1932, 7 vol.). J'utilise les abréviations habituelles : *A.J. : Antiquités judaïques; B.J. : Guerre des Juifs* (*De Bello judaico*).

de faire amende honorable. Quant à lui, bien qu'il eût lieu d'espérer être pardonné des Romains, il aurait préféré souffrir mille morts plutôt que de trahir sa patrie (tên patrida) *et d'abandonner honteusement la mission qui lui avait été confiée, pour chercher la tranquillité parmi ceux qu'on l'avait chargé de combattre » (ibid.,* III, VII, 1, § 137; trad. R. Harmand et Th. Reinach). *Le cours des événements, les victoires romaines, le long siège de Jérusalem augmentèrent les tensions internes, assurèrent la victoire des extrémistes intransigeants sur ceux qu'ils pouvaient soupçonner, non sans fondement, de tendance à la conciliation. D'où aussi les luttes entre divers partis extrémistes — groupuscules gonflés par les circonstances — et la prédominance chez les rebelles des tendances les plus révolutionnaires, hostiles aux riches et aux puissants.*

L'élément religieux dans cette guerre est évident. Il est encore plus visible dans la révolte de 132-135 où le rabbin 'Aqiba joua un grand rôle comme inspirateur idéologique. Les nationalistes pouvaient se fonder sur les quelques vexations que des procurateurs bornés, corrompus ou provocateurs comme Gessius Florus avaient apporté aux coutumes religieuses juives, ils pouvaient aussi utiliser le courant de pensée messianique. Mais il est très clair que la motivation principale est celle de la lutte contre l'oppression politique. De nombreux esprits très religieux jugèrent leur foi parfaitement compatible avec la soumission à Rome, moyennant les protestations nécessaires quand des fonctionnaires romains portaient atteinte aux coutumes religieuses de leur peuple.

A. Léon a invoqué à juste titre des soulèvements semblables à la même époque dans les provinces romaines. Dans ces cas, comme dans le cas juif, les revendications sociales rendaient plus ardentes l'adhésion des couches défavorisées à une révolte nationale. Il eût pu aussi invoquer l'exemple des Gaulois, tout à fait contemporain, qui est plus proche à certains égards du cas juif. En 69, à la faveur des troubles qui précèdent et suivent la chute de Néron, le prince batave Julius Civilis soulève son peuple — des Germains en contact immédiat avec les Gaulois — en tirant argument des vexations subies de la part des officiers romains. Il prend soin de situer son appel à la révolte dans une atmosphère religieuse. Il convoque les notables dans un bois sacré (sacrum in nemus) *sous prétexte d'un banquet (religieux lui aussi, n'en doutons pas). Son discours, fondé sur les sévices subis est suivi de serments où les assitants s'engagent « par les rites barbares et les imprécations du pays* (Barbaro ritu et patriis exsecrationibus) » (Tacite, *Histoires,* IV, 14-15). *Les révoltés sont enflammés par les prédictions de la prophétesse germanique Veleda (ibid.,* IV, 61, 65), *apparaissent, après leur première victoire aux Germains et aux Gaulois comme des « libérateurs »* (libertatis

auctores) (*ibid.*, IV, 17). *Les Gaulois sont séduits par les appels de Civilis surtout quand, au début de 70, on apprend l'incendie du Capitole lors de la lutte à Rome entre partisans de Vespasien et de Vitellius. Comme à Jérusalem, on mêle, en Gaule, les souvenirs des gloires passées et un messianisme situé dans l'avenir. L'incendie du temple auquel la fortune de Rome était attachée leur rappelait qu'autrefois ils avaient pris la Ville elle-même et leur semblait un signe de la colère des dieux* (signum caelestis irae datum). « *Les druides, dit Tacite, prophétisaient, sur la base d'une vaine superstition, que la souveraineté de l'univers était promise aux nations transalpines* » (*Hist.*, IV, 54). *Tout cela, appuyé par des considérations très réalistes (quoiqu'elles dussent se révéler fallacieuses) sur la situation difficile des Romains, engagea des Gaulois, les Trévires Julius Classicus et Julius Tutor à se soulever ainsi que le Lingon Julius Sabinus. Ils proclamèrent l'empire des Gaules* (imperium Galliarum). *Mais c'est ici qu'apparaît la différence avec les options palestiniennes. Vers le moment où Titus entrait à Jérusalem (septembre 70), des délégués des cités gauloises se réunissaient en congrès à Reims pour décider si on rechercherait « l'indépendance ou la paix* (libertas an pax placeret) » (*ibd.*, IV, 67). *On écouta des orateurs défendant chacune des deux options. Le Rémois Julius Auspex fit un discours pour la soumission et la paix qui rappelait de près celui prononcé en vain par le roi juif Hérode Agrippa à Jérusalem quatre ans auparavant* (Josèphe, *B.J.*, II, XVI, 4, § 345-401). *Les thèmes étaient les mêmes : puissance des Romains, faiblesse et divisions de la nation soumise, caractère passager et remédiable des vexations venant des fonctionnaires d'autorité. Mais les Gaulois qui, disait Agrippa entre autres exemples, « supportent (que leur pays) soit devenu la vache à lait des Romains et laissent gérer par eux leur fortune opulente (et cela) non point par manque de cœur ou par bassesse, eux qui pendant quatre-vingts ans ont lutté pour leur indépendance », choisirent la paix.*

En Judée, si le parti de la paix fut battu, il n'en était pas moins fort. Le soulèvement n'entraîna nullement l'unanimité de la nation juive. Je me contenterai de citer S. W. Baron qui résume bien les faits. « La très nombreuse population judéo-syrienne semble s'être tenue à l'écart des trois soulèvements (contre Antiochus Epiphane, contre Rome en 66-70 et en 132-135)... Les dissensions intérieures sévissaient dans les régions révoltées elles-mêmes. Durant la grande guerre (de 66-70), ce ne furent pas seulement les municipalités grecques de Palestine, mais même des villes à prépondérance juive comme Sepphoris et Tibériade qui s'opposèrent activement aux armées révolutionnaires. Jusqu'en Judée l'unanimité ne prévalut pas. Le petit groupe des premiers chrétiens abandonna Jérusalem dès le début ...et se déclara en faveur de la neutralité. Ceux des dirigeants du peuple qui

étaient réellement influents, qu'ils fussent sadducéens ou pharisiens, s'opposèrent énergiquement à l'idée d'une guerre contre Rome... L'oppression romaine était d'ordre purement politique et fiscal. Elle n'était même pas dirigée contre le peuple palestinien en tant qu'entité politique... Opposer à une telle force politique une autre force, une armée rebelle, transporterait, les pharisiens le sentaient, le combat sur le terrain de l'Etat et des forces militaires, domaine où les Romains étaient tellement supérieurs. Sous la pression des zélotes patriotes, Rabban Yohanan ben Zakkaï et d'autres dirigeants pharisiens se joignirent un temps, sans enthousiasme, à une campagne qui, même heureuse, aurait impliqué la sanction d'un principe ennemi du leur propre. » (21). *Il faut rappeler que le Talmud exalte le défaitisme de Yohanan Ben Zakkaï. Ses propos pour la paix dans la ville assiégée, rapportés par les espions romains à Vespasien lui valent la bienveillance du général romain quand ses disciples le font sortir hors des murs dans un cercueil. Vespasien lui accorde sur sa demande de fonder l'académie de Yabneh où il enseignera la Torah* (22). *C'est de cette école de Yabneh que sortira tout le judaïsme postérieur. C'est grâce à cette attitude défaitiste que Yohanan peut être considéré avec S. W. Baron comme « le restaurateur de la vie juive »* (23).

On voit clairement qu'il s'agissait, en Judée comme en Gaule et en bien d'autres cas, d'une lutte de libération nationale comme nous dirions (polemon huper tês eleutherias, *dit Agrippa*). *Mais les Romains, s'ils voulaient la soumission, ne cherchaient pas à niveler tous les particularismes. Ils se contentaient de combattre les coutumes qui semblaient choquantes (non sans inconséquences) à leur conception (ethnocentrique bien entendu) de la « civilisation ».*

Ainsi par exemple des sacrifices humains chez certains Gaulois (alors que les combats de gladiateurs semblaient normaux !) et de la circoncision qui était assimilée à la castration. A l'extrême, Hadrien (117-138) cherchant à pousser plus loin l'unification par le rapprochement des ethnies sujettes de l'Empire et par l'élimination de ces coutumes contraires à l'esprit de la civilisation hellénique, interdit la circoncision (mesure qui frappait aussi les Arabes et les prêtres égyptiens) et voulut, comme Antiochus Epiphane, bâtir un temple à Zeus Olympios ou à Jupiter Capitolin en qui il ne comprenait pas que les Juifs refusent de reconnaître leur Dieu. Encore une fois les Juifs extrémistes — malgré de pieux concilia-

(21) S. W. BARON, *Histoire d'Israël, vie sociale et religieuse,* t. II, Paris, P.U.F., 1957, pp. 722-725.

(22) *Aboth de Rabbi Nathan,* version I, IV, 11 *b*-12 *a*. Je cite d'après la traduction anglaise dans *A Rabbinic Anthology...* by C. G. Montefiore and H. Loewe, London, Macmillan, 1938, p. 266, texte n° 680.

(23) BARON, *Histoire...*, II, p. 968.

teurs — en profitèrent pour annoncer la venue proche du Messie et la délivrance ou la rédemption (ge'oullah), *la liberté* (herouth) *d'Israël comme disent les monnaies de la Révolution. Mais, s'il réprima durement cette révolte et prit des mesures plus sévères pour couper court à toute tentative nouvelle, Hadrien — qui avait commencé son règne en faisant enlever de l'emplacement du Temple la statue de Trajan choquante pour les Juifs — n'amoindrit aucunement les droits des Juifs en tant que citoyens et ne revint pas sur leur exemption de l'obligation du culte impérial, privilège extraordinaire. Son successeur Antonin abolit l'interdiction de la circoncision (sauf pour les non-Juifs d'origine) et les autres mesures prises au cours de la répression* (24). *L'extension de la citoyenneté romaine à la majorité des sujets de l'Empire s'appliqua aussi bien aux Juifs dont on prit même en considération les scrupules monothéistes pour la prestation du serment permettant l'accès aux fonctions publiques* (25).

L'idéologie païenne admettait bien des pluralismes. Cependant les conditions économiques et sociales poussaient à l'unification. Dans l'Empire romain, un libre jeu était laissé à la libre concurrence des cultes dans certaines limites, comme c'était le cas pour la libre concurrence des marchandises. Des Romains de souche pouvaient adorer des dieux égyptiens par exemple. Le particularisme culturel des ethnies pouvait se réfugier dans le culte persistant des dieux locaux. Un semblant d'unité idéologique était assuré par l'identification (procédé facile) des dieux indigènes aux dieux du panthéon romain. Suivant les cas, cette fusion fut réelle ou on adora simplement, avec un nom romain supplémentaire, une antique divinité. Suivant les cas aussi, suivant les facteurs d'unité géographiques, la puissance de la tradition culturelle, le degré de brassage des populations, les provinces conservèrent plus ou moins d'originalité. La prépondérance économique et culturelle de l'Orient se marque là aussi. « C'est là, écrit Franz Cumont, que se trouvent les principaux centres de production et d'exportation. » Aussi, « non seulement les dieux de l'Egypte et de l'Asie ne se laissèrent jamais évincer comme ceux de la Gaule ou de l'Espagne, mais bientôt ils franchirent les mers et vinrent conquérir des adorateurs dans toutes les provinces latines... et l'on pourrait soutenir que la théocrasie (le mélange, la fusion des dieux) fut une conséquence nécessaire du mélange des races, que les dieux du Levant suivirent les grands courants commerciaux et sociaux et que leur établissement en Occident fut la conséquence naturelle du mouvement qui entraînait

(24) Cf. F.-M. ABEL, *Histoire de la Palestine*, t. II, pp. 62-65, 83-109; S. W. BARON, *Histoire...*, t. II, pp. 720 s., 726, 733 ss., etc.
(25) BARON, *Histoire...*, pp. 735-8.

vers les pays peu peuplés l'excès d'habitants des cités et des campagnes asiatiques. » (26).

Le processus d'unification pluraliste, si l'on peut s'exprimer ainsi, favorisait les cultes orientaux, non seulement par suite de la supériorité culturelle de l'Orient, mais aussi, et sans doute surtout, parce que beaucoup d'entre eux (ceux justement qui se diffusèrent) avaient pris un caractère de religions à mystères, universalistes et individualistes, proposant aux hommes des méthodes pour faire leur salut personnel, indépendamment des liens tribaux ou locaux à la race ou au terroir. Le judaïsme lui-même prit ce caractère et, à ce titre, reçut l'adhésion d'un nombre considérable de prosélytes. Cet individualisme religieux était en corrélation évidente avec l'individualisme social que favorisaient les conditions politiques, sociales et économiques.

L'ethnie juive garda sa spécificité par la convergence d'un certain nombre de causes différentes. Elle réalisait la conjonction d'une ethnie très précisément définie et d'une religion de salut universaliste. Le dieu national, Yahweh, avait des caractéristiques si particulières qu'il résistait à toutes les assimilations avec les autres dieux. La tentative d'Antiochus Epiphane pour l'identifier à Zeus Olympios, bien accueillie par une grande partie des Juifs assimilationnistes, avait échoué. Il s'agissait d'ailleurs pour les hellénistes simplement de donner un nom à un dieu qui était réputé n'en pas avoir (27). *L'échec venait essentiellement, comme l'a montré E. Bickermann, de la lutte des Juifs intransigeants contre les Juifs (modérément) assimilationnistes qui avaient accepté cette « denominatio ». La tentative d'Hadrien échoua aussi, on l'a vu, par suite d'une opposition à base plus nationaliste que religieuse. Quoi qu'il en soit, Yahweh, avec ses traits distinctifs, fussent-ils négatifs, était resté le dieu d'Israël et le dieu d'Israël seul. On ne pouvait participer à son culte qu'en se faisant adopter par le peuple, qu'en devenant membre du peuple. On admit pendant toute une époque les demi-conversions de sympathisants au judaïsme. Mais, satellites de la religion, ils restaient en dehors de l'ethnie juive. Le nœud de l'histoire du christianisme primitif est précisément le problème d'agréger solidement à une institution essentiellement juive, la première Eglise, des adhérents qui se refusent à entrer dans l'ethnie juive. C'est tout le débat entre les apôtres et Paul dont les échos nous sont transmis par les* Actes des apôtres *et* l'Epître aux Galates.

L'Empire romain, pré-nation aux dimensions imposantes unifiée

(26) F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 4e éd., Paris, Geuthner, 1929, pp. 19-21.
(27) Cf. E. Bickermann, *Der Gott der Makkabäer*, pp. 92 ss.

entre autres par un réseau serré d'interdépendances économiques, provoqua la fusion de certaines ethnies et aussi de certains cultes, mais non pas la disparition de religions ou sectes universalistes. Les ethnies de la partie occidentale de l'Empire fusionnèrent, perdant avec leurs langues (ibère, gaulois, etc.) les principaux traits culturels qui les distinguaient, devenant de simples régions du monde latin, de la Romania. *Tout au plus, des facteurs géographiques, un relatif isolement, la mémoire d'un passé glorieux permettaient une certaine conscience régionaliste qui, les circonstances historiques aidant, après l'appauvrissement économique, la dislocation des liaisons commerciales et les invasions barbares, allait permettre, avec la différenciation linguistique, une lente renaissance de la spécificité nationale (ou pré-nationale, comme on voudra). Les ethnies d'Orient en gardant leur langue populaire (grec, copte, araméen, etc.) fusionnèrent parfois entre elles, comme en Anatolie ou en Syrie-Phénicie, mais conservèrent mieux un ensemble de traits culturels spécifiques, fût-ce dans le cadre de nouveaux ensembles. L'Egypte, par suite de sa forte unité géographique, garda, comme en général à travers toute son histoire, une spécificité nationale. Les Juifs étaient protégés contre toute fusion par le réseau serré de pratiques spécifiques qu'avait imposé le yahwisme strict aux premiers « Sionistes » revenus de Babylonie en Judée à la fin du VI*e *siècle avant J.-C. On pouvait bien chercher des accommodements avec le monde ambiant, consentir même au respect des dieux des peuples voisins comme le fit le judaïsme alexandrin, s'adapter au maximum à la civilisation hellénistique comme on le fit pendant toute une période que symbolisent ces fresques de la synagogue de Doura Europos (au musée de Damas) où Moïse nous apparaît sous les traits inattendus d'un pédagogue au mince collier de barbe à la grecque. Mais une fois abandonnées les pratiques distinctives de l'ethnie, on se situait en dehors. Ce fut nécessaire pour accéder à certaines fonctions publiques avant les accommodements du III*e *siècle.*

Un bon exemple en est donné par Tiberius Julius Alexander (28), *neveu de l'illustre philosophe juif d'Alexandrie, Philon, et fils d'un très riche* alabarque *(receveur des taxes) de la même ville, apparenté*

(28) Sur lequel, cf. essentiellement E. SCHÜRER, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi,* 3e et 4e éd., Leipzig, Hinrichs, 1901-1911, t. I, p. 568, n. 9; J. SCHWARTZ, « Note sur la famille de Philon d'Alexandrie » (dans *Mélanges Isidore Lévy, Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves,* Bruxelles, t. 13, 1953, pp. 591-602); J. DANIÉLOU, *Philon d'Alexandrie,* Paris, Fayard, 1958, pp. 12 ss.; H. G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut Empire romain,* Paris, Impr. Nationale, 1961, I, pp. 46-49; S. W. BARON, *Histoire d'Israël...,* t. II, p. 1099, n. 5; V. BURR, *Tiberius Julius Alexander,* Bonn, 1955.

à la famille des Hérodes. Son père avait financé neuf portes du magnifique temple hérodien de Jérusalem en construction. Lui-même, intellectuel distingué (son illustre oncle juge nécessaire de consacrer tout un traité à réfuter les thèses qu'il avait énoncées dans une conférence sur l'intelligence des animaux), « ne resta pas fidèle à la religion de ses pères », dit Josèphe (A.J., XX, v, 2, §§ 100-104), *qui ne l'en blâme que légèrement, disant que son père « l'emporta sur lui par sa piété envers Dieu ». Il fit carrière dans l'administration romaine, fut procurateur de Judée vers 45-48. Il « ne porta aucune atteinte aux coutumes du pays et y maintint la paix » comme son prédécesseur païen Cuspius Fadus, note l'historien juif (B.J.,* II, XI, 6, § 220). *Son origine juive n'est jugée digne d'être mentionnée ni par Suétone* (Vespasien, § 6) *ni par Tacite qui l'appelle seulement « chevalier romain distingué »* (illustris eques romanus) » *et « de nation (c'est-à-dire de naissance) égyptienne »* (ejusdem [*i.e. Aegyptiorum*] nationis). (Annales, XV, 28; Histoires, I, 11). *Nommé préfet (gouverneur) d'Egypte, il réprima une émeute juive à Alexandrie et fut le premier à poser la candidature de Vespasien à l'Empire. Il commanda en second, sous Titus, l'armée au siège de Jérusalem. Josèphe, à part la réserve signalée ci-dessus, ne tarit pas d'éloges sur son intelligence, son expérience militaire, sa loyauté et sa « magnifique fidélité » à la dynastie flavienne (B.J.,* V, I, 6, §§ 45-46). *Il est bien possible que ce soit son fils ou son petit-fils portant le même nom qui ait été membre du collège sacerdotal des Frères Arvales, une congrégation des plus anciennes du paganisme romain en 118-119* (29).

Ainsi pouvait-on sortir de l'ethnie juive. Mais, s'il fut interdit de s'y agréger quand on n'en était pas originaire, nul n'était poussé à en sortir, pas plus que de la religion universaliste qui y était liée. Les mesures de répression contre les extrémistes nationalistes, partisans de l'indépendance politique de la Palestine ou contre les Juifs des provinces qui réglaient de temps en temps des comptes sanglants avec les autres groupes ethniques du même lieu — ce que la littérature nationaliste juive contemporaine appelle abusivement des pogromes et où elle voit des manifestations de l'éternel antisémitisme — étaient des opérations de police qui ne portaient pas atteinte à ce principe. Vespasien et Titus refusèrent de prendre le titre de Judaicus, *« vainqueur des Juifs », comme les empereurs avaient pris le titre de* Germanicus, *« vainqueur des Germains » ou d'*Africanus, *« vainqueur des Africains ». Ils étaient censés avoir vaincu non le peuple juif, mais une fraction d'extrémistes juifs égarés en Judée. C'était la Judée qui avait été matée* (Judaea capta

(29) SCHÜRER, *Geschichte...*, p. 568, n. 9.

ou devicta *disent les monnaies flaviennes), non l'ensemble des Juifs parmi lesquels ces souverains comptaient tant d'amis et même, en ce qui concerne Titus, une amie tendrement aimée, Bérénice. S'il ne l'épousa pas et se sépara d'elle,* invitus invitam, *ce fut par crainte de réactions non spécifiquement « antisémites », mais traditionnalistes romaines telles que celles qui avaient sévèrement atteint Antoine pour sa liaison avec l'Egyptienne Cléopâtre.*

Ainsi, en vérité, on ne voit pas pourquoi le judaïsme aurait disparu à cette époque. Il continuait, noyau ethnique entouré d'une nébuleuse de sympathisants prosélytes attirés par ses côtés universalistes. Cette frange, souvent hésitante, parfois finalement rebutée, pouvait aussi, comme ce fut souvent le cas, renforcer l'ethnie juive d'un nouveau sang malgré les sanctions qu'elle pouvait encourir. Les relations entre les deux formes et tendances du judaïsme étaient malaisées et pleines de contradictions comme le montre, à la limite, l'exemple des Gréco-Syriens de Damas massacrant, en 66, les Juifs damascains en cachette de leurs femmes, presque toutes gagnées au judaïsme (B.J., II, XX, 2, § 560). *Le succès du christianisme vint en grande partie de ce qu'il résolvait la contradiction, présentant au monde romain une forme du judaïsme acceptable par tous, dégagée des implications ethniques et des encombrantes obligations rituelles. Soit dit en passant, les formulations de Léon sur le christianisme primitif sont critiquables. Le caractère populaire et, comme il dit, « antiploutocratique » de celui-ci est certain. Mais ce n'était pas essentiellement un mouvement social révolutionnaire. C'était un mouvement religieux tirant sa force de facteurs sociaux, idéologiques et culturels assez contradictoires, parmi lesquels figure assurément au départ en bonne place la réaction de frustration des pauvres et des opprimés de Judée et de Galilée. Encore moins peut-on accepter la comparaison faite par Léon du christianisme triomphant avec le fascisme. Tout compte fait, une comparaison avec le stalinisme serait plus adéquate, mais, là encore, de multiples réserves seraient à faire.*

Pour en revenir à l'ethnie juive, elle persista donc dans son existence, diaspora infiniment dispersée avec ses deux bases territoriales solides de Palestine et de Babylonie d'où émanent significativement la Mishna et les deux Talmuds, rédigés dans des aires de concentration juive maxima où les problèmes de la vie agricole et artisanale devaient être traités du point de vue de la jurisprudence religieuse tout autant que les problèmes de la vie urbaine et commerciale. La base babylonienne fut florissante dans le cadre de l'Empire perse sassanide, relativement tolérant. La base palestinienne (devenue surtout galiléenne) dépérit très lentement dans le cadre de l'Empire romain. Les empereurs ne persécutaient nullement les Juifs,

les favorisèrent même quand grandit le danger chrétien (30), *mais prenaient des précautions pour éviter la résurgence éventuelle de leur dangereux nationalisme. De son côté, de mauvaises expériences avec les prosélytes hésitants, les nécessités d'une nouvelle organisation fondée non plus sur l'aristocratie et les prêtres, mais sur les clercs contribuaient à fermer relativement la communauté sur elle-même. La tendance générale des nationalités orientales poussait à la déshelléniser — au moins superficiellement aussi, car quoi qu'on dise, beaucoup d'éléments helléniques absorbés restaient acquis, ici comme ailleurs.*

La victoire du christianisme en Occident changea quelque peu les conditions de vie du judaïsme. Cette fois-ci, on avait affaire à une idéologie d'Etat à tendance totalitaire poussant à l'unification idéologique. Les cadres de l'Eglise, dans la première période suivant le triomphe de celle-ci, se montrèrent d'une intolérance fanatique, mobilisant les masses chrétiennes pour imposer aux empereurs réticents des mesures énergiques contre leurs rivaux, tant que la victoire ne parut pas définitivement assurée et stabilisée. On sait comment le paganisme disparut rapidement de l'Empire chrétien. Pourquoi le judaïsme ne disparut-il pas ?

Il faut encore rejeter pour cette période l'explication par la spécialisation fonctionnelle des Juifs. Aux termes d'une enquête exhaustive sur la condition des Juifs du monde latin avant les Croisades, B. Blumenkranz en résume ainsi les résultats sur ce point : « Soumis aux mêmes lois que les chrétiens, par ailleurs rien non plus ne les en distingue. Parlant la même langue qu'eux, habillés de la même manière, exerçant les mêmes professions, ils s'entremêlent dans les mêmes maisons de même qu'ils se trouvent réunis ensemble sous les armes pour la défense de la commune patrie. » (31). *Il a précisé au cours de son travail : « En dehors des fonctions publiques, ...il n'y a aucune activité dont les Juifs soient formellement exclus. » Les restrictions qu'on voit mentionnées sont à base religieuse, non appliquées en général et sont très loin de réduire les Juifs à quelque spécialisation que ce soit. Ainsi l'essai d'interdire aux Chrétiens de consulter des médecins juifs, l'interdiction du commerce des objets liturgiques. « Aucun texte de notre période, ni du droit ni de la pratique, ne traite de l'usure des Juifs...; (d'ailleurs) il n'existe tout simplement pas encore, à ce moment, un commerce d'argent sur une assez large échelle pour en faire un problème d'ordre public. » D'autre part, « les tentatives ne manquent pas de contester aux*

(30) Cf. M. SIMON, *Verus Israel,* Paris, De Boccard, 1948, pp. 135 ss.
(31) B. BLUMENKRANZ, *Juifs et Chrétiens dans le monde occidental, 430-1006,* Paris-La Haye, Mouton, 1960, p. 375.

Juifs le droit à la propriété foncière, (mais) elles sont restées en gros sans succès » (32). *Voilà qui est décisif.*

Rien ne distingue les Juifs des Chrétiens dans l'Occident de cette époque si ce n'est la religion. C'est sur ce plan que pouvait se situer l'effort d'unification idéologique. Le peuple chrétien était, semble-t-il, sans ressentiment spécial contre les Juifs. Les quelques rares incidents qui nous sont rapportés paraissent dus à d'autres causes que le clivage ethnico-religieux ou sont les conflits mineurs normaux qui résultent de toute différenciation. La provocation vient parfois des Juifs. La foule chrétienne prend parfois parti pour les Juifs comme à Paris en 582 quand le Juif Priscus est tué par un Juif fraîchement devenu chrétien, au cours d'une rixe. Un des compagnons de l'assassin est lynché et l'assassin lui-même évite de peu ce sort (33).

Mais le pouvoir était un pouvoir chrétien. Pourquoi n'a-t-il pas mené à bien une politique d'unification idéologique qui pouvait le renforcer ? Il faut en revenir (outre la persistance de la tradition du droit romain particulièrement forte chez les premiers empereurs chrétiens) aux facteurs de pluralisme de ce type d'Etat pré-moderne dont j'ai parlé ci-dessus. Plus spécifiquement et plus précisément, Blumenkranz détaille pour les Etats francs (en opposition à l'Espagne). La souplesse idéologique s'y imposait : « Les Etats nés ici sur les débris de l'Empire romain comprennent une multitude de peuples et de peuplades qui gardent sur beaucoup de points leurs caractères propres. » Il y a les citoyens romains et les Barbares. « A l'intérieur même des Barbares de nombreux groupes ethniques », par exemple en Gaule, les Alemans, les Burgondes, les Francs Saliens, les Francs Ripuaires. « Tandis que l'Espagne pouvait plus facilement tendre vers l'unification du droit et des institutions, partout ailleurs s'établissait et se maintenait le principe des droits nationaux, du droit personnel. Dans cette multiplicité de statuts, le particularisme juif était beaucoup moins choquant qu'en Espagne où l'unité de foi devait couronner l'unification imposée sinon pas obtenue sur tous les autres plans. Les Juifs étaient donc protégés dans leur particularisme par le principe même de la multiplicité des droits. » (34).

L'Etat chrétien se conduisait en somme à l'égard de la minorité juive comme l'Etat marxiste soviétique à l'égard de ses concurrents idéologiques vaincus : les Eglises chrétiennes et les diverses communautés religieuses. On sait que la constitution stalinienne de 1936

(32) *Ibd.*, pp. 344-349.
(33) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, VI, 17; cf. BLUMENKRANZ, *ibd.*, pp. 378 s.
(34) *Ibd.*, pp. 374 s.

garantit « la liberté de pratiquer les cultes religieux et la liberté de la propagande antireligieuse » à tous les citoyens (art. 124). Dans un cas comme dans l'autre, le mouvement idéologique victorieux, par sagesse et par manque de moyens, renonce à la tentative de s'imposer par la contrainte, mais s'accorde le privilège des moyens d'expansion, force les vaincus à la passivité, en espérant que celle-ci aboutira à un dépérissement pacifique graduel.

Si l'attitude est différente à l'égard des païens dont « la liberté de pratiquer les cultes » est, après une courte phase transitoire de tolérance, battue en brèche par l'Etat chrétien, c'est peut-être en partie à cause du clivage dans l'idéologie elle-même qui range dans le même bord le judaïsme et le christianisme, religion-mère et religion-fille, deux religions monothéistes et universalistes du moins en principe. Mais c'est surtout, peut-on penser, parce que l'organisation des pratiques païennes avait forcément la nature d'un culte public. Dans la lutte du IVe et du Ve siècle entre le christianisme (la « croyance prépondérante » comme disent amèrement les païens) (35) *et le paganisme déclinant, il s'agit de savoir quelle idéologie sera celle des institutions d'Etat, municipales, etc, quelles pratiques ces institutions financeront, quelles fêtes seront publiquement célébrées, à quelles divinités les autorités prêteront serment. Aucun problème de ce genre ne se pose envers le judaïsme, culte réservé à une ethnie, dont on peut dans le pire des cas interdire le prosélytisme en dehors de ses limites ethniques, dont il est impensable après le IIIe siècle qu'il puisse aspirer à contrôler l'Etat. Dans la vue de l'histoire qui en vient à être celle de l'Eglise, la tripartition entre païens, Juifs et Chrétiens se réduit en droit à une dichotomie : les Hellènes et les hellénisés. Les Gentils en un mot sont appelés à se convertir au christianisme, religion ayant adapté à leur usage les principes juifs, tandis que le judaïsme demeure, provisoirement du moins, olivier franc sur lequel ont été greffés les sauvageons païens qui prospèrent aux dépens des branches naturelles selon l'image de saint Paul* (Romains, 11 : 16 ss.).

Cette tolérance du judaïsme comme mouvement idéologique vaincu et subordonné, mais dont est proclamé le droit à l'existence, a été encore poussée plus loin par l'Islam. Le fondateur de l'Islam, Maho-

(35) Cf. P. DE LABRIOLLE, *La réaction païenne, étude sur la polémique antichrétienne du Ier au VIe siècle,* rééd., Paris, L'Artisan du livre, 1942, p. 483, n. 2. Sur la portée et les limites des premières mesures antijuives de l'Empire chrétien, voir l'article précis et détaillé d'E. Demougeot « L'Empereur Honorius et la politique antijuive » (dans *Hommages à Léon Herrmann,* Bruxelles-Berchem, Latomus, 1960 [Coll. Latomus, 44], p. 277-291).

met, a d'abord cru apporter aux Arabes une révélation substantiellement identique à celle dont avaient bénéficié les Juifs et les Chrétiens. Etonné par l'accueil pour le moins réservé que lui faisaient les Juifs quand il entra directement en contact avec eux, à Médine, il dut défendre sa propre version du monothéisme, l'authenticité de sa révélation qui, pourtant, tirait beaucoup de son autorité de cette concordance, pour l'essentiel, avec les révélations monothéistes antérieures. En dépit de ses conflits politiques avec les Juifs d'Arabie, il ne revint pas sur sa conception fondamentale, proclamant seulement que les textes écrits produits par les adeptes de ces révélations, lorsqu'ils paraissaient contredire son propre message, avaient été déformés et que l'annonce dudit message en avait été malicieusement retranchée. On n'exigea que des seuls Arabes la conversion à l'Islam. Malgré leurs erreurs, Chrétiens et Juifs restaient détenteurs d'une foi substantiellement correcte, valable pour eux. Dans les pays conquis par les Arabes musulmans au VIIe siècle (Chrétiens et Juifs y formaient la majorité de la population), on n'essaya nullement de les convertir, les soumettant seulement à l'autorité politique arabe dont l'idéologie officielle était l'Islam et leur demandant le payement d'une taxe spéciale, d'ailleurs modérée à l'origine. Des facteurs sociaux entraînèrent, après la révolution abbâside (750) qui abolit le privilège ethnique arabe, leur conversion graduelle à la doctrine prépondérante, non sans laisser de fortes minorités attachées à leurs anciennes fois jusqu'à nos jours.

Dans l'Empire musulman et les Etats qui résultèrent de sa fragmentation (Etats gardant entre eux néanmoins des liens étroits), le commerce à longue distance et la spécialisation régionale des productions agricoles et artisanales se développèrent énormément. Les Juifs, comme les autres éléments de la population, participèrent à ce développement et se firent, en grand nombre, commerçants. Comme le dit le meilleur spécialiste en cette matière, S. D. Goitein, « Cette 'Révolution bourgeoise' devait accélérer la transformation des Juifs, peuple jusqu'alors essentiellement adonné aux métiers manuels en un groupe dont l'occupation principale devint le commerce... De nouveau confrontés à l'époque musulmane (après des développements analogues dans la Babylonie du VIe siècle av. J.-C., puis dans le monde hellénistique) avec une civilisation hautement mercantile, ils relèvent si complètement le défi qu'ils deviennent eux-mêmes une nation de gens d'affaire et commencent à prendre une part considérable à l'essor de la civilisation nouvelle ». L'auteur ajoute significativement : « Cette transformation ne fut d'ailleurs pas sans soulever une assez forte opposiiton. On en trouve notamment l'écho chez un auteur juif caraïte (une « hérésie » juive), qui stigmatisait les

« affaires » comme profession non juive adoptée à l'imitation des Gentils — entendez des Arabes ou des Musulmans en général. » (36).

Il n'en est pas moins vrai qu'il ne s'agissait pas là d'une spécialisation fonctionnelle, puisqu'il y avait beaucoup de non-Juifs commerçants et aussi beaucoup de Juifs non commerçants. Un éventail très large de professions est attesté chez les Juifs. On ne peut non plus parler d'une spécialisation dans le commerce d'argent malgré les facilités que leur donnait pour ce trafic le fait d'appartenir (comme les Chrétiens et d'autres) à une communauté non musulmane que n'entravait pas la prohibition musulmane (toute théorique d'ailleurs) du prêt à intérêt (37). *Si le commerce entre le monde musulman et le monde chrétien fut au haut Moyen âge, essentiellement du VII*[e] *au IX*[e] *siècle, une spécialité juive en vertu des facilités que leur valaient leur ubiquité, leur instruction à un âge d'analphabétisme et le fait qu'ils n'étaient qu'à demi citoyens des Empires en présence (franc, byzantin, musulman) tout en l'étant en effet à demi, échappant à bien des restrictions atteignant les autres, même au IX*[e] *siècle, époque de leur apogée dans ce rôle (débarrassés de leurs concurrents syriens et grecs et les nouveaux intermédiaires, Italiens et Scandinaves n'étant pas encore en plein essor), seule une infime minorité des Juifs y participaient et, comme on vient de le dire, ce n'était qu'en partie et de façon toute provisoire leur exclusivité* (37 *bis*).

Encore une fois la persistance de l'entité juive, dans l'Occident latin avant les Croisades et dans le monde musulman jusqu'à nos jours, vient simplement du caractère pluraliste de ces sociétés, de l'insuffisance des forces unificatrices, du manque d'incitation véritable de l'idéologie prépondérante dans l'Etat à pousser le totalitarisme jusqu'à la destruction des idéologies rivales. Dans ces conditions triomphait la tendance normale des communautés à persister dans l'existence et à défendre au niveau communautaire les intérêts et les aspirations de leurs membres.

Qu'est-ce donc dans ces sociétés que l'entité juive ? Une religion ou une ethnie, une pré-nation ? On ne peut répondre qu'avec nuances,

(36) S. D. GOITEIN, *Juifs et Arabes,* trad. française, Paris, Ed. de Minuit, 1957, pp. 109 s.

(37) Diverses astuces casuistiques permettaient, dans les trois religions, de négliger plus facilement l'interdiction religieuse du prêt à intérêt quand il s'agissait d'un non-coreligionnaire.

(37 *bis*) Tout ceci est justifié par exemple dans l'article d'un des meilleurs connaisseurs du problème, R. S. LOPEZ, « L'importanza del mondo islamico nella vita economica europea » (dans *L'Occidente e l'Islam nell' alto Medioevo,* Spoleto, Centro italiano di studi sull' alto Medioevo, 1965, I, pp. 433-460).

dussent en souffrir les esprits scolastiques habitués à ranger les faits dans des catégories bien tranchées, à leur coller des étiquettes claires et nettes.

Au-delà de l'époque où les conditions de la production et de la reproduction ne permettaient pas la formation d'unités globales plus vastes que le clan ou la tribu, il s'est formé, dans certaines conditions, des groupes d'unités locales se reconnaissant une origine commune, ayant certaines institutions communes, une langue commune (avec de multiples dialectes différents), une culture plus ou moins commune au sein de laquelle figure une religion (c'est-à-dire une idéologie) commune. On peut appeler ce type de formation une ethnie. Ni les Etats politiques ni les aires où un réseau serré de relations assurait un certain degré d'unité économique ne coïncidaient forcément avec les frontières des ethnies.

Les Juifs étaient unis par l'appartenance à une religion commune, par le sentiment d'une origine commune également. Dans les sociétés de ce genre, cela impliquait un certain nombre de traits culturels communs, particulièrement dans la façon de se nourrir et dans les traditions littéraires ou historiques. En Islam d'abord, à certains moments de crise, le désir de ne pas voir des membres des idéologies vaincues se faire passer pour de vrais croyants, pour des « prépondérants » poussa à édicter des règlements imposant des pièces de vêtement ou des insignes distinctifs. Mais, dans l'ensemble, les Juifs partageaient la culture des peuples au milieu desquels ils vivaient, ils parlaient et écrivaient leur langue, gardant l'hébreu seulement comme langue liturgique. Leur unité idéologique leur créait certains liens de solidarité transcendant les frontières politiques, ethniques et culturelles qui encadraient géographiquement leurs multiples communautés. La meilleure formule abrégée pour désigner cet ensemble me paraît donc être qu'il s'agissait d'une religion ayant certaines caractéristiques d'une ethnie.

D'autres groupements religieux furent dans une situation assez analogue, mais la plupart moins universellement dispersés, ce qui déjà donnait plus de facilité à des pressions locales pour contribuer à l'anéantissement total du groupe. Le manichéisme eut une grande aire de dispersion, mais sans langue liturgique commune et, du fait de son recrutement en diverses ethnies, sans conscience d'origine commune. Religion universaliste sans caractéristiques ethniques, scindée aussi en divers courants, ses branches multiples de la Chine au Languedoc finirent par céder aux pressions des « prépondérants » de chaque milieu. Les ethnies sans particularisme religieux, par exemple Les Syriens païens, puis chrétiens de Gaule, assez nombreux à l'époque mérovingienne, finirent par s'assimiler eux aussi. La conjonction en lui du particularisme religieux et du particularisme ethnique, dans

des sociétés pluralistes à force unificatrice faible, assura la survie du judaïsme.

Le seul exemple de tentative unificatrice durable et énergique est éloquent. Il s'agit de l'Espagne wisigothe à partir de la conversion de l'élément goth dominant de l'arianisme au catholicisme en 587. Les motifs en sont clairs. Par l'adoption du catholicisme, religion de la majorité du peuple (les Hispano-romains), les rois goths veulent obtenir l'unification de leurs sujets dans tous les domaines : religieux, juridique, politique. Les Juifs avaient été soumis sous la domination arienne — et quoique les Ariens du point de vue dogmatique aient été tout aussi opposés aux Juifs que les autres Chrétiens (38) — *au droit commun de l'Empire chrétien, donc tolérés comme mouvement idéologique vaincu à certaines conditions comme il a été dit plus haut. Ils formaient un élément de population riche, relativement puissant, dense, anciennement établi. Raison de plus pour l'amener à entrer dans le processus d'unification, dans la formation, consciemment recherchée, de la nation hispanique, et cela par la seule méthode concevable sous la domination idéologique chrétienne, par la conversion au christianisme. D'où des lois essayant de façon d'abord détournée de favoriser cette conversion, puis, devant les résistances et les problèmes suscités, et malgré l'opposition théorique de l'Eglise à ces pratiques, de les y contraindre. Suivant un processus souvent répété ailleurs, les lois en question attisaient bien normalement le mécontentement des Juifs, leur opposition à l'Etat et cette opposition servait d'argument à un renforcement des mesures anti-juives. Il faut ajouter que les nouvelles d'Orient sur les soulèvements juifs dans l'Empire byzantin et la collusion des Juifs avec les ennemis perses de l'Empire, puis la hantise de l'avance musulmane progressant en Afrique du Nord ne firent rien pour apaiser les craintes et les méfiances des souverains goths. Leur conduite aboutit à sa conclusion logique : la complicité des Juifs espagnols avec les envahisseurs arabes.*

C'était « la rare fois, dit B. Blumenkranz, où pouvoir civil et pouvoir religieux, dans un important ensemble territorial, conjuguèrent leurs efforts entre eux » (39) *malgré quelques réticences de l'Eglise. La tentative échoua pourtant. Les causes de l'échec furent multiples. Il faut en accuser sans doute encore l'insuffisance des moyens d'action de l'Etat de cette époque, la durée relativement faible de l'expérience, les conditions d'instabilité du pouvoir central wisigoth. Un grand rôle a été joué sans doute par le fait que cette expérience unificatrice se*

(38) Cf. M. MESLIN, *Les Ariens d'Occident, 335-430,* Paris, Seuil, 1967, pp. 365 ss. par exemple.
(39) B. BLUMENKRANZ, *ouvrage cité,* p. 105.

déroulait dans un milieu pénétré des conceptions pluralistes antérieures. En Espagne même, les Juifs résistant aux mesures royales trouvèrent des connivences dans la population en général et dans le clergé. La conversion forcée répugnait à l'idéologie chrétienne comme l'exprima avec force le savant et influent prélat Isidore de Séville. Même si l'Eglise se montra en pratique trop complaisante, acceptant le caractère définitif des baptêmes forcés qu'elle avait condamnés, cela conduisit pendant longtemps à des demi-mesures nuisibles à l'efficacité de toute l'entreprise, aux repentirs de rois revenant partiellement sur les édits de leurs prédécesseurs. Les lois en question ne s'appliquèrent pas à la Septimanie (région de Narbonne) qui dépendait du royaume. Beaucoup de Juifs rétifs s'exilèrent en Gaule d'où certains revinrent aux moments d'accalmie, d'autres en Afrique du Nord ou en Italie. Il semble que le pape ait toléré dans ses Etats le retour au judaïsme des convertis par force.

Le fait qu'il s'agissait moins de conquête des âmes que d'unification politique et sociale résulte bien des dispositions prises — phénomène inouï en chrétienté et qui ne devait se reproduire à peu près qu'en Espagne même dans des conditions un peu différentes huit siècles plus tard. Les Juifs convertis au christianisme furent de plus en plus soupçonnés de conserver en secret leurs particularismes. Dans la lutte impuissante pour vérifier l'authenticité de leur assimilation, des mesures de plus en plus vexatoires furent prises. On en vint à désigner par le terme « Juif » les nouveaux chrétiens d'ascendance juive et à les traiter avec suspicion, leur appliquant des mesures discriminatoires sans s'interroger même sur la réalité de leur foi chrétienne. Les pratiques juives furent surtout poursuivies. Il est significatif qu'on imposa aux Juifs de s'unir en mariage désormais avec des (anciens) chrétiens seulement. Bref, il s'agit d'une tentative d'assimilation par contrainte, débordant dans ses objectifs le domaine strict de la conversion religieuse, menée avec des moyens insuffisants et dans une ambiance réticente, idéologiquement et culturellement, envers de telles méthodes. On ne peut trop s'étonner de son échec (40).

L'attitude wisigothe fut reprise très partiellement, de façon bien moins systématique, mais aussi sur un territoire bien plus étendu, à l'époque des Croisades. Il s'agissait de guerres idéologiques et, de

(40) Sur cette expérience wisigothe, voir notamment B. BLUMENKRANZ, *ouvrage cité*, pp. 105 ss.; S. W. BARON, *Histoire d'Israël, vie sociale et religieuse*, tome III, Paris, P.U.F., 1961, pp. 41 ss; *Historia de España*, dirigida por Ramón Menéndez Pidal, tomo III, *España visigoda*, Madrid, Espasa-Calpe, 1940, pp. XXV s., XLIII ss. (sur l'idéal d'unification *una fides, una regnum* et sur le nationalisme hispanique à cette époque), pp. 177 ss.

l'unité idéologique chrétienne, réalisée, fût-ce de façon fugitive, les Juifs se trouvaient exclus par la force des choses. La logique de l'idéologie tendant toujours à un classement manichéen des faits et des gens, il était normal de voir dans ces non-Chrétiens des complices des anti-Chrétiens auxquels on faisait la guerre, les Musulmans. Néanmoins, malgré les persécutions, les confiscations, les expulsions, les massacres, on n'alla pas en général, avant l'âge de l'Inquisition espagnole, jusqu'à l'extrémisme des lois wisigothes. Encore une fois, il n'y eut pas d'effort durable, persistant, systématique, gênéralisé pour faire disparaître le groupe juif. Ceux qui étaient par trop persécutés dans un pays ou expusés pouvaient trouver refuge ailleurs (41) — *fût-ce en dehors de la chrétienté dans le monde musulman relativement très accueillant.*

A cette raison négative de la persistance du judaïsme pendant et après l'époque des Croisades, doit s'ajouter une cause positive, la spécialisation fonctionnelle que les Juifs en viennent à acquérir. C'est pour cette époque qu'est valable — dans certaines limites — la théorie du peuple-classe implicite dans les esprits des Européens du XIX[e] *et du XX*[e] *siècle, explicitée en quelques pages par Marx, formulée entre autres sous des formes diverses par Max Weber* (42) *et par*

(41) Cf. S. W. Baron, *Histoire d'Israël, vie sociale et religieuse,* tome IV, Paris, P.U.F., 1961, p. 168.

(42) Plus précisément Max Weber considère les Juifs comme « un peuple paria » (*ein Pariavolk*) à la manière des parias de l'Inde : un peuple-hôte (*Gastvolk*) séparé rituellement du milieu social que ce soit de façon formelle ou en fait. Mais il mentionne immédiatement plusieurs différences avec les castes parias de l'Inde. La plus importante du point de vue structurel est que les Juifs ont été un peuple paria dans une société ambiante qui était sans castes (M. Weber, *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie,* III, *Das antike Judentum,* Tübingen, J. C. B. Mohr, 1921, pp. 2-6). Mais c'est là précisément une différence capitale. Que des concordances existent avec le phénomène des castes, c'est certain. Mais les Juifs étaient, dans l'Antiquité, un peuple ou une nation comme d'autres, émigrés et dispersés comme d'autres. Seulement l'accumulation des règles rituelles, par lesquelles les fondateurs du yahwisme avaient voulu maintenir sa spécificité et l'attachement rigoureux au dieu national, en faisaient simultanément un groupement structuré rituel (*ritualistischer Verband*) (*ibid.,* p. 352) et ce que j'appelle un mouvement idéologique. Ce n'est pas suffisant pour faire une caste. La différence de la caste avec « certains groupes ethniques et sectes » où l'appartenance est héréditaire, consistant entre autres en ce que la société entière n'est pas répartie en de tels groupes, est bien notée par E. B. Harper dans *Structure and Change in Indian Society,* ed. by M. Singer and B. S. Cohn, New York, Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research, 1968, p. 52, cf. p. 74. Sur les Juifs de l'Inde *devenus,* eux spécialement, une caste en s'insérant dans la société indienne, cf. Sch. Strizower, « Jews as an Indian Caste » (dans *The Jewish Journal of Sociology,* vol. 1, April 1959, pp. 43-57; reproduit dans *Religion, Culture and Society,* ed. by L. Schneider, New York, John Wiley, 1964, pp. 220-232).

Abraham Léon, entérinée avec plus ou moins de nuances par la tradition marxiste, poussée par les antisémites à des conséquences délirantes du point de vue intellectuel et d'une indicible sauvagerie du point de vue pratique.

*Le processus a été exposé bien des fois, sur la base d'une connaissance des faits plus ou moins étendue et profonde suivant les auteurs, le plus savamment en somme dans un chapitre nourri de la grande histoire juive de Salo W. Baron. Entre le VI*e *et le XII*e *siècle, « la stratification professionnelle des Juifs subit un changement radical. Un peuple qui jusque-là tirait encore sa principale subsistance de l'agriculture et de l'artisanat se transforma en une population essentiellement commerçante avec une forte prédominance du commerce de l'argent. Le point culminant de cette évolution ne devait pas être atteint avant la fin du Moyen âge et même alors il devait se limiter à un certain nombre de régions au nord des Alpes et de la Loire. Mais ces tendances fondamentales se firent sentir bien avant 1200. Elles apparurent plus nettement dans la chrétienté occidentale et furent sans cesse renforcées par le déplacement graduel du centre de gravité du peuple juif d'Orient vers l'Occident, et aussi par la lente pénétration des conceptions et des institutions occidentales dans les zones d'influence musulmane. »* (43).

Une série de causes tendit — *avec de très importantes exceptions — à faire abandonner aux Juifs la propriété foncière. En Occident, le système féodal de plus en plus cristallisé intégrait mal les Juifs à qui il était difficile de demander de prêter un serment chrétien et qu'on répugnait à constituer en suzerains de roturiers et encore plus de nobles chrétiens (quoique cela se soit produit). Aucun facteur important ne s'opposait par contre à la continuation des activités industrielles et artisanales. Le commerce international, notamment entre Orient et Occident, où les Juifs avaient joué un grand rôle comme on l'a vu, sans pourtant que ce rôle soit jamais exclusif, vit une concurrence accrue et mieux organisée des non-Juifs, surtout à partir du XII*e *siècle quand les corporations s'organisèrent en Occident et que les républiques marchandes italiennes prirent une importance économique et politique décisive.*

Le processus d'urbanisation accélérée par lequel passa le monde musulman détermina l'orientation de beaucoup de Juifs vers les carrières bancaires et les professions libérales sans que cela fut en aucune manière leur exclusivité. « Pendant l'Antiquité, et à la suite sous la domination byzantine, les Juifs ne constituèrent jamais une fraction importante dans cette carrière (la banque). En autorisant officiellement un modeste taux d'intérêt, le Bas-Empire romain et

(43) *Histoire d'Israël...*, tome IV, pp. 170 ss.

l'Empire byzantin obvièrent à toute nécessité d'éluder la loi et empêchèrent la spécialisation de certains groupes ethniques ou religieux dans cette branche particulière du commerce.» (44). *Les lois religieuses contre « l'usure » très largement interprétées, aussi bien dans l'Orient musulman que dans l'Europe chrétienne, aidèrent au contraire à pousser les Juifs vers cette spécialisation. En Orient musulman, les facilités offertes pour tourner la loi aux Musulmans et la présence des Chrétiens, autre minorité soumise, entravèrent efficacement cette évolution à laquelle répugnait toute l'orientation du monde musulman médiéval vers une économie dynamique à secteur « capitalistique » très développé* (45). *Si on parle de banquiers juifs — non forcément restreints au prêt à intérêt — il en est aussi de chrétiens et de musulmans et toutes les professions (surtout urbaines) se trouvent représentées par les Juifs. La forte proportion des commerçants de toutes sortes traduit seulement un phénomène urbain général. Dans l'Occident latin, au contraire, « des forces puissantes poussèrent de plus en plus les Juifs à adopter le prêt d'argent comme profession la plus fréquente »* (46). *« Les Juifs, arrivant de pays plus avancés, possédaient plus d'argent liquide que leurs concurrents chrétiens.» Les confiscations de terres avec indemnisation augmentèrent leur capital de départ. Très lentement, les interdictions ecclésiastiques finirent par porter leurs fruits, empêchant par exemple le clergé, au début groupe important de prêteurs d'argent, de continuer cette activité. Les Juifs pouvaient s'y livrer ouvertement quand ce ne serait que comme prête-noms de Chrétiens peu scrupuleux. Surtout les rois, protecteurs des Juifs considérés comme leurs serfs et placés en dehors des protections féodales, avaient tout intérêt à les spécialiser dans ce commerce qu'ils pouvaient ainsi contrôler. Après avoir laissé les Juifs s'enrichir, ils pouvaient les dépouiller par confiscation ou par des méthodes plus raffinées avec bien plus de facilité que d'éventuels rivaux chrétiens. Pourtant « le prêt d'argent ne devint pas en France la profession principale des Juifs avant le XIII*[e] *siècle, la date étant plus tardive encore pour l'Allemagne »* (47). *En Espagne, il ne fut jamais pour eux l'activité prépondérante. « Il ne faut pas oublier cependant que les Juifs ne furent jamais les seuls à prêter de l'argent et fréquemment ils ne furent même pas les principaux fournisseurs de crédit. L'Eglise eut beau réussir à éliminer les prêts d'argent chez le clergé, elle n'empêcha jamais sérieusement de telles transactions chez les marchands. Les étrangers, en particulier, étaient*

(44) *Ibd.*, p. 226.
(45) Cf. M. RODINSON, *Islam et Capitalisme*, Paris, Seuil, 1966, notamment pp. 25, 45 ss.
(46) S. W. BARON, *Histoire d'Israël...*, t. IV, p. 232.
(47) *Ibd.*, p. 235.

généralement moins soumis à la pression de l'opinion publique et à la menace d'anathème.» *Ils se faisaient souvent prêteurs. « Par la suite, des étrangers venus de la Méditerranée, fréquemment appelés Lombards ou Cahorsins (ces désignations comme le terme de « Juif » avaient souvent une nuance péjorative) prirent une place importante dans les professions bancaires anglaise et française. Même quand ils étaient employés au service de la papauté, ...ils n'étaient pas plus aimés de leurs débiteurs. Ils subirent finalement, comme leurs concurrents juifs, des attaques dans les rues et des expulsions officielles. Ils furent en fait chassés avant les Juifs.»* (48).

Ainsi la théorie du peuple-classe a-t-elle à partir du bas-Moyen âge en Europe occidentale une certaine validité. Encore une fois elle ne signifie pas — il faut y insister — que les Juifs étaient seuls à pratiquer le commerce de l'argent ni que tous les Juifs le pratiquaient. En fait, il y avait à l'intérieur des communautés juives des clivages de classe sérieux. Mais on peut dire que ces communautés, dans toute une région particulièrement importante du globe, se centraient autour de ceux de leurs membres qui exerçaient cette profession, que les Juifs pauvres participaient aux profits des banquiers par la voie de la mendicité ou de la clientèle, etc.

Il est bien vrai aussi que les progrès du secteur capitalistique, puis de l'économie capitaliste en Europe occidentale rendaient les Juifs moins utiles et que, cela étant, on put céder plus facilement aux tendances idéologiques unificatrices, impliquant la persécution, puis l'expulsion de ces communautés hétérogènes. Ceci d'autant plus que les haines populaires violentes, excitées par les premières conséquences de la voie de développement capitaliste, pouvaient aisément être détournées sur cette minorité qui en apparaissait comme le support symbolique au plus haut point, contre qui l'arsenal idéologique du christianisme offrait tant d'armes acérées. Le Juif apparaissait vraiment comme le bouc émissaire, image classique du véritable antisémitisme que les nationalistes juifs ont voulu transférer abusivement à tous les conflits impliquant des Juifs à travers l'espace et le temps.

Mais, cette fois-ci encore, il n'y eut pas élimination. La spécialisation des Juifs, partagée par des Chrétiens, mais encore en proportion insuffisante pour le développement de la nouvelle économie, les rendait encore utiles, leur permettait de trouver des sphères d'activité spécifiques là où les conditions y étaient favorables. Dans l'Italie de la Renaissance, les souverains — les papes en premier lieu — déjà touchés par une première vague laïciste qui renouait avec les traditions tolérantes de l'Empire romain laissaient en toute liberté les

(48) *Ibd.*, pp. 237.

Juifs participer à tous les aspects de la vie commune. Les multiples principautés allemandes, obérées par les guerres, puis par la nécessité de soutenir une vie luxueuse pour être au niveau du besoin de prestige de leurs princes eurent recours aux capacités financières qu'avaient développées les Juifs. Plus à l'Est, la Pologne désirant entrer dans la sphère de l'économie capitaliste fit appel aux commerçants juifs.

*En Europe occidentale, à la suite de la Réforme, la nécessité du pluralisme idéologique se fit de plus en plus impérieuse. Il fut expérimenté d'abord aux Pays-Bas où la multiplicité des sectes était grande en même temps que le développement commercial. On passa progressivement de la tolérance religieuse à la tolérance pour l'indifférence en matière de religion. Le XVIII*e *siècle devait diriger ses coups contre l'Eglise catholique en tant que soutien idéologique du vieil ordre social que la bourgeoisie montante voulait abattre. De tous ces développements les Juifs profitèrent puisqu'ils tendaient à garantir le libre développement de leur communauté religieuse.*

Il est vrai que, dans un autre sens, la laïcisation tendait à faire dépérir cette communauté. En effet, l'Etat moderne, qui se constituait sur la base du développement de la bourgeoisie capitaliste et, au départ, des monarchies centralisées, tendait à abolir le pluralisme des sociétés antérieures, à supprimer tout droit communautaire particulier, toute autonomie de type quasi-étatique, tout Etat dans l'Etat. La multiplicité des sectes dans les pays de refuge comme les Pays-Bas, dans les pays neufs peuplés d'immigrants comme les Etats-Unis, le libéralisme pacificateur succédant aux luttes religieuses comme en Angleterre, la volonté de centralisation autoritaire comme en France, celle de s'affranchir de toute tutelle de la part de Rome comme en Autriche-Hongrie aboutissaient, en conjonction avec la philosophie des lumières, à tenir tout sujet ou citoyen d'un Etat comme membre d'une communauté nationale avec le même statut que tous les autres. L'appartenance à une Eglise, à une religion, à une secte devenait une simple opinion qui justifiait tout au plus l'adhésion à une association libre. Par tradition, il y eut encore des religions d'Etat, mais cela impliquait peu de privilèges. Les religions perdaient tous les caractères ethniques ou quasi-étatiques qu'elles pouvaient avoir eu.

Cette règle fut appliquée au judaïsme quoique avec plus de retards et de réticences qu'aux diverses Eglises chrétiennes. Le serment, en général prêté selon une formule chrétienne, était un obstacle à la pleine citoyenneté, notamment dans les pays anglo-saxons. En France, ce furent les caractères ethniques particularistes qu'avaient acquis les Juifs (notamment ceux d'Alsace) par suite de leur longue existence marginale qui étaient l'obstacle principal. Mais on finit par passer sur tout cela.

La ruine de l'autonomie communautaire juive rendait bien plus

*facile l'intégration dans la société globale. Le développement de l'économie capitaliste, sa force unificatrice dans le cadre des nouvelles nations tendaient à abolir les particularismes des Juifs et leurs éventuelles spécialisations fonctionnelles quoique leurs dernières séquelles furent lentes à disparaître. Il ne leur restait plus de spécifique en Europe occidentale et en Amérique que leur religion avec, il est vrai, les pratiques rituelles qu'elle exigeait et qui affectaient maints comportements. Mais ces pratiques et ces comportements n'étaient plus protégés dans leur perpétuation par la communauté juive qui n'était plus qu'une association libre. Il ne devint plus nécessaire d'abjurer ou d'être excommunié — comme ce fut encore le cas pour le « renégat » Spinoza au XVII*e *siècle de façon déjà quelque peu symbolique — pour en sortir. Plongés dans une société qui les admettait de plus en plus à égalité, adoptant ses valeurs et ses coutumes, la tyrannie des pratiques rituelles, paraissant de plus en plus encombrantes, archaïques, désuètes, devenait insupportable à beaucoup de Juifs. Comme dans la société hellénistique de l'Antiquité ou la société musulmane du Moyen âge, ils supportaient impatiemment qu'un particularisme lié à des situations anciennes les empêche de participer pleinement à la civilisation commune. Certains gardaient la foi de leurs ancêtres comme « opinion » religieuse parmi d'autres, rejetaient les rites ou tentaient de les adapter aux pratiques courantes dans la grande société* (49). *D'autres mettaient même en question cette « opinion », adoptaient une autre religion ou, dans l'atmosphère nouvelle, une des idéologies laïques qui se répandaient.*

Le judaïsme, cette fois-ci, était sur la voie de la liquidation complète. Il se conserva en Europe occidentale et en Amérique par l'afflux permanent de Juifs venus des pays (Europe orientale ou monde musulman) où s'étaient perpétuées les conditions médiévales : autonomie et particularisme des communautés avec comme signe visible la conservation de dialectes ou même de langues (comme le yiddish, dialecte germanique en pays slave) particuliers, entraînant dans ce dernier cas toute une culture littéraire yiddish. Mais les nouveaux venus ne tardaient pas à suivre l'évolution qu'avaient suivie avant eux leur coreligionnaires anciennement établis (50). *D'autre part, les*

(49) Voir par exemple les efforts pour rapprocher la fête de Hanoukka de Noël, etc., aux Etats-Unis, cf. Will HERBERG, *Protestants, Catholiques et Israélites, la religion dans la société aux Etats-Unis,* trad. fr., Paris, Spes, 1960, pp. 175, 197 s. De même, dans la civilisation musulmane, les efforts du fils du grand Maimonide, chef de la communauté juive d'Egypte, pour « islamiser » les rites juifs (S. D. GOITEIN, *Juifs et Arabes,* pp. 214 ss.; autres adaptations, pp. 208 ss.). Pour l'époque hellénistique, voir S. W. BARON, *Histoire d'Israël...,* t. I, pp. 249 ss.; t. II, pp. 620 ss., etc.

(50) Ce processus est particulièrement frappant dans l'histoire des Juifs

pays d'où ils provenaient, eux-mêmes, avec leur entrée dans la sphère du capitalisme occidental, destructeur des particularismes, donnaient des signes d'avance sur le même chemin. On pouvait prévoir, avec le marxiste « stalinien » Otto Heller, la « fin du judaïsme » (Der Untergang des Judentums) (51) *comme mode particulier de vie. Parmi les hommes et les femmes d'ascendance juive, certains conserveraient une certaine foi parmi d'autres. Certains au contraire se fondraient dans la grande société comme beaucoup de leurs semblables dans le passé avec des degrés différents d'attachement sentimental à une tradition particulière qui eu ses gloires. Pour beaucoup, on finirait même par oublier cette ascendance. On ne voit pas pourquoi cette ligne d'évolution serait considérée comme catastrophique.*

Le judaïsme fut conservé par l'antisémitisme et par le sionisme politique moderne qui en fut la conséquence. A. Léon me semble avoir bien vu dans l'ensemble les facteurs qui furent à l'origine de ces tendances. Je ne m'attarderai pas, dans cette introduction déjà trop longue, à nuancer certaines de ses affirmations qui me paraissent un peu trop abruptes. Je me contenterai de noter — avec une perspicacité trop facile après un quart de siècle de développements qu'il n'a pas connus — qu'il a sous-estimé (malheureusement) la force du sentiment d'identification qui ramena beaucoup de Juifs à une attitude nationaliste aussi inconséquente que néfaste. Ce sentiment a d'ailleurs été terriblement renforcé par la sauvage persécution hitlérienne, par le massacre démentiel dont ils furent les principales victimes. De même qu'au IIe siècle avant J.-C., le pôle d'attraction constitué par le nouvel Etat asmonéen en Palestine avait arrêté partiellement dans la Diaspora le processus d'hellénisation (52), *de même la création de l'Etat d'Israël en 1948 a poussé les Juifs de partout à des sentiments de solidarité contribuant à renforcer ou à reconstituer un particularisme qui s'écroulait et qui d'ailleurs manquait le plus souvent de toute base culturelle, sociale ou même religieuse. Je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'en réjouir.*

***

britanniques; cf. *A. Minority in Britain, Social Studies of the Anglo-Jewish Community,* edited by Maurice Freedman, London, Vallentine, Mitchell and Co., 1955.

(51) *Der Untergang des Judentums,* 2e ed., Wien-Berlin, Verlag für Literatur und Politik, 1933; trad. française, *La fin du judaïsme,* Paris, Rieder, 1933. Comparer les conclusions plus hésitantes de George FRIEDMANN, *Fin du peuple juif?* Paris, Gallimard, 1965 (coll. *Idées,* n° 74).

(52) Cf. *Corpus papyrorum judaicarum,* vol. I, edited by V. A. Tcherikover..., in collaboration with A. Fuks, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1957, pp. 46 s.

La situation actuelle des Juifs, apparemment triomphants en Israël, apparemment à l'apogée de leur prestige dans le monde capitaliste est plus tragique sous cette gloire qu'elle ne l'a souvent été sous l'humiliation. Le sionisme a réalisé son objectif principal, la création d'un Etat juif en Palestine, utilisant une situation créée par les impérialismes européo-américains et, à diverses phases, s'appuyant directement sur l'un ou l'autre de ces impérialismes. Comme l'avait dit Léon entre autres cela n'a nullement résolu le « problème juif ». Cela l'a même incomparablement aggravé. Comme l'avaient annoncé bien des Juifs et des non-Juifs, non seulement des révolutionnaires et des marxistes, mais tout aussi bien des libéraux bourgeois, cela a en tout premier lieu créé un problème inextricable dans les rapports entre la colonie juive de Palestine et le peuple arabe dont le droit élémentaire à être maître de son territoire se trouvait violé par celle-ci. La protestation palestinienne a été très tôt soutenue par l'ensemble du monde arabe. Il était impossible qu'il en fût autrement à une époque d'essor du nationalisme arabe. L'enchaînement des protestations et des réactions que celles-ci entraînaient a déjà causé plusieurs guerres, d'innombrables petites opérations militaires, émeutes, bagarres, attentats individuels et collectifs. Il est aisément prévisible que ce processus va continuer et que nous devons nous attendre en Palestine à une ou plusieurs tragédies de première grandeur.

Le problème palestinien, créé par le sionisme et majoré par son triomphe local, a répandu, comme il était inévitable, la haine du Juif dans les pays arabes où l'antisémitisme était pratiquement inconnu auparavant. Les sionistes y ont très activement aidé par leur propagande incessante tendant à persuader que sionisme, judaïsme et judéité étaient des concepts équivalents. Le problème palestinien a contribué à renforcer les éléments les plus réactionnaires des pays arabes, désireux comme partout de donner la priorité aux questions nationales sur le progrès social. Même les éléments socialistes ont été contraints de consacrer une grande partie de leurs forces à lutter contre l'Etat d'Israël qui apparaissait aux yeux de leurs masses, non sans justifications sérieuses, comme l'incarnation locale de la poussée impérialiste mondiale. Le succès sioniste en Palestine a offert aux puissances impérialistes mille moyens de monnayer leur appui et leurs armes au Proche-Orient. Les réactions arabes ont permis, en Israël même, par un chantage à l'unité nationale analogue à celui qui se décèle dans les Etats arabes, de favoriser les orientations les plus chauvines et les plus rétrogrades. Une partie importante de la population juive mondiale, la colonie juive israélienne, s'est trouvée ainsi engagée dans une voie sans issue, acculée à une politique d'agressions préventives à l'extérieur, de lois discriminatoires à

l'intérieur, tout cela développant une mentalité raciste et chauvine, poussant sur le chemin de la régression sociale.

Cet immense gâchis ne pouvait se limiter à la Palestine ni même au monde arabe. Dans les conditions de sensibilisation des Juifs de partout après le grand massacre hitlérien, il était fatal que beaucoup d'entre eux, ignorant les conditions du drame palestinien ou voulant les ignorer, éprouvent un sentiment de solidarité élémentaire quand les péripéties palestiniennes amenaient un revers des Juifs de là-bas ou plus souvent (jusqu'ici) la prévision d'un revers, prévision que la propagande sioniste (et arabe aussi pour d'autres raisons) prenait soin de présenter comme à peu près assurée et comme devant prendre des dimensions tragiques.

Ainsi, tandis que le judaïsme religieux retournait aux impasses de la religiosité ethnocentrique qu'il n'avait jamais tout à fait abandonnées, les Juifs du monde entier étaient entraînés loin des horizons universalistes vers lesquels tant d'entre eux s'étaient tournés dans la phase précédente. La solidarité avec Israël provoquait nombre d'implications dangereuses en termes d'options de politique internationale. Mais surtout elle risquait gravement de recréer une entité quasi-nationale en voie de liquidation depuis plusieurs siècles. Un chantage permanent, moral et physique, s'exerce sur les Juifs qui refusent de se considérer comme membres d'une communauté à part à laquelle ils devraient allégeance. On exige d'eux l'adhésion à des options prises sur la terre palestinienne par des organismes sur lesquels ils n'ont aucun contrôle et comme suite à des options antérieures auxquelles la majorité des Juifs du passé avaient refusé de s'associer quand ils ne les avaient pas ardemment combattues.

Toute l'action et la pensée du mouvement socialiste international — et aussi quoique de façon souvent inconséquente l'idéologie libérale-humanitaire comme dit Mannheim — étaient dirigées vers le dépassement des antagonismes nationaux. La lutte de classes était privilégiée, non parce que les combats entre classes paraissaient un idéal, mais parce qu'on estimait qu'ils pouvaient aboutir, par l'abolition des classes, à une société juste, rationnelle et harmonieuse. On pensait que toute collectivité nationale opprimée devait être défendue et libérée. Mais l'idéologie nationaliste accordant une valeur primordiale à la nation devait être combattue, les luttes entre nations libres et indépendantes devaient être abolies, car en effet on ne voit pas comment ces conflits stériles, avec leurs alternatives de défaites et de revers, de massacres inutiles et de périodes de calme et de préparation à d'autres massacres pourraient déboucher sur une coexistence harmonieuse, sinon précisément en dépassant l'idéologie nationaliste et en se vouant à résoudre les problèmes de l'organisation sociale.

Si les luttes entre nations entraînaient dans une dynamique que beaucoup de Juifs rejetaient, des luttes entre quasi-nations créées à l'intérieur des nations existantes risquent de l'être encore plus. A la rigueur, un mouvement progressiste de réorganisation sociale peut se poursuivre concurremment avec des luttes nationales. C'est beaucoup plus difficile quand il s'agit de luttes entre groupes de type national à l'intérieur d'une même nation. La priorité est vite accordée à l'allégeance quasi-nationale sur la fidélité à une couche ou classe sociale autour de laquelle peut se mobiliser la lutte pour une nouvelle forme de la société. On le voit bien aux Etats-Unis où, pour toutes sortes de raisons historiques et sociologiques, des groupes nationalitaires ont gardé une certaine cohérence au sein de la nation américaine, en premier lieu, mais non exclusivement la quasi-nation noire. La recréation par le sionisme et ses suites de la quasi-nation juive apporte de l'eau au moulin de ce processus rétrograde. Il risque de l'accélérer. L'hostilité qui se répand aux Etats-Unis entre Noirs et Juifs pourrait n'être qu'un avant-goût de phénomènes encore plus dangereux. Il faut prendre au sérieux les périls de cette perspective.

Les Juifs pourraient se laisser entraîner par cette évolution à une prise de parti contre les idéaux et les aspirations du Tiers Monde que partagent les Arabes par la force des choses. Chacun de mes lecteurs est, je pense, capable d'imaginer les répercussions fatales d'un tel processus. Pour être bref, je me dispenserai de développer.

Dans les pays communistes, le sionisme a fourni aussi un excellent prétexte aux couches (ou classes) dirigeantes pour abandonner leurs principes idéologiques, capituler devant l'antisémitisme de leurs masses et, bien plus, l'utiliser dans des buts qu'il faut bien appeler réactionnaires. En U.R.S.S., l'application déformante sous Staline d'une politique des nationalités fondée sur de justes principes a abouti à conserver l'entité juive au lieu d'en favoriser l'assimilation. La capitulation des pouvoirs devant l'antisémitisme populaire accroissant les rancunes et les désespoirs des Juifs les a fait se tourner vers un Israël incomparablement idéalisé par l'ignorance et par la nécessité d'évasion fabuleuse loin de la triste réalité. Le sionisme a contribué à aviver cette nostalgie, à tourner vers l'extérieur les espoirs, à accroître la méfiance des autorités, à donner des justifications à leurs craintes, à fournir d'arguments leurs mesures hypocritement discriminatoires. Il en a été de même plus ou moins, avec beaucoup de variantes locales, dans les démocraties populaires.

Dans les luttes actuelles de plus en plus graves, à l'intérieur de chaque groupe de pays, monde capitaliste, monde socialiste, Tiers Monde, et entre ces groupes, l'ensemble des Juifs est donc poussé par le processus qu'a mis en mouvement le sionisme vers des options au sens plein du terme réactionnaires. Nous devons tout faire, Juifs et

non Juifs, pour arrêter cette évolution dont les conséquences peuvent être terribles.

Il ne sert à rien de proclamer que le « problème juif » serait résolu dans une société idéale et dans des conditions d'harmonie totale entre nations. Pour le moment, tout système d'oppression et d'exploitation sociale ou nationale, sous n'importe quelle forme, ne peut que l'aggraver en utilisant même des vestiges de spécificité juive. Il est clair maintenant pour tous qu'il n'en faut pas exclure les systèmes oppressifs se développant sur d'autres bases que l'économie capitaliste. Perspective peu attrayante pour les amateurs d'illusions, mais conforme en tous points aux bases implicites ou explicites de la sociologie marxienne, même si Marx, par ardeur idéologique, les a parfois oubliées.

Logiquement, le « problème juif » c'est-à-dire des rapports de tension entre les Juifs ne peut être vraiment « résolu » que de deux façons si l'on omet la solution radicale élaborée par Adolf Hitler. Par le dépérissement des caractères spécifiques juifs aboutissant à une assimilation totale et à l'oubli même de la spécificité juive ou par l'établissement d'une société parfaitement harmonieuse. La première perspective s'éloigne dans la période présente. La seconde n'est, pour le moins, pas pour demain. Mais du moins, il est clair que toute lutte pour une société plus rationnelle et plus juste rapproche de cet idéal. On peut, au moins, demander aux Juifs de ne pas se placer dans le mauvais camp ou entraver cette lutte.

Dans la situation d'avant 1945, celle où se situait A Léon, celle de la lutte prioritaire contre le fascisme, les Juifs de toute catégorie, de toute opinion et de tout idéal avaient été placés bon gré mal gré, par le fait de l'idéologie hitlérienne, dans le camp progressiste. S'y situer maintenant demande non plus une constatation passive de l'inimitié sauvage des réactionnaires les plus brutaux, mais un acte de lucidité et de volonté positive. Il est impérieux de le faire.

Dans l'abstrait, un regroupement des Juifs ayant gardé quelque spécificité ethnique ou quasi-ethnique dans une communauté de type national au sens le plus large pouvait se concevoir — en dehors même des fidèles de la religion judaïque pour lesquels l'affiliation à une formation de type religieux est un droit. Mais l'option sioniste a réalisé ce regroupement dans les pires conditions. Ses conséquences aboutissaient presque fatalement à le situer dans un contexte réactionnaire. Et même, comme il a été dit, toute conservation artificielle de traits spécifiques qui tendaient à disparaître favorise un alignement sur des options de ce type.

Dans les conditions actuelles de lutte exacerbée entre les masses affamées du Tiers Monde et les impérialismes capitalistes, de poussée des masses du monde communiste vers un socialisme démocratique,

de tensions internationales et intra-nationales dans le monde capitaliste, il est impérieux d'empêcher que le « problème juif » ne soit utilisé pour favoriser le jeu des options les plus réactionnaires. Le combat contre celles-ci est l'affaire de tous. Le combat pour en détourner les masses juives est plus particulièrement l'affaire des Juifs. Il est d'autant plus nécessaire de le mener qu'il est plus difficile. Il exige, on l'a dit, lucidité et courage. Abraham Léon nous en donne l'exemple.

*
* *

Ces pages où j'ai essayé de compléter sur certains points l'analyse de Léon me paraissent, sur la base de faits historiques incontestables, la confirmer. Je laisse au pédantisme inintelligent le soin de s'appesantir sur telle ou telle lacune ou erreur de détail de son livre, sur telle ou telle schématisation. Dans les conditions terribles de la Résistance belge sous l'occupation allemande, avec les handicaps majeurs que constituaient sa qualité de Juif (lui aussi au sens hitlérien et sioniste du mot) et son appartenance au mouvement trotskyste, il a su réunir une documentation très étoffée et surtout dessiner de façon substantiellement juste les grandes lignes de la « question juive ». Ce n'est pas un mince mérite et, en tout cas, aucun de ses critiques, si érudit soit-il et parfois si utiles qu'aient pu être ses propres travaux, n'a eu le courage qu'il a eu de rompre explicitement, ouvertement avec toute une théorisation néfaste et absurde. Cette passivité et souvent cette complicité des meilleurs spécialistes de l'histoire juive en face du délire nationaliste a eu des conséquences graves dans le passé. Il y a tout lieu de craindre que ces conséquences ne soient encore pire dans l'avenir.

Léon a pu se tromper sur tel ou tel point, s'égarer quelquefois dans ses hypothèses particulières. Il a eu raison sur l'essentiel, sur le capital. Le judaïsme s'explique par l'histoire et non en dehors de l'histoire. Il n'a droit à aucun privilège scientifique ni moral. Il n'y avait pas de nécessité divine ni extra-rationnelle à la perpétuation de la religion ou du peuple juifs en tant que tels. Il n'y a nécessité morale que d'exiger le respect des droits collectifs reconnus à une communauté religieuse ou laïque quand elle existe, non de la maintenir, de la récréer, de la renforcer quand des facteurs sociaux impersonnels (et non la contrainte brutale, la force, la persécution) la font dépérir. Si le judaïsme ou le peuple juif ont convoyé des valeurs spécifiques respectables, belles et encore utiles, elles doivent être défendues selon leur validité intrinsèque, sans considération du peuple ou de l'idéologie qui les ont adoptées. Les Juifs sont des hommes et des femmes qui doivent être défendus dans leur droit à l'existence individuelle, comme tous les autres, contre la barbarie

antisémite. Toute structure que certains d'entre eux sont amenés à former doit être jugée sur ses mérites et ses démérites propres.

L'idolâtrie du groupe a toujours eu des conséquences néfastes tant du point de vue scientifique que du point de vue moral. Ce fut la plus grande gloire de l'antique Israël que d'avoir engendré des hommes, les grands prophètes, qui surent, une des premières fois dans l'histoire, la dépasser. Léon appartient à leur lignée par l'esprit bien plus que par le sang. Il faut se grouper autour du flambeau qu'il nous a légué pour ne pas permettre à la réaction scientifique de nous entraîner sur la voie de la régression sociale.

Maxime RODINSON.



PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

La période de paix et de bien-être relatifs que connut l'Europe occidentale entre 1870 et 1914 ne fut guère propice à la formation de véritables révolutionnaires. Pour que l'esprit s'arrache complètement à l'influence de l'idéologie de la classe dominante, pour que la volonté se concentre totalement sur un but unique, la conquête du pouvoir par le prolétariat, il ne suffit pas d'assimiler correctement la méthode et l'héritage marxistes; il faut encore que la vie même lance les hommes hors de la routine d'une existence « respectable », qu'elle leur impose l'expérience immédiate de tout ce que le système capitaliste comporte d'explosif, de cruel, de dégradant et de barbare. C'est dans le creuset de l'illégalité, de l'emprisonnement, de l'émigration et d'une lutte sans merci contre l'autocratie, que s'est forgée la grande génération révolutionnaire des bolcheviks en Russie. Pour qu'une nouvelle génération révolutionnaire se forme dans les pays d'Occident, il a fallu que l'humanité y entre dans le feu même de l'époque des crises, des guerres et des révolutions.

Guerres et insurrections ont porté le berceau d'A. Léon et lui fermèrent plus tard les yeux. Quand il est né, les pas de la révolution rententirent dans les rues de sa ville natale, Varsovie. Deux Soviets rivaux s'y disputèrent le pouvoir. A l'horizon se dessinait l'ombre de la République des Soviets. Les armées en déroute traînèrent leurs guenilles, leur amertume et leur soif de justice dans les assemblées populaires. Des fonds les plus obscurs de l'humanité déferlèrent des vagues successives sur l'arène politique, hommes et femmes, jeunes et vieux, tous les pauvres, les opprimés et les déshérités qui avaient vécu en se taisant, et en courbant l'échine, et qui se découvrirent tout à coup une voix. Tandis qu'au bout de leurs bras s'avançait le drapeau rouge dans la capitale tourmentée, au sommet de la forteresse flottait déjà le drapeau rouge et blanc, à l'aigle polonais, hissé par les légionnaires commandés par un « socialiste », Pilsudski. Ces deux symboles, ces deux courants d'idées, le socialisme internationaliste et le social-patriotisme petit-bourgeois luttèrent passionnément pour la suprématie sur les masses. La vie si courte et si fructueuse de Léon allait se dérouler tout entière sous le signe de cette lutte.

Ecartelée à chaque carrefour historique, la Pologne ne pouvait pas

ne pas hypothéquer le mouvement ouvrier par ce lourd héritage d'un passé misérable, le nationalisme militant. Victimes de chaque crise politique et sociale, les Juifs de Pologne, ayant été témoins de pogrooms sous les tsars, sous la Révolution, sous les Blancs, sous les Russes, sous les Polonais, sous les Ukrainiens et sous les Lituaniens, ne pouvaient pas ne pas chercher une solution de désespoir dans la formulation d'un nouveau mythe nationaliste : le sionisme. Exprimant l'absence totale d'issue devant laquelle se pressait la pensée juive petite-bourgeoise, cette utopie réactionnaire se mélangeait pourtant chez la jeunesse, et surtout la jeunesse ouvrière, avec la volonté de réaliser l'idéal socialiste, de participer activement à la lutte prolétarienne mondiale. La contradiction entre le caractère petit-bourgeois du sionisme et les conclusions rigoureuses de l'internationalisme marxiste poussèrent des dirigeants ouvriers sionistes à formuler une nouvelle théorie qui, tout en fusionnant leur socialisme qu'ils voulurent scientifique avec leurs aspirations sionistes, donneraient à ces dernières un soupçon de justification marxiste. Voilà comment est née cette étrange théorie qu'on appelle le Borochovisme, *d'après le nom de son auteur Ber Borochov, et qui était destinée à devenir pour plusieurs décades la théorie officielle de centaines de milliers de socialistes révolutionnaires juifs dans le monde.*

Dans la maison paternelle de Léon, les parents représentèrent le sionisme petit-bourgeois classique. Au premier contact avec la réalité, l'enfant lui-même sentait l'attrait du mythe sioniste comme une ivresse religieuse. Le mythe allait se réaliser; la famille partait en Palestine quand le garçon avait l'âge d'entrer à l'école primaire. Le défilé grandiose des images de ce voyage lui resta comme un conte de fée. Il se rappelait comment le soleil brillait sur les toits de Constantinople, quel était le bruit de la mer sur les îles enchantées de l'Archipel, et comment lui apparut pour la première fois la côte dure et âpre de la Terre Promise. Le conte de fées cependant ne dura pas longtemps; un an après, le père de Léon décide de repartir de nouveau vers son pays natal. Dans l'instabilité de ses conditions d'existence, le garçon observe, s'efforce de comprendre, s'assimile la notion du mouvement continuel des hommes et des choses. L'esprit voyage et ne se fixe pas encore. Il faut attendre 1928, quand la famille décide d'immigrer définitivement en Belgique, pour que Abram commence à s'intéresser intensément à ses compagnons d'âge, et qu'il prenne contact avec le mouvement de jeunesse socialiste sioniste Shomer Hazair, *La Jeune Garde.*

Puis des forces différentes commencent à le travailler. A l'école, il sent une insurmontable barrière entre ses camarades et lui-même, Juif et étranger. Comment ne pas comprendre qu'il soit différent

des autres, qu'il ait ses problèmes propres, quand il constate qu'on le traite toujours ainsi, qu'on ne le fait pas entrer dans les jeux et les conversations, simplement, sans remarques ni ironie, comme un autre garçon ? Quand il rentre à la maison, par les rues grouillantes des vieux quartiers populeux de Bruxelles, il découvre sur le vif toutes les contradictions de la société moderne; les autos luxueuses s'arrêtent devant les belles maisons, mais au tournant de la rue, des enfants malpropres et toujours affamés jouent parmi les ordures. Comment son cœur sensible ne serait-il pas touché par l'image même de la division du monde entre riches et pauvres, comment ne prendrait-il pas tout naturellement parti pour les opprimés, lui qui se sent victime d'une double injustice ? C'est ainsi que le jeune Abram devient un militant ardent de la jeunesse socialiste juive. Ce que son cœur ressent d'indignation et de révolte, son esprit commence à l'expliquer et à le systématiser. Progressivement, à travers une éducation marxiste méthodique, Léon cherche à comprendre la société et la solution du problème social qui part de la notion de lutte de classes. Dans le cadre de son mouvement de jeunesse, qui malgré ses idées politiques plutôt confuses est un modèle d'organisation et une des meilleures écoles de mœurs et d'esprit prolétariens qui existent, les liens familiaux, la tradition, l'héritage d'un passé petit-bourgeois de calcul mesquin, de crainte soumise devant les représentants du pouvoir, se dissout. Le caractère s'affranchit avec l'esprit, il apprend à se dominer, à se laisser diriger par la raison, à se soumettre à la poursuite d'un but. La volonté se trempe dans l'idéal. La personnalité se forme, unie, faite d'une seule coulée se concentrant sur la lutte pour le socialisme, trouvant la satisfaction la plus élevée dans la pensée et l'action au service du prolétariat mondial.

Le jeune Léon ne tarde pas à dépasser de bien loin ses compagnons d'âge au mouvement. Le plus intelligent, le plus volontaire, le plus compréhensif, il est en même temps d'un calme et d'une assurance raisonnée qui imposent tout naturellement le respect de tout ceux qui l'environnent. Dirigeant né, il n'a besoin ni d'élever la voix, ni de promettre ou de menacer, ni d'envoûter par de belles paroles ou d'entraîner par des actes extraordinaires pour que son autorité soit acceptée de tous. Rapidement il est élu démocratiquement aux différents échelons de la Schomer *pour se trouver bientôt à la direction de la section de Bruxelles et à la direction nationale.*

Les conditions de vie familiale le forcent à abandonner momentanément les études qu'il aurait voulu continuer. Contraint de se déplacer souvent dans toute la Belgique pour gagner sa vie, il reprend contact avec la foule ouvrière qui une fois de plus sort

dans la rue pour affirmer sa force et réclamer ses droits. Dans les journées ensoleillées de l'été 1936, la fièvre monte des charbonnages de Charleroi aux sombres villages de mineurs du Borinage. Tandis que les gendarmes veillent aux carrefours, les travailleurs se rassemblent pour écouter un nouveau dirigeant. Des années sont passées depuis qu'ils ont entendu pour la dernière fois un véritable et sincère accent révolutionnaire. C'est par milliers qu'ils viennent à Flenu, à Jemappes, à Quaragnon, à Frameries et au grand stade de la Bouverie pour écouter les discours enflammés de Walter Dauge, le jeune fondateur du Parti Socialiste révolutionnaire. Léon suit les meetings de Dauge. Il apprend à distinguer le trotskysme du stalinisme. Il étudie, il n'hésite pas longtemps. Il choisit les idées qui lui semblent déterminées par le véritable marxisme, qui s'inspirent des intérêts véritables du prolétariat mondial et non pas des misérables falsifications forgées par le maître du Kremlin. En même temps, c'est la série des grands procès de Moscou qui lui font prendre définitivement position. Dès cette année, face à l'ensemble de l'organisation mondiale de la Schomer *qui est plutôt stalinisante, il devient résolument trotskyste et défend ses idées avec vigueur, et non sans succès, aux congrès et réunions nationales ou internationales.*

Mais tout en avançant très loin dans la compréhension du marxisme, tout en continuant une étude très poussée de l'économie politique, il reste profondément attaché au sionisme. Président pendant une année de la Fédération sioniste de Belgique, il met toute son énergie, tout son feu révolutionnaire au service de cette cause. Un appel enthousiaste est lancé à l'occasion du départ d'une série de jeunes militants pour une colonie communiste en Palestine. Mais le voilà qui commence à ne plus comprendre, à douter. A côté de lui, sur le bureau, se trouvent les représentants des organisations sionistes bourgeois et petits-bourgeois. N'est-il pas uni à eux, dans l'immédiat, même s'il se propose de les combattre sans merci, une fois qu'auront été conquises la nationalité *et la* possibilité d'une lutte efficace (1), *là-bas, en Palestine ? N'est-ce pas du* social-patriotisme, *bien que sous une forme un peu spéciale ? Léon connaît son Lénine sur le bout du doigt. Les longues et limpides démonstrations de* Contre le Courant *ne lui sortent plus de l'esprit. Comment concilier son léninisme intégral avec le sionisme ? Où se trouve la base commune entre la lutte nationale juive et le socialisme internationaliste ?*

(1) La *Schomer Hazair* défend la conception que les ouvriers et socialistes révolutionnaires juifs ne peuvent lutter *efficacement* pour la Révolution prolétarienne qu'en Palestine.

C'est de cette façon que, deux décades après Borochov, Léon se lance à son tour sur les traces du théoricien de la Schomer *pour découvrir une* justification marxiste *de ses idées sionistes. Il remet tout en question, il remonte, méthodiquement, d'échelons en échelons, toute la filiation d'idées, n'acceptant aucun des axiomes de l'idéologie sioniste, se frayant un chemin à travers les multiples préjugés des Juifs et non-Juifs au sujet de l'histoire du peuple, histoire qui semble si étonnante, si extraordinaire et pour laquelle son esprit rigoureusement scientifique cherche pourtant une explication d'après la méthode marxiste. Au milieu de ses recherches, il envoie plusieurs articles à l'hebdomadaire trotskyste* La Lutte Ouvrière. *Des rédacteurs de ce journal prennent contact avec lui. Il est étonné de découvrir chez ces simples ouvriers, comme un Teuniuck, boucher de métier, un trésor de connaissances historiques, économiques, politiques. Il sent que c'est là la véritable avant-garde. Comme le voyageur qui inconsciemment a déjà choisi sa route, il se retourne une dernière fois vers son passé : il veut rompre « en beauté », en pleine conscience, après avoir expliqué à lui-même et à ses anciens camarades les raisons profondes de sa rupture, après avoir fait tout son possible pour démontrer à tous ses amis ce qui lui semble la vérité qu'il vient de découvrir. Ses* Thèses sur la question juive *prennent forme, thèses dont son livre* La Conception Matérialiste de la question juive *sera l'élaboration amplifiée.*

Entre temps, une vague d'inquiétude saisit les masses juives sur l'ensemble du continent. Elles sentent la guerre approcher, et un pressentiment de l'effroyable catastrophe qui s'abattra sur elles les jette dans une crise de nervosité et de peur. Le Congrès mondial de la Schomer se réunit. Déjà l'ombre menaçante d'Hitler plane sur Bruxelles. S'opposant avec passion des arguments dans un sens comme dans l'autre, les délégués se prononcent soit pour un soutien conditionnel *à l'égard de l'impérialisme britannique, soit pour la* neutralité, *soit pour la* défense indépendante *de la Palestine si une armée fasciste devait se rapprocher de ce pays. Malgré les huées et les cris d'indignation de l'assemblée devant ce renégat d'Israël, Léon, avant même d'avoir définitivement rompu avec le sionisme, défend courageusement la position du* défaitisme révolutionnaire *intégral. « Malheur à ceux qui par suite de leur propre social-patriotisme accentueront le chauvinisme des travailleurs des pays ennemis. C'est contre eux-mêmes que leur arme se retournera, dans toute sa vigueur ! Malheur à ceux qui espèrent voir naître de la guerre de l'impérialisme britannique contre son concurrent allemand une amélioration du sort misérable des Juifs en Europe centrale ! C'est eux-mêmes qui en seront les victimes les plus durement tou-*

chées !» C'est dans ce sens qu'avait dû parler Léon. Quelle stupéfaction chez ces centristes indécis, incapables de suivre leur raisonnement jusqu'au bout, cherchant à chaque tournant des solutions de facilité et de compromis, incapables de réagir sur la rigueur de l'histoire par la rigueur de leur pensée ! Combien tragiquement les événements ont-ils depuis lors confirmé ses prévisions ;

Tandis que les vagues de la guerre impérialiste s'approchent de la Belgique pour déferler en mai 1940 sur ce pays, Léon met au point ses Thèses sur la question juive *qu'il soumet à la discussion de son organisation. S'étant heurté, dans sa tentative de saisir le sens de l'histoire juive, à la théorie de Borochov, du* Matérialisme métaphysique *comme il l'appelait, il essaya tout d'abord d'éliminer cet obstacle. Borochov avait prétendu que la « question juive » trouvait son origine dans le fait que les Juifs, surtout les travailleurs juifs, ne jouaient pas un rôle important dans les secteurs vitaux de l'économie (industrie lourde, métallurgie, charbonnage, etc.), mais qu'ils occupaient uniquement une place importante dans les* sphères périphériques *de la vie économique. Tandis que la composition sociale des autres peuples avait l'aspect d'une pyramide, ayant comme base des centaines de milliers de mineurs, de métallos, de cheminots, etc., passant par de larges couches de petits artisans, pour aboutir aux sommets de grands commerçants, industriels et banquiers, la composition sociale du peuple juif lui apparaissait comme une* pyramide renversée, *où de larges couches artisanales ne furent supportées que par d'étroites couches ouvrières — et encore uniquement d'ouvriers des* secteurs non vitaux *de l'industrie — mais devaient supporter elles-mêmes le poids énorme d'une masse imposante de commerçants.*

Borochov s'était arrêté dans l'analyse à ce point, l'avait accepté comme donnée historique, sans essayer de l'expliquer, et en faisait le point de départ de la question pour sa solution : il fallait d'abord renverser la pyramide renversée, *c'est-à-dire créer une société juive* normale, *pareille à celle des autres peuples, avant que le prolétariat juif puisse sérieusement entamer la lutte révolutionnaire : cette société ne pouvait se créer qu'en Palestine.*

Léon saisit bientôt ce que cette théorie contenait de non dialectique : l'état social actuel des Juifs ne devait pas être considéré comme un fait *mais comme le* produit du processus historique. *D'où venait alors cette évolution historique différente des Juifs ? Renouant le fil du raisonnement de Borochov avec quelques expressions passagères de Marx qui, avec son génie habituel, avait saisi d'un trait tout le mystère de l'histoire juive. Léon commençait à reconstruire tout le passé des Juifs. L'explication de la religion*

et de la conservation des Juifs, en tant que données originales, il fallait la chercher dans le rôle social des Juifs. Réunissant l'ensemble de la documentation existante sur le sujet, il élabora la théorie du peuple-classe, *étonnante dans sa simplicité, clé indispensable pour comprendre le rôle passé et présent des Juifs et pour trouver une solution à leur misère.*

Mais le Borochovisme *ne pêchait pas seulement dans son point de départ, il pêchait encore plus dans ses conclusions. Il considérait la solution du problème juif non seulement en dehors du processus historique passé, mais encore en dehors de la réalité sociale présente. Dans la période de l'impérialisme et du capitalisme agonisants, la volonté de quelques millions d'ouvriers juifs de* créer une société comme une autre *paraissait une force ridiculement faible face aux géants impérialistes qui se disputaient chaque coin inoccupé du globe, face à la coalition violente des classes sur l'arène mondiale. Borochov ne comprenait pas la loi du développement combiné dans l'ère impérialiste, loi qui interdisait à n'importe quelle nation la solution de n'importe quel problème sous le régime du capitalisme en agonie. Pour faire disparaître les particularités tragiques de la société juive, on ne pouvait pas* l'isoler *de l'ensemble de la société en putréfaction. On ne pouvait renverser la pyramide renversée des Juifs, alors que la pyramide normale des autres peuples était elle-même en train de s'écrouler. Seule la révolution prolétarienne mondiale était capable de normaliser l'histoire juive. Dans le cadre du capitalisme décadent aucune solution de la question juive n'était possible.*

Et ainsi, jusqu'au bout, Léon réglait ses comptes avec son propre passé. Il dénonça non seulement le caractère utopique, petit-bourgeois, de l'idéal sioniste, mais il démontra encore comment cet idéal comme toute idéologie propre à la petite bourgeoisie de l'époque impérialiste était condamnée à devenir un instrument entre les mains du capitalisme mondial. Il dénonça le sionisme en tant que frein de l'activité révolutionnaire des travailleurs juifs dans le monde, en tant que frein à l'émancipation de la Palestine des griffes de l'impérialisme anglais, obstacle sur la voie de l'unité complète entre ouvriers juifs et arabes dans ce pays. Franchement, sans réserves ni réticences, il condamna toute son activité passée. Il en comprenait tout le déterminisme, il saisit fort bien qu'elle fut une étape nécessaire de son propre développement. Son esprit pétri de dialectique aimait à présenter chaque connaissance claire, chaque état de conscience, comme le résultat d'une lutte pour surmonter la contre-vérité et l'erreur. « Pour comprendre, il faut commencer par ne pas comprendre », disait-il souvent. « Aucune conviction n'est aussi profonde que celle qui est issue d'une lutte idéologique inté-

rieure longue et sincère.» *Les années qui lui restaient à vivre ont démontré l'exactitude de ces constatations en ce qui le concerne lui-même. Ayant surmonté l'étape nationaliste de son développement, Léon extirpa jusqu'aux dernières parcelles sionistes de sa pensée et son internationalisme fut d'une pureté telle qu'on en rencontrait rarement.*

N'étant plus forcé de se diviser en deux directions contradictoires et de se consumer en un débat intérieur dramatique, son énergie put se lancer alors dans toute sa dynamique sur une seule et unique voie, celle de la IVe Internationale. Quittant l'organisation de la Schomer *avec une vingtaine de camarades, Léon créa un cercle d'études dans le but déterminé d'amener ses adeptes au trotskysme. Rien n'est plus significatif que le moment d'une conversion. Quand Léon venait au communisme internationaliste, le mouvement ouvrier semblait mort en Belgique. Ayant commencé son évolution comme antimilitariste ardent, pour devenir successivement social-patriote, théoricien d'une révision insipide du marxisme, ministre royal et rafistoleur charlatanesque du capitalisme, Henri de Man venait de terminer le cycle de sa vie « socialiste » en dissolvant son parti dont il fut le président et en appelant ses camarades à collaborer avec Hitler pour construire un « ordre nouveau » en Europe. Isolé des masses frappées de stupéfaction par les événements de mai-juin, le parti communiste, suivant les consignes de Moscou, restait dans une expectative prudente et se risquait même à éditer un hebdomadaire flamand qui reprenait docilement, à côté des hymnes sur « le pays de la vie joyeuse et heureuse », les interminables litanies antibritanniques de Goebbels. L'ancien dirigeant trotskyste Walter Dauge, dont le bagage idéologique s'avéra trop léger pour cette longue tourmente, était profondément démoralisé et abandonnait son parti à son propre sort. Les rares cadres trotskystes, dispersés à travers tout le pays, avaient à peine rétabli un premier contact entre eux. La situation ne semblait justifier que la résignation ou l'attentisme. Toute autre attitude semblait révolte désespérée et impuissante.*

Le courage cependant manquait non pour agir, mais pour penser, et penser correctement. L'analyse marxiste pouvait pénétrer sous la lourde dalle totalitaire qui pesait sur l'Europe, et y découvrir les forces en gestation qui finiraient par la renverser. Fixant correctement les raisons que nous avions d'espérer, Léon constatait que le mouvement ouvrier en Europe venait d'atteindre le point le plus bas de sa chute. Maintenant, il fallait compter avec une nouvelle montée; non pas pour l'attendre passivement, mais pour la préparer, pour y préparer les cadres et pour y préparer, dans la mesure du possible, les masses. C'est seulement dans un contact permanent avec la vie,

les difficultés, les aspirations quotidiennes des masses que peut se forger, même dans les moment les plus noirs de l'histoire, un parti capable de les diriger plus tard dans la lutte. Derrière chaque raison pour désespérer il faut découvrir une raison d'espoir. Ce fut plus qu'un symbole, ce fut un début d'action que cette pensée motrice de Léon. Au moment où le 20 août 1940, la nouvelle tragique de l'assassinat de L. D. Trotsky nous frappe de consternation, Léon écrit sur-le-champ le premier tract du mouvement illégal trotskyste belge. Il prit contact avec plusieurs anciens dirigeants régionaux du parti à Bruxelles. Une première direction s'ébaucha. L'organisation clandestine trotskyste en Belgique venait de naître à l'occasion de la mort de son père spirituel. La vitalité indestructible des idées de la IVe Internationale qui ne sont que l'expression consciente de la réalité historique, ne cherche que les occasions et les hommes pour s'affirmer à chaque tournant. Elle venait ici de découvrir l'un et l'autre.

Alors commençait une période de travail incessant, obstiné, inlassable, face aux difficultés sans cesse renaissantes qui semblaient, chaque fois insurmontables. Ce n'est pas un lieu commun mais une vérité strictement exacte que l'histoire personnelle de Léon se mélange dès ce moment inextricablement avec celle du mouvement trotskyste en Belgique. Principal animateur du parti, il en fut le secrétaire politique dès la composition du premier comité exécutif. Journaliste au langage incisif, vivant, limpide, il faisait sentir à ses lecteurs qu'il comprenait, et comprenait à fond, chaque problème qu'il traita. Sous sa direction travailla la rédaction de La Voie de Lénine *illégale, dont les premiers numéros contiennent une magistrale étude écrite de sa main sur la structure et l'avenir des différentes puissances impérialistes, étude dans laquelle il traçait les grandes lignes des événements futurs de la guerre, tels qu'ils allaient se produire. Organisateur et éducateur exemplaire, il dirigeait des cellules, essayait de construire un appareil illégal, s'attachait avec une patience infinie à gagner la confiance des régions ouvrières du parti, à former sur la base de cette confiance une direction nationale reconnue et responsable. Ce fut au premier Comité central du Parti reconstitué, aboutissement de ses efforts inlassables, en juillet 1941, que j'eus pour la première fois l'occasion de le rencontrer.*

Mais bien qu'absorbé tout entier par les immenses taches quotidiennes, aussi bien organisationnelles que politiques, Léon n'arrêtait pas un instant ce travail idéologique qui constitue l'héritage le plus précieux qu'il nous a laissé. D'un côté il termina progressivement son livre sur la question juive remettant sans cesse en cause des questions de détail, réfléchissant des semaines sur un aspect

*particulier de la question, dévorant la documentation complète qui existait, mais prêt, une fois que son opinion était faite, à la défendre jusqu'au bout. Voilà comment fut écrit ce livre qui ne reste pas seulement un modèle de l'application de la méthode marxiste à un problème historique déterminé, qui ne liquide pas seulement la question juive en tant que problématique du point de vue du matérialisme historique, mais qui comporte en outre une richesse de remarques et de formulations au sujet de multiples problèmes d'économie politique, d'histoire et de politique contemporaine. D'autre part il se consacrait à l'élaboration d'une conception léniniste exacte quant au problème qui, à ce moment, passionna tous les révolutionnaires dans les pays occupés : la question nationale et son rapport avec la stratégie de la IV*e *Internationale. Que ceux qui se laissent aller à une critique facile de la politique trotskyste en Europe face à la question nationale, lisent et étudient d'abord les documents que Léon élabora durant cette période. Qu'ils se rendent compte quelle était sa préoccupation, ainsi que celle de toute la direction de notre parti, sauvegarder d'une part le programme léniniste du virus chauvin, et défendre d'autre part la tactique léniniste contre la myopie des sectaires, et ils verront combien ridicules sont les accusations suivant lesquelles nous aurions sous-estimé la question nationale. Ce qu'il mit d'abord au clair sur le plan de la théorie, il essaya ensuite de l'exécuter en pratique. L'exiguité de nos cadres ne nous permit pas de commencer un travail fractionnel conséquent parmi les réfractaires. Mais chaque fois qu'un mouvement réel se dessinait, que ce fut à l'occasion de la fermeture de l'Université de Bruxelles, que ce fut lors des premières grandes grèves de Liège, que ce fut lors des déportations ou lors des actions contre les Juifs, chaque fois le parti disait clairement son opinion, chaque fois le parti appliquait sa ligne politique : « Soutenir et pousser en avant les mouvements de masse dirigés contre l'impérialisme occupant, afin de les transformer en mouvements révolutionnaires prolétariens. » Et ce fut avec une juste fierté que Léon constatait, au Congrès illégal du Parti, en juillet 1943, qu'il n'y avait pas eu un événement en Belgique depuis 1941 auquel le Parti était resté étranger.*

*Dès que la reconstruction du parti fut passée dans le stade de la réalisation, Léon commença à s'inquiéter des liaisons internationales. Internationaliste dans tout son être, il ne put accepter l'idée que l'organisation belge vive isolée de l'ensemble des organisations sœurs en Europe et dans le monde. La nécessité d'un contact avec les autres sections de la IV*e *Internationale ne résultait pas seulement de sa volonté de confronter la ligne politique du parti belge avec celle de ses partis frères; elle correspondait également à une conscience*

très nette du fait qu'à l'avenir les grandes secousses militaires et révolutionnaires prendraient fatalement un caractère continental et qu'aucune direction politique efficace ne pouvait plus fonctionner à l'échelle nationale. Une prise de contact avec la Hollande échoua. En France nous eûmes plus de succès. Grâce à cette liaison les derniers documents de L. D. Trotsky nous parvinrent via *Marseille et Paris, dont surtout le précieux manifeste de la Conférence d'Alarme de 1940 que notre parti édita sous forme de brochure imprimée. Puis, ce fut dans un petit village ardennais, en août 1942, qu'eût lieu la première conférence de liaison entre les représentants des directions belge et française. Léon et Hic furent les grands animateurs de cette réunion. Ils jetèrent ainsi la base du futur Secrétariat Européen Provisoire qui allait à son tour reconstituer, en pleine illégalité, une direction internationale en Europe.*

Ces mois de travail illégal dans les circonstances les plus dangereuses, quand le cœur se serrait malgré toute volonté, chaque fois qu'on sonnait à la porte ou qu'une auto ralentissait sa course près du trottoir, furent également des mois d'une tension nerveuse suprême, une attente, attente continuelle d'une explosion qui enfin entamerait les barreaux et permettrait d'avancer le jour où toutes les portes sauteraient de cette immense prison qu'était devenue l'Europe. Nous attendrions ce coup de foudre à l'intérieur même de la prison, avec une confiance dans les réserves d'énergie révolutionnaire qui venaient de s'accumuler durant les longues années de souffrance du prolétariat du continent. Mais malgré notre confiance, cette attente fut bien longue. Soit qu'il entreprît lui-même de diriger le modeste travail de notre parti envers les soldats prolétariens de la Wehrmacht ou qu'il assistât à des réunions des comités d'entreprise clandestins qui venaient de se constituer dans la métallurgie de Liège, Léon donnait toujours à ces diverses activités un sens qui dépassait l'immédiat, il voulut qu'on semât pour que le parti puisse récolter au moment décisif. Bien des fois il se demanda si nous étions bien capables de récolter ailleurs, vu la faiblesse numérique de nos cadres à ce moment. Il ne pouvait prévoir que c'est lui-même qui allait manquer au parti durant les journées décisives de la Libération et que ce serait l'absence d'une direction efficace qui empêcherait le parti de profiter comme il l'aurait pu des extraordinaires possibilités du moment.

Ce fut alors la chute de Mussolini. Nous sentions enfin le vent de la Révolution se lever, et notre activité se multiplia, se fit plus fiévreuse. Chacun de nous se dépensa tout entier à mesure que nous sentions la décision approcher. Ce furent une série de voyages clandestins en France, où Léon participa activement aux travaux de la Conférence européenne de la IVe Internationale de février 1944.

Nous cessions à ce moment-là à nous préparer nous-mêmes, il s'agissait d'intervenir activement dans la lutte ouvrière qui se déclencha de toute part. Dans la région de Charleroi, l'organisation trotskyste avait pris l'initiative de la création d'un mouvement illégal de délégués mineurs. Ce mouvement s'étendit rapidement à une quinzaine de charbonnages : en pleine illégalité, les idées du parti commencèrent à prendre pied dans les masses. Léon comprenant toute l'importance de ce mouvement, voulait le suivre pas à pas. Il décida de se fixer à Charleroi afin de collaborer quotidiennement avec les ouvriers révolutionnaires de la région. L'annonce du débarquement et la crainte de voir les liaisons entre les différentes régions interrompues, accélèrent les préparatifs de son déplacement. Vivant depuis deux ans dans la plus complète illégalité, il allait se fixer à Charleroi avec sa compagne. Le premier soir après son arrivée, la feldgendarmerie allemande fait par hasard irruption dans la maison où il se trouve. Il est arrêté et transporté à la prison.

Viennent alors de longues journées de tortures morales et physiques. La Gestapo essaye par tous les moyens de le faire parler. Les soucis au sujet du parti qui avait perdu cinq de ses principaux dirigeants au cours des deux dernières années le rongent. Il réussit à gagner la confiance d'un des soldats employés à la surveillance de la prison. Une liaison avec le parti s'établit. Il lui envoie des lettres qui sont le témoignage le plus probant de ce qu'aux heures les plus difficiles de sa vie, toutes ses pensées allaient à l'organisation, à ses projets immédiats, à son avenir. Il aurait tant désiré continuer le travail à côté de ses copains. Le destin ne l'a pas voulu. Son transport rapide détruit les préparatifs d'évasion que le parti avait entamé et le jette dans cet enfer où allaient périr cinq millions d'êtres humains : Auschwitz.

Léon était du type d'hommes qui ont pu le moins résister au régime des camps nazis. Avant toute autre chose rayonnait en lui une notion élevée de la dignité humaine qui ne pouvait tolérer un contact avec la dégradation et la cruauté devenues les communes mesures du comportement humain dans les camps. La noblesse de son caractère devait se briser sur l'implacable bestialité d'un égoïsme de désespoir, tout comme son corps fut broyé par un effort physique inaccoutumé et une maladie perfide. Après quelques semaines de labeur dans un kommando affecté à la construction des routes, il est envoyé, malade, au lazaret. Il fallait là-bas trouver les combines, courber l'échine devant les maîtres sadiques, trafiquer, voler, pour survivre. Il ne pouvait s'élever au-dessus de ses compagnons de misère. Cloué sur son grabat, il passa ses derniers jours à lire, à méditer stoïquement sur sa vie. Il avait la certitude que la fin

approchait. Puis, la dernière « inspection médicale » passa. On sélectionna les malades pour les chambres à gaz. Léon fut parmi les sélectionnés. Courageusement il partit.

Il est difficile, sinon impossible d'apprécier pleinement la valeur d'un géant révolutionnaire qui n'a vécu que 26 ans. Malgré tout son travail incessant, relativement peu nombreuses sont les œuvres qu'il nous a laissées. Il n'écrivait pas beaucoup, il préférait réfléchir mûrement avant de confier ses idées au papier. Malgré cela, ce qu'il nous laisse, son livre, et un mince volume d'articles, suffit pour voir en lui, avec Marcel Hic, le talent le plus exceptionnel, la promesse la plus sérieuse que la IVe Internationale possédait sur le continent. De par sa force de caractère, de par la maturité de son jugement politique, de part son autorité naturelle et ses qualités de dirigeant, Léon était destiné à diriger notre mouvement et à le guider à travers des luttes incessantes vers la victoire. Le vide qu'il laisse ne sera pas comblé de sitôt par un figure de sa taille.

Tous ceux qui l'ont connu garderont le souvenir d'A. Léon comme un exemple à suivre et une source continuelle d'inspiration. Ceux qui liront son livre admireront la clarté et la rigueur de son raisonnement et resteront stupéfaits devant la maturité de son esprit à l'âge de 24 ans. Ceux qui apprendront l'histoire de sa vie se demanderont peut-être pourquoi un homme de qualités aussi remarquables mélangeait son destin à celui d'une petite organisation révolutionnaire; ils loueront sa sincérité, son honnêteté idéologique totale qui le fit vivre en concordance complète avec ses idées. Ils se demanderont quand même pourquoi des Marcel Hic, des Widelin, des A. Léon, qui étaient parmi les plus doués de l'intelligentsia *européenne choisirent pour lutter un mouvement qui ne pouvait leur promettre ni succès facile, ni gloire, ni honneurs, ni même un minimum d'aisance matérielle, mais qui au contraire exigea d'eux tous les sacrifices y compris celui de leur vie, en un long et ingrat travail et souvent dans un isolement douloureux de ce prolétariat auquel ils voulurent tout donner. Et s'ils reconnaissent à ces jeunes révolutionnaires, à côté de leurs qualités intellectuelles, des qualités morales exceptionnelles, ils devraient se dire pourtant qu'un mouvement qui pouvait uniquement par la force de ses idées et la pureté de son idéal attirer ces hommes-là et amener ces dialecticiens rationalistes à des sommets mystérieux d'oubli de soi-même et d'esprit de dévouement, qu'un mouvement pareil ne pouvait mourir parce qu'en lui vit tout ce qu'il y a de plus noble dans l'homme.*

E. GERMAIN.

CHAPITRE PREMIER

LES BASES D'UNE ÉTUDE SCIENTIFIQUE DE L'HISTOIRE JUIVE

L'étude scientifique de l'histoire juive n'a pas encore dépassé le stade de l'improvisation idéaliste. Tandis que le champ de l'histoire générale a été conquis, en grande partie, par la conception matérialiste, tandis que les historiens sérieux se sont hardiment engagés dans la voie de Marx, l'histoire juive demeure le terrain de prédilection des « chercheurs de dieu » de toute espèce. C'est un des seuls domaines historiques où les préjugés idéalistes sont parvenus à s'imposer et à se maintenir dans une mesure aussi étendue.

Que de papier n'a-t-on pas noirci pour célébrer le fameux « miracle juif » ! « Etrange spectacle que celui de ces hommes qui, pour conserver le dépôt sacré de leur foi, bravaient les persécutions et le martyre », dit Bédarride (1). La conservation des Juifs est expliquée par tous les historiens comme le résultat de la fidélité qu'ils ont témoigné à travers des siècles à leur religion ou à leur nationalité. Les divergences ne commencent à se manifester entre eux que lorsqu'il s'agit de définir le « but » pour lequel les Juifs se sont conservés, la raison de leur résistance à l'assimilation. Certains, se plaçant au point de vue religieux, parlent du « dépôt sacré de leur foi »; d'autres, tels Doubnov, défendent la théorie de l' « attachement à l'idée nationale ». « Il faut chercher les causes du phénomène historique de la conservation du peuple juif dans sa force spirituelle nationale, dans sa base éthique et dans le principe monothéiste », dit l'*Allgemeine Enzyklopedie* qui parvient ainsi à concilier les divers points de vue des historiens idéalistes (2).

(1) J. Bédarride, *Les Juifs en France, en Italie et en Espagne...*, Paris 1859.
(2) Ben Adir, article sur l'antisémitisme *in Algemeine yidishe Enzyklopedie* (en yiddish).

Mais s'il est possible de concilier les théories idéalistes, il serait vain de vouloir trouver un terrain de conciliation entre ces mêmes théories et les règles élémentaires de la science historique. Celle-ci doit rejeter catégoriquement l'erreur essentielle de toutes les écoles idéalistes, qui consiste à placer le problème cardinal de l'histoire juive, celui du maintien du judaïsme, sous le signe du libre arbitre. Seule l'étude du rôle économique des Juifs peut contribuer à éclaircir les causes du « miracle juif ».

Etudier l'évolution de ce problème ne présente pas seulement un intérêt académique. Sans une étude approfondie de l'histoire juive, il est difficile de comprendre la question juive à l'époque actuelle. La situation des Juifs au XX[e] siècle se rattache intimement à leur passé historique.

Tout état social est un stade du processus social. L'être n'est qu'un moment du devenir. Pour pouvoir analyser la question juive dans son état de développement actuel, il est indispensable d'en connaître les racines historiques.

Dans le domaine de l'histoire juive, comme dans le domaine de l'histoire générale, la pensée géniale de Marx indique la voie à suivre. « Ne cherchons pas le secret du Juif dans sa religion, mais cherchons le secret de la religion dans le Juif réel. » Marx remet ainsi la question juive sur les pieds. Il ne faut pas partir de la religion pour expliquer l'histoire juive; au contraire, le maintien de la religion ou de la nationalité juives ne doit être expliqué que par le « Juif réel », c'est-à-dire par le Juif dans son rôle économique et social. La conservation des Juifs n'a rien de miraculeux. « Le judaïsme s'est conservé, non pas malgré l'histoire, mais par l'histoire. » (3). Et c'est précisément par l'étude de la fonction historique du judaïsme qu'on peut découvrir le « secret » de son maintien dans l'histoire. Les conflits entre le judaïsme et la société chrétienne, sous leur apparence religieuse, sont en réalité des conflits sociaux. « La contradiction entre l'Etat et une religion déterminée, le judaïsme par exemple, nous lui donnons une expression humaine en en faisant la contradiction entre l'Etat et des éléments laïques déterminés. » (4).

Le schéma général de l'histoire juive se présente à peu près ainsi d'après l'école idéaliste prédominante (à diverses nuances

(3) Karl MARX, *La question juive* (dans *Œuvres philosophiques*, trad. J. Molitor, t. I, Paris, Costes, 1927), pp. 205 et 209.
(4) Karl MARX, *idem.*, p. 173.

près) : jusqu'à la destruction de Jérusalem, éventuellement jusqu'à la rébellion de Bar Kokheba, la nation juive ne se distingue en rien d'autres nations normalement constituées, telles les nations romaine ou grecque. Les guerres entre les Romains et les Juifs ont pour résultat de disperser la nation juive aux quatre coins du monde. Dans la dispersion, les Juifs opposent une résistance farouche à l'assimilation nationale et religieuse. Le christianisme ne trouve pas, sur son chemin, d'adversaires plus acharnés et, malgré tous ses efforts, ne parvient pas à les convertir. La chute de l'Empire romain accentue l'isolement du judaïsme qui constitue, après le triomphe complet du christianisme à l'Occident, le seul élément hétérodoxe. Les Juifs de la Dispersion, à l'époque des invasions barbares, ne constituent nullement un groupe social homogène. Au contraire, l'agriculture, l'industrie, le commerce sont largement représentés parmi eux. Ce sont les persécutions religieuses continuelles qui les obligent à se cantonner de plus en plus dans le commerce et l'usure. Les croisades, par le fanatisme religieux qu'elles ont suscité, accentuent violemment cette évolution qui transforme les Juifs en usuriers et aboutit à leur cantonnement dans les Ghettos. Bien entendu, la haine contre les Juifs est aussi alimentée par leur rôle économique. Mais les historiens n'attribuent à ce facteur qu'une importance secondaire. Cette situation du judaïsme se maintient jusqu'à la Révolution française qui détruit les barrières que l'oppression religieuse avait dressées devant les Juifs.

Plusieurs faits importants s'inscrivent en faux contre ce schéma :

1° La dispersion des Juifs ne date nullement de la chute de Jérusalem. Plusieurs siècles avant cet événement, la grande majorité des Juifs était déjà disséminée aux quatre coins du monde. « Ce qui est certain, c'est que bien avant la chute de Jérusalem, plus des trois quarts des Juifs n'habitaient plus la Palestine. » (5).

Le royaume juif de Palestine avait pour les larges masses juives dispersées dans l'Empire grec puis dans l'Empire romain, une importance tout à fait secondaire. Leur lien avec la « mère-patrie » ne se manifestait que lors des pèlerinages religieux à Jérusalem qui jouait un rôle semblable à celui de La Mecque

(5) A. Ruppin, *Les Juifs dans le monde moderne,* Paris, Payot, 1934.

pour les Musulmans. Un peu avant la chute de Jérusalem, le roi Agrippa disait : « Il n'y a pas au monde un seul peuple qui ne contienne une parcelle du nôtre. » (6).

La Diaspora ne fut donc nullement un fait accidentel, produit d'une entreprise de violence (7); la raison essentielle de l'émigration juive doit être recherchée dans les conditions géographiques de la Palestine. « Les Juifs en Palestine sont possesseurs d'un pays montagneux qui ne suffit plus à un certain moment à assurer à ses habitants une existence aussi supportable que celle de leurs voisins. Un tel peuple est forcé de choisir entre le pillage et l'émigration. Les Ecossais, par exemple, s'engagèrent alternativement dans chacune de ces voies. Les Juifs, après de nombreuses luttes avec leurs voisins prirent aussi le second chemin... Des peuples vivant dans de telles conditions ne se rendent pas à l'étranger comme agriculteurs. Ils y vont plutôt en tant que mercenaires comme les Arcadiens dans l'Antiquité, les Suisses au Moyen Age, les Albanais à notre époque, ou en tant que marchands, comme les Juifs, les Ecossais et les Arméniens. On voit donc qu'un milieu semblable développe chez des peuples de races différentes, les mêmes caractéristiques. » (8).

2° Il est indubitable que l'immense majorité des Juifs dans la dispersion s'occupaient du commerce. La Palestine elle-même depuis des temps fort reculés, constituait une voie de passage de marchandises, un pont entre la vallée de l'Euphrate et celle du Nil. « La Syrie était la grande route prédestinée des conquérants... C'était aussi la voie que suivaient les marchandises et celle par laquelle circulaient les idées. On comprend que dans ces régions se soit fixée de très bonne heure une nombreuse population avec de grandes villes vouées par leur situation même au commerce. » (9).

Les conditions géographiques de la Palestine expliquent donc à la fois l'émigration juive et son caractère commercial. D'autre

(6) Flavius JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, II, XVI, 398, trad. fr. R. Harmand (dans *Œuvres complètes* de Fl. JOSÈPHE, t. V, Paris, 1912, pp. 205 s.).

(7) « Tout d'abord nous ne connaissons aucune puissance hostile qui ait contraint notre peuple à se répandre dans toute l'Asie Mineure, en Macédoine et en Grèce. » Rabbin Levi HERZFELD, *Handelsgeschichte der Juden des Altertums*, Braunschweig, 1879; 2e éd., 1894, p. 203.

(8) Karl KAUTSKY, dans *Die Neue Zeit*.

(9) A. LODS, *Israël, des origines au milieu du VIIIe siècle*, Paris, 1930, p. 22.

part, chez toutes les nations, au début de leur développement, les commerçants sont des étrangers. « La caractéristique d'une économie naturelle, c'est que chaque domaine produit tout ce qu'il consomme et consomme tout ce qu'il produit. Rien ne pousse donc à acheter biens ou services chez autrui. Puisque dans cette économie, on produit ce qu'on consomme, nous trouvons chez tous les peuples comme premiers commerçants des étrangers. » (10).

Philon énumère les nombreuses villes où les Juifs étaient établis comme commerçants. Il dit qu'ils « habitaient une quantité innombrable de villes en Europe, en Asie, en Libye, sur les continents et dans les îles, sur les côtes et à l'intérieur ». Les Juifs qui habitaient les îles comme le continent hellénique et plus loin à l'Occident, s'y étaient installés dans les buts commerciaux (11). « En même temps que les Syriens se rencontrent les Juifs, éparpillés ou plutôt groupés dans toutes les villes. Ce sont des marins, des courtiers, des banquiers, dont l'influence a été aussi essentielle dans la vie économique du temps que l'influence orientale qui se décèle à la même époque dans l'art et dans les idées religieuses. » (12).

C'est à leur position sociale que les Juifs sont redevables de la large autonomie que leur octroyaient les empereurs romains. C'est aux Juifs seuls que l'on permit de constituer un Etat dans l'Etat et tandis que les autres étrangers étaient soumis à l'administration des autorités de la ville, ils purent se gouverner jusqu'à un certain point eux-mêmes... « César ...favorisa les intérêts des Juifs d'Alexandrie et de Rome par des faveurs spéciales et des privilèges, et protégea en particulier leur culte spécial contre les prêtres grecs et romains. » (13).

3° La haine des Juifs ne date pas seulement de l'établissement du christianisme. Sénèque traite les Juifs de race criminelle.

(10) L. BRENTANO, *Die Anfänge des modernen Kapitalismus,* München, 1916, p. 15.
(11) R. HERZFELD, *op. cit.,* p. 203.
(12) Henri PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne,* 2e éd., Paris-Bruxelles, 1937, p. 3.
(13) Th. MOMMSEN, *Histoire romaine,* trad. fr. de Guerle, Paris 1882, tome VII, p. 275.
Werner SOMBART, dans son œuvre de valeur tellement inégale (*Les Juifs et la vie économique,* trad. fr., Paris, 1923), où les pires absurdités voisinent avec des recherches pleines d'intérêt, dit : « Je trouve dans la religion

Juvénal croit que les Juifs n'existent que pour causer des maux aux autres peuples. Quintilien dit que les Juifs constituent une malédiction pour les autres peuples.

La cause de l'antisémitisme antique est la même que celle de l'antisémitisme médiéval; l'opposition de toute société basée principalement sur la production des valeurs d'usage à l'égard des marchands. « L'hostilité médiévale à l'égard des marchands n'est pas seulement d'inspiration chrétienne ou pseudo-chrétienne. Elle a aussi une source païenne, réelle celle-ci. Elle a de fortes racines dans une idéologie de classe, dans le mépris où les classes dirigeantes de la société romaine — tant les gentes sénatoriales que les curiales de province — ont, par tradition paysanne profonde, tenu toutes les formes d'activité économique autres que celles dérivant de l'agriculture. » (14).

Cependant, si l'antisémitisme était déjà fortement développé dans la société romaine, la situation des Juifs, comme nous l'avons vu, y était très enviable. L'hostilité des classes vivant de

juive les mêmes idées-forces que celles qui caractérisent le capitalisme. » Cette affirmation est juste, à condition de sous-entendre par capitalisme, le commerce et l'usure « précapitalistes ». [Nous verrons plus loin qu'il est faux d'attribuer aux Juifs une part prépondérante dans la construction du capitalisme moderne (voir chapitre IV)]. A l'appui de sa thèse, Sombart cite une quantité d'extraits du Talmud et d'autres livres religieux juifs qui reflètent cette proche parenté de la religion juive et de l'esprit commercial. Voici, à titre d'exemple, quelques-unes de ces citations :

« Un homme qui aime la joie, l'huile et le vin, ne devient pas riche. » (*Proverbes,* 21; 17).

« Tu prêteras à tous les peuples et tu n'emprunteras à personne. » (*Deutéronome,* 15; 6).

« La richesse ornera la maison du sage et la pauvreté celle du méchant. »

R. Eleazar disait : « Le juste aime mieux son argent que son corps. »

Et R. Itshak remarqua encore ceci : « Que l'homme ait toujours son argent en usage. »

Il est naturellement difficile d'obtenir une vue d'ensemble du fouillis de textes écrits et commentés à des époques et dans des contrées différentes. L'empreinte de l'esprit commercial se remarque cependant nettement dans la plupart de ces écrits. Le travail de Sombart n'est, dans ce sens, que l'illustration de cette thèse marxiste que la religion constitue le reflet idéologique d'une classe sociale. Mais Sombart, comme d'autres savants bourgeois, s'efforce d'intervertir la relation causale : c'est la religion qui aurait été le facteur primaire.

(14) Henri LAURENT, « Religion et affaires » *in Cahiers du libre examen* (Bruxelles, 1938). ARISTOTE dit dans sa *Politique :* « C'est avec beaucoup de raison qu'on a une grande aversion pour l'usure parce qu'elle procure une richesse provenant de la monnaie elle-même et qui n'est plus appliquée à l'emploi pour lequel on se l'était procurée. On ne l'avait créée

la terre à l'égard du commerce n'exclut pas leur état de dépendance à son égard. Le propriétaire hait et méprise le marchand sans pouvoir s'en passer (15).

Le triomphe du christianisme n'a pas apporté de notables changements à cet égard. Le christianisme, d'abord religion d'esclaves et d'opprimés, s'est rapidement transformé en idéologie de la classe dominante des propriétaires fonciers. C'est Constantin le Grand qui posa en fait les bases du servage médiéval. La marche triomphale du christianisme à travers l'Europe s'accompagne de l'extension de l'économie féodale. Les ordres religieux ont joué un rôle extrêmement important dans le progrès de la civilisation, qui consistait à l'époque dans le développement de l'agriculture basée sur le servage. Pourquoi s'étonner que « né dans le judaïsme, formé d'abord exclusivement de Juifs, le christianisme, ne trouve cependant nulle part durant les quatre premiers siècles, plus que chez eux, de difficultés à acquérir des adeptes pour sa doctrine ? » (16). En effet, le fond de la mentalité chrétienne des dix premiers siècles de notre ère pour tout ce qui touche à la vie économique est « qu'un marchand peut difficilement faire œuvre agréable à Dieu » et que « tout négoce implique une part plus ou moins considérable de duperie. » (17). La vie des Juifs semblait complètement incompréhensible à saint Ambroise qui vivait au IVᵉ siècle. Il méprisait profondément

que pour l'échange, tandis que l'usure la multiplie elle-même. L'intérêt est l'argent de l'argent et c'est de toutes les acquisitions la plus contraire à la nature. »

« Les citoyens ne doivent exercer ni les arts mécaniques ni les professions mercantiles; car ce genre de vie a quelque chose de vil et est contraire à la vertu. »

(*Politique,* I, 10, 1258ᵇ; VII, 9, 1328ᵇ.)

(15) Contrairement à l'avis de plusieurs historiens, l'économie antique, malgré un développement assez important des transactions commerciales, était essentiellement basée sur la production des valeurs d'usage.

« L'industrie de *famille,* c'est celle qui règne non seulement dans les sociétés primitives mais même dans celles de l'Antiquité et se prolonge jusque dans la première période du Moyen Age. Les hommes sont divisés par petits groupes autonomes au point de vue économique, en ce sens qu'ils se suffisent à eux-mêmes, ne consommant guère que ce qu'ils ont produit et ne produisant guère que ce qu'ils doivent consommer. L'échange et la division du travail n'existent qu'à l'état embryonnaire. » (Charles GIDE, *Principes d'Economie politique,* 6ᵉ édition, Paris, 1898, p. 165).

(16) J. JUSTER, *Les Juifs dans l'Empire romain,* Paris, 1914, p. 125.

(17) Henri LAURENT, « Religion et affaires », *Cahiers du libre examen* (Bruxelles, 1938).

les richesses des Juifs et croyait fermement qu'ils en seraient punis de damnation éternelle.

Il n'y a donc rien que de très naturel dans l'hostilité farouche des Juifs à l'égard du catholicisme et dans leur volonté de conserver la religion qui exprimait admirablement leurs intérêts sociaux. Ce n'est donc pas la fidélité des Juifs à leur foi qui explique leur conservation en tant que groupe social distinct, mais au contraire leur conservation en tant que groupe social distinct qui explique leur attachement à leur foi.

Cependant comme l'hostilité antique à l'égard des Juifs, l'antisémitisme chrétien, aux dix premiers siècles de l'ère chrétienne, ne va pas jusqu'à la revendication de l'anéantissement du judaïsme. Tandis que le christianisme officiel persécutait sans miséricorde le paganisme et les hérésies, il tolérait la religion juive. La situation des Juifs ne cessait de s'améliorer à l'époque du déclin de l'Empire romain après le triomphe complet du christianisme et jusqu'au XII[e] siècle. Puis s'accentuait la décadence économique et plus le rôle commercial des Juifs gagnait de l'importance. Au X[e] siècle, ils constituent le seul lien économique de l'Europe avec l'Asie.

4° C'est seulement à partir du XII[e] siècle, parallèlement au développement économique de l'Europe occidentale, à l'accroissement des villes et à la formation d'une classe commerciale et industrielle indigène, que la situation des Juifs commence à empirer sérieusement, pour amener leur élimination presque totale de la plupart des pays occidentaux. Les persécutions contre les Juifs prennent des formes de plus en plus violentes. Par contre, dans les pays de l'Europe orientale, retardataires, leur situation continue à être florissante jusqu'à une époque assez récente.

Par ces quelques considérations préliminaires, on voit combien est fausse la conception générale qui règne dans le domaine de l'histoire juive. *Les Juifs constituent dans l'Histoire avant tout un groupe social ayant une fonction économique déterminée. Ils sont une classe, ou mieux encore, un peuple-classe* (18).

(18) « Le paysan et le seigneur du moyen Age ne sont pas producteurs de marchandises. Il est vrai qu'ils échangent leurs excédents à l'occasion, mais l'échange est pour eux quelque chose de fondamentalement étranger, une exception. Ainsi, ni le seigneur ni le paysan ne possèdent en général de grandes sommes d'argent. La plus grande partie

La notion de classe ne contredit nullement la notion de peuple. C'est parce que les Juifs se sont conservés en tant que classe sociale qu'ils ont aussi gardé certaines de leurs particularités religieuses, ethniques et linguistiques (19).

Cette identité de la classe et du peuple (ou de la race) est loin d'être exceptionnelle dans les sociétés précapitalistes. Les classes sociales s'y distinguent très fréquemment par un caractère plus ou moins national ou racial. « Les classes inférieures et les classes supérieures... ne sont, dans plusieurs pays, que les peuples conquérants et les peuples asservis d'une époque antérieure. La race des envahisseurs a formé une noblesse oisive et turbulente... La race envahie ne vivait pas des armes mais du travail. » (20). Kautsky dit de même : « Des classes différentes peuvent acquérir un caractère racial spécifique. D'autre part, la rencontre de races différentes, dont chacune s'est spécialisée dans une occupation déterminée, peut avoir comme résultat que chacune de ces races occupe une position sociale différente au sein de la même communauté. Il peut se faire que *la race devienne classe.* » (21).

Il y a évidemment une interdépendance continuelle entre le caractère racial ou national et le caractère de classe. La position

de leur richesse consiste en valeur d'usage, en froment, en bétail, etc. Circulation des marchandises, circulation du capital-argent, l'économie monétaire en général, est au fond étrangère à cette forme de société. Le capital vit, d'après l'expression claire de Marx, dans les pores de cette société. C'est dans ces pores que s'introduit le Juif. » Otto BAUER, *Die Nationalitätenfrage und die Sozialdemokratie,* Wien, 1907.

(19) Pirenne dit au sujet de la conservation du caractère national chez les Allemands habitant les pays slaves, ce qui suit : « Le motif principal (de cette conservation) est sans doute qu'ils furent chez les Slaves les initiateurs et durant de longs siècles les représentants par excellence de la culture urbaine. Les Allemands ont introduit chez les peuples agricoles la bourgeoisie et c'est peut-être plus encore comme classe sociale que comme groupe national qu'ils ont, dès le début, contrasté avec eux. » Henri PIRENNE, *Histoire de l'Europe,* Bruxelles, 1936, p. 248.

(20) Augustin THIERRY, *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825).

(21) Comme les cloisons entre les diverses classes sont étanches à l'époque précapitaliste, il arrive très souvent que les différences nationales persistent très longtemps. Elles se manifestent avant tout dans la diversité linguistique. La langue du peuple conquis était dégradée au rôle d'un parler populaire méprisé et la langue des conquérants devenait la langue des gens de « bonne société ». En Angleterre, durant de longs siècles, l'aristocratie normande continuait à se servir du français, tandis que le peuple s'exprimait en saxon. C'est de la fusion de ces deux langues que

sociale des Juifs a exercé une influence profonde, déterminante sur leur caractère national.

S'il n'y a pas de contradiction dans cette notion de peuple-classe, il est encore plus facile d'admettre la correspondance de la classe et de la religion. Chaque fois qu'une classe parvient à un degré de maturité et de conscience déterminé, son opposition à la masse dominante revêt des formes religieuses. Les hérésies des Albigeois, des Lollards, des Manichéens, des Cathares et d'innombrables sectes qui pullulaient dans les villes médiévales, sont les premières manifestations religieuses de l'opposition croissante de la bourgeoisie et du peuple à l'ordre féodal. Ces hérésies ne se sont élevées nulle part au rang de religion dominante à cause de la faiblesse relative de la bourgeoisie médiévale. Elles ont été étouffées sauvagement dans le sang. C'est seulement au XVIIe siècle que la bourgeoisie, de plus en plus puissante, a pu faire triompher le luthérianisme et surtout le calvinisme et ses succédanés anglais.

Tandis que le catholicisme exprime les intérêts de la noblesse terrienne et de l'ordre féodal, le calvinisme (ou puritanisme) ceux de la bourgeoisie ou du capitalisme, le judaïsme reflète les intérêts d'une classe commerciale précapitaliste (22).

Ce qui distingue principalement le « capitalisme » juif du capitalisme proprement dit c'est que, contrairement à ce dernier, il n'est pas porteur d'un mode de production nouveau. « Le capital commercial avait une existence propre et était

s'est formé l'anglais moderne. A la longue, les différences linguistiques s'estompaient. Les Burgondes, les Francs et les autres barbares n'ont pas tardé à parler la langue de leurs sujets. Par contre, les conquérants arabes ont imposé la leur aux peuples conquis. Ces différences linguistiques entre classes ne disparaissent complètement qu'avec l'avènement de la bourgeoisie au pouvoir. K. KAUTSKY, *Rasse und Judentum,* p. 26.

Ludwig Gumplowicz dit par ailleurs : « ...certaines classes (celle des seigneurs, celle des paysans, celle des commerçants) diffèrent entre elles par la nature des éléments ethniques qui se sont rencontrés pour former chacune d'elles... La différence entre ces classes se maintient facilement parce que, étant à la fois anthropologique et morale, elle permet aux classes et castes de se former sur elles-mêmes et de s'isoler les unes par rapport aux autres. » L. GUMPLOWICZ, *Précis de sociologie,* trad. fr., 1894, p. 227.

(22) « Le capitalisme juif était un capitalisme spéculatif de parias; le capitalisme puritain s'identifiait à l'organisation bourgeoise du travail. » (Max WEBER.)

Certes, la correspondance entre classe et religion n'est pas parfaite. Tous les gentilhommes ne sont pas catholiques et tous les bourgeois

nettement séparé des branches de production auxquelles il servait d'intermédiaire. » « Les peuples commerçants de l'Antiquité existaient comme les dieux d'Epicure dans les entrailles de la terre *ou plutôt comme les Juifs dans les pores de la société polonaise.* » « L'usure et le commerce exploitent un procédé déterminé de production qu'ils ne créent pas et auquel *ils restent étrangers.* » (23).

L'accumulation de l'argent aux mains des Juifs ne provenait pas d'une forme de production spéciale, de la production capitaliste. La plus-value (ou surproduit) provenait de l'exploitation féodale et les seigneurs étaient obligés d'abandonner une partie de cette plus-value aux Juifs. De là l'antagonisme des Juifs et du féodalisme, mais de là aussi le lien indestructible qui existait entre eux.

Comme pour le seigneur, le féodalisme était aussi pour le Juif sa terre nourricière. Si le seigneur avait besoin du Juif, le Juif avait aussi besoin du seigneur. C'est en raison de cette position sociale que les Juifs n'ont pu s'élever nulle part au rôle de classe dominante. Dans l'économie féodale le rôle d'une classe marchande ne peut être que nettement subordonné. Le judaïsme ne pouvait être qu'un culte plus ou moins toléré (24).

Nous avons déjà vu que dans l'Antiquité, les Juifs possédaient leur juridiction propre. Il en était de même au Moyen Age. « Dans la société plastique du Moyen Age chaque classe d'hommes, de même qu'elle vit suivant sa coutume propre, possède sa juridiction spéciale. Par-dessus l'organisation judiciaire de l'Etat, l'Eglise a ses officialités, la noblesse a ses cours féodales, les paysans leurs cours domaniales. La bourgeoisie, à son tour, acquiert des échevinages. » (25).

n'adhèrent pas au calvinisme. Mais les classes donnent leur empreinte à la religion. Ainsi, « la révocation de l'Edit de Nantes a fait fuir, à la fin du XVIIe siècle peut-être 100.000 protestants, presque tous d'ailleurs habitants des villes et appartenant aux classes industrielles et marchandes (les paysans huguenots convertis seulement en apparence n'ont guère quitté le royaume) ». H. SÉE, *La France économique et sociale au XVIIIe siècle,* 3e éd., Paris, 1939, p. 15.

(23) Karl MARX, *Le Capital,* trad. fr., t. I, Paris, Ed. Sociales, 1950, p. 91, etc.

(24) Sauf chez une peuplade mongole (les Khazars) des bords de la mer Caspienne, qui adopta au VIIIe siècle le culte israélite. Y a-t-il un rapport entre la fonction commerciale de cette peuplade et sa conversion au judaïsme ?

(25) Henri PIRENNE, *Les anciennes démocraties des Pays-Bas,* Paris, 1910.

L'organisation spécifique des Juifs était la *Kehila*. Chaque agglomération juive était organisée en communauté (*Kehila*) qui avait une vie sociale particulière et une organisation judiciaire propre. C'est en Pologne que cette organisation a atteint le degré le plus perfectionné. D'après une ordonnance du roi Sigismund-Auguste, de 1551, les Juifs avaient le droit de choisir les juges et les rabbins qui devaient administrer toutes leurs affaires. C'est seulement dans les procès entre Juifs et non-Juifs qu'intervenaient les tribunaux des voïvodies. Dans chaque agglomération juive, la population choisissait librement un conseil de la communauté. L'activité de ce conseil, appelé *Kahal*, était très étendue. Il devait percevoir les impôts pour l'Etat, répartir les impôts généraux et spéciaux, diriger les écoles élémentaires et supérieures (*Ieschiboth*). Il réglait toutes les questions concernant le commerce, l'artisanat, la charité. Il s'occupait de règlement des conflits entre les membres de la communauté. Le pouvoir de chaque *Kahal* s'étendait sur les habitants juifs des villages environnants.

Avec le temps, les divers conseils des communautés juives prirent l'habitude de se réunir régionalement, à intervalles réguliers, pour discuter les questions administratives, juridiques et religieuses. Ces assemblées prirent ainsi l'aspect de petits parlements.

A l'occasion de la grande foire de Lublin, s'assemblait une sorte de parlement général où participaient les représentants de la Grande Pologne, de la Petite Pologne, de la Podolie, de la Volhynie. Ce parlement prit le nom de *Vaad Arba Aratzoth*, le « Conseil des Quatre Pays ».

Les historiens juifs traditionnels n'ont pas manqué de voir dans cette organisation une forme de l'autonomie nationale. « Dans l'ancienne Pologne, dit Doubnov, les Juifs constituaient une nation ayant sa propre autonomie, son administration intérieure, ses tribunaux et une certaine indépendance juridique. » (26).

Il est clair que parler d'une autonomie nationale au XVIe siècle constitue un anachronisme grossier. Cette époque ignorait tout de la question nationale. Dans la société féodale, seules les

(26) Conférence de S. M. DOUBNOV à la réunion de la *Société historique ethnographique de Saint-Pétersbourg* (cf. son article dans la revue *Voshod*, n° 12, 1894, en russe).

classes possèdent leurs juridictions spéciales. L'autonomie juive s'explique par la position sociale et économique spécique des Juifs et non par leur « nationalité » (27).

L'évolution linguistique reflète aussi la position sociale spécifique du judaïsme.

L'hébreu disparaît très tôt en tant que langue vivante. Partout les Juifs adoptent les langues des peuples environnants. Mais cette adaptation linguistique se fait généralement sous forme d'un dialecte nouveau où se retrouvent certaines locutions hébraïques. Il exista, à divers moments de l'histoire des dialectes judéo-arabe, judéo-persan, judéo-provençal, judéo-portugais, judéo-espagnol, etc., sans parler du judéo-allemand qui est devenu le yiddich actuel. Le dialecte exprime les deux tendances contradictoires qui ont caractérisé la vie juive : la tendance à l'intégration dans la société environnante et la tendance à l'isolement provenant de la situation sociale et économique du judaïsme (28).

C'est seulement là où les Juifs cessent de constituer un groupe social particulier qu'ils s'assimilent complètement à la société environnante. « L'assimilation n'est pas un phénomène nouveau dans l'histoire juive », dit le sociologue sioniste Ruppin (29).

En réalité, si l'histoire juive est l'histoire de la conservation du judaïsme, elle est aussi l'histoire de l'assimilation de larges couches du judaïsme. « Dans le Nord de l'Afrique, avant l'islamisme, beaucoup de Juifs faisaient de l'*agriculture* mais la majorité d'entre eux a été absorbée par la population locale. » (30). Cette assimilation s'explique par le fait que les Juifs ont cessé d'y constituer une classe, qu'ils sont devenus des agriculteurs. « Si les Juifs s'étaient adonnés à l'agriculture, ils se seraient forcément dispersés par tout le pays, ce qui, en quelques générations, aurait amené une assimilation complète au reste de la population malgré la différence religieuse. Mais, adonnés au commerce

(27) Déjà, au v[e] siècle avant J.-C. les Juifs de la Diaspora parlent l'araméen. Plus tard, ils se servent surtout du grec : « Les épitaphes des cimetières juifs de Rome sont surtout grecques, rédigées dans un jargon à peine compréhensible. Certaines sont latines; aucune n'est hébraïque. » L. FRIEDLÄNDER, *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms,* II, 519.

(28) Il serait intéressant de rechercher pourquoi les Juifs vivant dans les pays slaves, ont conservé si longtemps le dialecte germanique (yiddish).

(29) A. RUPPIN, *Les Juifs dans le monde moderne,* Paris, 1934, p. 265.

(30) *Idem.,* p. 136.

et concentrés dans les villes, ils formèrent des communautés particulières et eurent une vie sociale séparée, ne se fréquentant et ne se mariant qu'entre eux. » (31).

On pourrait rappeler aussi les nombreuses conversions des propriétaires terriens juifs en Allemagne au IVe siècle, la disparition complète des tribus guerrières juives d'Arabie, l'assimilation des Juifs en Amérique du Sud, au Surinam, etc. (32). La loi de l'assimilation pourrait se formuler ainsi : là où les Juifs cessent de constituer une classe, ils perdent plus ou moins rapidement leurs caractéristiques ethniques, religieuses et linguistiques; ils s'assimilent (33).

Il est très malaisé de ramener l'histoire juive en Europe à quelques périodes essentielles, les conditions économiques, sociales et politiques étant différentes dans chaque pays. Tandis que la Pologne et l'Ukraine se trouvaient encore en plein féodalisme à la fin du XVIIIe siècle, en Europe occidentale on assiste à un développement accéléré du capitalisme à la même époque. On comprend aisément que la situation des Juifs en Pologne ressemblera plutôt à la situation des Juifs français de l'époque carolingienne qu'à celle de leurs correligionnaires de Bordeaux et de Paris. « Le Juif portugais de Bordeaux et un Juif allemand

(31) *Idem.*, p. 136.

(32) A l'époque du développement du capitalisme, du XIVe au XIXe siècle, l'assimilation signifiait généralement en Europe occidentale, la pénétration dans la classe capitaliste chrétienne. La pénétration des Juifs dans la classe capitaliste peut être comparée à la transformation en capitalistes des propriétaires féodaux. Ici aussi, la lutte de la bourgeoisie contre le féodalisme se termine, dans certains cas, par l'expropriation totale de la classe féodale (France) ou par la pénétration des féodaux dans la classe capitaliste (Angleterre, Belgique). Le développement capitaliste a des effets semblables pour les Juifs. Dans certains cas, ils doivent s'assimiler; dans d'autres, ils sont éliminés.

(33) En règle générale, les persécutions contre les Juifs avaient un caractère social. Mais le retard de l'idéologie par rapport à l'infrastructure sociale, peut aussi expliquer certaines persécutions *purement religieuses.* Dans certaines régions, les Juifs purent conserver assez longtemps leur religion particulière, tout en s'étant transformés en agriculteurs. Les persécutions auront pour but, dans ce cas, de *hâter* leur conversion. Ce qui distingue les persécutions *religieuses* des persécutions *sociales* (sous déguisement religieux) c'est leur caractère moins violent et le peu de résistance des Juifs. Ainsi, il semble que dans l'Espagne wisigothique, les Juifs furent en partie agriculteurs. Aussi, les rois wisigoths n'avaient jamais songé à les expulser, comme le firent plus tard Ferdinand et Isabelle. Les persécutions purement religieuses doivent être considérées comme exceptionnelles.

de Metz sont des êtres absolument différents », évrivait un Juif français à Voltaire. Les riches bourgeois juifs de France ou de Hollande n'avaient presque rien de commun avec les Juifs polonais, classe de la société féodale.

Malgré les différences considérables des conditions et du rythme du développement économique des pays européens habités par les Juifs, une étude attentive permet de dégager les stades essentiels de leur histoire.

I. — *Période précapitaliste*

C'est aussi la période de la plus grande prospérité des Juifs. Le « capital » commercial et usuraire trouve de grandes possibilités d'expansion dans la société féodale. Les Juifs sont protégés par les rois et les princes et leurs relations avec les autres classes sont généralement bonnes.

Cette situation se prolonge en Europe occidentale jusqu'au XIe siècle. L'époque carolingienne, point culminant du développement féodal, est aussi l'apogée de la prospérité des Juifs.

L'économie féodale continue à dominer l'Europe orientale jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. C'est aussi là que se reporte de plus en plus le centre de la vie juive.

II. — *Période du capitalisme médiéval*

A partir du XIe siècle, l'Europe occidentale entre dans une période de développement économique intense. Le premier stade de cette évolution se caractérise par la création d'une industrie corporative et d'une bourgeoisie marchande indigène. La pénétration de l'économie marchande dans le domaine agricole détermine le second stade.

Le développement des villes et d'une classe marchande indigène, entraîne l'éviction complète des Juifs du commerce. Ils deviennent des usuriers dont la clientèle principale est composée de la noblesse et des rois. Mais la transformation marchande de l'économie agricole a pour effet de miner aussi ces positions.

L'abondance relative de l'argent permet à la noblesse de secouer le joug de l'usure. Les Juifs sont chassés d'un pays après

l'autre. D'autres s'assimilent, en s'absorbant surtout dans la bourgeoisie indigène.

Dans certaines villes, principalement en Allemagne et en Italie, les Juifs s'occupent surtout du crédit pour les masses populaires, les paysans et les artisans. Devenus de petits usuriers exploitant le peuple, ils sont souvent victimes de soulèvements sanglants.

En général, la période du capitalisme médiéval est celle des plus violentes persécutions juives. Le « capital » juif entre en conflit avec toutes les classes de la société.

Mais l'inégalité du développement économique des pays de l'Europe occidentale influe sur les formes de la lutte antisémite.

Dans un pays, c'est la noblesse qui dirige la lutte contre les Juifs, dans d'autres, c'est la bourgeoisie, et en Allemagne, c'est le peuple qui déclenche le mouvement.

Le capitalisme médiéval est inconnu ou presque en Europe orientale. Il n'y a pas de séparation entre le capital commercial et le capital usuraire. Contrairement à l'Europe occidentale où Juif devient synonyme d'usurier, les Juifs y sont avant tout commerçants et intermédiaires. Tandis que les Juifs sont progressivement éliminés des pays de l'Occident, ils affermissent constamment leur position à l'est de l'Europe. C'est seulement au XIXe siècle que le développement du capitalisme (ce n'est plus cette fois le capitalisme corporatif mais le capitalisme moderne qui entre en scène) commence à ébranler la situation prospère des Juifs russes et polonais. « La misère des Juifs en Russie ne date que de l'abolition du servage et du régime féodal de la propriété rurale. Aussi longtemps que l'un et l'autre avaient existé, les Juifs avaient trouvé de larges possibilités de subsistance comme marchands et intermédiaires (34).

III. — *Période du capitalisme manufacturier et industriel*

La période capitaliste proprement dite commence à l'époque de la Renaissance et elle se manifeste d'abord par une exten-

(34) Werner SOMBART, *L'apogée du capitalisme,* trad. fr., Paris, 1932, p. 430.

sion formidable des relations commerciales et par le développement des manufactures.

Dans la mesure où les Juifs subsistent en Europe occidentale, (et ils n'y sont qu'en petit nombre), ils participent au développement du capitalisme. Mais la théorie de Sombart qui leur attribue une action prépondérante dans le développement du capitalisme relève du domaine de la fantaisie. Précisément parce que les Juifs représentaient un capitalisme primitif (commercial, usuraire), le développement du capitalisme moderne ne pouvait qu'être fatal à leur situation sociale.

Ce fait n'exclut pas, loin s'en faut, la participation individuelle des Juifs à la création du capitalisme moderne. Mais là où les Juifs s'intègrent à la classe capitaliste, *là se produit aussi leur assimilation.* Le Juif, grand entrepreneur ou actionnaire de la Compagnie hollandaise ou anglaise des Indes est au seuil du baptême, seuil qu'il franchit d'ailleurs avec une grande facilité. Les progrès du capitalisme vont de pair avec l'assimilation des Juifs en Europe occidentale.

Si le judaïsme n'a pas disparu complètement en Occident, c'est grâce à l'afflux massif des Juifs de l'Europe orientale. La question juive qui se pose actuellement à l'échelle mondiale procède donc, en premier lieu, de la situation du judaïsme oriental.

Cette situation résulte elle-même du retard du développement économique de cette partie du monde. Les causes particulières de l'émigration juive se rattachent ainsi aux causes générales du mouvement d'émigration du XIXe siècle.

L'émigration générale du XIXe siècle fut produite en grande partie par l'insuffisance du développement capitaliste par rapport au rythme de l'écroulement de l'économie féodale ou manufacturière. Au paysan anglais, chassé par la capitalisation de l'économie rurale, s'ajoutait l'ouvrier artisanal ou manufacturier refoulé par les machines. Ces masses paysannes et artisanales éliminées par le nouveau système économique, durent se chercher un gagne-pain au-delà des océans. Mais cette situation ne se prolonge pas indéfiniment. A cause du rapide développement des forces productives en Europe occidentale, la partie de la population privée de ses moyens de subsistance put bientôt trouver du travail en suffisance dans l'industrie. C'est pour cela qu'en Allemagne par exemple, l'émigration vers l'Amérique, très forte au milieu du

XIX[e] siècle, s'arrête presque entièrement à sa fin. Il en est de même pour l'Angleterre et les autres pays de l'Europe occidentale (35).

Mais tandis que le déséquilibre de la société située entre l'écroulement du féodalisme et le développement du capitalisme disparaissait en Europe occidentale, il s'approfondissait dans les pays arriérés de l'Est. La destruction de l'économie féodale et des formes primitives du capitalisme s'y effectuait beaucoup plus rapidement que le développement du capitalisme moderne. Des masses de plus en plus considérables de paysans et d'artisans durent chercher une voie de salut dans l'émigration. Au début du XIX[e] siècle, c'étaient principalement les Anglais, les Irlandais, les Allemands et les Scandinaves qui formaient le gros des immigrants en Amérique. L'élément slave et juif devient prépondérant à la fin du XIX[e] siècle parmi les masses se dirigeant vers l'Amérique.

Dès le début du XIX[e] siècle, les masses juives cherchèrent de nouvelles voies d'immigration. Mais au début c'est vers l'intérieur de la Russie et de l'Allemagne qu'elles se dirigèrent. Les Juifs parviennent à s'introduire dans les grands centres industriels et commerciaux où ils jouent un rôle important en tant que commerçants et industriels. Fait nouveau et important, pour la première fois depuis des siècles, *un prolétariat juif* naît. Le peuple-classe commence à se différencier socialement.

Mais le prolétariat juif se concentre essentiellement dans le secteur des moyens de consommation. Il est principalement artisanal. A mesure que la grande industrie étend le champ de son exploitation, les branches artisanales de l'économie déclinent.

L'atelier cède la place à l'usine. Et il apparaît ainsi que l'intégration des Juifs dans l'économie capitaliste est encore extrêmement précaire. Ce n'est plus seulement le marchand « précapitaliste » qui est forcé à l'émigration, mais aussi l'ouvrier artisanal juif. Des masses juives de plus en plus considérables quittent l'Europe orientale pour l'Occident et l'Amérique. La solution de la question juive, c'est-à-dire la pénétration complète des Juifs dans l'économie, devient ainsi un problème mondial.

(35) « L'épanouissement économique des principaux pays européens dans le dernier quart du XIX[e] siècle arrête ce flot d'émigration, mais bientôt monta la deuxième vague composée principalement d'émigrants des pays agraires de l'Europe. » Wl. WOYTINSKI, *Tatsachen und Zahlen Europas*, Wien, 1930, p. 60.

IV. — *La décadence du capitalisme*

Le capitalisme, par la différenciation sociale du judaïsme, par son intégration à l'économie et par l'émigration, a posé les bases de la solution de la question juive. Mais il ne l'a pas résolue. Au contraire, la formidable crise du régime capitaliste au XX[e] siècle a aggravé la situation des Juifs d'une façon inouïe. Les Juifs éliminés de leurs positions économiques dans le féodalisme, ne purent s'intégrer dans l'économie capitaliste en pleine putréfaction. Dans ses convulsions, le capitalisme rejette même les éléments juifs qu'il ne s'est pas encore complètement assimilés.

Partout se développe un antisémitisme féroce des classes moyennes, étouffant sous le poids de contradictions capitalistes. Le grand capital se sert de cet antisémitisme élémentaire de la petite bourgeoisie pour mobiliser les masses autour du drapeau du racisme.

Les Juifs sont étouffés entre deux systèmes : le féodalisme et le capitalisme, dont chacun accentue la putréfaction de l'autre.



CHAPITRE II

DE L'ANTIQUITÉ A L'ÉPOQUE CAROLINGIENNE LA PÉRIODE DE LA PROSPÉRITÉ COMMERCIALE DES JUIFS

A) Avant la conquête romaine

C'est par la Syrie et la Palestine que s'effectuait, depuis une époque très reculée, l'échange des produits entre les deux plus anciens foyers de culture du monde antique méditerranéen : l'Egypte et l'Assyrie. Le caractère essentiellement commercial des Phéniciens et des Cananéens (1) procède de la situation géographique et historique des pays qu'ils habitaient. Les Phéniciens devinrent le premier grand peuple commerçant de l'Antiquité parce qu'ils s'étaient trouvés placés entre les deux premiers grands centres de la civilisation. Ce sont les marchandises assyriennes et égyptiennes qui constituèrent, au début, l'objet principal du commerce phénicien. Il en fut certainement de même pour les marchands palestiniens (2). D'après Hérodote,

(1) C'est probablement la prospérité commerciale de la Palestine qui la fit apparaître aux yeux des Israélites comme le pays « de miel et de lait ». Il est probable que l'invasion israélite a porté un coup grave au commerce palestinien. Mais avec le temps, les Israélites ont repris à leur compte les relations profitables avec les pays du Nil et de l'Euphrate.

(2) C'est donc, dès le début, une situation géographique et historique spécifique qui détermina le caractère commercial des Phéniciens et des Juifs. Il est évident que seuls la proximité des centres de civilisation pourvus d'une industrie relativement importante et le voisinage de pays produisant déjà en partie pour l'échange pouvaient permettre le développement des peuples spécifiquement commerçants comme les Phéniciens et les Juifs. C'est à côté des premiers grands centres de la civilisation que se développèrent les premiers grands peuples commerçants.

les marchandises assyriennes furent les articles les plus anciens et les plus importants du commerce phénicien. Non moins ancienne était la liaison des Phéniciens avec l'Egypte. Les légendes du Canaan biblique, aussi bien que les mythes phéniciens font état des relations suivies des habitants de ces pays avec l'Egypte, par mer et par terre. Hérodote parle aussi des marchandises égyptiennes, portées en Grèce depuis une période très éloignée, par les Phéniciens (3).

Mais si la situation géographique de la Palestine était aussi favorable que celle de la Phénicie pour le trafic des marchandises entre l'Egypte et l'Assyrie (4), les facilités de navigation dont disposait la Syrie lui faisaient totalement défaut. La Phénicie était abondamment pourvue de tout ce qui était nécessaire pour les voyages en mer; les cèdres et les cyprès du Liban lui fournissaient le bois de construction, le cuivre et le fer se trouvaient aussi en abondance dans les montagnes du Liban et dans les environs. Sur la côte phénicienne, de nombreux ports naturels s'offraient à la navigation (5). Aussi ne faut-il pas s'étonner que, de bonne heure, des navires phéniciens lourdement chargés de produits égyptiens et assyriens aient commencé à sillonner les routes navigables du monde antique. « Les relations politiques et mercantiles de la Phénicie avec les grands Etats du Nil et de l'Euphrate, relations établies plus de deux mille ans avant J.-C., permirent l'extension du commerce phénicien aux pays côtiers de l'océan Indien. » (6). Les Phéniciens rapprochèrent les peuples et les civilisations les plus différents de l'Antiquité (7).

Durant de longs siècles, les Phéniciens conservèrent le monopole du commerce entre les pays relativement développés de

(3) E. C. MOVERS, *Die Phönizier,* Bonn, 1841-1856, p. 17.

(4) « Déjà avant l'arrivée des Israélites au Canaan, le commerce s'y trouvait à un haut degré de développement. Dans les lettres datant du XVe siècle avant J.-C., on parle de caravanes traversant Tell-el-Amarna. » F. BÜHL, *Die sozialen Verhältnisse der Israeliten,* Berlin, 1899, p. 76.

(5) MOVERS, *op. cit.,* p. 19.

(6) MOVERS, *op. cit.,* p. 18.

(7) MOVERS : « Par leur infatigable ardeur commerciale et leur indestructible esprit d'entreprise, les Phéniciens s'étaient acquis le nom d'un peuple commercial auquel n'avait pu se comparer aucun peuple antique. C'est plus tard seulement, au moyen Age, que ce nom, avec toutes les mauvaises notions qui s'y attachaient, passa à leurs voisins et héritiers commerciaux, les Juifs de la Diaspora. » *op. cit.,* p. 26.

l'Orient et les pays incultes de l'Occident. A l'époque de l'hégémonie commerciale des Phéniciens, l'état économique des îles de la Méditerranée occidentale et des pays qui la bordaient était encore très arriéré. « Ce n'est pas à dire que le négoce ait été inconnu à la société homérique, mais il consistait essentiellement pour les Grecs en importations. Pour payer les matières premières ou précieuses, les objets manufacturés que les navigateurs étrangers venaient leur offrir, les Grecs paraissent surtout avoir donné du bétail. » (8). Cette situation, très désavantageuse pour les indigènes, ne se maintint pas longtemps. Le commerce phénicien lui-même devint un des principaux stimulants du développement économique de la Grèce. L'essor de la Grèce fut aussi favorisé par la colonisation hellénique qui prit une grande extension entre le IXe et le VIIe siècle avant J.-C. Les colons grecs se répandent en tous sens dans la Méditerranée. Les villes grecques se multiplient. Thucydide et Platon expliquent l'émigration grecque par le manque de terres.

Le développement de la colonisation grecque est accompagné d'un essor prodigieux (relativement à l'époque) de l'industrie et du commerce helléniques. Le développement économique de la Grèce aura pour conséquence le déclin commercial de la Phénicie. « Jadis dans les rades grecques, les Phéniciens débarquaient leurs marchandises qu'ils échangeaient contre les produits indigènes, le plus souvent, semble-t-il, des têtes de bétail. Désormais, les marins grecs (9) vont porter eux-mêmes en Egypte, en Syrie, en Asie Mineure, chez les peuples de l'Europe comme les Etrusques, encore grossiers comme les Scythes, les Gaulois, les Ligures, les Ibères, les objets manufacturés et les œuvres d'art, tissus, armes, bijoux, vases peints dont la renommée est grande et dont sont friands tous les barbares. » (10). La période s'étendant entre le VIe et le IVe siècle semble avoir été l'époque de l'apogée économique de la Grèce. « Ce qui caractérise cette période nouvelle, c'est que les métiers se sont multipliés, orga-

(8) J. TOUTAIN, *L'Economie antique,* Paris, 1927, pp. 24-25.

(9) Ces « marins grecs » semblent avoir été surtout des métèques, des étrangers établis en Grèce. Le rôle commercial des Phéniciens avait été lié au développement des civilisations égyptienne et assyrienne; l'essor de la civilisation hellénique eut pour résultat la prospérité commerciale des métèques.

(10) TOUTAIN, *op. cit.,* p. 40.

nisés, spécialisés, la division du travail a été poussée très loin. » (11). A l'époque de la guerre du Péloponèse, Hiponicas employait 600 esclaves et Nicias 1.000 dans les mines.

Ce développement économique important de la Grèce, a entraîné la plupart des savants bourgeois à parler d'un « capitalisme grec ». Ils vont jusqu'à comparer l'industrie et le commerce helléniques au vaste mouvement économique de l'époque industrielle.

En réalité, l'agriculture demeure toujours la base économique de la Grèce et de ses colonies. « La colonie grecque est presque toujours, non pas une colonie marchande, mais une colonie militaire et agricole. » (12). Ainsi, Strabon raconte au sujet de Cumes, une colonie grecque d'Italie, que c'est seulement trois cents ans après leur établissement que ses habitants se sont aperçus que leur ville se trouvait près de la mer. Le caractère essentiellement agricole de la vie économique du monde hellénique est incontestable. Il ne peut pas être question non plus d'une industrie comparable à l'industrie moderne. « Les méthodes de production et d'organisation sont restées artisanales. » (13). Seules, les mines semblent présenter tout au moins quant à la force de travail, un spectacle semblable à celui que nous connaissons actuellement.

Le fait que, malgré leur grande extension, l'industrie et le commerce sont restés principalement aux mains d'étrangers, des métèques, prouve le mieux leur rôle relativement subordonné dans l'économie grecque. « Dans l'immense trafic dont Athènes est le centre, comme dans son industrie, la part des métèques reste prépondérante. » (14).

(11) TOUTAIN, *op. cit.*, p. 68.

(12) J. HASEBROEK, *Staat und Handel im alten Griechenland*, Tübingen, 1928, p. 112.

(13) HASEBROEK, *op. cit.*, p. 78. La production des valeurs d'usage demeure le fondement de l'économie. Tout ce qu'on peut admettre, c'est que la production pour l'échange, a pris en Grèce le maximum d'extension rendue possible par le mode de production antique.

(14) Pierre ROUSSEL, *La Grèce et l'Orient*, Paris, 1928 (coll. Halphen et Sagnac, II), p. 301. Voir aussi M. CLERC, *Les Métèques athéniens*, Paris, 1893, p. 396 : « Le commerce maritime était, en effet, en grande partie entre les mains des métèques. »; et H. FRANCOTTE, *L'industrie dans la Grèce ancienne*, Bruxelles, 1900, I, p. 192 : « Le commerce maritime à Athènes paraît surtout dans les mains des étrangers. »

A Délos, le grand centre commercial, les inscriptions montrent que presque tous les commerçants sont étrangers (15).

Le citoyen grec méprise le commerce et l'industrie; il est avant tout propriétaire foncier. Aristote, comme Platon, sont opposés à ce qu'on accepte les marchands dans la cité (16).

Il faut donc se garder d'exagérer l'importance du développement industriel et commercial de la Grèce. En fait, l'expansion grecque fut principalement agricole et militaire. Elle allait cependant de pair avec un développement industriel et commercial très important pour l'époque (17). Les Grecs ne devinrent jamais un peuple commercial comme les Phéniciens et les Juifs mais, dans les colonies grecques et plus tard dans les royaumes hélléniques, on assiste à un essor commercial et industriel très important. Il va sans dire que les Etats grecs tout en n'étant pas réellement mercantiles, favorisaient de toutes leurs forces le commerce et l'industrie, sources financières des plus importantes.

Ce n'est pas seulement au développement économique de la Grèce et de ses colonies qu'il faut attribuer le déclin du commerce phénicien; il y a encore une autre cause importante : c'est l'antagonisme croissant entre la Perse et la Grèce. Parallèlement à l'extension de la civilisation hellénique, on assiste à la marche triomphale des Perses à travers l'Asie. L'Empire perse atteint son apogée au ve siècle. Il s'étend sur une partie de l'Asie et sur l'Egypte.

Le développement parallèle des civilisations grecque et persane dut porter le coup de grâce au commerce phénicien. Le commerce entre l'Asie et l'Europe fut certainement rendu très difficile par le partage du monde méditerranéen entre deux sociétés, également hostiles l'une à l'autre. Les mondes persan et grec se créèrent chacun un trafic commercial propre.

(15) HASEBROEK, *op. cit.*, p. 28. Au temps de sa prospérité, Athènes comptait 400.000 esclaves, 20.000 citoyens et 30.000 métèques.

(16) « On ne peut pas plus parler de la commercialisation du monde que de son industrialisation. Le caractère agraire de l'économie est prédominant même au IVe siècle... » HASEBROEK, *op. cit.*, p. 101.

(17) « Tout rapprochement entre les ports de la Grèce antique et les places modernes de Gênes et de Marseille, ne peut que provoquer le scepticisme ou le sourire. Cependant le spectacle donné par cet échange, ces transports, ces allées et venues de marchandises, était alors nouveau en Méditerranée, il différait profondément par son intensité et par sa nature, de celui qu'avait offert le commerce phénicien, simple colportage maritime, plutôt qu'un véritable négoce. » TOUTAIN, *op. cit.*, p. 84.

On peut supposer que la Palestine, complètement supplantée auparavant par la Phénicie, recommence à jouer un rôle commercial important avec la décadence phénicienne et le développement du commerce asiatique après la période des conquêtes persanes. La voie de passage entre l'Egypte et la Babylonie retrouve toute sa valeur. Tandis que le commerce phénicien perd de plus en plus de son antique importance au point qu'au temps de Lucien, les salaisons en feront les principaux frais (18), les Juifs jouent dans l'Empire perse un rôle de tout premier plan.

Certains historiens attribuent à l'exil babylonien un rôle important dans la transformation des Juifs en peuple commerçant. « A Babylone, les Juifs se transformèrent en peuple commerçant, tel que nous le connaissons dans l'histoire économique du monde. Ils ont trouvé chez les Babyloniens, des rapports économiques très évolués. Les textes cunéiformes dernièrement trouvés montrent que les Juifs exilés participaient activement à la vie commerciale. Ils s'occupaient des affaires de crédit, très développées chez les Babyloniens; ils étaient aussi grands commerçants. » (19).

Mais la dispersion juive est certainement antérieure à l'exil babylonien. « Il y a de sérieuses raisons d'admettre l'existence d'une diaspora préexilique. » (20). On exagère fort l'ampleur de l'exil juif sous Nabuchodonosor. C'est seulement une partie des classes dirigeantes qui fut frappée par les mesures du roi babylonien. La majorité des Juifs établis en Palestine continuèrent à y demeurer. Si donc, à l'époque persane on trouve les Juifs disséminés dans toutes les parties de cet immense empire, et le livre d'Ether est très éloquent à ce sujet, il serait enfantin de voir dans ce fait la conséquence de l'exil babylonien, exil qui dura en tout 50 ans. Il est aussi puéril de croire que le peuple juif soit retourné en Palestine à l'époque d'Esdras et de Néhémie. Leur œuvre fut avant tout d'ordre religieux. Il s'agissait de rebâtir le temple et de reconstruire une métropole religieuse pour le judaïsme dispersé. « La plupart des historiens ont considérablement exagéré le rôle du judaïsme palestinien à

(18) C. Autran, *Phéniciens,* Paris, 1920, p. 51.
(19) L. Brentano, *Das Wirtschaftsleben des antiken Welt,* Jena, 1929, p. 79.
(20) A. Causse, *Les Dispersés d'Israël,* Paris, 1929, p. 7.

l'époque persane. On raisonne comme si, Jérusalem une fois restaurée, toute l'histoire d'Israël s'était concentrée autour de la montagne sainte; comme si tout le peuple était vraiment revenu de l'exil et avait habité sur une terre de quelques centaines de kilomètres entre Tekoa, Mitspa et Jéricho. En réalité, à cette époque, les Juifs de Judée ne représentaient qu'une partie, la plus petite, du judaïsme. Et sans doute n'était-ce pas la plus vivante. » (21).

L'édit de Cyrus s'adresse en ces termes aux Juifs de la Diaspora : « ...que tous les autres, dans tous les lieux où ils habitent, aident (ceux qui vont en Palestine) en argent, en or, en biens et en troupeaux, outre ce qu'ils offrent volontairement au temple de Dieu qui est à Jérusalem. » Tous ceux qui étaient dans les environs, dit le livre d'Esdras, mirent aux mains des 42.000 Juifs qui retournaient en Palestine des vases d'argent et d'or, les troupeaux et les meubles. » (22). Il est évident qu'il ne s'agit pas là d'un retour massif des Juifs en Palestine mais surtout de la reconstruction du temple. Les principales colonies de la Diaspora étaient situées, à l'époque perse, en Mésopotamie, en Chaldée et en Egypte, datant du ve siècle avant J.-C., jettent une lumière intéressante sur la situation des colonies juives de la Diaspora à cette époque.

D'après les archives appartenant à une famille juive, il apparaît que les « Juifs faisaient le commerce, achetaient et vendaient des maisons et des terrains, prêtaient de l'argent, administraient des dépôts et étaient très versés dans les questions du droit. » (23). Il est très intéressant de constater que même les chansons et les contes sont en araméen, ce qui montre que déjà, au ve siècle avant J.-C., l'hébreu n'était plus une langue usuelle pour les Juifs. L'araméen, c'est la grande langue asiatique de l'époque, la langue commerciale (24). La religion des Juifs d'Eléphantine n'est pas aussi évoluée que la religion officielle codifiée à l'époque d'Esdras-Nehemie. Dans une supplique au gouverneur perse, ils demandent l'autorisation de rebâtir leur temple. Or précisément, la réforme d'Esdras-Nehemie vise à concentrer tous les Juifs de la Diaspora autour de l'unique temple de Jérusalem. C'est

(21) A. CAUSSE, *Les Dispersés d'Israël,* p. 54.
(22) *Esdras,* I, 6.
(23) *Jüdisches Lexikon,* Berlin, 1927, ss., art. « Elephantine ».
(24) A. CAUSSE, *Les Dispersés d'Israël,* p. 79.

effectivement à Jérusalem qu'afflueront, jusqu'à l'année 70, les dons des Juifs dispersés dans le monde.

C'est cette richesse du temple de Jérusalem qui fut probablement la raison principale de l'entreprise d'Antiochus contre les Juifs. « Simon lui annonça que le trésor public à Jérusalem était plein de sommes considérables et qu'il y avait des richesses publiques immenses. » (25). Plus tard, Mithridate confisque sur la petite île de Cos 800 talents destinés au temple de Jérusalem. A l'époque romaine, Cicéron se plaignait dans ses discours, des sommes immenses qui affluaient à Jérusalem.

La période hellénistique constitue l'époque de l'apogée économique de l'Antiquité. Les conquêtes d'Alexandre détruisirent les barrières entre le monde hellénique et l'Asie et l'Egypte. Les villes poussèrent comme des champignons dans toutes les parties de l'Empire hellénique. Les « plus grands fondateurs de villes, non seulement de cette époque, mais même de toute l'Histoire, furent Seleucus Ier et son fils Antiochus Ier » (26). Les rois de la période hellénistique créent de nouveaux centres urbains destinés à supplanter les anciennes cités persanes et phéniciennes. « Sur les côtes de Syrie, le port d'Antioche fait oublier les villes antiques de Tyr et de Sidon. » (27). Seleucus crée au bord du Tigre Séleucie pour ravir à Babylone son rôle central dans le commerce mondial (28). Ce but fut pleinement atteint.

Tandis que Babylone tomba en décadence, la Séleucie hellénique devint probablement la plus grande ville de cette époque. Elle avait 600.000 habitants, d'après Pline. A côté de Séleucie, Alexandrie et Antioche devinrent les centres du monde hellénistique. Toutes ces villes connurent pendant la période hellénistique une prospérité incontestable.

La situation des Juifs semble s'être encore affermie après les conquêtes d'Alexandre. « Les Juifs surent se faire reconnaître des privilèges spéciaux aussi bien, comme il semble, par les Séleucides que par les Lagides. A Alexandrie où ils avaient été attirés par Ptolémée Ier et où ils abondaient, ils formaient unc communauté à part qui s'administrait elle-même et était soustraite à la

(25) *Second livre des Macchabées,* III, 6.
(26) Eduard MEYER, *Blüte und Niedergang des Hellenismus in Asien,* Berlin, 1925, p. 20.
(27) Pierre ROUSSEL, *La Grèce et l'Orient,* p. 486.
(28) Edouard MEYER, *op. cit.,* p. 22.

juridiction des tribunaux grecs. » (29). « Les Juifs obtinrent dans la capitale de Syrie, à Antioche, une certaine autonomie et une position privilégiée. De même à Cyrène. » (30). La situation privilégiée et la position économique spécifique des Juifs sont déjà l'origine de graves conflits avec la population des villes qu'ils habitaient. Des conflits éclataient sans cesse, aussi bien dans les villes palestiniennes qu'à Alexandrie, à Séleucie, à Cyrène et à Chypre (31). Ces conflits n'avaient rien de commun avec les antagonismes nationaux actuels. Au contraire, les empires hellénistiques connaissent une formidable assimilation des peuples qui les composent. Le nom de Grec est appliqué de moins en moins aux membres d'une nation particulière; on l'attribue maintenant aux parties dominantes et cultivées de la population. Alexandre ordonna à tous, dit un écrivain ancien, de considérer comme leur patrie le monde, comme leurs parents les gens de bien et comme étrangers les méchants.

L'importance croissante du judaïsme dans la vie commerciale du monde hellénistique doit être aussi attribuée au déplacement de l'axe de la vie économique vers l'Orient. La prospérité d'Alexandrie, d'Antioche et de Séleucie offre un contraste frappant avec la pauvreté et la décadence où la Grèce était tombée à la même époque.

Polybe insiste à plusieurs reprises sur la décadence des cités grecques. Au IIe siècle, les « visiteurs avaient peine à croire que cette ville où l'eau était rare, les rues mal tracées, les maisons incommodes, était la fameuse Athènes » (32). Athènes fut éliminée de son rôle comme centre du monde civilisé. Ce qui, avec la décadence économique, contribua à la ruine de la Grèce, ce furent les incessantes luttes de classes (33) qui

(29) ROUSSEL, *op. cit.*, p. 480.
(30) L. BRENTANO, *Das Wirtschaftsleben des antiken Welt*, p. 78.
(31) Ed. MEYER, *op. cit.*, p. 84.
(32) André PIGANIOL, *La Conquête romaine*, 4e éd., Paris, 1944 (Coll. Halphen et Sagnac, III), p. 207.
(33) Ces luttes de classes sont strictement limitées à la population libre des cités grecques. « Une égalité plus ou moins grande dans la possession des biens paraissait nécessaire au maintien de cette démocratie politique. C'est là l'origine des guerres sanglantes entre les riches et les pauvres, où finit par aboutir la démagogie hellénique. Mais jamais les esclaves, les serfs, les métèques, ne prennent part à ces revendications... » Claudio JANNET, *Les Grandes Epoques de l'Histoire économique jusqu'à la fin du XVIe siècle*, Paris-Lyon, s.d., p. 8.

par suite du mode de production arriéré, ne pouvaient aboutir à aucun résultat important. Le triomphe de la plèbe était éphémère; les partages de richesses ne pouvaient aboutir qu'à de nouvelles inégalités sociales, génératrices de nouveaux conflits sociaux. Ainsi le triomphe de la Grèce, après les conquêtes d'Alexandre, fut illusoire. Le déplacement du centre économique du monde vers l'Orient qui s'en était suivi, amena son rapide déclin (34). Les classes possédantes et aristocratiques, impuissantes devant les révoltes plébéiennes, durent chercher l'appui de Rome (35), mais Rome ne fit que donner le coup de grâce à la Grèce ainsi qu'à l'hellénisme. Les Romains se jetèrent sur le monde hellénistique comme sur une riche proie qu'ils devaient piller et conquérir. « Entre 211 et 208, selon les renseignements très incomplets qui nous sont parvenus, cinq vieilles cités de l'Hellade sont mises à sac. » (36). Corinthe, la riche cité commerciale est détruite. « J'y étais, dit Polbe, j'ai vu des tableaux foulés aux pieds, les soldats s'installant dessus pour jouer aux dés. » Rome a porté également des coups très rudes à l'hellénisme en Asie (37). Le magnifique édifice hellénistique fut détruit sous les coups conjugués des Romains et des Parthes.

B) L'impérialisme romain et sa décadence

Contrairement à l'impérialisme moderne, essentiellement basé sur le développement des forces productives, l'impérialisme antique est fondé sur le pillage des pays conquis. Il ne s'agit pas, pour les impérialismes antiques, de frayer les voies à leurs produits et à leurs capitaux, ils ne visent qu'à dépouiller les pays conquis.

L'état arriéré de la production dans l'Antiquité ne pouvait assurer le luxe des classes possédantes des pays conquérants que par la ruine plus ou moins rapide des peuples conquis. L'épuisement de ces pays conquis, les difficultés croissantes de

(34) « Avec l'hellénisme, le centre économique du monde se déplaçait vers l'Orient. » K. J. BELOCH, *Geschichte Griechenlands* (*Hellas und Rom*), p. 232.

(35) Voir FUSTEL DE COULANGES, *La Cité antique*, Paris, 1863.

(36) Maurice HOLLEAUX, *Rome, La Grèce et les monarchies héllénistiques, au IIIe siècle av. J.-C.*, Paris, 1921, p. 231.

(37) André PIGANIOL, *op. cit.*, p. 232.

nouvelles conquêtes, l'amollissement graduel des conquérants, devaient amener tôt ou tard la décadence des impérialismes antiques.

Rome constitue l'exemple classique de l'impérialisme antique. On a fortement exagéré le développement commercial et industriel de Rome. Son commerce a toujours été passif (38). Rome ne faisait qu'attirer sur elle l'exportation des provinces sans rien leur rendre en retour (39). Les classes dirigeantes romaines avaient un mépris profond pour toute espèce de trafic. La loi Claudia interdit aux sénateurs, à leurs fils et à toute l'aristocratie de Rome, de posséder des navires jaugeant plus de 300 amphores, ce qui correspond à moins de 80 hectolitres de graines ou de légumes. Cela signifie leur interdire l'exercice du commerce. César renouvelle cette interdiction. La politique romaine n'a jamais été déterminée par ses prétendus intérêts commerciaux. La meilleure preuve, c'est que Rome, après la défaite d'Annibal, permit encore aux Carthaginois d'interdire l'entrée de leur mer (40). « En général, il faut dire que les problèmes économiques romains étaient très simples. La conquête graduelle de l'Italie de même que des provinces occupait le surplus du capital et de la population; le besoin de l'industrie et du commerce ne se faisait pas ressentir », dit Tenney Frank (41). Les commerçants à Rome étaient généralement étrangers et c'est cela d'ailleurs qui explique l'accroissement continu de la colonie juive à Rome depuis l'époque de César. Les négociatores romains n'étaient pas des commerçants mais des usuriers qui pillaient les provinces (42). Le développement du commerce dans l'Empire romain doit être surtout attribué au besoin de luxe croissant des classes dirigeantes de Rome. Strabon explique de cette façon le développement du grand marché de Délos : « D'où venait ce développement du commerce ? De ce que les Romains, enrichis par la destruction de Carthage et de Corinthe,

(38) H. CUNOW, *Allgemeine Wirtschaftsgeschichte,* Berlin, 1926-1929, II, p. 61.

(39) Henri PIRENNE, *Histoire de l'Europe,* Bruxelles, 1936, p. 14. « Les produits affluaient vers le centre sans qu'il y eut un courant compensateur en retour » G. LEGARET, *Histoire du développement du Commerce,* Paris, 1927, p. 13.

(40) TENNEY FRANK, *An Economic History of Rome to the End of the Republic,* Baltimore, 1920, p. 108.

(41) *Idem,* p. 118.

(42) *Idem,* p. 261.

s'étaient vus habitués à se servir d'un très grand nombre d'esclaves. » (43).

Il en était de même de l'industrie. L'industrie romaine dépendait surtout des besoins de luxe de l'aristocratie. Tenney Frank, après avoir remarqué que, pendant le IVe siècle avant l'ère chrétienne, nul progrès sensible ne fut fait dans le domaine de l'industrie, ajoute que « les deux siècles qui suivirent n'apportèrent aucun changement dans la nature de la production industrielle à Rome, que sans doute la quantité des objets fabriqués augmenta en raison de l'accroissement de la cité mais qu'il ne s'ensuivit aucune exportation et que la seule évolution visible fut la substitution du travail servile au travail libre » (44).

Même les auteurs qui considèrent que l'Italie avait été un pays de production à l'époque républicaine, admettent qu'elle cesse de l'être dans la période impériale. « L'Italie est de moins en moins un pays de production... Plusieurs industries prospères à la fin de la période républicaine sont en décadence.. Ainsi le trafic entre l'Italie et l'Orient ne se faisait plus que dans un seul sens et encore était-il de plus en plus aux mains des Asiatiques, des Alexandrins et des Syriens. » (45).

Ainsi l'Italie ne vivait plus que de l'exploitation des provinces. La petite propriété, base de la force romaine, fut progressivement éliminée par de vastes domaines servant au luxe des aristocrates romains et où prédominait le travail des esclaves (46). Tout le monde connaît la conclusion de Pline : « *Latifundia perdidere Italiam.* »

L'esclave devient de plus en plus un objet de luxe au lieu d'être un facteur de production (47). Horace, dans une de ses satires, disait que dix esclaves au moins étaient indispensables à un homme comme il faut. En fait, des milliers d'esclaves travaillaient dans les vastes *latifundia.* « Dans les domaines de Tus-

(43) STRABON, *Géographie,* XIV, 5.

(44) TENNEY FRANK, *ibid.,* pp. 102 s., cité par TOUTAIN, *op. cit.,* p. 300. Toutain ne partage pas cette opinion.

(45) Jean HATZFELD, *Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique,* Paris, 1919, pp. 190, 191.

(46) « A l'époque des Auguste, la disparition des paysans était l'objet de préoccupations journalières des cercles, dirigeants. » ROSTOVTZEFF, *Gesellschaft und Wirtschaft im Römischen Kaiserreich,* Leipzig, 1931, t. I, p. 56.

(47) K. KAUTSKY, *De Oorsprong van het Christendom,* p. 359.

culum et de Tibur, sur les rivages de Terracine et de Baia, là où les anciens fermiers latins avaient semé et récolté, on voyait s'élever maintenant dans une splendeur vide, les villas de nobles romains dont quelques-unes couvraient l'espace d'une ville de grandeur moyenne, avec leurs dépendances de jardins, d'aqueducs, de viviers d'eau douce et d'eau salée pour la conservation et la multiplication du poisson de mer et du poisson d'eau douce, des garennes à lièvres, à lapins, à cerfs, à chevreuils, à sangliers et des volières pour les faisans et pour les paons. » (48).

En même temps que le travail libre était éliminé par le travail servile, l'Italie devenait un immense centre de gaspillage des richesses drainées de tout l'Empire.

Des impôts écrasants ruinaient les provinces; « les coûteux et fréquents armements maritimes et les défenses des côtes pour refréner la piraterie, la tâche de contribuer aux œuvres d'art, aux combats de bêtes ou à d'autres exigences de luxe absurdes des Romains pour le théâtre et la chasse, étaient presque aussi fréquents qu'oppressifs et incalculables. Une seule circonstance peut montrer à quel point les choses étaient poussées. Pendant les trois années de l'administration de Caïus Verrès, en Sicile, le nombre des fermiers de Leontini était tombé de 84 à 32; à Motya, de 187 à 86; à Herbita, de 252 à 120; à Argyrium, de 250 à 80, en sorte que dans quatre districts les plus fertiles de Sicile, 59 % des propriétaires préféraient laisser leurs champs en friche que de les cultiver sous ce régime. Dans les Etats clients, les formes de la taxation étaient un peu différentes mais le fardeau était encore plus lourd, s'il est possible, depuis qu'aux exactions des Romains s'ajoutaient celles des cours des pays. » (49).

Le capitalisme romain, dans la mesure où le terme capitalisme lui était applicable, était essentiellement spéculatif et n'avait aucun rapport avec le développement des forces productives (50).

Le commerce et la banque de Rome ressemblaient à une entreprise de brigandage organisé. « Mais ce qui était encore pire s'il est possible, et encore moins sujet au contrôle, c'était le mal

(48) Th. MOMMSEN, *Histoire romaine,* tome VII, p. 233.
(49) *Idem.,* p. 264.
(50) G. SALVIOLI, *Le capitalisme dans le monde antique,* trad. fr., Paris, 1906.

causé par les hommes d'affaires d'Italie aux malheureux provinciaux. Les parties les plus productives de la propriété foncière et toutes les affaires commerciales et monétaires étaient concentrées dans leurs mains... L'usure florissait plus que jamais.» « Toutes les cités, dit un traité publié en 684 (70 av. J.-C.) sont ruinées »; la même vérité est spécialement attestée en ce qui concerne l'Espagne et la Gaule narbonnaise, les provinces qui étaient économiquement parlant dans la même situation. Dans l'Asie Mineure, les villes comme Samos et Halicarnasse étaient presque vides : l'esclavage leur semblait un paradis, comparé avec ce tourment auquel les provinciaux libres succombaient et même les patients asiatiques étaient devenus, suivant les descriptions des hommes d'Etat romains, fatigués de la vie. » (51). « Les hommes d'Etat romains convenaient publiquement et franchement que le nom Romain était incroyablement odieux dans toute la Grèce et l'Asie. »

Il est clair que ce système de parasitisme et de brigandage ne pouvait se prolonger indéfiniment. La source des richesses où puisait Rome se tarissait.

Bien avant la chute de Rome, nous assistons à un ralentissement continu du commerce. La base du pillage se rétrécissait au fur et à mesure que Rome vidait les pays conquis de leur substance.

Le fait que la production des céréales, surtout celle du froment diminuait, tandis que la vigne et l'olivier conquéraient de vastes domaines à l'est et à l'ouest, constitue un indice alarmant de cet état de choses. Les produits de luxe éliminent les produits indispensables à la production et à la reproduction de la force de travail. « L'extension de la culture de la vigne et de l'olivier ne signifiait pas seulement une aggravation des conditions économiques pour l'Italie mais pouvait avoir comme suite la pénurie de froment et la famine dans tout l'Empire. » (52). C'est en vain que Trajan essaie de parer à ce danger en obligeant les sénateurs à acheter des terres en Italie. Ses successeurs n'auront pas beaucoup plus de succès. Le luxe tue la production. « Bientôt les édifices superbes ne laisseront plus de terres à la charrue du laboureur », s'écrie Horace.

(51) Th. MOMMSEN, *Histoire romaine,* tome VII, p. 267.
(52) M. ROSTOVTZEFF, *op. cit.,* I, p. 165.

Au IIIe siècle, la décadence commerciale est complète. Les rapports avec les pays lointains sont interrompus. « On n'a pas trouvé de monnaies romaines du IIe siècle aux Indes » (53), ce qui prouve une interruption d'échanges entre Rome et les Indes. La décadence de l'agriculture égyptienne était tellement prononcée au IIe siècle qu'il fut nécessaire de renoncer à une partie des livraisons de blé de cette province autrefois si riche. Il fallut remplacer des livraisons égyptiennes par des fournitures de blé de la province d'Afrique (l'Algérie et la Tunisie actuelles) (54).

Commode se vit obligé de mettre sur pied une flotille destinée au transport du blé provenant de la province d'Afrique. Nous avons vu que le commerce dans l'Empire romain était principalement basé sur l'approvisionnement des classes riches de Rome. Est-il étonnant que l'épuisement des provinces ait été suivi par la décadence commerciale ? De plus en plus, les empereurs romains sont obligés de recourir à des réquisitions en nature, qui ne font d'ailleurs qu'aggraver le mal dont souffrent les provinces. « Les réquisitions se multiplient : le blé, les peaux, le bois et les bêtes domestiques devaient être livrés et le paiement était très irrégulier, quand il était possible de compter là-dessus. » (55).

L'économie purement naturelle, productrice exclusive de valeurs d'usage, se substitue lentement à l'échange de produits. « Alors que la paix romaine avait naguère pour conséquence l'échange régulier des choses et le nivellement des conditions de vie entre les différentes régions de l'Empire, dans l'anarchie du IIe siècle, chaque pays est condamné souvent à vivre sur lui-même, péniblement et pauvrement. » (56).

On a essayé d'expliquer le remplacement graduel de l'esclavage par le colonat soit par le manque d'énergie des propriétaires fonciers, soit par la pénurie d'esclaves causée par la fin des guerres extérieures. C'est probablement la ruine graduelle des colonies, la cessation des arrivages des produits qui en est

(53) *Idem,* II, p. 180.

(54) Wilhelm SCHUBART, *Aegypten von Alexander dem Grossen bis auf Mohammed,* Berlin, 1922, p. 167.

(55) M. ROSTOVTZEFF, *op. cit.,* II, p. 135.

(56) E. ALBERTINI, *L'Empire romain,* (Coll. Halphen et Sagnac, IV), 3e éd., Paris, 1939, p. 306.

la raison essentielle. Les grands propriétaires, de plus en plus réduits à vivre des produits de leurs terres, ont intérêt à remplacer le travail d'esclaves, relativement peu productif, par le système du colonat qui ressemblait au système du servage qui s'épanouira au moyen âge. « Le colon doit à son maître tout ce que le vilain devra à son seigneur. » (57). De plus en plus s'accroît le pouvoir des propriétaires fonciers qui souvent disposent de formidables étendues de terres. En Egypte, au V[e] siècle, les paysans leur seront complètement soumis. L'administration étatique passe entièrement en leurs mains (58).

Il est donc certainement inexact de voir dans l'économie naturelle qui s'épanouira à l'époque carolingienne, un résultat de l'effondrement de l'Empire romain et de la destruction de l'unité économique méditerranéenne (59). Sans doute, les invasions barbares jouèrent un rôle très important dans la décadence du commerce antique, dans l'épanouissement de l'économie féodale. Mais le déclin économique de l'Empire romain a commencé bien avant la chute de Rome et plusieurs siècles avant l'invasion musulmane. Un autre indice très important de l'évolution vers l'économie naturelle est l'altération monétaire commencée déjà sous la domination de Néron (60). Le cuivre remplace de plus en plus l'or et l'argent. Au II[e] siècle, il y a pénurie presque complète d'or (61).

Le développement de l'économie naturelle, de l'économie

(57) E. Lavisse et A. Rambaud, *Histoire générale du IV[e] siècle à nos jours,* I, Paris, 1894, p. 16.

(58) W. Schubart, *Aegypten von Alexander dem Grossen bis auf Mohammed,* p. 29. Très significative est aussi la disparition graduelle de la classe des Chevaliers, la classe des « Capitalistes » romains.

(59) « L'organisation domaniale, telle qu'elle apparaît à partir du IX[e] siècle, est donc le résultat des circonstances extérieures; on n'y remarque rien d'une transformation organique. Cela revient à dire qu'elle est un phénomène anormal. » « L'Empire français va jeter les bases de l'Europe du Moyen Age. Mais la mission qu'il a remplie a eu pour condition essentielle le renversement de l'ordre traditionnel du monde; rien ne l'y aurait appelé si l'évolution historique n'avait été détournée de son cours et pour ainsi dire désaxée par l'invasion musulmane. Sans l'Islam, l'Empire franc n'aurait sans doute jamais existé et Charlemagne *sans Mahomet serait inconcevable.* » (H. Pirenne, *Les Villes du Moyen Age,* Bruxelles, 1927.) Pour Pirenne, l'économie féodale résulte donc de la destruction de l'unité méditerranéenne provoquée principalement par l'invasion musulmane.

(60) M. Rostovtzeff, *op. cit.,* I, 125.

(61) Salvioli, *Le capitalisme dans le monde antique.*

essentiellement productive de valeurs d'usage, est donc loin de constituer un « phénomène anormal » comme le prétend Pirenne. L'Empire romain fut ruiné économiquement avant de l'être politiquement. L'ébranlement politique de l'Empire romain ne fut possible que par son déclin économique. Le chaos politique du IIIe siècle, comme l'invasion des Barbares, s'expliquent précisément uniquement par le déclin économique de l'Empire romain.

A mesure que les provinces sont ruinées, à mesure que cesse un échange intensif des marchandises, à mesure qu'on assiste à un retour à l'économie naturelle, l'existence même de l'Empire perd tout intérêt pour les classes possédantes. Chaque pays, chaque domaine se replie sur lui-même. L'Empire, avec son immense administration et son armée extrêmement coûteuse, devient un chancre, un organe parasitaire dont le poids insupportable pèse sur toutes les classes. Les impôts dévorent la substance des peuples. Sous Marc Aurèle, lorsque les soldats, après leurs grands succès contre les Marcomans, eurent demandé une augmentation de solde, l'empereur leur fit cette réponse significative : « Tout ce que vous recevriez au-dessus de votre solde habituelle aurait dû être prélevé sur le sang de vos parents. »

Le Trésor était épuisé. Pour pouvoir entretenir l'appareil administratif et l'armée, il fallait s'attaquer aux fortunes des particuliers. Tandis que les classes inférieures ne cessent de se révolter, les classes possédantes se détournent de l'Empire qui les ruine. Après la ruine économique de l'Empire par l'aristocratie, l'aristocratie est ruinée à son tour par l'Empire. « Journellement, on pouvait voir des gens qui hier étaient encore parmi les plus riches, devoir prendre le bâton de mendiant », disait Hérodien. La sauvagerie des soldats croissait continuellement. Ce n'était pas seulement l'avidité qui les poussait à dépouiller les habitants; l'appauvrissement des provinces et le mauvais état des moyens de transport créant des difficultés pour l'approvisionnement des armées, les soldats étaient forcés d'employer la violence pour trouver ce qui était nécessaire à leur subsistance. Caracalla, en octroyant le citoyennat romain à tous les habitants romains, ne vise qu'à augmenter la masse imposable. Ironie de l'Histoire : tout le monde devint romain quand Rome n'était plus rien.

Les exactions de l'administration romaine, les excès de la

soldatesque incitaient tous les habitants de l'Empire à vouloir sa destruction. « Le séjour les soldats avait des conséquences catastrophiques. La population de Syrie lui préférait l'occupation du pays par les Parthes. » (62). « Le Gouvernement romain devenait tous les jours plus odieux à ses sujets... L'inquisition sévère qui confisquait leurs biens et exposait souvent leurs personnes aux tortures, décida les sujets de Valentinien à préférer la tyrannie moins compliquée des Barbares. Ils rejetaient avec horreur le nom de citoyens romains si respecté, si envié de leurs ancêtres. » (63). L'écrivain chrétien Salvien disait dans *De Gubernatione Dei :* « Une grande partie de la Gaule et de l'Espagne appartient déjà aux Goths et tous les Romains ne souhaitent qu'une chose : ne plus revenir sous la domination de Rome. Je m'étonnerais que tous les pauvres et tous les nécessiteux n'eussent fui chez les Barbares, n'était-ce le fait qu'ils ne peuvent abandonner leurs foyers. Et nous, Romains, nous nous étonnons de ne pas pouvoir vaincre les Goths, alors que nous préférons vivre parmi eux plutôt que chez nous. »

Loin d'être un phénomène « anormal », l'invasion des Barbares était la conséquence normale de la décadence économique et politique de l'Empire. Même sans les invasions, l'Empire se serait probablement disloqué. « Un des phénomènes les plus importants du développement intérieur de l'Asie Mineure et de la Syrie est le retour progressif au féodalisme... La révolte des Isauriens en Asie Mineure constitue le symptôme de la tendance à la formation d'Etats indépendants. » (64). De même, la tentative de créer un Empire indépendant gallo-romain, les essais de dissidence prouvent combien peu solide était l'armature de l'Empire. Les Barbares n'ont fait que donner le coup de grâce à l'édifice branlant de l'Etat romain.

La cause essentielle de la décadence de l'Empire romain doit être cherchée dans la contradiction entre le luxe grandissant des classes possédantes, entre l'accroissement incessant de la plus-value et l'immobilité du mode de production. Durant toute l'époque romaine, on enregistre très peu de progrès dans le domaine de la production. Les outils du cultivateur ont gardé

(62) E. GIBBON, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain,* trad. fr., Paris, 1835-1836, t. I, p. 840.
(63) GIBBON, *Décadence et chute de l'Empire romain,* p. 840.
(64) M. ROSTOVTZEFF, *op. cit.,* II, p. 141.

leur forme primitive. « Charrue, bêche, houe, pioche, fourche, faux, faucille, serpette, dans les exemplaires qui ont survécu ont passé, immuables, de génération en génération. » (65). Le luxe croissant de l'aristocratie romaine et les frais de l'administration impériale provenaient de l'exploitation forcenée des provinces, ce qui eut comme conséquence le délabrement économique, la dépopulation, l'épuisement du sol (66). Contrairement au monde capitaliste qui périra de la pléthore (relative) des moyens de production, le monde romain périt de leur insuffisance.

Les réformes de Dioclétien et de Constantin constituent une tentative d'asseoir l'Empire romain sur la base de l'économie naturelle. « L'Etat se base maintenant sur la campagne et ses habitants. » (67). Le paysan fut enchaîné à son lopin de terre. Chaque propriétaire foncier devint responsable de son domaine et du nombre de colons qui y étaient établis; c'est sur cette base que fut établi le nouvel impôt. « Les réformes de Dioclétien en matière d'impôts et les édits des empereurs qui l'ont suivi firent du colon, un serf enchaîné à ses maîtres et à sa terre. » (68). Il en fut de même des autres couches de la population : petits propriétaires, artisans, marchands, tous furent enchaînés à leur lieu d'habitation et à leur profession. L'époque de Constantin est l'époque de la domination illimitée des grands propriétaires fonciers, maîtres incontestés de vastes domaines princiers. L'aristocratie abandonne de plus en plus les villes qui tombent en décadence et se réfugie dans les somptueuses villas de campagne où elle vit entourée de ses clients et de ses serfs.

Les réformes de Dioclétien et de Constantin constituent des tentatives d'adapter l'Empire à l'économie naturelle. Mais nous avons vu que sur cette base l'Empire n'avait plus aucune raison d'être. Rien, sauf la tyrannie, ne liait plus ses diverses parties. Aussi, si au point de vue économique et social, Constantin ouvre une nouvelle époque historique symbolisée par l'adoption du christianisme, au point de vue politique, il commence le dernier acte de l'Histoire de l'Empire romain.

(65) TOUTAIN, *op. cit.*, p. 363.
(66) Certains auteurs voient dans la dépopulation et l'épuisement du sol les causes essentielles de la décadence de l'Empire.
(67) M. ROSTOVTZEFF, *op. cit.*, II, p. 213.
(68) M. ROSTOVTZEFF, *op. cit.*, II, p. 232.

C) Judaïsme et christianisme

La situation que les Juifs s'étaient acquise à l'époque hellénistique semble ne pas avoir subi de transformations fondamentales après la conquête romaine. Les privilèges octroyés aux Juifs par les lois hellénistiques furent confirmés par les empereurs romains. « Les Juifs jouissaient d'une conditions privilégiée dans l'Empire romain. » (69). Le fait qu'à Alexandrie seule habitaient près d'un million de Juifs suffit pour caractériser leur rôle principalement commercial dans la Dispersion qui comptait trois millions et demi de Juifs plusieurs siècles avant la prise de Jérusalem, alors qu'un million à peine continuaient à demeurer en Palestine. « Alexandrie, en Egypte, sous les empereurs romains, fut ce que Tyr avait été à l'époque de la splendeur du commerce phénicien... Sous le règne des Ptolémées, il s'était établi un commerce direct entre l'Egypte et l'Inde. De Thèbes, les caravanes se rendaient à Méroë, dans la Haute Nubie, dont les marchés étaient aussi fréquentés par les caravanes de l'intérieur de l'Afrique. Une flotte romaine se rendait à l'embouchure du Nil pour recevoir les objets précieux et les distribuer dans l'Empire. » (70). Deux quartiers sur cinq, à Alexandrie, étaient habités par les Juifs (71). Le rôle des Juifs à Alexandrie était tellement important qu'un Juif, Tibérius Julius Alexander, fut nommé gouverneur romain de cette ville.

Au point de vue de la culture, ces Juifs alexandrins étaient complètement assimilés et ne comprenaient plus que le grec. C'est à leur intention que les livres religieux hébraïques durent être traduits dans cette langue. Des communautés semblables à celle d'Alexandrie étaient disséminées dans tous les centres commerciaux de l'Empire. Les Juifs se répandirent en Italie, en Gaule et en Espagne. Jérusalem continuait à être le centre religieux du judaïsme diasporique. « Les successeurs de David et de Salomon n'avaient guère plus de signification pour les Juifs

(69) Jacques ZEILLER, *L'Empire romain et l'Eglise,* Paris, 1928 (coll. *Histoire du monde,* V, 2), p. 28.

(70) G.-B. DEPPING, *Histoire du commerce entre l'Europe et le Levant,* Paris, 1826.

(71) W. SCHUBART, *op. cit.,* p. 23.

de cet âge que Jérusalem pour ceux de notre temps. La nation trouvait sans doute, pour son unité religieuse et intellectuelle, un point de ralliement dans le petit royaume des Hasmonéens, mais la nation elle-même consistait non seulement en sujets des Hasmonéens, mais en une foule innombrable de Juifs dispersés dans tout l'Empire et dans l'Empire romain. Dans l'intérieur des cités d'Alexandrie et de Cyrène, les Juifs formaient des communautés administrativement et même localement distinctes, à peu près semblables aux « quartiers des Juifs », mais avec une position plus libre et surveillées par un « maître du peuple » comme juge supérieur et administrateur... Même à cette époque, l'affaire prédominante des Juifs était le commerce. » (72). Dans les livres sibyllins de l'époque des Macchabéens, il est dit que « toutes les mers sont bondées de Juifs ». « Ils sont allés dans presque toutes les villes et il serait difficile de trouver un endroit de la terre qui n'ait vu cette tribu ou qui n'ait été dominé par elle », dit Strabon. « Que la plupart des Juifs, dans l'Antiquité, s'occupaient du commerce, cela est indiscutable pour les économistes. » (73).

Jérusalem était une grande et riche ville de 200.000 habitants. Son importance reposait avant tout sur le temple de Jérusalem. Les habitants de la ville et des environs vivaient avant tout de la masse des pèlerins qui affluaient dans la ville sainte. « Dieu devint, pour les Juifs de Palestine, un moyen important d'assurer leur subsistance. » (74). Ce n'étaient pas seulement les prêtres qui vivaient du service de Jéhovah, mais aussi les innombrables épiciers, changeurs de monnaies et artisans. Même les laboureurs et les pêcheurs de Galilée trouvaient certainement à Jérusalem des débouchés pour leurs produits. Il serait faux de croire que la Palestine fut entièrement habitée par les Juifs. Au Nord, il y avait plusieurs villes grecques. « Presque tout le reste de la Judée s'offre à nous fractionné entre des tribus mélangées d'Egyptiens, d'Arabes et de Phéniciens », dit Strabon (75).

Le prosélytisme juif prend des proportions de plus en plus imposantes vers le commencement de l'ère chrétienne. « Pour beaucoup, il a certainement été tentant de faire partie d'une

(72) Th MOMMSEN, *Histoire romaine,* tome VII, p. 274.
(73) W. ROSCHER, *Die Juden im Mittelalter,* p. 328.
(74) K. KAUTSKY, *De oorsprong van het Christendom,* p. 223.
(75) STRABON, *Géographie,* XVI, 2, 34.

association commerciale si florissante et si étendue. » (76). Déjà, en 139 avant J.-C., les Juifs sont bannis de Rome pour y avoir recruté des prosélytes. A Antioche, la plus grande partie de la communauté juive était composée des convertis.

C'est la position économique et sociale des Juifs dans la Diaspora qui, encore avant la chute de Jérusalem, rendit seule possible leur cohésion religieuse et nationale. Mais s'il est évident que la plupart des Juifs jouent un rôle commercial dans l'Empire romain, il ne faut pas penser que tous les Juifs soient des riches commerçants ou entrepreneurs. Au contraire, la majorité des Juifs se compose certainement de petites gens dont une partie tire sa subsistance directement ou indirectement du commerce : colporteurs, débardeurs, petits artisans, etc. C'est cette foule de petites gens qui, la première, est frappée par la décadence de l'Empire romain et souffre le plus des exactions romaines. Concentrée en grandes masses dans les villes, elle est capable de plus de résistance que le peuple des paysans dispersés dans les campagnes. Elle est aussi beaucoup plus consciente de ses intérêts. Aussi, la foule juive des grandes villes constituera-t-elle un foyer continuel de troubles et de soulèvements dirigés à la fois contre Rome et contre les riches.

Il est devenu de tradition de faire du soulèvement juif, en 70, une grande « insurrection nationale ». Cependant, si ce soulèvement était dirigé contre les exactions insupportables des procurateurs romains, il était aussi résolument hostile aux classes riches indigènes. Les aristocrates se déclarèrent tous contre la révolte. Par tous les moyens, le roi Agrippa et les autres membres des classes riches s'efforcèrent d'arrêter l'incendie. Il fallut que les zélotes massacrassent d'abord ces « gens de bien » avant de pouvoir s'attaquer aux Romains. Le roi Agrippa et Bérénice, après l'échec de leurs efforts de « conciliation », se trouvèrent non du côté des insurgés, mais du côté des Romains. Les membres des classes dirigeantes qui, comme Flavius Josèphe, avaient fait mine de vouloir aider les révolutionnaires, s'empressèrent de les trahir honteusement. D'autre part, la révolte en Judée ne fut pas unique en son genre. Plusieurs révoltes éclatèrent dans des villes grecques sous le règne de Vespasien. Une agitation sociale intense était menée par les

(76) K. KAUTSKY, *op. cit.*, p. 220.

philosophes cyniques que Vespasien dut chasser des villes. Les Alexandrins aussi montrèrent leurs sentiments hostiles à Vespasien. « L'exemple de la Bithynie, les désordres à Alexandrie sous Trajan, montrent que la lutte de classes, en Asie Mineure et en Egypte, ne s'est jamais arrêtée. » (77).

Mais l'agitation sociale ne se limite pas aux masses urbaines, les plus touchées cependant par la décadence croissante de la vie économique. Les masses paysannes commencent aussi à se mettre en mouvement. La situation des paysans est déjà très mauvaise au Iᵉʳ et au IIᵉ siècle. « La situation des fermiers s'aggrave de plus en plus en Egypte. Les conditions dans lesquelles vivaient les masses de la population égyptienne sont de beaucoup inférieures à la moyenne normale. L'impôt était écrasant, le mode de perception brutal et onéreux... » (78).

Sous Marc Aurèle, le mécontentement s'étend à toutes les provinces. L'Espagne refuse de fournir des soldats; la Gaule est pleine de déserteurs. Les révoltes se répandent en Espagne, en Gaule, en Afrique. Dans une supplique à l'empereur Commode, les petits fermiers africains disent : « Nous nous enfuirons dans un lieu où nous pourrons vivre comme des hommes libres. » Pendant le règne de Septime Sévère, le banditisme prend des proportions inouïes. Des bandes de « Heimatlos » ravagent diverses parties de l'Empire. Dans une supplique dont on a trouvé dernièrement un exemplaire, les petits fermiers de Lydie, en Asie Mineure, s'adressent en ces termes à Septime Sévère : « Quand les percepteurs d'impôts de l'empereur apparaissent dans les villages, ils n'apportent rien de bon; ils tourmentent les habitants par des réquisitions insupportables et par des amendes... » D'autres suppliques parlent de la brutalité et de l'arbitraire de ces mêmes employés.

La misère des masses urbaine et rurale offrit un terrain fertile à la propagation du christianisme. Rostovtzeff voit avec raison une liaison entre les révoltes juives et les révoltes populaires en Egypte et en Cyrénaïque sous le règne de Trajan et de

(77) M. ROSTOVTZEFF, *op. cit.*, I, p. 99. Ailleurs : « En Mésopotamie, en Palestine, en Egypte et dans la Cyrénaïque, les révoltes juives sanglantes et dangereuses éclatèrent après la mort de Trajan. La Cyrénaïque en fut fortement ravagée. » ROSTOVTZEFF, II, p. 76.
(78) M. ROSTOVTZEFF, *op. cit.*, II, p. 64.

Hadrien (79). C'est dans les couches pauvres des grandes cités de la Diaspora que se répandit le christianisme. « La première communauté communiste messianique se trouvait à Jérusalem, mais bientôt de telles communautés se fondèrent dans les autres villes habitées par un prolétariat juif. » (80). « Les plus vieilles stations du commerce phénicien terrestre et maritime furent aussi les sièges les plus anciens du christianisme (81). Tout aussi bien que les insurrections juives étaient suivies d'insurrections de couches populaires non juives, la religion communiste juive s'étend rapidement parmi les masses païennes.

La communauté chrétienne primitive n'est pas née sur le terrain du judaïsme orthodoxe; elle était en rapport étroit avec les sectes hérétiques (82). Elle était sous l'influence d'une secte communiste juive, les Esséniens « qui, dit Philon, n'ont pas de propriétés, pas de maisons, d'esclaves, de terres ou de troupeaux ».

Ils exercent l'agriculture, et le commerce leur est interdit. Le christianisme, à ses débuts, doit être considéré comme une réaction des masses travailleuses du peuple juif contre la domination des riches classes commerciales. Jésus, chassant les marchands du Temple, exprime la haine des masses populaires juives contre leurs oppresseurs, leur hostilité contre le rôle prédominant des riches commerçants. Au début, les chrétiens ne forment que de petites communautés sans grande importance. Mais c'est au IIe siècle, époque de la grande misère dans l'Empire romain, qu'ils parviennent à devenir un parti extrêmement puissant. « Au IIIe siècle, l'Eglise se renforça d'une façon extraordinaire. » (83). « Au IIIe siècle, les témoignages du christianisme se multiplient à Alexandrie. » (84).

Le caractère populaire, antiploutocratique du christianisme primitif est indiscutable. « Heureux les pauvres, car le royaume de Dieu vous appartient. Heureux vous qui avez faim, car vous serez rassasiés... » « Mais malheur à vous, les riches. Malheur

(79) M. Rostovtzeff, *op. cit.*, II, p. 65.
(80) K. Kautsky, *op. cit.*, p. 330.
(81) Movers, *Die Phönizier*, p. 1.
(82) Hölscher, *Urgemeinde und Spätjudentum* (*Avhandlinger utgitt av Det Norske Videnskaps Akademie i Oslo*, Hist.-filos. klasse, 1928, n° 4), p. 26.
(83) M. Rostovtzeff, *op. cit.*, II, p. 223.
(84) W. Schubart, *op. cit.*, p. 97.

à ceux qui sont rassasiés, car vous aurez faim », dit l'Evangile de saint Luc. L'Epître de saint Jacques est aussi affirmative : « Et maintenant, riches, pleurez, poussez des hurlements à cause des misères qui vous attendent. Vos richesses sont tombées en pourriture et vos vêtements ont été mangés par les vers. Votre or et votre argent se sont mouillés et leur rouille rendra témoignage contre vous et dévorera vos chairs comme un feu... Voilà que le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs et dont vous les avez frustrés, élève la voix et sa clameur a pénétré jusqu'au Seigneur Sabaoth. » (V, 1-4).

Mais avec le développement rapide du christiansme, ses dirigeants essaient d'émousser son tranchant antiploutocratique. L'Evangile de saint Matthieu montre le changement intervenu. Il y est dit : « Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume du Ciel vous appartient. Heureux ceux qui ont soif de *justice,* ils seront rassasiés. » Les pauvres sont devenus des pauvres d'*esprit;* le royaume de Dieu n'est plus que le royaume du *ciel;* les affamés n'ont plus que soif de *justice.* La religion révolutionnaire des masses populaires se change en religion consolatrice de ces mêmes masses. Kautsky compare ce phénomène au révisionnisme social-démocrate. Il serait plus juste de comparer cette évolution au phénomène fasciste que nous connaissons actuellement. Le fascisme, aussi, essaie de se servir du « socialisme » pour raffermir le règne du capital financier. Il n'hésite pas devant les falsifications les plus éhontées pour tromper les masses, pour représenter le règne des magnats de l'industrie lourde comme le « règne du travail ».

Cependant, la « Révolution fasciste » a aussi un certain contenu économique et social. Elle clôt définitivement l'époque libérale et inaugure l'époque de la domination complète du capital des monopoles, antinomie du capitalisme de la libre concurrence. De même, il est insuffisant de dire que le christianisme est devenu un instrument de duperie des classes pauvres. Il devint l'idéologie de la classe des propriétaires fonciers qui s'est emparée d'un pouvoir absolu sous Constantin. Son triomphe coïncide avec le triomphe complet de l'économie naturelle. En même temps que le christianisme, l'économie féodale se répand dans toute l'Europe.

Il est certainement faux de rendre le christianisme responsable de la chute de l'Empire. Mais il a fourni l'armature idéo-

logique aux classes qui se sont élevées sur ses ruines. « Le clergé de l'Orient et de l'Occident condamna même le plus léger prêt à intérêt. » (85). Il prenait ainsi en mains les intérêts de la nouvelle classe possédante dont toutes les richesses provenaient uniquement de la terre. La raison essentielle de la faillite du christianisme « prolétarien » et du triomphe du christianisme « fasciste » doit être recherchée dans l'état arriéré du mode de production de cette époque. Les conditions économiques n'étaient pas encore mûres pour le triomphe du communisme. Les luttes de classe du IIe et du IIIe siècle n'aboutirent à aucun résultat pour les masses populaires (86).

Cela ne signifie pas que les classes pauvres aient accepté le triomphe du catholicisme sans résistance. L'abondance des hérésies constitue la meilleure preuve du contraire. Si l'Eglise officielle persécutait avec une telle fureur ces hérésies, c'est qu'elles représentaient, tout au moins en partie, les intérêts des classes pauvres. Un auteur du IVe siècle écrit de Constantinople : « Cette ville, dit-il, est pleine d'esclaves et de gens de métier qui sont tous de profonds théologiens et qui prêchent dans les boutiques et dans les rues. Priez un homme de vous changer une pièce d'argent, il vous apprendra en quoi le Fils diffère du Père. Demandez à un autre le prix d'un pain, il vous répondra que le Fils est inférieur au Père. Informez-vous si le bain est prêt, on vous dira que le Fils a été créé de rien. »

Comme nous l'avons vu, le christianisme fut d'abord l'idéologie des masses juives pauvres. Les premières églises se forment autour des synagogues. Les judéo-chrétiens avaient leur évangile propre qu'on nommait l'Evangile selon les Hébreux. Mais probablement assez rapidement, les judéo-chrétiens se fondirent dans la grande communauté chrétienne. Ils s'assimilèrent dans la grande masse des convertis.

Depuis le IIe siècle, époque de la grande extension du christianisme, on n'entend plus parler de la communauté juive d'Alexandrie. Il est probable que la plupart des Juifs alexan-

(85) GIBBON, *op. cit.*, tome II, pp. 196-7.

(86) Elles furent la manifestation de la décadence de l'économie romaine. Mais les classes inférieures n'étaient pas en mesure de se hisser au pouvoir. Une nouvelle classe possédante se servit de leur idéologie pour s'imposer. Un changement était nécessaire; il se fit à son profit exclusif. Il en est de même, *mutatis mutandis*, pour la « Révolution fasciste ».

drins sont entrés dans le giron de l'Eglise (87). L'Eglise alexandrine acquit pendant un certain temps l'hégémonie au sein de la religion nouvelle. Au concile de Nicée, c'est elle qui donne le ton aux autres communautés chrétiennes.

Mais si les couches paysannes du judaïsme embrassèrent avec ardeur l'enseignement de Jésus, il n'en fut pas de même de ses classes dominantes et commerçantes. Au contraire, elles persécutèrent avec ardeur la religion communiste primitive. Plus tard, quand le christianisme fut devenu la religion des grands propriétaires, quand ses tendances antiploutocratiques du début se furent limitées seulement au commerce et à l'usure, il est évident qu'alors aussi l'opposition des classes juives aisées ne perdit rien de son acuité. Au contraire, le judaïsme acquit de plus en plus conscience de son rôle propre. Malgré la décadence de l'Empire, le rôle du commerce fut loin d'être fini. Les classes dominantes ont toujours besoin des produits de luxe de l'Orient. Si les Juifs jouaient déjà un rôle important dans le commerce aux époques antérieures, ils deviennent de plus en plus les seuls intermédiaires entre l'Orient et l'Occident. Juif devient de plus en plus synonyme de marchand.

Le triomphe de l'économie naturelle et du christianisme permit donc d'achever le procès de sélection qui transforme les Juifs en classe commerçante. Vers la fin de l'Empire romain, il existe encore, certes, des groupes de Juifs dont l'occupation principale est l'agriculture ou l'élevage : en Arabie, en Babylonie, en Afrique du Nord. Les Juifs sont loin d'avoir disparu de Palestine. Contrairement à l'opinion des historiens et des idéologues idéalistes, les Juifs palestiniens n'ont pas été dispersés aux quatre coins de l'Univers par les Romains. Nous avons vu que la Diaspora avait eu d'autres causes. En 484, les empereurs eurent beaucoup de difficulté à réprimer une violente révolte des paysans samaritains. Au début du VIIe siècle, les Juifs se jettent sur Tyr et massacrent sa population (88). En 614, les bataillons juifs de Tibériade, de Nazareth et de la Galilée, aidèrent le roi perse à conquérir Jérusalem et y exterminèrent une multitude d'habitants. Encore au temps de l'invasion musulmane, les Juifs

(87) W. SCHUBART, *op. cit.*, p. 46.
(88) Samuel KRAUSS, *Sudien zur byzantinischen-jüdischen Geschichte,* Vienne, 1914.

constituaient, d'après Caro, le fond de la population palestinienne (89). La conquête musulmane produira ici des effets semblables à ceux qu'elle a eus dans tous les pays conquis.

La population, subjuguée, s'assimile progressivement aux conquérants. Tout comme l'Egypte perdit complètement son caractère propre sous la domination mahométane, la Palestine fut dépouillée définitivement de son caractère juif. Encore aujourd'hui, certains rites des paysans arabes de Palestine rappellent leur origine juive. Dans d'autres pays aussi, les groupes d'agriculteurs ou de pasteurs juifs sont soumis à une forte poussée assimilatrice et succombent tôt ou tard; et c'est là le phénomène essentiel de plus en plus perceptible par l'évolution historique. Seules, les communautés juives à caractère nettement commercial, nombreuses en Italie, en Gaule, en Germanie, etc. s'avèrent capables de résister à toutes les tentatives d'assimilation. Que reste-t-il des tribus juives pastorales d'Arabie, des agriculteurs juifs d'Afrique du Nord ? Rien, sauf des légendes. Au contraire, les colonies commerciales juives de la Gaule, de l'Espagne et de la Germanic, ne font que se développer et s'épanouir.

On ne peut donc dire que si les Juifs se sont conservés, ce n'est pas *malgré,* mais précisément *à cause* de leur dispersion. S'il n'y avait pas eu de Diaspora avant la chute de Jérusalem, si les Juifs étaient demeurés en Palestine, il n'y a aucune raison de croire que leur sort eût été différent de celui de toutes les nations antiques. Les Juifs, comme les Romains, les Grecs, les Egyptiens, se seraient mêlés aux nations conquérantes, auraient adopté leur religion et leurs mœurs. Si même les habitants actuels de la Palestine eussent continué à porter le nom de Juifs, ils eussent eu autant de commun avec les anciens Hébreux, que les habitants d'Egypte, de Syrie et de Grèce avec leurs ancêtres de l'Antiquité. Tous les peuples de l'Empire romain furent entraînés dans sa débâcle. Seuls, les Juifs se sont conservés parce qu'ils continuèrent à porter dans le monde barbare, qui a succédé à Rome, les vestiges du développement commercial qui avait caractérisé le monde antique. Après que le monde méditerranéen se fut disloqué, ils continuèrent à relier entre elles ses parties éparses.

(89) G. Caro, *Sozial- und Wirtschaftsgeschichte der Juden im Mittelalter und der Neuzeit,* 1908-1920.

D) Les Juifs après la chute de l'Empire romain

C'est donc bien la transformation de la nation juive en classe qui est à l'origine de la « conservation du judaïsme ». A l'époque de la ruine de l'Empire romain, leur rôle commercial ne cesse de prendre de l'importance. « Si les Juifs avaient déjà participé avant la chute de l'Empire romain au commerce mondial, ils atteignirent une prospérité plus grande encore après sa fin. » (90). Il est probable que les marchands syriens, dont on parle à la même époque, étaient aussi juifs. Cette confusion était fréquente dans l'Antiquité. Ovide parle, par exemple, du « jour peu propre aux affaires, où revient, chaque semaine, la fête célébrée par les Syriens de Palestine » (91).

Au IVe siècle, les Juifs appartenaient aux couches aisées et riches de la population... Chrysostome dit des Juifs qu'ils possèdent de grandes sommes d'argent et que les Patriarches rassemblent des trésors immenses. Il parle des richesses des Juifs comme d'un fait que les contemporains connaissent bien (92).

Pour de longs siècles, les Juifs seront les uniques intermédiaires commerciaux entre l'Orient et l'Occident. Le centre de la vie juive s'établit de plus en plus en Espagne et en France. Le maître de poste arabe, Ibn Khordâdhbeh (IXe siècle), parle dans son livre des routes des Juifs radamites qui, dit-il, « parlent le persan, le romain, l'arabe, les langues franque, espagnole et slave. Ils voyagent d'Occident en Orient et d'Orient en Occident, tantôt par terre et tantôt par mer. Ils apportent de l'Occident des eunuques, des femmes esclaves, des garçons, de la soie, des pelleteries et des épées. Ils s'embarquent dans le

(90) L. BRENTANO, *Eine Geschichte der wirtschaftlichen Entwicklung Englands,* Jena, 1927-1929, p. 361.

(91) Si même ces Syriens ne sont pas juifs, c'est un fait qu'on n'en parle plus à l'époque carolingienne. Il est possible qu'ils se soient fondus dans les communautés commerciales juives, à moins qu'ils n'aient disparu complètement pour d'autres causes. A l'époque carolingienne, « Juif » est parfaitement synonyme de « marchand ».

(92) Rabbin Dr. L. LUCAS, *Zur Geschichte der Juden in vierten Jahrhundert,* Berlin, 1910.

« A Antioche, saint Jean Chrysostome montre les Juifs occupant les premières positions commerciales de la cité, faisant suspendre toutes les affaires quand ils célèbrent leurs fêtes. » C. JANNET, *Les Grandes Epoques de l'Histoire économique,* p. 137.

pays des Francs, sur la mer Occidentale et se dirigent vers Faramâ (Peluse)... Ils se rendent dans le Sind, l'Inde et la Chine. A leur retour, ils se chargent de musc, d'aloès, de camphre, de cannelle et d'autres produits des contrées orientales. Quelques-uns font voile vers Constantinople, afin d'y vendre leurs marchandises; d'autres se rendent dans le pays des Francs ».

C'est sûrement à leurs importations que se rapportent les vers de Théodulphe relatifs à la richesse de l'Orient. L'Espagne est encore mentionnée dans le texte d'une formule de Louis le Pieux à propos du Juif Abraham de Saragosse... Les Juifs sont donc les pourvoyeurs d'épices et d'étoffes précieuses. Mais on voit par les textes d'Agobard qu'ils vendent aussi du vin. Ils s'occupent, au bord du Danube, du commerce du sel. Au xe siècle, des Juifs possèdent des salines près de Nuremberg. Ils font aussi le commerce d'armes. En outre, ils exploitent les trésors des églises. Mais leur grande spécialité c'est le commerce d'esclaves. Quelques-uns se vendent dans le pays mais la majorité est exportée en Espagne. « Juif » et « marchand » deviennent des termes synonymes (93).

Ainsi, il est dit dans un édit du roi Louis : « Des marchands, c'est-à-dire des Juifs et d'autres marchands, d'où qu'ils viennent, de ce pays ou d'autres pays, doivent payer une taxe juste soit pour des esclaves soit pour d'autres marchandises, de même qu'il en était d'usage sous d'autres rois. » (94).

Il est indubitable qu'à l'époque carolingienne, les Juifs étaient les principaux intermédiaires entre l'Orient et l'Occident. Leur position déjà prédominante dans le commerce à l'époque du déclin de l'Empire romain, les a bien préparés à ce rôle. On les traitait alors à l'égal des citoyens romains. Le poète Rutilius se plaignait que la nation vaincue opprimait les vainqueurs (95).

Au milieu du IVe siècle, des commerçants juifs s'étaient fixés à Tongres et à Tournai. Les évêques entretenaient les meilleures relations avec eux et encourageaient fortement leur commerce. Sidoine Apollinaire priait l'évêque de Tournai (en 470) de les

(93) Henri PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, 2e éd., p. 237.
(94) Dr. Julius BRUTZKUS, *Der Handel der westeuropäischen Juden mit dem mittelalterlichen Kiew* (en yiddish), dans *Schriften für Wirschaft und Statistik*, 1928.
(95) *De reditu suo*, I, 398; cf. G. B. DEPPING, *Les Juifs dans le Moyen Age*, Paris, 1834, p. 18.

accueillir favorablement, étant donné que « ces gens faisaient habituellement de belles affaires » (96).

Au VI[e] siècle, Grégoire de Tours parle des colonies de Juifs à Clermont-Ferrand et à Orléans. Lyon possédait également à cette époque, une nombreuse population de commerçants juifs (97). L'archevêque de Lyon Agobard, dans sa lettre *de Insolentia Judæorum,* se plaint que les Juifs vendent des esclaves chrétiens en Espagne. Le moine Aronius, au VIII[e] siècle, mentionne un Juif habitant le pays des Francs, qui rapportait des choses précieuses de Palestine (98).

Il est donc évident qu'en France, dans les premiers siècles du Moyen Age, les Juifs sont essentiellement commerçants (99). En Flandre, où les Juifs habitaient depuis les invasions des Normands et jusqu'à la première croisade, le commerce se trouvait entre leurs mains (100). Vers la fin du IX[e] siècle, il y avait à Huy une grande communauté juive. Les Juifs y occupaient une position importante et faisaient un commerce florissant... En 1040, à Liège, ils tenaient le commerce entre leurs mains (101). En Espagne, « tout le commerce extérieur était exploité par eux. Ce commerce s'étendait sur toutes les denrées du pays : vins, huiles, minéraux. Les étoffes et les épices leur arrivaient du Levant. Il en était de même dans les Gaules » (102).

Les Juifs de Pologne et de Petite Russie, se rendaient également en Europe occidentale pour y vendre des esclaves, des fourrures et du sel et pour y acheter toutes sortes d'étoffes. On lit dans une source hébraïque du XII[e] siècle que les Juifs achetaient sur les marchés rhénans, de grandes quantités d'étoffes de Flandre, pour les échanger en Russie contre des fourrures. Le commerce juif entre Mayence et Kiev, « la place

(96) S. ULLMANN, *Histoire des Juifs en Belgique jusqu'au XVIII[e] siècle,* Anvers, s.d., pp. 9-10.
(97) H. PIRENNE, *Les villes au Moyen Age,* p. 313.
(98) I. SCHIPPER, *Anfänge des Kapitalismus bei den abenländischen Juden im früheren Mittelalter,* 1907.
(99) H. SÉE, *Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France,* Paris, 1929, p. 91.
(100) VERHOEVEN, *Algemeene Inleiding tot de Belgische Historie,* cité par ULLMANN, *op. cit.,* p. 8.
(101) ULLMANN, *op. cit.,* pp. 12-14.
(102) BÉDARRIDE, *Les Juifs en France, en Italie, en Espagne,* p. 53.

du commerce la plus importante de la plaine du Sud » (103), était très intense (104).

Il y avait certainement une importante colonie commerciale de Juifs à cette époque à Kiev, puisqu'on lit dans une chronique de 1113 que « pour décider Monomaque à venir le plus tôt à Kiev, les habitants de cette ville lui firent savoir que la population s'apprête à piller les Boïars et les Juifs » (105).

Le voyageur arabe Ibrahim Al-Tartoushi témoigna également de l'ampleur du commerce juif entre l'Europe et l'Orient. Il écrit en 973, visitant Mayence : « Il est merveilleux que sur un point aussi éloigné de l'Occident, on trouve de telles quantités d'épices provenant de l'Orient le plus éloigné. » Dans l'histoire mise sous le nom du juif Ben Gourion, dans l'œuvre du géographe arabo-persan Qazwini et la relation de voyage du juif espagnol Ibrahim ibn Iakov, du xe siècle, on mentionne le prix du blé à Cracovie et à Prague, et des mines de sel appartenant aux Juifs (106). D'après Gumplowicz, les Juifs étaient les seuls intermédiaires entre les bords de la Baltique et l'Asie. Un vieux document caractérise ainsi les Khazars, peuplade mongole de la mer Caspienne, convertie au judaïsme : « Ils n'ont pas d'esclaves de la terre parce qu'ils achètent tout au moyen de l'argent (107). Itil, la capitale des Khazars, était un grand centre commercial d'où partait le trafic des marchandises aboutissant à Mayence.

Le converti Herman raconte, dans un écrit autobiographique, que lorsqu'il était encore juif, à l'âge de 20 ans (à peu près en 1127), il voyageait régulièrement de Cologne à Mayence pour s'occuper des affaires commerciales, car « tous les Juifs s'occupent du commerce » (siquidem omnes judaei negotiationi inserviunt).

Les paroles du Rabbin Eliezer ben Natan sont aussi caractéris-

(103) H. Pirenne, *op. cit.*
(104) Dr. Julius Brutzkus, *op. cit.*
(105) *Idem.*
(106) Schipper, *Anfänge des Kapitalismus bei den abendländischen Juden.*
(107) Dr. Julius Brutzkus, *Di Geshikhte fun di Bergyiden oyf kavkaz* (Histoire des Juifs montagnards au Caucase), en yiddish, dans *Historishe Shriften fun Yivo* (*Yivo Studies in History*), t. 2, Wilno, 1937, pp. 26-42, résumé anglais, pp. VI-VII.

tiques pour l'époque : « Le commerce, mais c'est là notre moyen de subsistance principal. » (108).

Les Juifs constituent « la seule classe dont la subsistance est due au négoce. Ils sont en même temps, par le contact qu'ils conservent les uns avec les autres, le seul lien qui subsiste entre l'Orient et l'Occident ». (109).

La situation des Juifs dans la première moitié du Moyen Age est donc extrêmement favorable. Les Juifs sont considérés comme faisant partie des classes supérieures de la société et leur situation juridique ne s'éloigne pas sensiblement de celle de la noblesse. Sous Charles le Chauve, l'édit de Pîtres (864) punit la vente de l'or ou de l'argent impurs par le fouet, lorsqu'il s'agit de serfs ou de corvéables, et d'une amende d'argent quand il s'agit de Juifs ou d'hommes libres (110). « Les Juifs remplissaient alors un rôle qui répondait à une urgente nécessité économique, que personne d'autre ne pouvait satisfaire : la profession commerciale » (111). Les historiens bourgeois ne voient généralement pas de grande différence entre le commerce et l'usure antiques ou moyenâgeux et le capitalisme à notre époque. Cependant, il y a entre le commerce médiéval et l'usure qui lui est liée, au moins autant de distance qu'entre le grand propriétaire capitaliste travaillant pour le marché et le seigneur féodal; entre le prolétaire moderne et le serf ou l'esclave. Le mode de production dominant, à l'époque de la prospérité commerciale des Juifs, était féodal. On produisait essentiellement des valeurs d'usage et non pas des valeurs d'échange. Chaque domaine se suffisait à soi-même. Seuls, certains produits de luxe : épices, étoffes précieuses, etc., étaient l'objet d'un échange. Les seigneurs cédaient une partie des produits bruts de leurs terres contre ces marchandises rares venant de l'Orient.

La société féodale, basée sur la production des valeurs d'usage

(108) I. SCHIPPER, *Yidishe Geschikhte (Wirtschaftsgeshikhte)*, Varsovie, 1930 (en yiddish), tome II, p. 45.

(109) Henri PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, p. 153.

(110) Les Juifs sont même mieux protégés que les nobles par le privilège accordé à ceux de Spire par Henri IV (1090). Le chroniqueur polonais du XII[e] siècle, Vincenti Kadlubek, nous apprend que la même peine, la « septuaginta », qui était fixée pour lèse-majesté ou pour le blasphème, était appliquée aux assassins des Juifs. En 966, l'évêque de Vérone se plaignait que lors de batailles entre clercs et Juifs, les premiers étaient punis d'une amende triple à celle que devaient payer les Juifs.

(111) W. ROSCHER, *Die Juden im Mittelalter*, p. 324.

et le « capitalisme » dans sa forme primitive commerciale et usuraire, ne s'excluent pas mais se complètent. « Le développement autonome et prédominant du capital comme capital commercial correspond à un système de production dans lequel le capital ne joue aucun rôle, et à ce point de vue on peut dire qu'*il est en raison inverse du développement économique de la société...* Aussi longtemps que le capital commercial assure l'échange des produits de communautés peu développées, il réalise non seulement en apparence, mais presque toujours en réalité, des profits exagérés et entachés de fraude. Il ne se borne pas à exploiter la différence entre les coûts de production des divers pays, en quoi il pousse à l'égalisation des valeurs des marchandises, mais il s'approprie la plus grande partie de la plus-value. Il y parvient en servant d'intermédiaire entre les communautés qui produisent avant tout des valeurs d'usage et pour qui la vente de ces produits à leur valeur est d'une importance secondaire, ou en traitant avec des maîtres d'esclaves, des seigneurs féodaux, des gouvernements despotiques, qui représentent la richesse jouisseuse... (112). Tandis que le capital commercial ou bancaire moderne n'est, économiquement parlant, qu'un appendice du capital industriel et ne fait que s'approprier une partie de la plus-value créée dans le procès de la production capitaliste, le capital commercial et usuraire réalise ses bénéfices en exploitant la différence entre les coûts de production des divers pays, en s'appropriant une partie de la plus-value extorquée à leurs serfs par les seigneurs féodaux. « C'est toujours la même marchandise en quoi l'argent se convertit dans la première phase et qui dans la seconde phase se convertit en plus d'argent. » (113).

Le marchand juif n'investit pas de l'argent dans la production comme le fera, quelques siècles plus tard, le marchand des grandes villes médiévales. Il n'achète pas des matières premières, il ne finance pas les artisans drapiers. Son capital commercial n'est que l'intermédiaire entre des productions qu'il ne domine pas et dont il ne crée pas les conditions (114).

Au commerce se lie intimement le prêt à intérêt, l'usure. Si

(112) Karl MARX, *Das Kapital,* III, Bd., Berlin, 1953, pp. 359, 362-3; cf. la trad. française, livre III, t. 1, Paris, Ed. sociales, 1957, pp. 336-339.
(113) Karl MARX, *Le Capital,* livre III.
(114) Karl MARX, *op. cit.,* livre III, p. 362 (éd. allemande, Berlin, 1953); t. 1, p. 338 (trad. française, Paris, 1957).

la richesse accumulée dans les mains de la classe féodale implique le luxe et le commerce qui sert à le procurer, le luxe à son tour, devient le signe distinctif de la richesse. Au début, le surproduit accumulé permet au seigneur l'acquisition des épices, des tissus orientaux, des soieries; plus tard, tous ces produits deviennent les attributs de la classe dominante. L'habit commence à faire le moine. Et lorsque les revenus ordinaires ne permettent pas de mener le train de vie qui devient habituel à la classe des propriétaires, il faut emprunter. Un deuxième personnage s'ajoute au marchand : l'usurier. Généralement, à cette époque le second personnage ne fait qu'un avec le premier. Seul le marchand dispose des écus nécessaires au riche dissipateur noble. Mais ce n'est pas seulement le seigneur qui a recours à l'usurier. Quand le roi a besoin de réunir une armée immédiatement et que le produit normal des impôts ne suffit pas, il est obligé de s'adresser à l'homme aux écus. Lorsque le paysan, par suite d'une mauvaise récolte, d'une épidémie ou du poids exorbitant des taxes, des impôts et des servitudes, ne peut plus s'acquitter de ses charges; quand il a mangé ses semences, quand il ne peut plus renouveler les instruments de travail usés, il doit emprunter ce qui lui est nécessaire chez l'usurier.

Le trésor de l'usurier est donc indispensable à une société à base d'économie naturelle; il constitue la réserve où puise la société lorsque diverses circonstances accidentelles interviennent. « Le capital productif d'intérêts, le capital usuraire, si nous lui appliquons le nom qui correspond à sa forme primitive, appartient, avec son frère, le capital commercial, aux formes antédiluviennes du capital, aux formes antérieures de loin à la production capitaliste et qui se retrouvent dans les organisations les plus différentes de la société.» (115).

(115) Karl MARX, *Le Capital,* livre III (*Das Kapital,* III, Berlin, 1953, p. 641; trad. franç., livre III, t. 2, Paris Ed. sociales, 1959, p. 253). « Que les Juifs allemands prêtaient sur gages déjà avant la première croisade, cela est indiscutable. Quand en 1107, l'évêque Herman de Prague mit en gage chez les Juifs de Ratisbonne des magnifiques draperies d'église pour la somme de 500 marks d'argent, il est difficile de croire que ce fut là la première opération de crédit de ce genre. Du reste, un document hébraïque témoigne que le prêt sur gage était habituel aux Juifs allemands de ce temps. Mais à cette époque, le crédit ne constituait pas encore une profession indépendante, il était étroitement lié au commerce. » CARO, *op. cit.,* p. 197.

Souvent les rois et les grands seigneurs engageaient chez les Juifs les produits des impôts et des taxes. Et c'est ainsi que nous voyons apparaître des Juifs dans le rôle de fermiers d'impôts, de percepteurs de taxes (116). Les ministres des Finances des rois du haut Moyen Age, étaient souvent juifs. En Espagne, jusqu'à la fin du XIVe siècle, les grands banquiers juifs étaient en même temps les fermiers d'impôts. En Pologne, les « rois confiaient aux Juifs les fonctions importantes de l'administration financière de leurs domaines... Sous Casimir le Grand et Ladislas Jagellon, on n'affermait pas seulement aux Juifs les impôts publics, mais aussi des sources de revenus aussi importants que la monnaie et les salines royales. Ainsi par exemple, on sait que le « Rothschild » de Cracovie, Levko, le banquier de trois rois polonais, a affermé, dans la deuxième moitié du XIVe siècle, les fameuses salines de Wieliczka et de Bochia, et qu'il administrait aussi l'hôtel des monnaies de Cracovie » (117).

Aussi longtemps que dominait l'économie naturelle, les Juifs lui étaient indispensables. C'est son déclin qui donnera le signal des persécutions contre les Juifs et compromettra pour longtemps leur situation.

(116) « Les banquiers se chargeaient aussi d'opérer la recette des grandes propriétés seigneuriales. Ils faisaient en quelque sorte fonction de régisseurs et d'intendants. »

G. d'AVENEL, *Histoire économique de la Propriété,* etc., Paris, 1886-1920, tome I, p. 109.

(117) I. SCHIPPER, *Yidishe Geschikhte,* tome IV, p. 224.

CHAPITRE III

LA PÉRIODE DE L'USURIER JUIF

Jusqu'au XIe siècle, le régime économique qui dominait en Europe occidentale, se caractérisait par l'absence d'une production destinée à l'échange. Les quelques villes qui subsistaient de l'époque romaine, remplissaient principalement des fonctions administratives et militaires. Toute la production était uniquement destinée à la consommation locale et les domaines seigneuriaux se suffisant à eux-mêmes, entraient seulement en contact avec le vaste monde par les marchands juifs qui s'aventuraient dans ces parages (1). Le rôle joué par les Européens dans le commerce ne pouvait être que passif.

Mais avec le temps, l'importation des marchandises orientales augmentant toujours, on a intérêt à produire directement pour l'échange. Le développement commercial stimule ainsi la production indigène. La production des valeurs d'usage cède progressivement la place à la production des valeurs d'échange.

Tous les produits indigènes ne sont pas recherchés en Orient. La production des valeurs d'échange se développe d'abord là où diverses conditions sont réunies pour la fabrication ou l'extraction de certaines marchandises particulièrement prisées à l'étranger, des *produits des monopoles*. Ainsi, les laines d'Angleterre, les draps de Flandre, le sel de Venise, les cuivres dinantais, etc. Là, dans ces endroits privilégiés, se développent rapidement « ces industries spécialisées dont les produits ont tout de

(1) « Le domaine doit avoir en soi tout ce qui est nécessaire à la vie. Il doit autant que possible, ne rien acheter en dehors et ne pas appeler d'échanges. Il est à lui seul un petit monde et doit se suffire à lui-même. » FUSTEL de COULANGES, *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France*, Paris, 1888-1892, tome IV, p. 45.

suite débordé, grâce au commerce au-delà des lieux d'origine » (2).

De passif, le commerce devient actif. Les draps de Flandre, les tissus de Florence partent à la conquête du vaste monde. Etant particulièrement recherchés, ces produits sont ainsi source d'énormes bénéfices. Cette rapide accumulation de richesses rend possible un développement accéléré de la classe marchande indigène. Ainsi, le sel fut entre les mains des Vénitiens un puissant moyen de s'enrichir et de tenir les peuples dans la sujétion. Dès l'origine, ces insulaires avaient fait, dans leurs lagunes, un sel qui fut recherché par tous les peuples situés dans l'Adriatique et qui valut à Venise des privilèges de commerce, des faveurs et des traités (3).

Aussi longtemps que l'Europe vécut sous le régime de l'économie naturelle, l'initiative du trafic commercial appartint aux marchands venus de l'Orient, principalement aux Juifs. Seuls, quelques colporteurs, quelques humbles fournisseurs des châteaux de nobles et du clergé parviennent à se détacher de la masse humble des serfs rivés à la glèbe. Mais le développement de la production indigène rend possible la formation rapide d'une classe puissante de marchands indigènes. Issus des artisans, ils se les subordonnent en mettant la main sur la distribution des matières premières (4). Contrairement au commerce mené par les Juifs, nettement séparé de la production, le commerce indigène est essentiellement basé sur l'industrie.

Partout le développement industriel va de pair avec l'extension commerciale. « Venise eut l'avantage d'être à la fois une des villes les plus commerçantes et les plus industrielles du monde. Ses fabriques servaient merveilleusement ses négociants dans leurs relations avec l'Orient. Venise et les villes voisines furent remplies de fabriques de toute espèce. » (5). « En Italie

(2) Henri PIRENNE, *Anciennes Démocraties des Pays-Bas,* p. 114.
« Les cuivres dinantais ou les draps flamands semblent avoir dû à une réputation méritée, d'avoir franchi l'étroite enceinte du marché urbain. » M. ANSIAUX, *Traité d'Economie politique,* p. 276.

(3) G. B. DEPPING, *Histoire du commerce entre l'Europe et le Levant,* p. 182.

(4) Chez les drapiers, qui travaillent parfois pour des marchés lointains, on voit des marchands se différencier de la masse des artisans : ce sont les marchands drapiers. H. SÉE *Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France,* p. 102.

(5) G. B. DEPPING, *op. cit.,* p. 184.

comme en Flandre, le commerce de terre, par lequel il se prolonge, a pour conséquence l'activité des ports : Venise, Pise et Gênes ici; Bruges là-bas. Puis, derrière eux se développent les villes industrielles : les communes lombardes et Florence, d'une part; de l'autre, Gand, Ypres, Lille, Douai, et plus loin, Valenciennes, Bruxelles. » (6).

L'industrie lainière devint la base de la grandeur et de la prospérité des villes médiévales. Les draps et les tissus constituaient les marchandises les plus importantes sur les foires du Moyen Age (7). Par là apparaît aussi la différence profonde entre le capitalisme médiéval et le capitalisme moderne ; celui-ci reposant sur une formidale révolution des moyens de production, celui-là uniquement basé sur le développement de la production des valeurs d'échange.

L'évolution échangiste de l'économie médiévale s'avéra fatale pour les positions des Juifs dans le commerce. Le marchand juif, important des épices en Europe et exportant des esclaves, est remplacé par de respectables commerçants chrétiens auxquels l'industrie urbaine fournit le principal aliment de leur négoce.

Cette classe commerçante indigène se heurte violemment aux Juifs, détenteurs d'une position économique surannée, héritée d'une période antérieure de l'évolution historique.

La contradiction croissante entre le commerce « chrétien » et juif se ramène donc à l'opposition de deux régimes : celui de l'économie échangiste et celui de l'économie naturelle. C'est donc le développement économique de l'Occident qui détruisit la fonction commerciale des Juifs, basée sur l'état arriéré de la production (8).

Le monopole commercial des Juifs déclinait à mesure que se développaient les peuples dont l'exploitation l'alimentait. « Des siècles durant, les Juifs furent les tuteurs commerciaux des peuples nouveaux. Rôle dont ces derniers ne méconnaissaient pas l'utilité. Mais toute tutelle devient incommode lorsqu'elle se prolonge. Des peuples entiers s'émancipent, tout comme les hommes, et non sans lutte, de la tutelle d'autres peuples. » (9).

(6) Henri PIRENNE, *Histoire de l'Europe*, p. 166.
(7) M. WEBER, *Wirtschaftsgeschichte*, München et Leipzig, 1923, p. 142.
(8) W. ROSCHER dit : « Plus s'élevait la culture économique générale et plus la situation des Juifs empirait. »
(9) W. ROSCHER, *op. cit.*, p. 129.
« La loi d'après laquelle le développement autonome du capital com-

Avec le développement de l'économie échangiste en Europe, la croissance des villes et de l'industrie corporative, les Juifs sont évincés progressivement des positions économiques qu'ils occupaient (10). Cette éviction est accompagnée d'une lutte farouche de la classe commerçante indigène contre les Juifs. Les croisades qui furent aussi l'expression de la volonté des villes marchandes de se frayer un chemin vers l'Orient, leur fournissent l'occasion de violentes persécutions et sanglants massacres contre les Juifs. A partir de cette époque, la situation des Juifs dans les villes de l'Europe occidentale est définitivement compromise.

Au début, la transformation économique n'atteint que certains centres urbains importants. Les domaines seigneuriaux sont très peu affectés par ce changement et le système féodal continue à y fleurir. Partant, la carrière de la richesse juive n'est pas encore terminée. Les domaines seigneuriaux offrent encore un champ d'action important aux Juifs. Mais maintenant, le capital juif, principalement commercial à l'époque précédente, devient presque exclusivement usuraire. Ce n'est plus le Juif qui fournit au seigneur les marchandises orientales, mais pendant un certain temps, c'est encore lui qui avance de l'argent pour ses dépenses. Si dans la période précédente, « Juif » était synonyme de « marchand », il commence de plus en plus à s'identifier avec « usurier » (11).

Il va sans dire que prétendre, comme le font la plupart des

mercial est en raison inverse du développement de la production capitaliste se vérifie le plus clairement chez les peuples dont le commerce était un commerce d'intermédiaires. » Karl MARX, *Le Capital,* livre III, p. 360 (éd. allemande, Berlin, 1953); t. 1, p. 337 (trad. fr., Paris, 1957).

(10) A. SCHULTE, dans sa *Geschichte des mittelalterlichen Handels und Verkehrs zwischen Westdeutschland und Italien,* Leipzig, 1900, prétend que les Juifs n'ont pas essayé de se lier avec les artisans comme le faisaient les entrepreneurs chrétiens et, perdant par là leurs positions commerciales, ont dû s'occuper exclusivement du crédit. Cette remarque est fort intéressante. Elle montre l'essentiel du problème : la liaison du commerce chrétien avec l'industrie et le manque de ce lien de la part du commerce juif.

(11) Dans une étude consacrée aux Juifs d'une ville allemande, Halberstadt, Max Köhler dit qu'« à partir du XIIIe siècle, la profession la plus importante des Juifs de Halberstadt semble être l'usure. Max KÖHLER, *Beiträge zur neueren jüdischen Wirtschaftsgeschichte Die Juden in Halberstadt und Umgebung bis zur Emanzipation,* Berlin, 1927.

M. CUNOW dit dans son *Allgemeine Wirtschaftsgeschichte* (tome III, p. 45) : « Malgré le fait que les conditions économiques de la noblesse

historiens, que les Juifs ont commencé à s'occuper du crédit seulement après leur éviction du commerce, est une grossière erreur. Le capital usuraire est frère du capital commercial. Dans les pays d'Europe orientale, où il n'y eut pas d'élimination des Juifs du commerce, on rencontre, comme nous le verrons plus tard, un nombre respectable d'usuriers juifs (12). En réalité, l'éviction des Juifs du commerce a eu pour conséquence de les cantonner dans une des professions qu'ils avaient déjà pratiquées auparavant.

Le fait que les Juifs aient possédé, à différentes époques, des propriétés terriennes ne peut servir d'argument sérieux en faveur de la thèse traditionnelle des historiens juifs. Loin de constituer une preuve de la multiplicité des occupations des Juifs, la propriété juive doit être considérée comme fruit de leurs opérations usuraires et commerciales (13).

Dans les livres commerciaux du Juif français Heliot, de Franche-Comté, qui vécut au début du XIV[e] siècle, nous trouvons des vignobles mentionnés parmi ses propriétés. Mais il ressort

allaient toujours en s'aggravant, ses jeux militaires, ses orgies, ses fêtes, ses magnifiques tournois, ne cessaient de prendre de l'extension au XIV[e] siècle. Les chevaliers pauvres considéraient aussi qu'il était de leur devoir d'y prendre part. Comme les moyens pécuniaires nécessaires à cet effet leur faisaient défaut, ils s'endettaient chez les Juifs dont la principale occupation était le prêt à intérêt... »

(12) L'exemple de la Pologne prouve encore la puérilité du schéma habituel des historiens juifs qui prétendent expliquer la fonction commerciale ou usuraire des Juifs par les persécutions. Qui avait donc interdit aux Juifs de Pologne de devenir agriculteurs ou artisans ? Bien avant les premières tentatives des villes polonaises de lutter contre les Juifs, tout le commerce et toute la banque de ce pays reposaient déjà entre leurs mains.

(13) Cette conception fausse des historiens juifs trouve son pendant dans l'affirmation selon laquelle les Juifs durent abandonner leur « profession agricole » par suite d'interdictions légales. « Il est faux de penser qu'il était interdit aux Juifs de posséder la terre. Là où nous trouvons, dans les villes médiévales, des Juifs faisant des affaires, ils sont aussi en possession de leur propres maisons. Ils possèdent également des terrains sur le territoire de la ville. A vrai dire, il ne semble pas qu'ils aient cultivé quelque part ces terrains. Aussitôt qu'une terre passait en leurs mains comme gage, ils s'efforçaient de la vendre. Ce n'est pas parce qu'il leur était interdit de la garder mais simplement parce qu'ils n'en éprouvaient pas le désir. Nous trouvons cependant souvent, dans les registres, des vignobles et des vergers appartenant aux Juifs. Les produits de ces terres pouvaient être facilement vendus. » H. CUNOW, *Allgemeine Wirtschaftsgeschichte,* tome III, p. 110.

clairement de ses livres que ces vignobles ne constituaient pas pour Heliot la base d'une profession agricole : ils étaient le produit de ses opérations mercantiles. Lorsque, en 1360, le roi de France eut invité à nouveau les Juifs sur son territoire, le représentant des Juifs, un certain Manassé, souleva le problème de la protection royale pour les vignobles et les bêtes qui passeraient aux mains des Juifs comme gages non libérés. En Espagne, lors de grandes disputes théologiques entre Juifs et chrétiens, ces derniers reprochent aux Juifs de s'être enrichis grâce à leurs opérations « d'usure. Ils se sont emparés des champs et des bêtes... Ils possèdent les trois quarts des champs et des terrains d'Espagne » (14).

Les propriétés nobles passant aux mains des Juifs sont un fait courant à cette époque. Tel le village de Strizov, en Bohême, ayant appartenu à deux nobles et attribué en paiement de dettes aux Juifs Fater et Merklin (1382). Le village Zlamany Ujezd, en Moravie, alloué au Juif Aron de Hradic; le village Neverovo, en Lituanie, attribué au Juif Levon Salomic, etc.

Aussi longtemps que la propriété foncière des Juifs ne constituait pour eux qu'un objet des spéculations, elle ne pouvait avoir qu'un caractère extrêmement précaire parce que la classe féodale parvint très tôt à imposer l'interdiction d'engager des propriétés immobilières chez les Juifs.

Il en fut autrement là où il se produisait une véritable mutation économique et sociale, là où les Juifs abandonnaient leurs affaires pour devenir de véritables propriétaires terriens. Il fallait que, tôt ou tard, ils changeassent également de religion.

Au début du XVe siècle, un Juif du nom de Woltschko étant devenu propriétaire de plusieurs villages, le roi de Pologne s'efforçait absolument de l'amener à « reconnaître son aveuglement et à se joindre à la sainte religion chrétienne ». Ce fait est significatif, car les rois de Pologne protégeaient avec sollicitude la religion juive. Jamais l'idée ne leur serait venue de convertir au christianisme des marchands ou des banquiers juifs. Mais un propriétaire terrien juif au Moyen Age ne pouvait constituer qu'une anomalie.

(14) I. SCHIPPER, *Yidishe Geschikhte* (*Wirtschaftsgeschikhte*). « Les Juifs formaient une classe sociale très puissante par les richesses acquises dans l'industrie, le commerce et spécialement les opérations bancaires. » R. BALLESTER, *Histoire d'Espagne*, trad. fr., Paris, 1938, p. 154.

Ceci est généralement vrai en ce qui concerne l'usurier chrétien.

Ce problème n'a naturellement rien de commun avec les niaiseries raciales. Il est clair qu'il est complètement inepte de prétendre, avec Sombart, que l'usure constitue une qualité spécifique de la « race juive ». L'usure, qui joue, comme nous l'avons vu, un rôle important dans les société précapitalistes, est presque aussi vieille que l'humanité et a été pratiquée par toutes les races et nations. Il suffit de rappeler le rôle prédominant joué par l'usure dans les sociétés grecque et romaine (15).

Prétendre que les Juifs ont pratiqué l'usure en raison de leurs dispositions raciales, c'est renverser les données du problème. Ce n'est pas par les capacités « innées » ou l'idéologie d'un groupe social qu'il faut expliquer sa position économique. C'est, au contraire, sa position économique qui explique ses capacités et son idéologie. La société médiévale n'a pas été divisée en seigneurs et en serfs, parce que chacun de ces groupes possédait à l'origine des dispositions spécifiques pour le rôle économique qu'il devait jouer. L'idéologie et les capacités de chaque classe se sont formées lentement en fonction de leurs positions économiques.

Il en est de même des Juifs. Ce n'est pas leur disposition « innée » au commerce qui explique leur position économique, c'est leur position économique qui explique leurs dispositions au commerce. Les Juifs constituent d'ailleurs un conglomérat racial très hétérogène. Ils ont absorbé, au cours de leur histoire, une multitude d'éléments ethniques non sémitiques. En Angleterre, le « monopole de l'usure leur apportait de telles richesses qu'on indique des chrétiens qui sont passés au judaïsme pour participer au monopole de prêt juif » (16). Le judaïsme constitue donc bien le résultat d'une sélection sociale et non pas une « race ayant des dispositions innées pour le commerce ». Mais la primauté du facteur économique et social n'exclut pas, loin s'en faut, l'influence du facteur psychologique.

Tout comme il est enfantin de voir dans la position économique

(15) « Nous voyons, dans les lettres de Cicéron, que le vertueux Brutus prêtait son argent en Chypre, à 48 pour cent. » A. SMITH, *The Wealth of Nations,* t. I, p. 84 (éd. Everyman's Library).

(16) L. BRENTANO, *Eine Geschichte der wirtschaftlichen Entwicklung Englands.*

du judaïsme le résultat des « dispositions des Juifs », il est puéril de la considérer comme le fruit des persécutions et d'interdictions légales d'exercer d'autres professions que le commerce ou l'usure. « Dans de nombreux écrits sur la vie économique des Juifs au Moyen Age, il est dit qu'ils furent exclus, dès le début, de l'artisanat, du trafic des marchandises et qu'il leur était interdit de posséder des propriétés foncières. Ce n'est là qu'une fable. En fait, au XII[e] siècle et au XIII[e] siècle, habitant dans presque toutes les grandes villes de l'Allemagne de l'Ouest, ils demeuraient parmi les chrétiens et ils jouissaient des mêmes droits civiques que ces derniers... A Cologne, pendant toute une période, les Juifs avaient même possédé le droit d'obliger un chrétien, qui avait une réclamation à adresser à un Juif, de comparaître devant des juges juifs pour être jugé selon le droit hébraïque...

Il est tout aussi faux de prétendre que les Juifs ne pouvaient point être admis dans les corporations artisanales. Certes, plusieurs corporations n'admettaient pas ce qu'on appelait « les enfants juifs » (Juden Kinder), comme apprentis, mais ce n'était pas le cas pour toutes les corporations. L'existence d'orfèvres juifs, même à l'époque où les règlements corporatifs devinrent beaucoup plus sévères, le prouve à suffisance. Il y avait certainement peu de forgerons et de charpentiers juifs parmi les artisans au Moyen Age : les parents juifs qui donnaient leurs enfants en apprentissage dans ces métiers étaient très rares. Même les corporations qui excluaient les Juifs ne le faisaient pas par animosité religieuse ou par haine de race, mais parce que les métiers d'usuriers et de colporteurs étaient réputés « malhonnêtes ». Les corporations excluaient les enfants d'hommes d'affaires, d'usuriers et de colporteurs juifs, tout comme elles n'acceptaient pas en leur sein des fils de simples manœuvres, de bateliers et de tisserands de lin (17).

La société féodale était essentiellement une société de castes. Elle voulait que chacun « restât à sa place » (18). Elle combattait l'usure des chrétiens comme elle rendait impossible aux bourgeois l'accession à la noblesse, comme elle regardait avec

(17) H. CUNOW, *Allgemeine Wirschaftsgeschichte*, tome III, p. 74.

(18) S'il est puéril de croire que la société féodale, dont le principe était que « chacun restât à sa place », ait transformé les « agriculteurs juifs » en commerçants, il est évident par ailleurs que les interdictions

mépris le noble qui s'abaissait à pratiquer un métier ou à faire du commerce.

En 1462, on chasse, de la ville de Nordlingen, le docteur Han Winter parce qu'il pratiquait l'usure par l'intermédiaire d'un Juif. Trente ans plus tard, dans la même ville, un bourgeois du nom de Kinkel a été exposé au pilori et chassé de la ville pour avoir pratiqué la « profession juive ». Le synode de Bamberg, en 1491, menace de chasser de la communauté chrétienne tout chrétien pratiquant l'usure, seul ou par l'intermédiaire des Juifs. En 1487, en Silésie, on décrète que tout chrétien qui aura pratiqué l'usure sera mis à la disposition du tribunal royal et puni d'une façon exemplaire.

Aussi longtemps que l'édifice féodal demeure solide, l'attitude de la société chrétienne à l'égard du prêt à intérêt ne change pas. Mais les profondes mutations économiques que nous avons examinées plus haut renversent les données du problème. Le développement industriel et commercial hisse la banque à un rôle indispensable dans l'économie. Le banquier avançant des fonds au commerçant ou à l'artisan, devient un élément essentiel du développement économique.

Le trésor de l'usurier remplit, à l'époque féodale, le rôle d'une réserve nécessaire, mais absolument *improductive*. « Les formes caractéristiques — dans la production capitaliste, ces formes sont secondaires et ne déterminent plus le caractère du capital productif d'intérêt — sous lesquelles fonctionne le capital usuraire dans la période précapitaliste sont au nombre de deux : l'usure est prélevée soit sur les prêts aux grands, généralement des propriétaires fonciers qui dissipent leur fortune, soit sur les prêts aux petits producteurs, propriétaires de leurs instruments de travail, c'est-à-dire aux artisans et surtout aux paysans qui représentaient à cette époque la classe la plus importante. » (19).

légales, elles-mêmes fruit des conditions économiques, ont joué un certain rôle dans le cantonnement des Juifs dans le trafic, surtout dans les périodes où, par suite des changements économiques, la situation traditionnelle des Juifs se trouvait compromise. Ainsi, par exemple, Frédéric le Grand n'était pas favorable à ce que les Juifs exerçassent des professions manuelles. Il voulait « que chacun restât dans sa profession; qu'on aidât les Juifs dans l'exercice du commerce mais qu'on laissât les autres professions aux chrétiens ».

(19) Karl MARX, *Le Capital*, livre III, p. 642 (éd. allemande, Berlin, 1953); t. 2, p. 254 (trad. française, Paris, Ed. sociales, 1959).

L'usurier prête aux féodaux et aux rois pour leur luxe et leurs dépenses de guerre. Il prête aux paysans et aux artisans pour leur permettre de payer les taxes, les redevances, etc. L'argent prêté par l'usurier ne crée pas de la plus-value; il lui permet seulement de s'emparer d'une partie du surproduit déjà existant.

La fonction du banquier est toute différente. Il contribue directement à la production de la plus-value. Il est productif. Le banquier finance les grandes entreprises commerciales et industrielles. Tandis que le crédit est essentiellement un crédit de *consommation* à l'époque féodale, il devient un crédit de *production* et de *circulation* à l'époque du développement commercial et industriel.

Il y a donc une différence essentielle entre l'usurier et le banquier. Le premier est l'organe du crédit à l'époque féodale, tandis que le second est l'organe du crédit à l'époque de l'économie échangiste. Le fait d'ignorer cette distinction fondamentale induit presque tous les historiens en erreur. Ils ne voient aucune différence entre le banquier de l'Antiquité, le banquier juif d'Angleterre au XI[e] siècle et Rothschild ou même Fugger. « Newman dit que la différence entre l'usurier et le banquier consiste en ce que le premier prête au pauvre et le second au riche. Il ne voit pas qu'il ne s'agit pas simplement d'une question de riche et de pauvre, mais de *la différence entre deux modes sociaux de production et entre les structures sociales qui y correspondent.* » (20).

Bien entendu, cette distinction devient surtout visible à l'époque capitaliste proprement dite. Mais « déjà, dans les formes antérieures, le commerçant a, avec le prêteur, les mêmes rapports que le capitaliste moderne, et ce rapport n'échappe pas à l'attention des universités catholiques. Les universités d'Alcala, de Salamanque, d'Ingolstadt, de Fribourg-en-Brisgau, de Mayence, de Cologne et de Trèves reconnurent l'une après l'autre la légitimité de l'intérêt de l'argent avancé *pour le commerce* » (21).

(20) Karl MARX, *Le Capital,* livre III, p. 642 (éd. all., Berlin, 1953), t. 2, p. 254 (trad. fr., Paris, 1959).

(21) Karl MARX, *Le Capital,* livre III, p. 641 (éd. all., Berlin, 1953); t. 2, p. 253 (trad. fr., Paris, 1959).

« A la même époque, le fameux théologien Medina, développant une donnée qui est d'ailleurs dans saint Thomas, reconnaît le jeu de l'offre et de la demande comme un mode naturel de détermination du juste prix. Le « Trinus Contractus », cette merveille d'analyse juridique qui

A mesure que le développement économique se poursuit, la banque conquiert des positions de plus en plus solides, tandis que l'usurier juif perd de plus en plus de terrain. On ne le trouve plus dans les prospères cités commerciales de Flandres, parce que « les Juifs, à la différence des Lombards, ne *pratiquaient que le taux à intérêt et ne jouaient pas le rôle d'intermédiaires dans les opérations de négoce* » (22).

Après leur élimination du commerce, procès qui s'achève en Europe occidentale au XIII[e] siècle, les Juifs développent encore les affaires d'usure dans les régions non encore atteintes par l'économie échangiste.

En Angleterre, à l'époque du roi Henri II (deuxième moitié du XII[e] siècle), les Juifs sont déjà enfoncés dans l'usure. Ils sont généralement très riches et leur clientèle est constituée par des grands propriétaires fonciers. Le plus célèbre de ces banquiers juifs était un certain Aaron de Lincoln, très actif à la fin du XII[e] siècle. Le roi Henri II, seul, lui devait 100.000 £, somme équivalente au budget annuel du royaume d'Angleterre à cette époque.

Grâce au taux d'intérêt extrêmement élevé — il oscillait entre 43 et 86 % — une masse de terres de la noblesse est passée aux mains des usuriers juifs. Mais ils avaient des associés puissants et... exigeants. Si les rois d'Angleterre soutenaient les affaires des Juifs, c'est parce qu'elles constituaient pour eux une source très importante de revenus. Tous les prêts contractés chez les Juifs étaient enregistrés dans le *scaccarium judaeorum* et étaient frappés d'une taxe de 10 % au profit du trésor royal. Mais cette contribution légale était loin de suffire aux rois. Tous les prétextes leur étaient bons pour déposséder les Juifs et continuellement, l'usure exercée par les Juifs contribuait à grossir le trésor royal. Il était surtout mauvais pour les Juifs d'avoir les rois comme débiteurs importants. Les héritiers d'Aaron de Lincoln s'en aperçurent en 1187, lorsque le roi d'Angleterre confisqua les biens de ce riche banquier.

justifie la perception d'un intérêt dans *les prêts d'affaires* où l'argent est réellement employé comme capital, est admis alors par les canonistes italiens et espagnols, plus éclairés que ceux de France, ou plutôt *placés dans un milieu social plus avancé.* » Claudio JANNET, *Les grandes époques de l'histoire économique jusqu'à la fin du XVI[e] siècle,* p. 284.

(22) Henri PIRENNE, *Histoire de Belgique,* Bruxelles, 1900-1932.

La noblesse dépossédée se vengeait en organisant des massacres de Juifs. En 1189, les Juifs sont massacrés à Londres, à Lincoln et à Stamford. Une année plus tard, la noblesse, conduite par un certain Malebysse, détruit le *scaccarium judaeorum* de York. Les traites sont solennellement brûlées. Les Juifs, assiégés dans le château, se suicident. Mais le roi continue à protéger les Juifs, même après leur mort... Il exige le paiement, à son profit, des sommes dues aux Juifs, étant donné que les Juifs étaient les « esclaves de son trésor ». Des employés spéciaux sont chargés par lui de faire une liste exacte de toutes les dettes.

Au début du XIIIe siècle, le roi concède à la noblesse anglaise une « *magna charta* » qui apporte certaines améliorations au régime des prêts. Cependant, en 1262 et en 1264, de nouvelles émeutes éclatent contre les Juifs.

En 1290, toute la population juive d'Angleterre, c'est-à-dire près de 3.000 personnes, est expulsée et ses biens sont confisqués. La situation économique des Juifs, beaucoup plus nombreux en France (100.000), n'est pas sensiblement différente de celle des Juifs anglais. « A l'avènement de Philippe Auguste (1180) et dans les premières années de son règne, les Hébreux étaient riches et nombreux en France. De savants rabbins avaient été attirés à la synagogue de Paris, laquelle, à l'entrée solennelle du pape Innocent à Saint-Denis en 1135, avait déjà figuré parmi les corporations de la capitale au passage du pontife. Suivant l'historien Rigord, ils avaient acquis presque la moitié de Paris... Dans les villages, les villes et les faubourgs, partout s'étendaient leurs créances. Un grand nombre de chrétiens avaient même été expropriés par les Juifs pour cause de dettes. » (23).

C'est surtout dans la France du Nord que les Juifs s'occupent d'usure. En Provence, au XIIIe siècle, la participation des Juifs au commerce est encore très importante. Les Juifs de Marseille étaient en relations d'affaires suivies avec l'Espagne, l'Afrique du Nord, la Sicile et la Palestine. Ils possédaient même des bateaux et importaient, comme leurs ancêtres de l'époque carolingienne, des épices, des esclaves.

Mais ce ne sont là que les vestiges d'une époque révolue. L'usure semble constituer, au XIIIe siècle, la fonction écono-

(23) G. B. DEPPING, *op. cit.*, pp. 132 s.

mique principale des Juifs de France. Dans chaque ville, un notaire était désigné pour les affaires de prêt. Le taux d'intérêt s'élevait à 43 %. Jusqu'au statut de Melun (1230) qui interdit aux Juifs le prêt sur gages immobiliers, les clients principaux des banquiers juifs étaient les princes et les seigneurs. Au début du XIIe siècle, le Juif Salomon, de Dijon, était créancier des plus grands cloîtres de France. Le comte de Montpellier devait à un Juif du nom de Bendet, la somme de 50.000 sous. Le pape Innocent III, dans une lettre au roi de France, exprime son indignation du fait que les Juifs s'approprient des biens de l'Eglise, qu'ils s'emparent de terres, de vignobles.

Si la position économique des Juifs de France ressemblait à celle des Juifs d'Angleterre, leur situation politique était différente. Le pouvoir, beaucoup plus morcelé, les livrait aux mains d'une multitude de princes et de seigneurs. Les Juifs étaient assujettis à une foule d'impôts et de taxes qui enrichissaient les puissants. Différents moyens étaient mis en œuvre pour extraire le plus d'argent des Juifs. Les arrestations en masse, les procès rituels, les expulsions, tout cela était prétexte à de formidables extorsions de fonds. Les rois de France expulsèrent et accueillirent à plusieurs reprises des Juifs pour s'emparer de leurs biens.

On ne connaît pas exactement la position sociale et économique des Juifs dans l'Espagne musulmane. Il ne fait cependant pas l'ombre d'un doute qu'ils appartenaient aux classes privilégiées de la population. « Arrivant à Grenade, écrit un certain Abou Ishak d'Elvira, j'ai vu que les Juifs occupent ici des postes dirigeants. Ils se sont partagés la capitale et la province. Partout, ces maudits sont à la tête de l'administration. Ils s'occupent de la rentrée des impôts, vivent dans le luxe pendant que vous, musulmans, vous portez des haillons. » En Espagne chrétienne, en Castille, les Juifs sont banquiers, fermiers d'impôts, fournisseurs du roi. La royauté les protège parce qu'ils lui fournissent un appui économique et politique. Le taux d'intérêt, plus bas que dans d'autres pays, était de 33 1/3 % au début du XIIe siècle. Dans de nombreux cortès, la noblesse a lutté pour la réduction du taux d'intérêt, mais elle s'est toujours heurtée à la résistance des rois. C'est seulement sous le règne d'Alphonse IX que la noblesse est parvenue à des résultats dans ce domaine.

Une situation semblable s'est créée en Aragon. Jehuda de

Cavallera est un exemple caractéristique d'un grand « capitaliste » juif du XIIIe siècle. Il affermait les salines, battait monnaie, fournissait l'armée et possédait de grands terrains et une multitude de troupeaux. C'est sa fortune qui permit la construction d'une flotte de guerre pour la guerre contre les Arabes.

Le retard économique de l'Espagne rendit possible aux Juifs la conservation de leurs positions commerciales plus longtemps qu'en Angleterre ou en France. Des documents du XIIe siècle mentionnent des Juifs de Barcelone effectuant des voyages jusqu'au Bosphore. En 1105, le comte Bernard III concède un monopole d'importation d'esclaves siciliens à trois Juifs, marchands et propriétaires de bateaux de Barcelone. Il faudra attendre le XIVe siècle, lorsque Barcelone sera « transformée en vaste magasin et en vaste atelier » (24), pour que les Juifs soient complètement expulsés de son commerce. Leur situation a tellement empiré qu'ils sont obligés de payer des taxes pour pouvoir passer par cette ville. « Les infortunés Israélites, loin d'être marchands à Barcelone, y entraient comme marchandise. » (25).

L'usure juive prend une telle extension en Aragon que des mouvements sérieux contre les Juifs se produisent parmi la noblesse et la bourgeoisie.

En Allemagne, la période principalement commerciale s'étend jusqu'à la moitié du XIIIe siècle. Les Juifs mettent en rapport l'Allemagne avec la Hongrie, l'Italie, la Grèce et la Bulgarie. Le commerce d'esclaves était florissant jusqu'au XIIe siècle. Ainsi, il est rappelé dans les tarifs douaniers de Wallenstadt et de Coblence que les marchands d'esclaves juifs doivent payer pour chaque esclave 4 dinars. Un document de 1213 dit des Juifs de Laubach « qu'ils sont extraordinairement riches et qu'ils mènent un grand commerce avec les Vénitiens, les Hongrois et les Croates ».

A partir du XIIIe siècle, l'importance des villes allemandes s'accroît. Comme partout ailleurs, et pour les mêmes causes, les Juifs sont éliminés du commerce et se tournent vers les affaires bancaires.

Le centre de gravité de l'usure juive se concentre sur la noblesse. Les actes de Nuremberg prouvent que la dette moyenne

(24) Henri PIRENNE, *Les villes du Moyen Age.*
(25) G. B. DEPPING, *op. cit.*, p. 233.

contractée chez les Juifs se montait à 282 Gulden pour les gens de la ville et à 1.672 pour les nobles. Il en est pareillement des 87 traites de l'Ulmen qui appartenaient à des maisons de banque juives. Sur les 17.302 Gulden qu'elles représentent, 90 % sont dus par des nobles. En 1344, le banquier juif Fivelin prête au comte de Zweibrücken 1.090 livres. Le même Fivelin, en collaboration avec un certain Jacob Daniels, prête, en 1339, 61.000 florins au roi d'Angleterre Edouard III (26).

En 1451, l'empereur Frédéric III demande au pape Nicolas V un privilège pour les Juifs, « afin qu'ils puissent habiter l'Autriche et y prêter à intérêt pour la plus grande commodité de la noblesse ». Au XIII[e] siècle, les Juifs Lublin et Nzklo occupent à Vienne les importantes fonctions de « comtes du trésor du duc autrichien » (*Comites camarae ducis austriae*).

Mais cet état de choses ne pouvait se maintenir indéfiniment. L'usure détruisait lentement le régime féodal, ruinait toutes les classes de la population sans introduire une économie nouvelle à la place de l'ancienne. Contrairement au capital, l'usure est essentiellement conservatrice. « L'usure et le commerce exploitent un mode déterminé de production qu'ils ne créent pas et auquel ils restent extérieurs; l'usure cherche à conserver ce procédé intact, afin de perpétuer son exploitation... L'usure agglomère l'argent là où les moyens de production sont éparpillés. *Elle ne modifie pas le mode de production,* mais s'y attache en parasite. Elle l'épuise, l'énerve et rend de plus en plus misérables les conditions de la production... L'usure exploite, mais ne produit pas comme le capital. » (27). Malgré cet effet destructif, l'usure reste indispensable dans les systèmes économiques arriérés. Mais elle y devient une cause importante

(26) BÜCHER dit ce qui suit, dans son livre *Die Bevölkerung von Frankfurt im 14. und 15. Jahrhundert,* Tübingen, 1886 (cité par H. CUNOW, *op. cit.,* III, p. 46) : « Parmi les débiteurs des Juifs francfortois, on trouve représentée la plus grande majorité de la noblesse de Wettereau, du Pfalz, de l'Odenwald, etc. L'archevêque de Mayence devait aussi de l'argent aux Juifs. C'est la noblesse surtout qui était endettée. Il y avait peu de chevaliers des environs de Francfort dont les traites et les gages ne se trouvaient pas dans le quartier juif. Certains bourgeois de Francfort et des villes voisines ont aussi contracté des « dettes juives », (comme s'exprime à ce sujet le rapport du conseil urbain), mais la plus grande partie des 279 traites, dont s'était occupé le conseil urbain, concernait les nobles. »

(27) Karl MARX, *Le Capital,* livre III, p. 658, 644, éd. all., Berlin, 1953); t. 2, pp. 269, 256 (trad. fr., Paris, 1959).

de la stagnation économique, comme cela se voit dans plusieurs pays asiatiques.

Si le fardeau de l'usurier devient de plus en plus insupportable en Europe occidentale, c'est qu'il est incompatible avec les nouvelles formes économiques. L'économie échangiste pénètre la vie rurale. Le développement industriel et commercial des villes produit le recul du vieux système féodal dans les campagnes. Un vaste marché s'offre aux produits agricoles, ce qui entraîne un recul sensible des anciennes formes de servitude, de redevances basées sur l'économie naturelle.

« Ce n'est guère que dans les régions difficilement accessibles ou fort éloignées des grands courants commerciaux que le servage conserve sa forme primitive. Partout ailleurs, s'il ne disparaît pas, il s'atténue. On peut dire qu'à partir du commencement du XIIIe siècle, la classe rurale dans l'Europe occidentale et centrale est devenue ou est en passe de devenir une population de paysans libres. » (28).

Partout en Europe occidentale et en partie en Europe centrale, les XIIe, XIIIe et XIVe siècles sont l'époque du développement de l'usure juive. L'évolution économique entraîne son rapide déclin. L'expulsion définitive des Juifs à lieu à la fin du XIIIe siècle en Angleterre; à la fin du XIVe siècle en France; à la fin du XVe siècle en Espagne. Ces dates reflètent la différence de l'allure du développement économique de ces pays. Le XIIIe siècle est l'époque d'un épanouissement économique en Angleterre. C'est au XVe siècle que les « royaumes espagnols s'enrichissent et développent leur commerce. Les campagnes commencent à se couvrir de moutons et la laine espagnole devient, dans le commerce du nord, une rivale de la laine anglaise. L'exportation en augmente considérablement vers les Pays-Bas et l'élevage des moutons commencera à donner son aspect caractéristique à la Castille dont il enrichit la noblesse. Le fer de Bilbao, l'huile d'olive, les oranges, les grenades font aussi l'objet d'un transit grandissant vers le nord » (29).

Le féodalisme cède progressivement la place au régime échangiste. Par voie de conséquence, le champ d'activité de l'usure juive se rétrécit constamment. *Elle devient de plus en plus insup-*

(28) Henri PIRENNE, *Histoire de l'Europe*, p. 171.
(29) Henri PIRENNE, *Histoire de l'Europe*, p. 384.

portable parce que de moins en moins nécessaire. Plus l'argent devient abondant par suite de la circulation plus intense des marchandises, et plus la lutte devient impitoyable contre une fonction économique qui n'a pu guère trouver de justification économique qu'au temps de l'immobilité économique, quand le trésor de l'usurier constituait la réserve indispensable de la société.

Maintenant, le paysan commence à vendre ses produits et à payer son seigneur en argent. La noblesse, pour satisfaire ses besoins de luxe croissants, a intérêt à affranchir la paysannerie, à remplacer partout en rente en argent la rente stable en produits. « La transformation d'abord localisée, ensuite plus ou moins nationale, de la rente produit en rente argent, suppose un développement déjà plus considérable du commerce, de l'industrie urbaine, de la production marchande en général et par conséquent de la circulation monétaire. » (30).

La transformation de toutes les classes de la société en producteurs de valeurs d'échange, en possesseurs d'argent, les dresse unanimement contre l'usure juive dont le caractère archaïque accentue l'apparence spoliatrice. La lutte contre les Juifs prend des formes de plus en plus violentes. Il fallait que la royauté, traditionnelle protectrice des Juifs, cédât aux revendications répétées des congrès de la noblesse et de la bourgeoisie. D'ailleurs, les monarques eux-mêmes devaient puiser toujours plus souvent dans les caisses de la bourgeoisie, classe qui monopolise bientôt la partie la plus importante des biens immobiliers. Les Juifs, en tant que source de revenus, perdent de plus en plus d'intérêt aux yeux des rois (sans compter que l'expulsion des Juifs était toujours une opération extrêmement profitable).

C'est ainsi que les Juifs sont expulsés progressivement de tous les pays occidentaux. C'est un exode des pays plus développés vers les pays arriérés de l'Europe orientale. La Pologne, plongée

(30) Karl MARX, *Le Capital,* livre III, p. 848 (éd. all., Berlin, 1953); t. 3, p. 177 (trad. fr., Paris, 1960).

« Cette transformation des coutumes en redevances pécuniaires correspond à l'accroissement de la richesse mobilière; l'argent devient le signe le plus commode de la richesse et pour évaluer les revenus de la propriété foncière, on commence à le préférer aux produits naturels. On saisit une évolution semblable en d'autres pays notamment en Angleterre où elle est encore plus marquée. » Henri SÉE, *Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France.*

en plein dans le chaos féodal, devient le refuge principal des Juifs chassés de partout ailleurs. Dans d'autres pays, en Allemagne, en Italie, les Juifs se maintiennent encore dans les régions les moins évoluées. Lors du voyage de Benjamin de Tudèle, il n'y avait presque pas de Juifs dans les centres commerciaux tels que Pise, Amalfi, Gênes. Par contre, ils étaient très nombreux dans les parties les plus arriérées de l'Italie. Même dans les Etats de l'Eglise, les conditions pour le commerce et la banque juifs étaient beaucoup plus favorables que dans les riches républiques marchandes de Venise, de Gênes, de Florence.

L'économie marchande expulse donc les Juifs de leurs derniers retranchements. Le Juif, « banquier de la noblesse », est déjà tout à fait inconnu en Europe occidentale vers la fin du Moyen Age. Ici et là, de petites communautés juives parviennent à se maintenir dans certaines fonctions économiques subordonnées. Les « banques juives » ne sont plus maintenant que des Monts-de-Piété où c'est la misère qui emprunte.

C'est la chute totale. Le Juif devient le petit usurier qui prête contre des gages de peu de valeur aux pauvres des villes et des campagnes. Et que peut-il faire avec les gages non retirés ? Il faut les vendre. Le Juif devient petit colporteur, frippier. C'en est complètement fini de l'ancienne splendeur.

C'est alors que commence l'époque des ghettos (31) et des pires persécutions et humiliations.

L'image de ces malheureux portant rouelle et costumes les ridiculisant, payant comme des bêtes des taxes pour le passage des villes et des ponts, honnis et abaissés, s'est incrustée pour longtemps dans la mémoire des populations de l'Europe occidentale et centrale.

LES RAPPORTS DES JUIFS AVEC LES AUTRES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ

L'évolution de la situation sociale et économique des Juifs fut d'une influence déterminante sur les rapports qui les liaient

(31) Contrairement à une conception assez répandue, le ghetto est une institution plutôt récente. C'est seulement en 1462 que les Juifs de Francfort sont enfermés dans un ghetto. « Il n'était nullement question

aux autres classes sociales. A l'époque de leur apogée commerciale, ils sont protégés avec sollicitude par les rois et les nobles. Leurs relations avec les paysans sont sans grande importance. Par contre, les rapports des Juifs avec la classe bourgeoise furent hostiles dès son entrée sur la scène de l'histoire.

Eliminé du commerce, le « capital » juif se cantonne uniquement dans l'usure. Cette nouvelle situation a pour résultat le changement d'attitude de la noblesse et de la royauté à l'égard des Juifs. Les seigneurs, dans l'obligation de défendre leurs propriétés menacées, passent souvent à une lutte impitoyable contre les usuriers qui les ruinent. Les rois continuent à « protéger les Juifs » mais en réalité, ils s'en servent pour pomper à leur profit les ressources du pays. Mais aussi longtemps que l'économie échangiste n'a pas encore pénétré dans le domaine rural, la situation des Juifs demeure encore relativement supportable.

C'est seulement lorsque la campagne commence à se « capitaliser », lorsque seigneurs et paysans commencent à conquérir un champ d'activité de plus en plus étendu, que toutes les classes de la société se trouvent d'accord pour persécuter et expulser les Juifs. La victoire de l'économie basée sur l'argent est aussi la défaite de l'ancien « homme d'argent ». Eliminés de leur rôle de banquiers de la noblesse, quelques Juifs parviennent encore à se cramponner dans les « trous » de l'économie. Devenus tenanciers des Monts-de-Piété, marchands de vieux habits, colporteurs et fripiers, il mènent une vie misérable dans de sombres ghettos, en butte à la haine et au mépris du peuple. C'est de plus en plus avec les pauvres, les artisans et les paysans que les Juifs sont uniquement en rapport. Et souvent la colère du peuple, dépouillé par les rois et les seigneurs et obligé d'engager ses dernières hardes chez les Juifs, se tourne contre les murs du

d'une telle mesure au Moyen Age. Au contraire, les Juifs pouvaient choisir leur demeure d'après leurs désirs et pouvaient se trouver en tout temps dans la ville entière. » KRIEGK, *Geschichte und Lage der Frankfurter Juden*, cité par H. CUNOW, *op. cit.*

Il ne faut pas confondre quartiers juifs et ghettos. Si les premiers sont connus à diverses époques de l'histoire juive, les derniers constituent une institution née de la période où le Juif devient un « petit usurier ». Ainsi, en Pologne, le ghetto constitue une exception et non une règle. Ce qui n'a pas empêché la barbarie hitlérienne de « renvoyer » les Juifs polonais dans les ghettos.

ghetto. Les seigneurs et les riches bourgeois qui se servent des Juifs pour exploiter encore le peuple, utilisent souvent ces émeutes populaires pour dépouiller les « esclaves de leur trésor ».

A) La royauté et les Juifs

Lorsque l'ennemi des Juifs, Gonzalo Matiguez, offrit au roi de Castille trois millions de pièces d'or à condition qu'il chassât les Juifs, l'évêque don Gil lui répondit : « Les Juifs sont un trésor pour le roi, un vrai trésor ! Et toi, tu veux les chasser... Tu n'es donc pas un moindre ennemi du roi que des Juifs... » Encore, en 1307, à la suite d'une résolution des prêtres castillans contre l'usure juive, le roi interdit de susciter des difficultés aux Juifs. « Les Juifs, dit un décret à ce sujet, appartiennent au roi à qui ils paient des impôts; et c'est la raison pour laquelle il est impossible d'admettre une quelconque limitation de leur vie économique, étant donné que cela porterait préjudice au trésor royal. »

En Pologne, la protection royale a pris des proportions inaccoutumées à cette époque. Ainsi, en 1504, le roi polonais Alexandre déclare « qu'il agit envers les Juifs comme il sied aux rois et aux puissants qui ne doivent pas se distinguer seulement par leur tolérance à l'égard des chrétiens, mais aussi envers les adeptes d'autres religions » (32).

Un autre roi polonais, le roi Casimir Jagellon, dit de même « qu'il fait ce que lui dicte le principe de tolérance imposé par la loi divine ».

La raison de cette attitude n'est pas difficile à comprendre. Les Juifs constituaient pour les rois une source de revenus des plus appréciable. Par exemple, en Espagne, ce sont les financiers juifs, les frères Ravia, qui ont permis aux rois castillans de finir heureusement la guerre contre les Maures. D'autres banquiers juifs ont soutenu les rois espagnols dans leur lutte contre la noblesse. Une organisation fiscale spéciale, constituée pour la perception d'impôts juifs fonctionnait dans plusieurs pays. En

(32) Le principe de tolérance religieuse prôné, à la fin du Moyen Age, dans un des pays les plus arriérés de l'Europe ! N'est-ce pas embarrassant pour les historiens idéalistes qui voient tout le problème juif à travers le prisme des persécutions religieuses ?

Angleterre, le *scaccarium judaeorum* permettait d'enregistrer toutes les affaires des Juifs et c'est par son intermédiaire que s'effectuait le recouvrement de leurs créances. Il était dirigé par un collège de sept membres, dont trois juifs, deux chrétiens et deux employés du roi. Chaque opération de crédit rapportait 10 % au trésor royal.

Il va de soi que la royauté ne pouvait se contenter d'une aussi maigre part. Aussi, les mesures appropriées, telles que des confiscations extraordinaires, venaient suppléer à la carence des impôts normaux.

Juridiquement, les Juifs étaient des *Kammerknechte,* des esclaves du trésor royal, et dans les pays où le pouvoir politique était extrêmement morcelé, les esclaves du trésor des seigneurs.

Remplir les caisses des puissants, telle devint leur raison d'être (33).

Dans les lois anglo-saxonnes, il est dit : « Ipsi Judaei et omnia sua regis sunt », c'est-à-dire, les Juifs et tous leurs biens appartiennent au roi. La législation de l'Espagne du Nord s'exprime de la même façon : « Les Juifs sont esclaves du roi et appartiennent pour toujours au fisc royal. » (34).

Le système était d'une grande simplicité. Les Juifs dépouillaient les seigneurs et les rois écorchaient les Juifs. Mais pour pouvoir les écorcher, il fallait qu'ils fussent là. C'est pourquoi les rois protégeaient les Juifs et stimulaient leurs entreprises par tous les moyens en leur pouvoir.

Mais si le roi, en tant que représentant de l'Etat, avait intérêt à protéger les Juifs, il ne faut pas oublier qu'il était en même

(33) « Chez des peuples qui ont peu de commerces et de manufactures, le souverain ne peut guère, dans les cas extraordinaires, tirer de ses sujets aucun secours considérable... Aussi est-ce dans ces pays qu'en général, il tâche d'amasser un trésor comme la seule ressource qu'il y ait pour de pareilles circonstances. » Adam SMITH, *Wealth of Nations,* cf. t. II, pp. 390, 393 (*Everyman's Library*).

C'est aux Juifs « servi camerae » qu'incombe la fonction de remplir ce trésor.

(34) Une interprétation allemande de cette situation ne manque pas d'une certaine saveur : « Par gratitude pour Flavius Josèphe qui avait guéri son fils, l'empereur Vespasien s'est résolu à protéger les Juifs et Titus accueillit après la ruine du deuxième temple beaucoup de Juifs qu'il réduisit en esclavage. Depuis ce temps, les Juifs sont esclaves de l'Etat et c'est comme tels qu'ils doivent être considérés dans l'Etat allemand parce que les rois germaniques sont les successeurs des puissants empereurs de la Rome antique. »

temps un grand seigneur, par conséquent un de leurs grands débiteurs.

Dans ce rôle, il était évidemment tenté de mettre un terme à leurs entreprises, ce qui constituait toujours une opération fort fructueuse. Mais tandis que la volonté des seigneurs de moindre importance de se libérer de leurs dette et de leur convoitise était précisément mise en échec et contenue par la protection que la royauté accordait aux Juifs, le « Grand Seigneur-roi » n'avait évidemment pas de telles entraves extérieures à surmonter. « Deux âmes habitaient donc son corps. » En tant que roi, il combattait les revendications de la noblesse et de la bourgeoisie et s'opposait aux massacres et à l'expulsion des Juifs; en tant que le plus grand propriétaire terrien, il avait lui-même le plus grand intérêt aux persécutions dirigées contre les Juifs.

Les moyens dont disposaient les rois pour « extraire » de l'argent de leurs esclaves juifs étaient très variés. Il y avait d'abord les arrestations en masse. On emprisonnait les Juifs sous le premier prétexte venu et on ne les libérait que lorsqu'ils s'étaient acquittés de sommes considérables. Par ce moyen, en 1180, le roi de France Philippe II Auguste a extorqué aux Juifs 15.000 marks. Le comte Alphonse de Poitiers a « encaissé » dans une occasion semblable 20.000 livres.

On usait encore d'autres moyens. On accusait les Juifs d'empoisonner les puits et d'employer le sang des chrétiens pour leurs cérémonies religieuses (procès rituels). En 1321, les Juifs de France sont condamnés à une amende de 150.000 livres pour avoir empoisonné les puits.

Enfin l'opération la plus réussie du genre consistait à expulser les Juifs, à confisquer leurs biens et à les réadmettre ensuite contre paiement de sommes formidables. En 1182, Philippe Auguste chasse tous les Juifs de son royaume et confisque tous leurs biens immobiliers. Il leur permet de rentrer quinze ans plus tard et se fait offrir pour cette « charité » 150.000 marks. A nouveau, en 1268, le roi de France Louis IX décrète que tous les Juifs doivent quitter la France et que leurs trésors seront confisqués. Aussitôt après, des pourparlers sont engagés avec ses « servi camerae » et la mesure est rapportée moyennant des cadeaux considérables.

L'expulsion des Juifs en 1306 rapporte au roi de France Philippe le Bel 228.460 livres, somme énorme pour l'époque.

Invités à nouveau à rentrer en 1315, les Juifs versent pour cette nouvelle faveur 22.500 livres. Mais déjà six ans plus tard, ils se trouvent obligés de prendre à nouveau le chemin de l'exil.

L'histoire des Juifs de France et du Languedoc finit en 1394 par leur expulsion définitive, accompagnée de l'épilogue habituel : la confiscation de tous leurs biens.

Ces procédés ne sont pas limités à la France. En 1379, les princes autrichiens emprisonnent tous les Juifs se trouvant sous leur dépendance, ceux-ci ne parviennent à se libérer qu'en s'acquittant de fortes sommes. Les mêmes princes mettent à profit une agitation antijuive parmi les paysans, en 1387, pour faire payer aux Juifs 16.000 marks.

L'attitude des rois et des princes envers les Juifs semble donc assez contradictoire. Mais c'est le développement économique qui la détermine en dernière analyse. Là où les Juifs jouent un rôle indispensable dans la vie économique, là où l'économie échangiste ne se développe que faiblement, l'intérêt étatique pousse les rois à protéger les Juifs, à les défendre contre tous leurs ennemis. Ainsi, en Pologne, la royauté apparaît toujours comme leur protectrice la plus ferme.

Dans les pays plus développés, où l'usure n'est plus qu'un anachronisme, les rois se font moins de scrupules à piller les Juifs. Bientôt la seule puissance financière importante sera celle de la bourgeoisie, s'appuyant sur le développement de l'économie et les Juifs perdront tout intérêt aux yeux des rois. Que sont les « banquiers juifs » à côté de financiers tels que les Fugger, les Médicis ? Voilà ce que dit Schipper à propos de l'importance de ces « banquiers juifs » : « En ce qui concerne l'importance des capitaux des banquiers juifs d'Italie, nous n'avons trouvé parmi les capitalistes juifs que deux familles réellement riches. Mais qu'étaient-ils en comparaison des magnats tels que les Médicis qui, vers 1440, possédaient un demi-million de florins, ou Agostino Chigi qui a laissé, en 1520, 800.000 ducats ! » (35).

Les banquiers juifs n'avaient à leur disposition que quelques milliers de florins.

Il va de soi que dans ces conditions, les Juifs ne pouvaient plus présenter d'intérêt pour les rois. L'ère des grands magnats juifs qui soutenaient le pouvoir royal contre ses ennemis inté-

(35) SCHIPPER, *op. cit.*

rieurs et extérieurs, était définitivement close. « Les dépenses croissantes de la guerre, plus coûteuse à mesure que les mercenaires et la flotte y jouent un plus grand rôle, imposent à l'Etat et aux princes des nécessités les obligeant à alimenter leur trésor à une source nouvelle. Dès lors, il n'y a qu'une chose à faire : s'adresser au Tiers-Etat, c'est-à-dire aux villes et à leur demander d'ouvrir la bourse. » (36).

Le déclin de la position économique des Juifs produit de la « capitalisation » de l'économie a eu pour effet la perte de la protection que leur avaient accordée les rois et princes. Les rois s'associent activement aux persécutions et au pillage des Juifs.

B) La noblesse et les Juifs

Dans le haut Moyen Age, les Juifs étaient indispensables aux nobles en tant que principaux fournisseurs de produits orientaux. Plus tard, le noble dissipateur, vivant sans calcul, avait besoin des Juifs comme réserve d'argent toujours prête à satisfaire ses caprices. Pour beaucoup de seigneurs puissants le Juif était, comme pour les rois, une source de revenus importants. A l'époque où l'autorité royale ne s'était pas encore imposée incontestablement à la noblesse, des conflits fréquents éclatent entre princes, seigneurs et rois pour la possession des Juifs (37).

Au XII[e] siècle, on parle beaucoup du procès entre la comtesse Blanche et le roi Philippe Auguste au sujet du Juif Kresslin qui s'était enfui du territoire de la comtesse pour se réfugier sur les terres du roi.

A l'exemple des rois, les barons s'étaient appropriés les Juifs. Quand il énumérait ses revenus, un baron disait « mes Juifs » comme il disait « mes terres ». Cette propriété était, en effet, d'un bon rapport.

Thibaut, comte de Champagne, était aussi convaincu que le roi Philippe, de son droit de propriété sur les Juifs qui demeu-

(36) Henri PIRENNE, *op. cit.*

(37) « C'était une chose si fructueuse et si bonne à exploiter que le Juif, que chaque prince cherchait à en avoir le plus possible. Il y avait les Juifs du roi et ceux des seigneurs. Philippe le Bel, en 1299, acheta à son frère, pour 20.000 livres, tous les Juifs du comté de Valois. » G. d'AVENEL, *Histoire économique de la propriété*, tome I, p. 111.

raient sur ses domaines. Ils concluent en 1198 une convention par laquelle ils se promettaient réciproquement de ne pas retenir les Juifs de l'autre (38).

La pratique de conventions au sujet des Juifs se propage rapidement au XIII[e] siècle. Au lieu d'avoir à mener de longs procès, les rois et les princes s'engagent à se livrer réciproquement les Juifs qui se réfugient sur leur territoire. Un accord semblable conclu en 1250 dit qu'aussi bien le roi que les princes conservent leurs droits envers les Juifs « qui sont comme esclaves ». (« Judaeus tamquam proprius servus ».)

« Plus tard, nous voyons des Juifs mis en quelque sorte aux enchères. Philippe II achète au comte de Valois, son frère, tous les Juifs de son comté après avoir eu un procès avec lui au sujet de 43 Juifs dont il réclamait la propriété. Il lui achète en outre un Juif de Rouen qui rapportait 300 livres par trimestre. » (39).

« Etant donné que les princes électeurs ont le droit d'exploiter dans leurs domaines toutes les mines d'or, d'argent, d'étain, de fer, ainsi que les mines de sel, qu'il leur soit aussi permis d'admettre et de posséder des Juifs. » C'est ainsi que s'exprime une « bulle d'or » de l'empereur germanique de l'an 1356.

Bientôt les villes allemandes, de plus en plus prospères disputeront aux rois et aux princes le droit de posséder les Juifs. Tout comme entre la royauté et les princes, un accord interviendra aussi avec les villes qui acquerront ainsi une part importante des bénéfices que rapportait l'exploitation des Juifs.

Il va de soi que tous ceux qui profitaient ainsi de l'usure juive ne pouvaient être qu'hostiles à la conversion des Juifs au christianisme. Il est tellement vrai que la religion est le reflet d'une fonction économique, que le passage des Juifs au christianisme amenait automatiquement l'abandon de leur profession par les convertis. « Les conférences provoquées par les nouveaux convertis amenaient toujours sinon la conviction des rabbins qui soutenaient la discussion, du moins la conversion violente d'un certain nombre de Juifs. C'était au point que les seigneurs et les évêques eux-mêmes, à qui on enlevait ainsi leurs Juifs et que l'on privait des revenus qu'ils en retiraient adres-

(38) G. B. Depping, *op. cit.*
(39) Bédarride, *op. cit.*

sèrent à plusieurs reprises leurs plaintes au roi. L'évêque Palencia, à la suite d'une conférence provoquée par un Juif converti, Jehuda Nosca — conférence qui avait amené la conversion d'un grand nombre de Juifs, suppliait le roi de venir à son aide, vu que ses ressources allaient être considérablement réduites. » (40).

Le roi anglais, Guillaume II, qui allait jusqu'à affermer aux Juifs les revenus des sièges épiscopaux vacants, forçait les Juifs convertis à retourner au judaïsme pour ne pas perdre les bénéfices qu'il en tirait.

Pour empêcher la conversion des Juifs, un autre roi anglais, Henri II, décréta que les biens des Juifs embrassant le christianisme, seraient attribués à la Couronne, pour compenser les pertes des profits que les Juifs eussent apportés au roi s'ils ne se fussent pas convertis (41).

On voit par là la naïveté de nos historiens idéalistes qui s'imaginent que tous les efforts de la chrétienté tendaient vers la conversion des Juifs et qui croient que toutes les souffrances des Juifs doivent être expliquées par la résistance qu'ils ont opposée à ces efforts. Aussi longtemps que la fonction économique représentée par le judaïsme était nécessaire, on s'opposait à leur assimilation religieuse. C'est seulement quand le judaïsme est devenu superflu économiquement qu'il dut s'assimiler ou disparaître.

Ce n'était naturellement qu'une partie minime de la noblesse qui tirait profit de l'usure juive. Pour la majorité des seigneurs féodaux, le Juif était une cause directe de leur ruine. Pour que le roi ou le prince pussent dépouiller les Juifs, il fallait que la majorité des nobles gémît sous le poids de ses dettes.

Forcés d'abandonner ainsi aux Juifs une partie de la plus-value qu'ils extorquaient aux paysans, il était évident que les nobles essaieraient de la leur reprendre à la première occasion. L'endettement des nobles chez les usuriers juifs contenait en germe des conflits sanglants.

(40) Bédarride, *Les Juifs en France, en Italie et en Espagne,* p. 207.

(41) L. Brentano, *Eine Geschichte der wirtschaftlichen Entwicklung Englands :* « Il s'introduisait une coutume de confisquer les biens des Juifs qui embrassaient le christianisme. Cette confiscation était une espèce de droit d'amortissement pour le prince ou pour les seigneurs, des taxes qu'ils élevaient sur les Juifs et dont ils étaient frustrés lorsque ceux-ci embrassaient le christianisme. »

Cf. également Montesquieu, *L'esprit des Lois,* livre XXI, chap. 20.

En 1189, il y eut des excès antijuifs dans une série de villes anglaises : à Londres, à Lincoln, etc.

Une année plus tard éclata la tragédie de York. Les chevaliers débiteurs des Juifs yorkais, sous la direction d'un certain Mallebidde, attaquent les Juifs et le *scaccarium judaeorum*. Les traites trouvées dans le *scaccarium* sont solennellement brûlées et les Juifs réfugiés au château doivent subir un siège. L'affaire finit par un suicide en masse des Juifs assiégés. L'habituel épilogue ne manque pas : le roi fait passer en sa possession les dettes des suicidés, étant donné que les Juifs étaient esclaves de son trésor. Les massacres antijuifs à Londres, en 1264, où il y eut 550 victimes, avaient été organisés aussi par des propriétaires fonciers débiteurs des Juifs. Il en est de même en ce qui concerne les émeutes antijuives dans d'autres villes. Ainsi, à Canterbury, on commença par assaillir le *scaccarium judaeorum*.

Dans l'Europe entière, des assemblées de la noblesse ne cessent de protester contre l'usure juive. Leurs différentes revendications caractérisent le mieux la position des féodaux vis-à-vis des Juifs.

Dans la deuxième moitié du XIIIe siècle, les cortès castillans soumettent trois exigences au roi :

1° La réglementation des opérations de crédit juives et la limitation du taux d'intérêt réclamé par les usuriers;

2° L'interdiction du droit héréditaire de possession de terres aux Juifs;

3° Une réforme de l'administration des finances et l'élimination des fonctionnaires et intendants juifs.

Ce seront là les revendications classiques de la noblesse dans tous les pays européens. Elles visent à limiter la part de la plus-value que la noblesse est forcée d'abandonner aux Juifs, à les empêcher de devenir propriétaires terriens et de s'emparer de l'appareil étatique.

C'est seulement au XIVe siècle que la noblesse espagnole atteignit les premiers résultats dans ce domaine. En 1328, le roi Alphonse IX réduisit le taux d'intérêt à 25 % et annula un quart de toutes les créances des Juifs. En 1371 il y eut une nouvelle amputation de ces créances. C'est à plusieurs reprises que les cortès aragonais élevèrent des protestations au sujet du taux élevé d'intérêt payé aux Juifs, notamment en 1235, 1241, 1283, 1292, 1300.

Les cortès du Portugal se plaignent en 1361 de l'usure juive qui devient un joug de plus en plus difficile à supporter par la population.

« Dans les cercles de la noblesse et du riche patriciat espagnols, on haïssait les Juifs à cause de leurs fonctions étatiques où ils se montraient des instruments serviles de la royauté, ainsi qu'à cause des gros fermages d'impôts et de taxes par lesquels les magnats juifs augmentaient sans cesse leur fortune. » (42).

En Pologne aussi, les revendications de la noblesse et du clergé contre l'usure juive se font de plus en plus pressantes. Un congrès ecclésiastique qui se tient en 1420 demande au roi des mesures contre la « grande usure juive ». En 1423, Ladislas Jagellon promulgue le « statut de Warta » qui interdit aux Juifs le prêt sur hypothèques. En 1454, le « statut de Nieszawa » limite la validité des créances juives pour trois ans. Les *seyms* (diètes) des nobles parviennent aussi à interdire aux Juifs l'accès des emplois étatiques.

La noblesse polonaise poursuit les mêmes objectifs que la noblesse espagnole : limitation du taux d'intérêt, sauvegarde de ses propriétés, élimination des Juifs des emplois étatiques.

Des raisons politiques s'ajoutent aux causes économiques de l'hostilité que nourrissait à l'égard des Juifs la noblesse. « En 1469, les cortès protestent contre l'admission des Juifs aux fermages et la protection dont les entourent les rois. Des procès rituels et des massacres viennent appuyer la pression exercée par la noblesse sur la royauté. » (43).

Les Juifs étaient, en effet, de solides soutiens de l'absolutisme royal dirigé avant tout contre la noblesse. La plus-value abandonnée par les nobles aux Juifs contribuait à leur forger des chaînes.

Les petits barons haïssaient les Juifs comme créanciers, les grands voyaient en eux une des principales ressources financières sur lesquelles reposait l'indépendance des rois à leur égard.

L'appui financier fourni par les Juifs aux rois, leur était

(42) SCHIPPER, *op. cit.*

(43) Parfois des Juifs passaient aussi à l'offensive. En 1376, le banquier Jekl emploie des bandes de mercenaires contre des débiteurs nobles ayant refusé le paiement de leur dettes. Son fils engage des mercenaires en vue de lancer une attaque contre Nuremberg, le Conseil de cette ville lui ayant confisqué ses maisons.

indispensable pour lutter contre la noblesse ainsi que pour s'opposer aux exigences croissantes des villes. Ce sont d'abord eux qui permirent aux rois d'entretenir de coûteuses armées de mercenaires qui commencent à se substituer aux hordes indisciplinées de la noblesse. Ces armées servent d'abord la politique extérieure. Ainsi, en Espagne, c'est en grande partie la finance juive qui permet aux rois de vaincre les Arabes. « En 1233, le banquier juif Jehouda Cavallera prête au roi aragonais une forte somme qui lui permet d'équiper une flotte contre les Arabes. En 1276, Cavallera réunit des fonds pour une armée qui combat les Arabes à Valence. » (44).

Mais ce qui est plus grave aux yeux de la noblesse et augmente la liste de ses griefs, c'est l'appui que fournissent les Juifs à la royauté dans la lutte qu'elle mène contre les féodaux.

Nous avons parlé des frères Ravia qui alimentaient l'armée royale en argent et en armes pendant les guerres intérieures que le roi menait contre les nobles insurgés en Catalogne. La noblesse ne pouvait pas pardonner cela aux Juifs. Les frères Ravia tombèrent victimes des assassins ainsi que beaucoup de leurs successeurs.

En ligne générale, la lutte de la noblesse contre les Juifs est beaucoup moins radicale que celle de la bourgeoisie. Le contenu social différent influence l'intensité et les formes de lutte de chaque classe. Tandis que le propriétaire foncier a encore besoin de l'usurier et vise à limiter seulement le champ de ses entreprises, le bourgeois et même le noble embourgeoisé la ressentiront de plus en plus comme une entrave insupportable.

C) La bourgeoisie et les Juifs

Le monopole commercial des Juifs fut un des plus grands obstacles qu'eut à surmonter la bourgeoisie naissante. La destruction de la prédominance commerciale des Juifs était la condition de son développement.

Il ne s'agissait pas d'une lutte de deux groupements nationaux ou religieux pour la domination commerciale, mais d'un conflit de deux classes représentant chacune un système économique différent. La concurrence soi-disant nationale ne fait que refléter

(44) SCHIPPER, *op. cit.*

ici la transition de l'économie féodale à l'économie échangiste. Les Juifs dominaient le commerce à l'époque où « les grands propriétaires achetaient des ouvrages raffinés et des objets de luxe de grand prix contre de grandes quantités de produits bruts de leurs terres » (45). Le développement industriel de l'Europe occidentale mit fin à leur monopole (46).

En luttant contre les Juifs, les commerçants indigènes se dressent contre une fonction économique désuète qui apparaît de plus en plus comme une exploitation intolérable du pays par les étrangers.

Les rapports de la classe marchande avec les Juifs après l'éviction de ceux-ci du commerce, subirent une modification profonde. Le crédit juif était essentiellement un crédit de consommation. Ce n'est pas aux banquiers juifs que recourent les commerçants pour leurs affaires. De grandes maisons de banque comme les Médicis, les Chigi, les Fugger se développent dans les grandes villes. Plus tard, lorsque l'économie échangiste aura pénétré dans les domaines ruraux, les usuriers juifs seront refoulés par l'influence envahissante de ces grandes banques chrétiennes. Tout comme le commerce précapitaliste que l'économie échangiste chasse des villes, l'usurier est délogé par la pénétration du capitaliste dans le domaine féodal.

Tout autre sera la position des grands marchands envers les Juifs lorsque ceux-ci, au déclin de leur rôle économique, ne seront plus que de petits usuriers prêtant aux artisans et petits boutiquiers.

(45) « Les habitants des villes commerçantes, en important des pays plus riches des ouvrages raffinés et des objets de luxe d'un grand prix, offrirent un aliment à la vanité des grands propriétaires qui en achetèrent avec empressement, moyennant de grandes quantités du produit brut de leurs terres. Le commerce d'une grande partie de l'Europe, à cette époque, consistait dans les échanges du produit brut du pays contre le produit manufacturé d'un autre pays plus avancé en industrie. » Adam SMITH, *Wealth of Nations,* livre III, chapitre III (t. I, pp. 358 s., éd. *Everyman's Library*).

(46) « Aussi longtemps que les matières premières furent le principal produit d'exportation de l'Angleterre, le commerce extérieur se trouva aux mains des commerçants étrangers et des marchands d'étape... *Cela changea au fur et à mesure que les Anglais se mirent à transporter eux-mêmes leurs matières premières, notamment la laine. Ensuite les marchands anglais commencèrent à chercher des débouchés pour écouler leur manufacture* » (les marchands entreprenants). L. BRENTANO, *Eine Geschichte der Wirtschaftlichen Entwicklung Englands,* II, p. 139.

Le Juif n'apparaît plus à cette époque comme concurrent du riche commerçant ou banquier; il l'intéresse en tant que source intéressante de profit et en tant que moyen d'affaiblir les classes populaires avec lesquelles il était en lutte ininterrompue. Les grands marchands disputeront maintenant les Juifs aux rois et seigneurs. C'est surtout en Allemagne que les villes passent à une offensive générale pour s'emparer des profits que procuraient aux princes le « régal » juif.

« Le régal juif » s'éparpille de plus en plus à partir de la deuxième moitié du XIII[e] siècle. Les villes allemandes, déjà florissantes à cette époque, se mettent à en revendiquer aussi une part. Leur lutte obstinée contre les seigneurs féodaux leur a permis de conquérir une série de libertés tels les tribunaux autonomes, le droit d'administration. Elles tournent leur attention maintenant vers le « régal » juif; elles s'efforcent de l'arracher aux mains des seigneurs et de l'empereur.

La ville de Cologne obtient en 1252 de son archevêque, le droit sur un tiers d'impôts perçus sur les Juifs de la ville L'évêque de Worms permet en 1293 au conseil urbain d'admettre et de taxer les Juifs (47). Le 7 mars 1456, l'évêque Burckard engage les Juifs de Halberstadt pour trois ans au conseil de cette ville (48).

Le « régal » juif est conquis :
par Mayence, en 1259; par Ratisbonne, à la fin du XIII[e] siècle; par Nuremberg, en 1315; par Spire, en 1315; par Zurich, en 1335; par Francfort, en 1337; par Strasbourg, en 1338, etc.

La lutte de ces trois forces : la noblesse, l'empereur et les villes, finit par un compromis dont les Juifs paient les frais.

Ils paieront :

a) *A l'Empereur :*

1° L'impôt normal (en 1240 les Juifs en versaient un cinquième).

2° Un pfennig or que devait payer chaque Juif ou Juive possédant plus de 20 gulden.

(47) SCHIPPER, *op. cit.*
(48) Dr. Max KÖHLER, *Die Juden in Halberstadt und Umgebung bis zur Emanzipation,* p. 3.

b) *A la noblesse :*

1° L'impôt annuel.

2° L'impôt extraordinaire.

c) *Aux villes :*

L'impôt spécial dont le montant est fixé pour chaque Juif au moment où il recevait « la lettre de citoyennat » (Burgerbrief).

De nombreux impôts et impositions extraordinaires venaient s'ajouter à ceux que nous venons de citer. Des moyens semblables à ceux que nous avons rencontrés dans d'autres pays européens furent employés pour extorquer aux Juifs le plus d'argent possible. Les émeutes populaires et paysannes constituaient également une occasion unique de faire payer grassement aux Juifs la protection qu'on leur accordait.

L'accroissement de la puissance des villes augmentait leur pouvoir sur les Juifs. « En 1352, d'après une autorisation de l'empereur à la ville de Speyer, les Juifs qui habitaient chez nous nous appartiendront exclusivement, seront notre propriété corps et biens. »

Un accord de 1352 stipule que la ville de Francfort doit payer à l'empereur la moitié des bénéfices qu'elle percevait des Juifs. A Nuremberg, la part de l'empereur s'élevait à deux tiers.

La lutte des classes dont l'objet était le partage des bénéfices que rapportait l'exploitation des Juifs, se tournait souvent contre ces derniers. « L'évêque de Cologne, dit une chronique de cette ville, voulait monopoliser pour toujours les profits du « régal » juif. » C'est la raison pour laquelle les Juifs furent chassés de cette ville pour toujours. Les Juifs « des empereurs » étaient maltraités par les princes, ceux des princes par les bourgeois.

D) Rapports des Juifs avec les artisans et paysans

A mesure que l'usure devenait l'occupation principale des Juifs, ils entraient de plus en plus en rapport avec les masses populaires et ces rapports empiraient sans cesse (49). Ce

(49) « L'usure agglomère l'argent là où les moyens de production sont éparpillés. Elle ne modifie pas le mode de production, mais s'y attache

n'étaient pas les besoins de luxe qui poussaient le paysan ou l'artisan à emprunter chez l'usurier juif mais la détresse la plus noire. Ils engageaient les instruments de travail qui leur étaient souvent indispensables pour assurer leur subsistance. On peut comprendre la haine que devait éprouver l'homme du peuple pour le Juif en qui il voyait la cause directe de sa ruine, sans apercevoir l'empereur, le prince ou le riche bourgeois qui s'enrichissaient grâce à l'usure juive. C'est en Allemagne surtout, où l'usure juive a pris sa forme la plus « populaire », principalement aux XIVe et XVe siècles, que s'est le plus manifestée la haine contre les Juifs, haine qui aboutit aux massacres antijuifs et aux « incendies » des Juifs (Judenbrand).

« Beaucoup de persécutions antijuives dans la période du Moyen Age et dans lesquelles il s'agissait en premier lieu d'anéantir les traîtres, doivent être considérées comme des formes médiévales de ce qu'on appelle aujourd'hui une révolution sociale. » (50).

Les premières émeutes contre les Juifs ayant une grande envergure ont lieu entre 1336 et 1338. Elles furent dirigées par le cabaretier Cimberlin, le « roi des pauvres » et, d'Alsace, elles se sont étendues en Bavière, en Autriche et en Bohême. Mais c'est surtout pendant les années de la « mort noire », entre 1348 et 1350 que le fanatisme joint à la haine, fit des ravages terribles. « A Strasbourg, ce sont les corporations qui prêchent l'anéantissement des Juifs. Mais le conseil urbain, où siège une majorité patricienne qui tire des grands profits de l'usure, se refuse à donner son accord. Des bourgeois tels que Conrad von Winterbourg, le riche Sturm et le riche artisan Schwarber, tiennent des discours en faveur des Juifs. Les corporations n'abandonnent pas pour cela leurs revendications antijuives. En fin de compte, on remet l'affaire à un congrès qui devra se tenir en 1343 et où prendraient part des représentants de l'Eglise, de la noblesse et des villes. Les revendications des corporations sont soutenues par l'Eglise et les chevaliers, désireux

en parasite; elle l'épuise et l'énerve, et rend de plus en plus misérables les conditions de la production. De là la haine du peuple pour l'usure. » Karl MARX, *Le Capital,* livre III, p. 644 (éd. all., Berlin, 1953); t. 2, p. 256 (trad. fr., Paris, 1959).

(50) W. ROSCHER, *Die Juden im Mittelalter.*

de se débarrasser de leurs dettes. » (51). Suite à cela, les Juifs sont déclarés hors la loi « et des incendies juifs se propagent dans toute l'Alsace ».

A Mayence et à Cologne, le patriciat essaya de protéger les Juifs, mais il fut submergé par la vague populaire. Une chronique urbaine d'Augsbourg relate ce qui suit : « En 1384, les bourgeois de Nedlingen, ayant massacré tous les Juifs de Nedlingen, s'emparèrent de leurs biens. Les débiteurs des Juifs, dont le comte de Etingen, furent libérés de leurs dettes. On a rendu au comte ses gages et traites. Tout cela fut fait par la foule contre la volonté du conseil urbain. »

Les révoltes des paysans s'accompagnaient de massacres des Juifs. « En 1431, les paysans du Palatinat en armes marchèrent contre Worms et exigèrent du conseil urbain qu'il leur livrât les Juifs, « étant donné qu'ils les avaient ruinés et dépouillés de leur dernière chemise ». Le conseil s'opposa à ces demandes, vu que c'était lui qui avait le plus profité de l'usure juive. Les seigneurs entrèrent en pourparlers avec lui pour obtenir la résignation des intérêts accumulés sur la pauvreté des paysans. »

Les émeutes antijuives en Catalogne et aux îles Baléares portent le même caractère. Les paysans vivant dans une grande misère et fortement endettés chez les Juifs à cause du poids des impôts, se révoltent pour se libérer de leurs dettes. Ils brûlent les archives judiciaires.

(51) L'attitude de la noblesse s'explique probablement par le fait que la riche bourgeoisie était parvenue à s'emparer du « régal » juif et que, par conséquent, les intérêts des chevaliers concordaient avec ceux des masses populaires des villes contre le patriciat.

CHAPITRE IV

LES JUIFS EN EUROPE OCCIDENTALE ET ORIENTALE

I. — *Les Juifs en Europe occidentale après la Renaissance. La thèse de Sombart*

La découverte du nouveau monde et le formidable courant d'échanges qui s'en était suivi, sonnèrent le glas de l'ancien monde féodal corporatif. L'économie marchande atteignit un stade plus élevé, brisant les résidus des époques antérieures et préparant, par le développement des manufactures et de l'industrie rurale, les bases du capitalisme industriel. La place des anciens centres de l'industrie corporative et du commerce médiéval tombés en décadence, fut prise par Anvers qui devint pendant un certain temps le centre commercial du monde.

Partout, quoique à des époques et dans des formes différentes, le déclin de l'économie productrice de valeurs d'usage avait été accompagné de la décadence de la fonction économique et sociale des Juifs. Une partie importante des Juifs fut obligée de quitter les pays de l'Europe occidentale pour chercher refuge dans les contrées où le capitalisme n'avait pas encore pénétré, principalement en Europe orientale et en Turquie. D'autres se sont assimilés, se sont fondus dans la population chrétienne. Cette assimilation ne fut pas toujours chose aisée. Les traditions religieuses ont longtemps survécu à la situation sociale qui en avait été le fondement. Durant des siècles, l'inquisition a lutté avec acharnement et barbarie contre les traditions judaïques qui se maintenaient dans la masse des convertis.

Les Juifs qui pénétrèrent dans la classe marchande acquirent une certaine notoriété sous le nom de « nouveaux chrétiens », principalement en Amérique et aussi à Bordeaux et à Anvers.

Encore, dans la première moitié du XVIIe siècle, toutes les grandes plantations de sucre étaient aux mains des Juifs au Brésil. Par le décret du 2 mars 1768, tous les registres concernant les nouveaux chrétiens sont détruits; par la loi du 24 mars 1773, les « nouveaux chrétiens » sont rendus égaux en droit aux anciens chrétiens.

En 1730, les Juifs possèdent à Surinam 115 plantations sur 344. Mais contrairement aux époques antérieures, l'activité des Juifs en Amérique ne portait plus le caractère économique particulier, ne se distinguait en rien de l'activité des chrétiens. Le marchand « nouveau chrétien » se différenciait peu du marchand « ancien chrétien ». Il en était de même du Juif, propriétaire des plantations. Et c'est aussi la raison pour laquelle les distinctions juridiques, religieuses et politiques ont rapidement disparu.

Au XIXe siècle, les Juifs de l'Amérique du Sud n'étaient plus qu'une poignée (1). L'assimilation des Juifs se poursuivait tout aussi rapidement en France et en Angleterre. Les riches marchands juifs de Bordeaux, dont on disait « qu'ils tenaient des rues entières et faisaient un commerce considérable », se considéraient comme complètement intégrés à la population chrétienne. « Ceux qui connaissent les Juifs portugais de France, de Hollande, d'Angleterre, savent que, loin d'avoir, comme le dit M. de Voltaire, une haine invincible pour tous les peuples qui les touchent, ils se croient au contraire tellement identifiés avec ces mêmes peuples qu'ils se considèrent comme en faisant partie. Leur origine portugaise ou espagnole est devenue une pure discipline ecclésiastique. » (2). Les Juifs assimilés de l'Occident ne se reconnaissent aucune parenté avec les Juifs vivant encore dans les conditions de la vie féodale. « Un Juif de Londres ressemble aussi peu à un Juif de Constantinople que

(1) « Il y avait au XIXe siècle, dans les Républiques de l'Amérique espagnole, des centaines de Juifs, commerçants, propriétaires fonciers et aussi soldats, mais qui ne savaient plus rien de la religion de leurs pères. » M. PHILIPPSON, *Neveste Geschichte des jüdischen Volkes,* 1907-1911, p. 226.

(2) *Lettre de quelques Juifs portugais à M. de Voltaire.* En Angleterre, « certains de ces Juifs espagnols se convertirent au christianisme... Des familles qui sont devenues célèbres par la suite dans le monde entier : les Disraëli, les Ricardo, les Aguilar ont ainsi abandonné le judaïsme. D'autres familles séphardites furent lentement assimilées par la société anglaise ». GRAETZ, *Histoire juive,* tome VI, p. 344.

celui-ci à un mandarin de Chine. Un Juif de Bordeaux et un Juif allemand de Metz paraissent deux êtres absolument différents. » « M. de Voltaire ne peut ignorer la délicatesse scrupuleuse des Juifs portugais et espagnols à ne point se mêler par mariage, alliance ou autrement avec les Juifs des autres nations. » (3).

A côté des Juifs espagnols, français, hollandais et anglais dont l'assimilation complète se poursuit lentement et sûrement, on trouve encore en Europe occidentale, principalement en Italie et en Allemagne, des Juifs vivant dans des ghettos, jouant principalement le rôle de petits usuriers et colporteurs. C'est un reste lamentable de l'ancienne classe marchande juive. Ils sont avilis, persécutés, soumis à des restrictions innombrables.

C'est en se basant particulièrement sur le rôle économique assez important joué par la première catégorie des Juifs que Sombart présenta sa thèse fameuse sur « les Juifs et la vie économique ». C'est dans ces termes qu'il l'a résumée lui-même : « Les Juifs favorisent l'essor économique des pays et des villes dans lesquels ils s'installent, mènent à la décadence économique les pays et les villes qu'ils quittent. » « Ils sont les fondateurs du capitalisme moderne. » « Pas de capitalisme moderne, pas de culture moderne sans la dispersion des Juifs dans les pays du Nord. » « La marche d'Israël est comparable à celle du soleil; là où il arrive fleurit une vie nouvelle. Tout ce qui s'épanouissait avant, pourrit dans les lieux qu'il a quittés. » (4).

C'est ainsi, assez poétiquement du reste, comme on voit, que Sombart présente sa thèse. Et voici les preuves à l'appui :

1) « Le grand événement mondial dont il faut se souvenir avant tout, c'est l'expulsion des Juifs de l'Espagne et du Portugal (1492, 1495 et 1497). Il ne faudrait jamais oublier qu'un jour, avant le départ de Colomb, de Palos, « pour découvrir l'Amérique » comme on dit (3 août 1492), 300.000 Juifs quittèrent l'Espagne. »

2) Au XVe siècle, les Juifs furent expulsés des villes commerciales les plus importantes d'Allemagne : Cologne (1424-25), Augsbourg (1439-40), Strasbourg (1438), Erfurt (1458), Nuremberg (1448), Ulm (1499), Ratisbonne (1519). Au XVIe siècle, le

(3) *Lettre de quelques Juifs portugais à M. de Voltaire.*

(4) Werner SOMBART, *Les Juifs et la vie économique,* trad. fr., Paris, 1923.

même sort les frappa dans nombre de villes italiennes; ils furent chassés en 1492 de Sicile, en 1540-1541 de Naples, en 1550 de Gênes et de Venise. Ici également la décadence de ces villes coïncide avec le départ des Juifs.

3) Le développement économique de la Hollande à la fin du XVIe siècle se caractérise par l'essor du capitalisme. Les premiers Marranes portugais s'établissent à Amsterdam en 1597.

4) Le bref épanouissement d'Anvers comme centre du commerce mondial et comme bourse mondiale se situe exactement entre l'arrivée et le départ des Marranes.

Ces preuves essentielles de la thèse sombartienne se laissent réfuter assez aisément.

Il est absurde de :

1) Voir dans la simultanéité du départ de Christophe Colomb « pour découvrir l'Amérique » et l'expulsion des Juifs d'Espagne, une preuve de la décadence des pays qu'ils ont quittés. « Non seulement l'Espagne et le Portugal ne tombèrent pas en décadence au XVIe siècle, sous Charles Quint et Manuel, mais atteignirent au contraire à l'apogée de leur histoire. Même au début du règne de Philippe II, l'Espagne est encore la première puissance en Europe et les richesses du Mexique et du Pérou qui y sont acheminées sont incommensurables (5).

Cette première preuve sombartiste est basée sur une contre-vérité criante.

D'ailleurs, les chiffres qu'il fournit sur la répartition des réfugiés juifs venant d'Espagne, contribuent à démolir sa thèse. D'après lui, sur 165.000 expulsés, 122.000 ou 72 % ont émigré en Turquie et dans les pays musulmans. C'est donc là que l' « esprit capitaliste » des Juifs aurait dû produire les effets les plus importants. Faut-il ajouter que, même si l'on peut parler d'un certain essor économique de l'Empire turc sous Soliman le Magnifique, ce pays est resté, jusqu'aux temps les plus récents, le moins accessible au capitalisme et que, par conséquent, les rayons du soleil s'y sont montrés... très froids ? Il est vrai qu'un nombre assez important de Juifs (25.000) s'est établi en Hollande, à Hambourg, en Angleterre, mais peut-on admettre que la même cause ait produit des effets diamétralement opposés ?

(5) L. BRENTANO, *Die Anfänge des Kapitalismus*, p. 163.

3) La coïncidence que Sombart aperçoit entre le déclin des villes allemandes s'explique facilement par un renversement de la relation causale. La ruine de ces villes n'a pas été provoquée par les mesures prises contre les Juifs; ces mesures furent au contraire l'effet du déclin de ces villes. D'autre part, la prospérité d'autres cités ne fut pas le résultat de l'immigration juive, mais cette dernière se dirige tout naturellement vers les villes prospères. « Il est évident que le rapport de cause à effet est contraire à celui de Sombart. » (6).

L'étude du rôle économique des Juifs en Italie et en Allemagne à la fin du XVe et du XVIe siècles confirme pleinement cette façon de voir. Il est clair que les Monts-de-Piété, les affaires des usuriers juifs étaient supportables aussi longtemps que la situation économique de ces villes était relativement bonne. Toute aggravation de la situation rendait le fardeau de l'usure intenable et le courroux de la population se dirigeait en premier lieu contre les Juifs.

4) L'exemple de la Hollande n'infirme pas, il est vrai, la thèse de Sombart, mais il ne la confirme pas non plus. Si l'on admettait même que sa prospérité fût favorisée par l'arrivée des Marranes, rien ne nous y autoriserait encore d'en voir la cause dans leur arrivée. Et comment expliquer, en se basant sur ce critère, la décadence de la Hollande au XVIIIe siècle ? Il semble d'ailleurs qu'on s'exagère le rôle économique des Juifs en Hollande. A propos de la Compagnie hollandaise des Indes orientales dont l'importance pour la prospérité de la Hollande fut décisive, Sayous dit : « Les Juifs n'ont, en tout cas, aucun rôle dans la formation de la première société anonyme par actions vraiment moderne : la Compagnie hollandaise des Indes orientales; ils n'ont souscrit qu'à peine 1 % de son capital social et ils n'y ont pas joué un rôle important dans son activité durant les années suivantes. »

Faut-il continuer ? Faut-il montrer le développement économique important de l'Angleterre précisément à l'époque postérieure à l'expulsion des Juifs ? « Si la relation causale établie par Sombart était vraie, comment expliquer qu'en Russie et en Pologne, où le peuple méridional du « désert » était le plus

(6) L. BRENTANO, *Die Anfänge des Kapitalismus.*

nombreux, son influence sur les peuples nordiques n'ait nullement produit d'épanouissement économique ? » (7).

La théorie de Sombart est donc complètement fausse (8). Sombart prétend traiter du rôle économique des Juifs, mais il le fait d'une façon complètement fantaisiste, en arrangeant l'histoire à sa façon. Sombart présente une thèse sur les Juifs et la vie économique en *général,* mais il ne s'occupe que d'une période très restreinte de leur histoire.

Sombart bâtit une théorie sur les Juifs en *général* et la vie économique, mais il ne s'occupe que d'une minorité de Juifs occidentaux, de Juifs en voie de complète assimilation.

En réalité, même si le rôle des Juifs occidentaux eût été tel que Sombart le présente, encore eût-il fallu en faire abstraction pour la compréhension de la question juive à l'époque actuelle. Sans l'afflux des Juifs orientaux en Europe occidentale au XIX[e] siècle, les Juifs occidentaux se seraient depuis longtemps complètement fondus dans le milieu ambiant (9).

Encore une remarque au sujet de la théorie de Sombart : si les Juifs constituaient un tel bienfait économique, si leur départ provoquait l'effondrement économique des villes et les contrées qu'ils quittaient, comment expliquer leur persécution continuelle dans le bas Moyen Age ? Expliquer ces persécutions par la religion ? Mais alors, pourquoi la position des Juifs avait-elle été si solide en Europe occidentale dans le haut Moyen Age et en Europe orientale jusqu'au XIX[e] siècle ? Comment expliquer la prospérité des Juifs durant de longs siècles dans les pays les plus arriérés de l'Europe, en Pologne, en Lituanie ? La puissante protection qui leur était accordée par les rois ? Expliquer la différence de la situation des Juifs par la différence d'intensité du fanatisme religieux ? Mais comment admettre que

(7) L. BRENTANO, *op. cit.,* p. 163.

(8) « Le livre de M. Sombart sur les Juifs comporte une interminable série d'erreurs graves; on dirait le développement rigoureux d'un paradoxe par un homme ayant le génie des exposés très larges... Comme tout paradoxe, il ne contient pas que des idées fausses; sa partie relative à l'époque actuelle mérite d'être lue, bien qu'elle déforme assez souvent les caractéristiques du peuple sémite. Sa partie historique, en tout cas, est presque ridicule... Le capitalisme moderne est né et s'est développé d'abord au moment où les Juifs, repoussés partout ou presque, n'étaient pas en état de devenir précurseurs. » (E. SAYOUS « Les Juifs », in *Revue économique internationale,* Bruxelles, 24[e] année, vol. 1, n° 3, mars 1932, p. 533).

(9) Voir pp. 111 et 112.

ce fanatisme religieux soit précisément le plus intense dans les pays les plus développés ? Comment expliquer que ce soit précisément au XIXe siècle que l'antisémitisme se développe le plus fortement en Pologne ?

Il s'agit donc de chercher les causes de la différence existant dans l'intensité du fanatisme religieux. Et on est ainsi ramené à devoir étudier les phénomènes économiques. La religion explique les persécutions antijuives comme la vertu dormitive explique le sommeil. Si les Juifs avaient vraiment joué le rôle que Sombart leur attribue, on aurait du mal à comprendre pourquoi le développement du capitalisme leur fut tellement funeste (10).

Il est donc inexact de voir dans les Juifs les fondateurs du capitalisme moderne. Les Juifs ont certainement contribué au développement de l'économie échangiste en Europe, mais leur rôle économique *spécifique* cesse précisément là où commence le capitalisme moderne.

II. — *Les Juifs en Europe orientale jusqu'au XIXe siècle*

A l'aube du développement du capitalisme industriel, le judaïsme occidental était en voie de disparition. La révolution française, en détruisant les dernières entraves juridiques qui s'opposaient à l'assimilation des Juifs, n'a fait que sanctionner un état de choses déjà existant.

Mais ce n'est certes pas l'effet du hasard qu'en même temps que la question juive s'éteignait à l'Occident, elle rebondissait avec une violence redoublée en Europe orientale. A l'époque où l'on massacrait et brûlait les Juifs en Europe occidentale, un grand nombre de Juifs avaient cherché refuge dans les pays où le capitalisme n'avait pas encore pénétré. Au début du XIXe siècle, l'immense majorité des Juifs habitaient l'Est de l'Europe, principalement l'ancien territoire de la République monarchique de

(10) Dans l'histoire, « la position des Juifs au Moyen Age est comparable sociologiquement à celle d'une caste hindoue, dans un monde sans castes. ...On ne trouve aucun Juif parmi les créateurs de l'organisation économique moderne, les grands entrepreneurs. Le fabricant juif, par contre, est un phénomène moderne ». Max WEBER, *Wirtschaftsgeschichte*, pp. 305-307.

Pologne. Dans ce paradis de la *schliskhta* nonchalante, la classe commerciale juive avait trouvé un large champ d'activité. Durant de longs siècles, le Juif y fut marchand, usurier, cabaretier, intendant du noble, intermédiaire en toutes choses. Les petites villes juives, noyées dans une mer de villages paysans, attenant souvent elles-mêmes aux châteaux des féodaux polonais, représentaient l'économie échangiste au sein d'une société purement féodale. Les Juifs se trouvaient, comme le dit Marx, dans les pores de la société polonaise. Cette situation dura aussi longtemps que demeura immuable l'organisation sociale et politique de la Pologne. Au XVIIIe siècle, suite au désarroi politique et à la décadence économique, le féodalisme polonais se trouva frappé à mort. En même temps que lui fut ébranlée profondément la position séculaire des Juifs en Europe orientale. Le problème juif, près de disparaître à l'Occident, rebondit avec violence à l'Est de l'Europe. La flamme, près de se consumer ici, reçoit un regain de vitalité par le nouveau foyer d'incendie qui s'est déclaré là-bas. La destruction de la position économique des Juifs en Europe orientale aura pour effet une émigration massive des Juifs dans le monde. Et partout, quoique dans des formes et sous un aspect différent, le flot d'immigrants juifs venant de l'Europe orientale ranima la question juive. C'est par ce côté que l'histoire des Juifs en Europe orientale a certainement été le facteur décisif de la question juive à notre époque.

Les rapports commerciaux des Juifs de l'Europe orientale, de la Bohême, de la Pologne et de la Petite Russie, datent de l'époque carolingienne. Le circuit commercial que les Juifs avaient établi dans le haut Moyen Age entre l'Asie et l'Europe se prolongeait de cette façon à travers les champs de Pologne et les steppes de l'Ukraine. Comme leurs coreligionnaires, les Radhanites, les Juifs orientaux échangeaient les produits précieux de l'Asie, les épices et les soieries, contre les produits bruts de l'Europe. Ils constituaient le seul élément commercial dans une société purement agricole. A l'époque carolingienne, le régime économique de l'Europe entière étant sensiblement le même, le rôle du judaïsme oriental était semblable à celui du judaïsme occidental. C'est seulement plus tard que leur histoire s'engagera dans des chemins complètement différents.

Les relations de voyage d'Ibrahim ibn Ya'kob (965) témoignent du développement considérable du commerce juif à Prague

au Xe siècle. Les Juifs y arrivaient de l'Extrême-Orient et de Byzance, important différentes espèces de marchandises précieuses, des monnaies byzantines, et y achetaient du blé, de l'étain et des fourrures (11). Dans un document de 1090, on dépeint les Juifs de Prague comme des commerçants et des changeurs de monnaies possédant de grandes sommes d'argent et de l'or; on les présente comme les plus riches marchands de tous les peuples. Des Juifs marchands d'esclaves et d'autres encore venant de l'Extrême-Orient et traversant en caravane la frontière, sont aussi mentionnés dans des documents de 1124 et 1222. Le taux d'intérêt chez les banquiers juifs de Prague, dont les affaires étaient fort étendues, oscillait entre 108 et 180 % (12). Le chroniqueur Gallus dit qu'en 1085, Judith, la femme du prince Ladislas Herman, de Pologne, s'efforçait de racheter des esclaves chrétiens chez les marchands juifs. Des fouilles entreprises au siècle passé ont permis de mettre en lumière toute l'importance économique des Juifs à cette époque en Pologne. On a découvert des monnaies polonaises avec caractères hébraïques datant des XIIe et XIIIe siècles. Ce fait prouve à lui seul que le commerce polonais était aux mains des Juifs. Les invasions tartares au XIIIe siècle ne sont certainement pas sans avoir laissé d'influence sur les Juifs polonais et russes, mais déjà en 1327, dans un privilège du roi polonais Vladislas Lokietek, il est question de marchands juifs de Hongrie venant à Cracovie. Loin de diminuer, le commerce des Juifs ne fait que prendre de l'extension en Pologne, au cours des siècles ultérieurs.

Comme en Europe occidentale, le développement du commerce allait de pair avec l'épanouissement de l'usure. Ici aussi, la noblesse, principale cliente des usuriers juifs, s'efforçait d'obtenir la limitation de l'usure juive, contrairement aux rois qui la favorisaient, « car les Juifs, en tant qu'esclaves du trésor, doivent toujours avoir de l'argent prêt pour notre service ». Au *Seym* de 1347, la noblesse, voulant limiter le taux d'intérêt qui atteignait 108 %, s'est heurtée à la résistance résolue de la royauté.

En 1456, le roi Casimir Jagellon proclame qu'en protégeant les Juifs, il s'inspire du principe de tolérance qui lui est imposé

(11) SCHIPPER, *op. cit.*, II, p. 78.
(12) *Ibid.*

par les lois divines. En 1504, le roi Polonais Alexandre déclare qu'il agit à l'égard des Juifs comme il convient « aux rois et aux puissants qui se distinguent par la tolérance non seulement à l'égard d'adeptes de la religion chrétienne, mais aussi à l'égard d'adhérents d'autres religions ».

Sous de tels auspices, les affaires des Juifs ne pouvaient que prospérer. Aux XIII[e], XIV[e] et XV[e] siècles, les usuriers juifs parviennent à s'emparer d'une partie des terres appartenant aux nobles. En 1389, le Juif Sabetai devient propriétaire d'une partie du domaine Cawilowo. En 1390, le Juif de Cracovie, Iosman, reçoit comme gage les biens du prince Diewiez de Pszeslawic. En 1393, le Juif de Posen, Moschko, s'empare du domaine Ponicz. En 1397, les terrains du domaine Abiejesz sont engagés chez le Juif de Posen, Abraham. Ces terres des nobles sont allouées aux Juifs en pleine propriété. Ainsi, dans le dernier exemple cité, le noble ayant attaqué les possessions transmises à Abraham, le tribunal confirme le droit de possession du Juif et punit l'agresseur d'une forte amende. En 1404, le jugement d'un tribunal énonce que trois villages engagés chez le Juif Schmerlin, de Cracovie, sont transmis en pleine propriété et pour toujours (*cum omnibus juribus utilitatibus dominio, etc., in perpetuum*).

Les « banquiers » les plus importants habitaient Cracovie, résidence des rois. Leurs principaux débiteurs étaient en effet les rois, les princes, les voïvodes, les archevêques. Ainsi Casimir le Grand a emprunté aux banquiers juifs la somme énorme de 15.000 marks. Le roi Louis de Hongrie devait à l'usurier Levko, de Cracovie, une fois 30.000 Gulden et une autre fois 3.000 Gulden. Le roi Ladislas Jagellon et la reine Hedwige lui devaient également des sommes importantes.

Levko n'était pas seulement un grand banquier, c'était aussi un gros fermier du royaume. Il a affermé l'hôtel des Monnaies et la frappe, les salines de Wieliczka et de Bochinia. Il possédait à Cracovie des maisons ainsi qu'une brasserie. Tout comme les grands patriciens, il était honoré du titre de « vir discretus ».

L'usure des grands banquiers juifs, tels que Miesko, Jordan de Posen, Aron, qui parvenaient à amasser des biens immenses, qui s'emparaient des villages et des terres, soulevait une tempête de protestations dans la noblesse. Le statut de Warta (1423) a fortement limité l'usure juive. Ainsi, en 1432, le Juif Alexandre,

chez qui furent engagés en 1427 les villages Dombrowka et Sokolov avec une partie de leur inventaire vivant, est obligé, par décision du tribunal, de rendre ces biens à son débiteur, le statut de Warta ayant interdit le prêt sur gages immobiliers.

Les Juifs et les rois ne se résignèrent pas facilement à cette situation. Une lutte acharnée leur permit d'abolir le statut de Warta. Les banquiers peuvent continuer à étendre leur sphère d'opérations. Ainsi, en 1444, le roi engage chez le banquier Schina son palais de Lemberg. Cet usurier avait également parmi ses clients le prince Szwidrigiella, le voïvode Chriczka qui avait engagé chez lui le village Winiki, etc.

Mais la noblesse non plus ne se tint pas pour battue. Elle revint continuellement à la charge et réussit à obliger le roi à promulguer le statut de Nieszawa en 1454, qui aggrave encore les dispositions du staut de Warta. Cependant, et ce fait suffit à montrer la différence fondamentale qui existait dans ce domaine entre la Pologne et l'Europe occidentale, les dispositions les plus draconiennes ne furent pas en mesure de mettre fin à l'usure juive. A partir de 1455, on assiste même à une renaissance du commerce bancaire due surtout à l'immigration des Juifs de Moravie et de Silésie, ainsi que d'autres pays. A partir de 1460, les actes de Cracovie témoignent d'une reprise si étendue des transactions usuraires que ce temps rappelle l'époque de Levko et de Schmerlin. Le banquier le plus riche était un certain Fischel qui a épousé la banquière Raschka, de Prague, et qui fournissait des fonds au roi polonais Casimir Jagellon, ainsi qu'à ses fils, les futurs rois Albrecht et Alexandre. Tandis que la noblesse de l'Europe occidentale, grâce à la pénétration de l'économie échangiste et à l'abondance monétaire, est parvenue à se débarrasser partout de l'usure juive, la persistance de l'économie féodale en Europe la rendait impuissante sur ce terrain. La banque juive a survécu à toutes les interdictions.

L'état arriéré du pays a aussi entravé l'évolution que nous avions observée dans les pays de l'Europe orientale : l'éviction des Juifs du commerce et leur confinement dans l'usure. La classe bourgeoise et les villes ne commençaient qu'à se développer. La lutte de la bourgeoisie contre les Juifs demeurait à l'état embryonnaire et n'aboutit pas à des résultats décisifs. Aux commerçants se joignent les artisans souffrant de l'usure juive. Ici aussi, plus tôt une province se développait, plus tôt

y naissaient les conflits avec les Juifs. En 1403, à Cracovie, et en 1445, à Boehnie, les artisans provoquent des massacres de Juifs. Mais ces luttes n'étaient qu'épisodiques et n'aboutirent nulle part à l'élimination de l'élément juif. Au contraire, aux XVIe et XVIIe siècles, leur situation ne fait que se renforcer et le commerce juif continue à fleurir.

Dans la deuxième moitié du XIVe siècle, il est question d'un « consortium » de trois Juifs de Lemberg, Schlomo, Czewja et Jacob, formé en vue de fournitures de marchandises italiennes au conseil urbain de Lemberg. Au début du XVe siècle, les Juifs sont les fournisseurs de la cour royale. En 1456, le starosta de Kaminiec Podolsky confisque des marchandises orientales d'une valeur de 600 marks chez les marchands juifs se rendant en Pologne des centres commerciaux de la mer Noire. Les Juifs byzantins et italiens de Capha effectuaient de nombreux voyages en Pologne. Le Juif Caleph Judaeus, de Capha, faisait passer par l'octroi de Lemberg de grandes quantités de marchandises orientales. Même après la destruction des colonies italiennes de la mer Noire (1475), les Juifs ont continué à entretenir des relations avec l'Orient. A partir de 1467, le Juif David, de Constantinople, approvisionne régulièrement Lemberg en marchandises orientales. On mentionne même une renaissance du commerce d'esclaves dans la Petite Russie en 1440-1450. En 1449, les livres de justice russes relatent un fait intéressant : une esclave appartenant au Juif Mordecai, de Galitch, s'étant enfuie, son propriétaire réclamait son retour par voie judiciaire.

Les marchands juifs de Capha et de Constantinople fréquentaient seulement les grandes foires de Lemberg et de Lublin. C'est là aussi que venaient les Juifs dispersés dans les villes et bourgades russes et polonaises pour acheter les marchandises orientales et les écouler dans les contrées dont ils étaient originaires. Sur les routes conduisant de Lemberg et de Lublin en Petite et Grande Pologne jusqu'à la frontière silésienne, cheminaient les marchands juifs.

Les Juifs franchissaient aussi cette frontière et menaient un commerce très vif avec la Bohême et l'Allemagne. Des lettres de 1588 nous apprennent qu'on transporte du cuir et de la fourrure de Cracovie à Prague et qu'on prête de l'argent à intérêt et contre des gages.

La foire de Lublin servait de lieu de rencontre commercial

entre les marchands juifs de Pologne et de Lituanie. Les marchands juifs exportent de la Lituanie des peaux, des fourrures, du bois, du miel et achètent sur la foire de Lublin des épices arrivées de Turquie et des produits manufacturés provenant de l'Europe occidentale. Les livres de la ville de Dantzig mentionnent des marchands juifs de Lituanie qui exportaient, entre 1423-1436, du bois, de la cire, des fourrures, des peaux, etc.

La position du judaïsme lituanien était encore plus favorable que celle des Juifs polonais. Jusqu'à l'Union de Lublin (Union de la Pologne et de la Lituanie), les Juifs y jouissaient des mêmes droits que toute la population libre. En leurs mains reposaient le grand commerce, la banque, les douanes, etc. La ferme des impôts et des douanes leur procurait de grandes richesses. Leurs habits scintillaient d'or et ils portaient des épées comme les gentilshommes.

Les actes de la chancellerie lituanienne indiquent que dans la période de 1463-1494, les Juifs avaient affermé presque tous les bureaux de douane du duché lituanien. Bielek, Briansk, Brchiczin, Orodno, Kiev, Minsk, Novgorod, Jitomir. Des documents des années 1488-89 mentionnent quelques Juifs de Trock et de Kiev exploitant des salines grand-ducales. A la même époque, on commence à rencontrer des Juifs dans le rôle d'aubergistes, profession qui, dans le village polonais et petit-russien, va de pair avec le commerce de l'usure.

Le renforcement de l'anarchie nobiliaire en Pologne n'a pas été sans avoir laissé d'effets sur la situation des Juifs. Au XVIe siècle, leur position demeure très ferme, mais ils passent de plus en plus du contrôle royal sous celui des grands et des petits féodaux. L'amoindrissement de la puissance royale rend de plus en plus la protection royale inefficace et les Juifs cherchent eux-mêmes des protecteurs moins brillants, mais plus sûrs. Le roi Sigismond se plaignait au *Seym* (diète) de 1539 : La *schliskhta* (noblesse) de notre royaume veut accaparer tous les profits des Juifs habitant les bourgades, les villages et les domaines. Elle exige le droit de les juger. A cela, nous répondons : « Si les Juifs résignent eux-mêmes les privilèges à une juridiction autonome que leur avait octroyée les rois, nos aïeux, et qui ont aussi été confirmés par nous, ils abandonnent en fait notre protection et n'ayant plus de profit d'eux, nous n'avons aucune raison de leur imposer par la force nos bontés. »

Il est évident que si les Juifs résignaient « ces bontés », c'est parce que la royauté n'avait plus beaucoup de pouvoir réel dans ce pays dominé par les nobles.

Au XVIe siècle, la situation des Juifs s'est affermie. Ils ont reçu à nouveau tous les droits qu'on avait tenté de leur ravir durant le siècle précédent. Leur position économique s'améliore.

La puissance grandissante de la noblesse (la Pologne devient un royaume électif en 1569) les prive de la protection des rois, mais les seigneurs féodaux font tout pour stimuler leur activité économique. Les commerçants, les prêteurs à intérêt, les intendants dirigeant les domaines des nobles, leurs auberges, leurs brasseries, sont extrêmement utiles aux féodaux passant leur temps à l'étranger dans le luxe et l'oisiveté. « Les petites villes et les domaines appartenant à la *schliskhta* eurent tous leurs entrepôts et auberges juifs. Dans la mesure où il savait trouver grâce aux yeux du seigneur, le Juif s'y mouvait tout à fait librement. » (13).

La situation économique des Juifs était généralement très bonne, mais leur position subordonnée à l'égard de la noblesse sapa les bases de l'autonomie juive très développée qui avait existé en Pologne. « Les conditions générales politiques et économiques de la Pologne ont amené les Juifs à y vivre comme un Etat dans l'Etat, avec leurs institutions religieuses, administratives et juridiques particulières. Les Juifs y constituaient une classe *particulière* jouissant d'une autonomie intérieure particulière... » (14).

Un décret de Sigismond Auguste (août 1551) établit les bases suivantes d'autonomie pour les Juifs de grande Pologne : les Juifs ont le droit de choisir, après un accord général entre eux, des rabbins et juges qui doivent les administrer. Le pouvoir coercitif de l'Etat peut être mis à leur disposition.

Chaque ville ou bourgade juive avait un conseil de la communauté. Dans les grandes agglomérations, le conseil de la communauté comprenait 40 membres, dans les petites 10. Les membres de ce conseil étaient élus par un système de vote double.

L'activité de ce conseil était très étendue. Il devait lever les

(13) GRAETZ, *Histoire des Juifs.*
(14) *Idem.*

impôts, administrer les écoles, institutions, régler les questions économiques, s'occuper de la justice. Le pouvoir de chaque conseil appelé Kahal s'étendait aux Juifs des villages environnants. Les conseils des grandes villes avaient une autorité sur les petites communautés. De cette façon se sont créés des faisceaux de communauté, les *galiloth.*

Nous avons déjà parlé du *Vaad Arba Aratzoth* qui était l'Assemblée générale des conseils des Juifs de Pologne (de quatre pays, la Pologne, la Petite Russie, la Podolie et la Volhynie) qui se réunissait à intervalles réguliers et constituait un véritable Parlement.

Au XVII[e] siècle, les bases de l'autonomie juive commencèrent à chanceler. Ce fut en rapport avec l'aggravation de la situation du judaïsme polonais qui commençait à ressentir les effets désagréables du chaos que traversait la société féodale polonaise. La modification partielle de la situation des Juifs, par suite de la diminution de l'autorité royale, avait eu comme résultat de mettre les Juifs plus en contact, alors qu'auparavant, avec la grande masse de la population servile. Le Juif, devenu intendant du noble ou cabaretier, était haï à l'égal ou plus même que les seigneurs par les paysans, parce que c'était lui qui était devenu l'instrument principal de leur exploitation. Cette situation amena bientôt de formidables explosions sociales, surtout en Ukraine où l'autorité de la noblesse polonaise était moins ferme qu'en Pologne. L'existence de steppes immenses permit la formation de colonies militaires cosaques où les paysans fugitifs purent préparer l'heure de la vengeance.

« L'intendant juif s'efforçait de tirer le plus possible des domaines et d'exploiter le plus possible le paysan. Le paysan petit-russien portait une haine profonde au propriétaire foncier polonais et cela, à double titre de seigneur et de *liach* (polonais). Mais il haïssait encore plus peut-être l'intendant juif avec qui il avait l'occasion de se trouver continuellement en contact et en qui il voyait en même temps un détestable commis du seigneur et un « non chrétien » qui lui était étranger par sa religion et son genre de vie. » (15).

La formidable révolte cosaque de Chmielnicki de 1648 a pour effet d'anéantir 700 communautés juives. Cette révolte montre en

(15) GRAETZ, *op. cit.*

même temps l'extrême fragilité du royaume anarchique de la Pologne et prépare son démembrement. A partir de 1648, la Pologne ne cesse d'être en proie aux invasions et aux troubles intérieurs.

Avec l'existence de l'ancien état de choses féodal en Pologne finit aussi la situation privilégiée du judaïsme. Les massacres le déciment; l'anarchie qui règne dans le pays rend impossible toute activité économique normale.

L'aggravation de la situation des Juifs fait chanceler les anciennes bases idéologiques du judaïsme. La misère et les persécutions créent un terrain propice pour le développement du mysticisme. L'étude de la cabale commence à remplacer celle du Talmud. Des mouvements messianiques comme celui de Sabetai Zevi prennent une certaine extension.

Il est aussi intéressant de rappeler la conversion au christianisme de Frank et de ses adhérents. « Les frankistes demandaient qu'on leur donnât un territoire spécial parce qu'ils ne voulaient pas exploiter les paysans et vivre de l'usure et de l'exploitation des cabarets. Ils veulent plutôt travailler la terre. » (16).

Ces mouvement ne prirent pas une grande extension parce que la situation du judaïsme n'était pas encore compromise définitivement. C'est seulement à la fin du XVIII[e] siècle que la société féodale polonaise commença à s'effondrer réellement sous les coups conjugués de l'anarchie intérieure, de la décadence économique et de l'intervention étrangère. C'est alors que commencèrent à se poser pour le judaïsme les problèmes de l'émigration et du passage à d'autres professions (« productivisation »).

(16) *Idem.*

CHAPITRE V

L'ÉVOLUTION DE LA QUESTION JUIVE AU XIXe SIÈCLE

Dans leur immense majorité, les Juifs se trouvaient concentrés, au début du XIXe siècle, dans les pays arriérés de l'Europe orientale. En Pologne, il y avait plus de 1 million de Juifs au moment du partage de ce pays. D'après le recensement russe de 1818, la composition sociale du judaïsme oriental était la suivante :

	COMMERÇANTS	ARTISANS	AGRICULTEURS
	—	—	—
Ukraine	86,5 %	12,1 %	1,4 %
Lituanie et Russie Blanche..	86,6 %	10,8 %	2,6 %
Ensemble	86,5 %	11,6 %	1,9 %

Le pourcentage d'artisans et d'agriculteurs dénote le commencement de la différenciation sociale du judaïsme. Mais en ligne générale, la structure du judaïsme oriental n'a pas encore subi de changements importants; elle reste ce qu'elle avait été des siècles durant. Certaines relations de voyage des soldats ayant participer à la campagne de Napoléon en Russie constituent des témoignages précieux concernant la vie des Juifs au début du XIXe siècle. « Beaucoup d'entre eux, dit von Furtenbach (1), afferment et dirigent des domaines seigneuriaux et exploitent des auberges. Tout se trouve entre leurs mains. Ils prêtent de l'argent aux seigneurs et aux paysans et ils vont acheter des marchandises à Leipzig. » Un autre soldat, le Français Puybusque donne dans ses *Lettres sur la guerre de Russie* des information intéressantes sur le rôle des Juifs dans

(1) F. von FURTENBACH, *Krieg gegen Russland und russiche Gefangenschaft,* Nuremberg et Leipzig, 1912.

la vie économique du pays : « Ils étaient les intermédiaires entre les paysans et les seigneurs. Les seigneurs leur affermaient des auberges en les obligeant d'y vendre seulement des boissons fabriquées sur leurs domaines. A l'occasion des fêtes, lors des baptêmes, des enterrements, des mariages, les paysans étaient obligés d'acheter au moins un seau d'eau-de-vie. Les Juifs leur vendaient à crédit, mais en exigeant de gros intérêts. Ils intervenaient dans toutes les opérations commerciales de la contrée. Ils étaient aussi banquiers. » L'auteur raconte que de constantes relations d'affaires lient les Juifs polonais à leurs frères d'Allemagne. Ils se servent de leur propre poste et sont informés des cours boursiers de toute l'Europe (2).

L'auteur du « Voyage d'un officier moscovite de Trieste à Constantinople (1810) » dit : « On devrait appeler la Pologne en toute justice un royaume juif. Les villes et les petites villes sont habitées principalement par eux. On trouve rarement un village sans Juif. Les auberges juives jalonnent les grandes routes. A part quelques rares domaines qui sont administrés par les seigneurs mêmes, tous les autres sont affermés ou engagés chez les Juifs. Ils possèdent des capitaux formidables et personne ne peut se passer de leur aide. Seuls, quelques très riches seigneurs ne sont pas enfoncés jusqu'au cou dans les dettes chez les Juifs (3). » « Les Juifs dans les villages, écrit Kamanine dans « l'Archive de la Russie méridionale et occidentale », se bornent à affermer les moulins, les débits de boisson et les auberges. Il n'y a presque pas de village sans son « fermier » juif. A tel point que les rencensements confondent souvent la notion de « fermier » avec celle de Juif et lient la profession à la nationalité ou à la religion. Au lieu d'écrire « il n'y a pas de Juif dans le village », on écrit : « Il n'y a pas de « fermier » dans le village » (4).

Mais en pensant décrire le présent, ces divers auteurs ne peignaient plus que le passé. La situation séculaire du judaïsme en Europe orientale était entraînée, très lentement il est vrai,

(2) L.-G. de Puybusque, *Lettres sur la guerre de Russie,* Paris, 1816, pp. 179-181.

(3) Cité par Wolff Doubnov dans *Zu der ökonomischer Geschichte von der Juden in Russland,* p. 576.

(4) I. M. Kamanin, *Archive de la Russie méridionale et occidentale,* cité par J. Lesczinski, *Le peuple juif au cours des cent dernières années.*

dans le courant de l'économie capitaliste. Avant même de se substituer à l'ancien, le nouveau régime le brisait. La décadence du féodalisme précédait son remplacement par les nouvelles formes capitalistes. « Tandis que l'accroissement numérique du judaïsme exigeait de nouvelles possibilités d'existence, les anciennes positions économiques vacillaient sur leur base. Les Juifs, adaptés depuis des siècles à l'économie naturelle, sentaient le sol se dérober sous leurs pieds. Ils avaient eu longtemps le monopole de l'échange. Le processus de capitalisation en Russie et en Pologne amène maintenant les propriétaires fonciers à s'occuper eux-mêmes de diverses branches de la production et à en refouler les Juifs. Seule, une petite partie de Juifs riches put trouver dans cette nouvelle situation un terrain d'activité favorable. » (5).

Mais l'immense majorité des Juifs, composée de petits commerçants, cabaretiers, colporteurs, souffrait beaucoup du nouvel état de choses. Les anciens centres du commerce de l'époque féodale dépérissaient. De nouvelles cités industrielles et commerciales se substituaient aux petites villes et foires. Une bourgeoisie indigène commençait à se développer.

La situation économique des masses juives était devenue tellement critique, même encore avant le partage de la Pologne, que les questions de la transformation de la structure sociale des Juifs et de leur émigration se sont posées d'elles-mêmes (6). L'émigration ne pouvait s'effectuer à cette époque qu'à l'intérieur des frontières des Etats qui s'étaient partagé la Pologne. Les masses juives s'efforçaient de quitter les régions décadentes et arriérées de l'ancien royaume nobiliaire aux possibilités d'existence de plus en plus réduites, pour trouver de nouvelles occupations dans les parties plus développées des Empires héritiers de la Pologne. Déjà en 1776 et en 1778 quelques communautés juives polonaises demandent au gouvernement russe la permission d'immigrer en Russie. « Au début du XIX[e] siècle un large courant d'émigration se dirigeait de l'ancienne Pologne vers la Russie. » (7). Il en était de même dans les régions annexées par la Prusse et l'Autriche. Les Juifs se dirigeaient vers Berlin,

(5) S. B. WEINRYB, *Neueste Wirtschaftsgeschichte der Juden in Russland und Polen,* Breslau, 1934, p. 17.
(6) LESCZINSKI, *op. cit.*
(7) LESCZINSKI, *op. cit.*

vers Vienne, vers tous les centres où battait le pouls d'une nouvelle vie économique, où le commerce et l'industrie leur offraient de vastes débouchés. « L'émigration juive de la Podolie, de la Volhinie, de la Russie Blanche et de la Lituanie vers la Russie; celle des Juifs posnaniens et polonais en Angleterre et même en Amérique, tout cela prouve que les Juifs de l'Europe orientale cherchaient des pays d'immigration déjà dans la première moitié du XIX[e] siècle. » (8).

Cette volonté de s'expatrier allait de pair avec les tentatives de rendre les Juifs « citoyens utiles », de les adapter à la nouvelle situation en en faisant des artisans et des agriculteurs. Le « Grand Seym » polonais de 1784-1788 avait déjà à l'ordre du jour le problème de la « productivisation » des Juifs (9). Tous les gouvernements qui avaient reçu en héritage une partie du judaïsme polonais considéraient sa structure sociale comme une anomalie. Des essais ont été tentés pour transformer les Juifs en ouvriers de fabrique. Des primes ont été allouées aux artisans qui donneraient de l'occupation aux apprentis juifs ainsi qu'à ces derniers (10).

Des milliers de Juifs ont aussi été installés comme colons dans certaines régions de la Russie (11). Ces villages, malgré de grandes difficultés au début, sont cependant parvenus à s'acclimater à la longue.

« Deux procès caractérisent le développement du peuple juif au cours du dernier siècle : le procès d'émigration et le procès de différenciation sociale... La décadence du système féodal et de la propriété servile, parallèlement à la croissance du capitalisme, ont créé de nouvelles sources de subsistance, mais ont détruit, dans une mesure bien plus large, les positions d'intermédiaires dont vivait la plus grande partie du peuple juif. Ces procès ont poussé les masses juives à changer leurs lieux de résidence, leur aspect social; ils les ont forcées à chercher une nouvelle place dans le monde et une nouvelle occupation dans la société (12).

Au début du XIX[e] siècle, le procès de « productivisation »

(8) LESCZINSKI, *op. cit.*
(9) *Idem.*
(10) *Idem...*
(11) Le tsar Alexandre I[er] encouragea la « colonisation juive » en Russie.
(12) LESCZINSKI.

n'est encore qu'à ses commencements. D'une part, la décadence de l'économie féodale se poursuit assez lentement et les Juifs peuvent encore s'accrocher longtemps à leurs anciennes positions; d'autre part, le développement du capitalisme revêt encore des formes assez primitives et un grand nombre de Juifs trouvent un vaste champ d'occupations dans le commerce et l'artisanat (13). Ils jouèrent un rôle d'intermédiaires commerciaux très actifs pour la jeune industrie capitaliste et contribuèrent à la capitalisation de l'agriculture.

En général, on peut considérer que jusqu'à la fin du XIXe siècle s'effectue la pénétration des Juifs dans la société capitaliste. Vers la fin du XIXe siècle, au contraire, des masses considérables de Juifs sont obligés de quitter l'Europe orientale.

La moyenne annuelle de l'émigration juive fut :

de 1830	à	1870,	de	4	à	5.000
de 1871	à	1880,	de	8	à	10.000
de 1881	à	1900,	de	50	à	60.000
de 1901	à	1914,	de	150	à	160.000

Durant la première période qui va jusqu'à 1880, on assiste surtout à une émigration intérieure qui se dirige vers les grandes villes. De 1830 à 1880, lorsque l'émigration annuelle ne dépassait pas 7.000, le peuple juif est passé de 3.281.000 à 7.763.000 âmes. Ce considérable accroissement naturel fut donc absorbé en grande partie à l'intérieur des pays qu'habitaient les Juifs. Quel extraordinaire changement à partir de 1881 et surtout à partir de 1901 où l'émigration juive atteint le chiffre vraiment impressionnant de 150.000 à 160.000 par an. Quelles sont les causes de ce changement ?

Le processus de capitalisation de l'économie russe fut accéléré par la réforme de 1863. L'agriculture commença à produire de plus en plus pour le marché. Les liens de servitude

(13) Significative est la lutte entre l'*haskala* (mouvement d'émancipation) et l'orthodoxie. Cette opposition entre ceux qui veulent transformer aussi bien la vie économique du judaïsme que sa vie culturelle et les tenants des anciennes traditions, reflète l'antagonisme entre la nouvelle bourgeoisie juive profitant du développement capitaliste et tendant à l'assimilation complète et les anciennes couches féodales attachées à leur ancien mode d'existence. Cette lutte se poursuit au cours de tout le XIXe siècle pour aboutir à la défaite des assimilateurs. Cette défaite est causée moins par la solidité des anciennes formes économiques que par la fragilité des nouvelles.

et de contrainte féodale se relâchèrent; la différenciation sociale progressa rapidement au village. Une partie des paysans se transformèrent en fermiers aisés, une autre partie se prolétarisa. La capitalisation de l'agriculture eut pour effet d'ouvrir un important marché intérieur pour les moyens de production (machines, etc.) et pour les articles de consommation.

La production capitaliste agricole implique, en effet :

1. La division du travail à l'intérieur de l'agriculture due à la spécialisation de ses branches.

2. Une demande croissante de produits manufacturés par les paysans enrichis et par la masse prolétarisée qui ne dispose que de ses bras pour vivre et qui doit acheter sa subsistance.

3. La production agricole en vue du marché nécessite un emploi de plus en plus étendu de machines, ce qui développe l'industrie des moyens de production.

4. L'accroissement de la production de moyens de production entraîne un accroissement continuel de la masse prolétarienne dans les villes, ce qui contribue aussi à élargir le marché pour les moyens de consommation.

Ces vastes possibilités du marché intérieur offrirent l'occasion aux masses juives refoulées de leurs anciennes positions économiques, de s'intégrer dans l'économie capitaliste. Les ateliers, les petites industries, prirent une grande extension.

Tandis que le forgeron ou le paysan non juifs trouvaient l'accès de la fabrique ou de la mine, les masses prolétarisées juives affluaient dans les petites industries produisant des articles de consommation (14).

Mais il y a une différence essentielle entre la transformation du paysan ou du forgeron en ouvrier métallurgiste et la transformation du marchand juif en artisan ou ouvrier tailleur. Le développement capitaliste des branches de l'industrie lourde s'accompagne d'un *changement des conditions matérielles de production.* Non seulement le moyen de production change de destination mais il change aussi de *forme*. L'outil primitif devient la machine moderne et perfectionnée. Il n'en est pas de même du moyen de consommation. Qu'il soit produit pour l'usage propre, pour

(14) Voir plus loin.

le marché local ou pour le marché mondial, le vêtement ne change pas d'aspect et l'outillage ne varie guère. Il n'en est pas de même de l'outil qui se transforme en machine de plus en plus perfectionnée et *nécessite l'investissement de capitaux de plus en plus considérables.*

Pour monter la fabrication des machines, il faut disposer dès le début de grands capitaux. Cela s'explique surtout au commencement par la longueur de la période de travail. « Suivant la durée plus ou moins longue de la période de travail (suite ininterrompue de journées de travail nécessaires dans une branche donnée pour fournir un produit achevé) qu'exigent le produit ou l'effet utile à obtenir, il faut une dépense supplémentaire et continue de capital circulant (salaires, matières premières et auxiliaires) » (15).

C'est la raison pour laquelle, dès le début, la production des moyens de production a lieu sous la forme capitaliste de grande entreprise tandis que la production des moyens de consommation peut continuer à s'exécuter dans les mêmes ateliers artisanaux qu'auparavant.

C'est seulement plus tard que la grande fabrique refoule aussi dans ce dernier domaine l'atelier et les méthodes de travail désuètes. Cela a lieu à la suite d'inventions de machines de travail perfectionnées qui s'imposent ainsi dans le secteur des moyens de consommation. Ici, c'est donc l'accroissement du capital fixe qui joue un rôle prépondérant (16). De cette façon sont nivelées les conditions de production dans les deux secteurs principaux de l'économie. « Le fait que la machine à vapeur transfère sa valeur, par parcelles, tous les jours au produit d'un travail discontinu, les filés, ou pendant trois mois au produit d'un acte de production continu, la locomotive, ne change absolument rien à l'avance du capital nécessaire pour acheter une machine à vapeur... Dans les deux cas, la machine à vapeur n'est à renouveler que dans vingt ans peut-être. » (17).

La libération des paysans en Russie avait créé un large mar-

(15) Karl MARX, *Le Capital,* livre II (éd. all., Berlin, 1953, p. 228; trad. fr., *Le Capital,* vol. 4, Paris, Ed. sociales, 1952, p. 214).

(16) La longue persistance du système du travail à domicile a sa base dans la faiblesse du capital fixe qui y est nécessaire. Max WEBER, *Wirtschaftsgeschichte,* p. 146.

(17) Karl MARX, *Le Capital,* livre II (éd. all., p. 227; trad. fr., p. 213).

ché pour les produits manufacturés. A la place de l'économie, encore en grande partie féodale, s'installe la production des valeurs d'échange. La Russie commence à devenir le grenier de l'Europe. Les villes, centres du commerce et de l'industrie, se développent rapidement. Les Juifs quittent en masse les petites villes pour s'installer dans les grandes agglomérations urbaines où ils contribuent fortement à développer le commerce et l'industrie artisanale des moyens de consommation. En 1900, sur 21 villes importantes de Pologne, les Juifs avaient la majorité absolue dans 11. L'immigration des Juifs dans les grandes villes s'accompagne d'une différenciation sociale qui fait chanceler les bases traditionnelles du judaïsme.

Mais le développement du secteur des moyens de production entraîne une mécanisation de l'agriculture et de l'industrie légère. Les machines commencent à faire une concurrence acharnée aux petits ateliers d'artisans juifs. Vers la fin du siècle dernier, une grande masse d'ouvriers non juifs immigre vers les grandes villes où le rythme de l'augmentation de la population juive diminue et marque même un arrêt complet (18). Les industries artisanales juives développées par l'élargissement du marché intérieur succombent en grande partie à cause de la mécanisation et de la modernisation de l'industrie.

Il fut difficile à l'artisan juif de lutter avec les masses paysannes affluant des campagnes, ayant un standard de vie très bas, et habituées depuis toujours au dur labeur physique. Bien entendu, à certains endroits les ouvriers juifs, surmontant toutes les difficultés, trouvèrent également place dans les industries mécanisées, mais en grande partie à la fin du XIX[e] siècle et au début du XX[e] siècle ils durent prendre le chemin de l'exil. Le processus de la transformation du marchand précapitaliste juif en ouvrier artisanal, s'est croisé avec un autre processus, celui de l'élimination de l'ouvrier juif par la machine (19). Ce der-

(18) Au XIX[e] siècle, l'augmentation de la population juive dans les villes de Pologne, était supérieure à celle de la population non juive. Vers la fin du siècle dernier, à l'époque où fut créée la grande industrie et où de grosses masses non juives émigrèrent vers les villes, le rythme de l'augmentation de la population juive se ralentit et par endroits, le mouvement a marqué un arrêt complet. *La situation économique des Juifs dans le monde*, Paris, Congrès juif mondial, 1938, p. 215.

(19) Un phénomène semblable se remarque aussi dans le domaine rural. « Dans les endroits où le capitalisme agraire se développe le plus,

nier processus influence le premier. Les masses juives refoulées des petites villes ne peuvent plus se prolétariser et sont forcées à l'émigration. C'est ainsi que s'explique en grande partie le formidable accroissement de l'émigration juive à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe siècle. Alors que la dissolution de l'ancienne économie féodale et la création du marché intérieur eurent des effets *semblables* sur les masses juives et non juives, la mécanisation et la concentration industrielles exercèrent des résultats opposés. De là proviennent aussi certaines tendances différentes de l'émigration juive et de l'émigration générale. L'émigration juive est relativement tardive et va en croissant, alors que c'est souvent le cas inverse pour l'émigration générale. Par exemple, en Allemagne, l'émigration annuelle, qui oscillait entre 100 et 200.000 personnes entre 1880 et 1892, ne dépassait plus guère les 20.000 au début du XXe siècle. Cette forte baisse de l'émigration allemande s'explique par le formidable développement économique de l'Allemagne à cette époque.

Le phénomène de l'élimination des Juifs de l'industrie nous amène tout naturellement à parler du prolétariat juif.

Le confinement de la classe ouvrière juive dans les industries de consommation constitue sans contredit un des phénomènes les plus remarquables de la structure économique et sociale du peuple juif. Le fait qu'un nombre infime d'ouvriers juifs est occupé dans les premiers stades de la production industrielle, tandis que leur pourcentage dans ses dernières phases est énorme, caractérise d'une façon frappante ce qu'on est convenu d'appeler l'anomalie juive. Cette base économique du prolétariat juif n'est pas seulement faible en soi, elle se rétrécit aussi continuellement par le développement technique. Les ouvriers juifs ne souffrent pas seulement de tous les inconvénients inhérents à l'industrie artisanale, notamment de faiblesse sociale, de l'occupation saisonnière, de l'exploitation accrue et des mauvaises conditions de travail, mais ils sont refoulés de plus en plus de leurs positions économiques.

L'économie capitaliste se caractérise par la croissance inin-

le processus de l'introduction du travail salarié croise un autre processus, notamment celui de l'élimination du travail salarié par la machine. LÉNINE, *Le développement du capitalisme en Russie,* trad. fr., Moscou-Paris, s.d., p. 248.

terrompue du capital constant au détriment du capital variable, autrement dit par l'augmentation de l'importance du capital constitué par les moyens de production et la diminution de l'importance du capital consacré à payer la force de travail. Ce processus économique produit les phénomènes connus de l'élimination de l'ouvrier par la machine, de l'anéantissement de l'atelier artisanal par l'usine et de la diminution du poids spécifique de la partie de la classe produisant les articles de consommation au profit de l'autre partie occupée à la fabrication des moyens de production.

L'économie officielle caractérise ainsi ce processus :

« La seule chose bien certaine — et elle est très importante — c'est que l'évolution économique des 100 ou 150 dernières années s'est orientée dans le sens de l'augmentation de l'importance relative du capital fixe et de la diminution de l'importance relative du capital circulant. » (20).

Plus l'homme est primitif et plus compte le travail qui lui permet de satisfaire ses besoins immédiats. Au contraire, plus l'humanité progresse et plus son attention se tourne d'abord vers l'outil, puis vers la machine qui multiplie prodigieusement sa puissance productive. D'abord l'outil est l'appendice de l'homme, puis l'homme devient l'appendice de l'outil.

Ce rappel d'une évolution économique suffisamment connue ne tend qu'à souligner l'importance décisive de la situation spécifique de la classe ouvrière juive et nous permet de passer immédiatement à notre sujet. La question qui se pose immédiatement et qui n'a pas attiré l'attention jusqu'ici est de trouver la cause ou les causes historiques de cet état de choses.

Dans l'étude substantielle consacrée à l'économie juive au début du XIXe siècle qu'a entreprise Lesczinski dans son livre *Le Peuple juif au cours des cent dernières années,* il écrit ce qui suit sur la composition professionnelle des artisans juifs et non juifs de cette époque :

« Le coup d'œil le plus superficiel sur cette statistique comparée suffit pour remarquer que dans les mains des artisans juifs se trouvaient les métiers qui avaient moins de chance de passer à la production de fabrique, tandis qu'au contraire précisément, les professions les plus adaptées à cette transforma-

(20) M. ANSIAUX, *Traité d'économie politique.*

tion étaient répandues parmi les artisans non juifs. Les non juifs constituaient, en Galicie, 99,6 % des serruriers, 99,2 % des tisserands, 98,2 % des forgerons, 98,1 % des fileurs (tandis que, au contraire, 94,3 % des tailleurs et 78 % des fourreurs étaient juifs). Ces quatre métiers furent le fondement de travail sur lequel se sont construites plus tard les industries textiles et métallurgiques.

« Sans ces ouvriers qualifiés que la grosse production a reçus en héritage de l'artisanat, la naissance de ces industries eût été impossible... C'est dans ce fait historique que gît peut-être la cause essentielle de la faible pénétration des Juifs dans la grande industrie. Il était plus que naturel que les premiers cadres des travailleurs dans les fabriques métallurgiques et textiles se composassent exclusivement de non juifs. Et ces masses compactes d'ouvriers non juifs avaient certainement une forme d'attraction naturelle pour les populations non juives qui leur étaient plus proches au point de vue religieux, national, psychologique, tandis qu'elles repoussaient tout au contraire la masse juive qui lui est restée étrangère jusqu'à ce jour à tous les égards. » (21).

L'explication de Lesczinski contribue à éclaircir le problème qui nous occupe et nous montre la cause première, immédiate de la structure professionnelle spécifique de la classe ouvrière juive. Mais, à son tour, elle nous place devant un problème nouveau, ou plutôt elle reporte l'ancien à une autre échelle. Si nous voyons maintenant clairement dans l'ouvrier juif actuel un descendant de l'artisan du XVIIIe siècle, encore nous faudra-t-il trouver l'explication de la composition professionnelle différente d'artisans juifs et non juifs à cette époque. Pourquoi ces derniers étaient-ils principalement tailleurs et les artisans non juifs forgerons ? Pourquoi ceux-ci étaient-ils principalement représentés dans les professions liées à la *production,* et les premiers confinés dans l'habillement, produisant donc pour la *consommation ?* Poser ainsi la question, c'est presque la résoudre.

L'économie naturelle qui dominait en Europe orientale à cette époque, se caractérisait par la production presque exclusive des valeurs d'usage et impliquait l'absence quasi complète de la division du travail en métiers.

Chaque famille se suffit ou à peu près produit tout ce qui

(21) LESCZINSKI, *op. cit.*

est nécessaire à la satisfaction de ses besoins. Voici comment Vandervelde nous décrit cet état de choses :

« Chaque famille se suffit, ou à peu près, à elle-même, elle se loge dans sa maisonnette de bois provenant de la futaie la plus proche et se procure, sur place, le chaume et le torchis. Elle se chauffe exclusivement et principalement avec de la tourbe, des bruyères, des ajoncs, du bois mort ramassé dans les alentours. Elle file, tisse, transforme en vêtements le lin ou le chanvre de sa récolte; elle se nourrit avec son blé, ses pommes de terre, ses légumes; elle cuit son pain, fait son vin ou sa bière, sèche elle-même son tabac, échange ses œufs ou son beurre contre les rares marchandises qu'elle se procure au dehors : chandelles, pétrole, objets de luxe, fer. Bref, elle produit à peu près tout ce qu'elle consomme et consomme tout ce qu'elle produit, ne vendant que le strict nécessaire pour faire face à des dépenses en argent très limitées. » (22).

On pourrait dire de même toutes proportions gardées, du domaine féodal.

On comprendra facilement que si un tel système économique n'exclut pas *absolument* toute spécialisation professionnelle, les quelques métiers qui y trouvent place doivent être les produits de circonstances tout à fait exceptionnelles.

« Nous devons considérer les travaux du forgeron et du potier comme les premiers qui se sont érigés en professions spéciales parce qu'ils exigent, dès le début, plus d'adresse et d'instruments de travail spéciaux. Même chez les peuples nomades, des artisans spéciaux se consacrent au métier du fer. » (23).

On comprend donc aisément que, même à l'époque de l'économie naturelle, les métiers de forgeron et de tisserand (24) étaient répandus dans les villages et abondaient dans les villes qui, en Europe orientale, étaient presque exclusivement des centres militaires et administratifs.

En Galicie, en Bukovine, en beaucoup de parties de la Hongrie, de la Roumanie et de la Transylvanie, comme chez les

(22) E. VANDERVELDE, *L'exode rural et le retour aux champs,* 1903.
(23) A. MENDES, *L'artisanat chez les Juifs aux temps bibliques.*
(24) Le métier de tisserand, comme celui de forgeron, exige une formation professionnelle spéciale et se détache très tôt de l'économie domestique. Le tisserand, à l'époque féodale, est un être errant qui, pour exercer son métier, va de foyer en foyer, de village en village.

populations yougoslaves, il n'y avait naguère encore d'autres artisans que les forgerons. » (25).

L'artisanat non juif en Europe orientale fut donc le produit des causes particulières qui dans une société à base d'économie naturelle (non échangiste) nécessite cependant l'échange de services.

Tout autre fut le point de départ de l'artisanat juif. *Il est né dans les conditions spécifiques de la petite ville juive et produisait pour elle.*

Or, qui dit petite ville juive au XVIII[e] siècle, dit agglomération de petits commerçants, de cabaretiers, de banquiers et d'intermédiaires de toutes sortes (26).

L'artisan juif ne travaillait donc pas pour les paysans *producteurs*, mais pour les marchands, les banquiers *intermédiaires.* C'est ici qu'il faut chercher la cause essentielle de la structure professionnelle spécifique du prolétariat juif et de son ancêtre, l'artisan juif. L'artisan non juif ne produit pas pour le paysan des articles de consommation puisque, comme nous l'avons vu, celui-ci se suffit à cet égard à lui-même.

C'est au contraire l'occupation principale de l'artisan juif, sa clientèle étant composée d'hommes voués au commerce d'argent et de marchandises, non producteurs donc par définition. A côté du paysan, l'artisan forgeron non juif; près de l'homme d'argent le tailleur juif (27).

La différence professionnelle existant entre les artisans juifs et non juifs provient donc en dernière analyse de la différence de leur sphère d'activité.

Il va de soi que cette explication est forcément schématique et, comme tout schéma, permet de comprendre les phénomènes dans leur généralité mais ne peut pas rendre avec exactitude

(25) M. ANSIAUX, *Traité d'économie politique.*

(26) Tous les Juifs ne vivaient pas dans les petites villes, loin s'en faut, mais leur rôle social dans. les grandes villes ou au village était le même que dans la petite ville. Cette dernière, par son aspect spécifique, caractérisait cependant le mieux ce rôle social. D'après un recensement du gouvernement en 1818, en Ukraine et en Biélorussie :

86,2 % des Juifs étaient commerçants;
11,6 % des Juifs étaient artisans;
1,9 % des Juifs étaient agriculteurs.

En Galicie, en 1820, 81 % des commerçants étaient juifs.

(27) Certains métiers, proches du commerce, étaient aussi souvent exercés par les Juifs. Ainsi le métier d'orfèvre.

la diversité de la vie réelle. Mais vouloir refléter cette dernière avec exactitude et en détail, signifie rendre difficile à son tour la compréhension des procès généraux qui s'y déroulent. Aussi, la sociologie est obligée d'effectuer un circuit complet et continuel : de la réalité au schéma théorique et inversement. Ceux qui reprochent à ce dernier de ne pas pouvoir refléter toute la diversité de la vie, n'ont pas précisément compris cette interdépendance dialectique.

On peut remarquer aussi que la lutte qui éclate à certaines époques entre artisans, juifs et non juifs semble avoir été provoquée par l'empiétement d'une partie des artisans sur la sphère d'activité de l'autre et ne doit pas être attribuée à une prétendue concurrence nationale tout simplement inconcevable à l'époque féodale parce qu'elle est antérieure à la formation des nations. « Le sentiment national est inconnu à la société morcelée du Moyen Age. » (28).

A titre d'illustration, on pourrait citer ce passage d'une ancienne chronique de Prague, la *Ramschackie Chronik* de 1491 : « Il était interdit aux Juifs d'effectuer des travaux pour des chrétiens mais ils avaient tout loisir de travailler pour les clients juifs. »

Le conseil urbain de Prague se plaint aussi à la même époque : « Que les Juifs ne tiennent nul compte des anciens privilèges et ordonnances suivant lesquels il leur était interdit de travailler pour les chrétiens. » A Posen, dit Graetz, il était permis aux Juifs de s'occuper de quelques métiers, comme celui de tailleur, mais seulement pour satisfaire leurs propres besoins et non pas pour les chrétiens.

Il me semble que nous avons remonté ainsi toute la chaîne causale menant de la structure économique actuelle du prolétariat juif à ses origines. Elle est complète, en ce sens qu'elle nous ramène à un problème social d'un ordre plus général et qui a déjà été examiné : celui de la fonction sociale et économique des Juifs à l'époque précapitaliste.

(28) Henri PIRENNE, *Les anciennes démocraties des Pays-Bas.*

CHAPITRE VI

LES TENDANCES CONTRADICTOIRES DU PROBLÈME JUIF A L'ÉPOQUE DE LA MONTÉE CAPITALISTE

La Révolution française permit de parfaire les résultats de l'évolution économique et sociale du judaïsme de l'Europe occidentale. Le développement du capitalisme industriel accélérera la pénétration des Juifs dans les rangs de la bourgeoisie et son assimilation culturelle. Partout, la marche triomphante des armées napoléoniennes fut le signal de l'émancipation juive. La politique napoléonienne reflète la volonté de la société bourgeoise de s'assimiler complètement les Juifs. Mais dans les régions dominées encore par le système féodal, des difficultés importantes ont surgi sur la voie de l'émancipation. Ainsi, contrairement aux Juifs de Bordeaux, complètement fondus dans la classe bourgeoise, les Juifs alsaciens se différenciaient peu de leurs ancêtres du Moyen Age. Les émeutes paysannes contre l'usure juive obligèrent Napoléon à promulguer des lois d'exception contre le judaïsme alsacien. Les normes juridiques bourgeoises s'avérèrent inapplicables à un état féodal de la société. Il en fut de même en Pologne où l'égalité formelle de tous les citoyens devant la loi, introduite par Napoléon, ne fut pas applicable aux Juifs « pour une période de dix ans » — disait-on pour sauver les apparences. Il est nécessaire d'ajouter que la grande masse des Juifs polonais, menée par des rabbins fanatiques, s'opposait résolument à l'émancipation. Sauf une petite couche de riches bourgeois, les Juifs polonais ne sentaient nullement la nécessité de l'égalité civique.

Mais en général, dès le début du XIXe siècle, le judaïsme occidental entre dans la voie d'une assimilation complète. Déjà

à la fin du XVIIIe siècle, en l'espace de trente ans, la moitié des Juifs berlinois se convertirent au christianisme. Ceux qui sont restés fidèles à la religion juive se défendaient vigoureusement de former une nation distincte. « Sans pays, sans Etat, sans langue, il n'y a pas de nation et c'est pour cela que le judaïsme a cessé depuis longtemps de constituer une nation » (1) disait Reisser, un des représentants des Juifs allemands de la première moitié du XIXe siècle. « Nous sommes Allemands, seulement Allemands, en ce qui concerne la nationalité », écrivait un peu plus tard, en 1879, un professeur juif de Berlin.

Tandis qu'en Europe occidentale il favorisait leur assimilation, le capitalisme déracinait les Juifs de leurs position économiques séculaires en Europe orientale. En provoquant ainsi l'afflux des Juifs vers l'Occident, de la main gauche, il détruisait l'œuvre de sa main droite.

Continuellement, des vagues de Juifs orientaux se déversaient vers les pays occidentaux, insufflant une vie nouvelle au corps moribond du judaïsme (2). « Nos grandes masses populaires de l'Est, qui vivent encore dans une atmosphère de traditions juives, forment une entrave à la disparition du judaïsme occidental. » « Le judaïsme de l'Occident n'existe plus que comme le reflet du judaïsme oriental. » (3).

Il suffit de se rappeler qu'à Vienne, au début du XIXe siècle, il n'y avait eu que quelques centaines de Juifs et qu'au XXe siècle, leur nombre atteignait 176.000 pour comprendre toute l'importance de l'immigration des Juifs de l'Europe orientale.

L'émigration massive des Juifs en Europe occidentale et surtout en Amérique allait de pair avec une transformation totale de la structure territoriale du judaïsme. On sait que le développement du capitalisme fut accompagné d'une extension formidable des agglomérations urbaines. Dès le milieu du XIXe siècle,

(1) S. M. DUBNOW, *Die neueste Geschichte des jüdischen Volkes*, Berlin, 1920-1923, II, p. 35 ss.

(2) « L'afflux des Juifs orientaux en Europe occidentale a arrêté et probablement sauvé les Juifs occidentaux d'une complète disparition qui était inévitable. » LESCZINSKI, *Le peuple juif au cours des derniers cent ans.*

« Sans l'immigration d'Europe orientale, les petites communautés juives d'Angleterre, de France, de Belgique auraient probablement perdu graduellement leur caractère israélite. De même, en Allemagne... », RUPPIN, *op. cit.*, p. 68.

(3) J. KLATZKIN, *Probleme des modernen Judentum*, 1930, p. 51.

les grands centres de la vie commerciale et industrielle devinrent un puissant pôle d'attraction pour les Juifs.

La concentration des masses juives dans les grandes villes fut aussi sensible dans les pays d'immigration que dans les régions dont les Juifs étaient originaires. Les Juifs quittaient en masse les petites villes qui avaient été les centres de leur vie économique durant des siècles et affluaient, soit dans les cités commerciales et industrielles de Pologne et de Russie, soit vers les grandes villes du monde occidental, vers Vienne, Londres, Berlin, Paris et New York. « Jusqu'au milieu du XIXe siècle, la majorité des Juifs était concentrée en Europe orientale et là, par suite du manque de moyens de communications, les petites villes continuaient à offrir de grands avantages aux trafiquants. Durant cette période, les Juifs ont surtout habité les petites villes, (ainsi que les villages)... D'après une étude statistique faite dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, pour les provinces polonaises de Kiev, de Volhynie et de Podolie, il y avait en moyenne, dans chaque village, sept habitants juifs, c'est-à-dire une famille. Il y avait d'innombrables villages et fort peu de villes. Dans la Galicie orientale 27 % de la population juive vivait dans les villages et, en Galicie occidentale, jusqu'à 43 %... Des conditions analogues avaient prévalu dans quelques Etats allemands, en Hesse et Bade, par exemple. » (4).

Cet état de choses subit une modification décisive au XIXe siècle. Des masses considérables de Juifs se concentrent dans les centres urbains de l'Univers.

En Russie, entre 1847 et 1926, la population juive dans les communautés comprenant plus de 10.000 âmes, a crû huit fois. En 1847, il n'existait que trois communautés juives comprenant plus de 10.000 personnes dans tout l'Empire russe. Il y en avait déjà 28 en 1897 et 38 en 1926 (sur l'ancien territoire de la sainte Russie).

Le pourcentage des Juifs russes vivant dans ces grandes communautés était de :

1847	5 %
1897	28,2 %
1926	50,2 %

(4) RUPPIN, *op. cit.*, pp. 38-40.

Voici les chiffres correspondants pour l'Allemagne :

1850	6 %
1880	32 %
1900	61,3 %

Plus des trois quarts des Juifs américains vivent actuellement dans les communautés de plus de 10.000 personnes. Les formidables agglomérations juives de New York (2 millions), Varsovie (300.000 à 500.000), à Paris, à Londres, etc., témoignent du fait que les Juifs sont devenus le peuple « le plus grand-urbain du monde ». La concentration des masses juives dans les grandes villes constitue, sans contredit, un des phénomènes les plus importants de la vie juive à l'époque capitaliste moderne.

Nous avons déjà examiné la différence que présentaient l'émigration juive jusqu'à 1880 et l'exode postérieur à cette date. Jusqu'à 1880, les Etats habités par les Juifs offraient encore de vastes possibilités de pénétration dans l'économie capitaliste; l'émigration fut surtout intérieure. Après cette période les événements se précipitent : l'économie féodale est détruite à grands coups de massue et avec elle sont ruinées les branches artisanales du capitalisme où les Juifs sont très largement représentés. Les Juifs commencent à quitter en grandes masses leurs pays d'origine.

Entre 1800 et 1880, le nombre des Juifs aux Etats-Unis — principale destination des Juifs émigrants — passa de quelques milliers à 230.000, ce qui indique une moyenne d'immigration annuelle de 2.000 environ. Entre 1881 et 1899, la moyenne annuelle atteignit 30.000 et entre 1900 et 1914, 100.000. Si l'on ajoute à cela l'émigration vers les pays d'outre-mer (Canada, Angleterre, Sud-Afrique, Palestine, etc.) et l'émigration vers l'Europe occidentale, l'émigration totale juive venant de l'Europe de l'Est, de 1800 à 1880, peut être évaluée à environ 250.000 personnes, soit une moyenne annuelle de 3.000; à un million pour la période 1881-1899, soit une moyenne annuelle de 50.000; et à deux millions pour la période 1900-1914, soit 135.000 par an. Ces chiffres mettent les Juifs de l'Est au premier rang parmi les peuples émigrants. Vers le milieu de la période 1881-1914, leur nombre en Russie, Galicie et Roumanie était de 6 millions et demi; comparé à ce chiffre, celui des émigrants est égal à environ 50 %. Les chiffres correspon-

dants pour les Italiens, qui fournissent l'émigration la plus nombreuse en Europe, ne donnent que 15 % après déduction des émigrés rentrés.

Ceux-ci furent nombreux parmi les Italiens mais rares parmi les Juifs (5).

Cette grande émigration fut favorisée par la natalité élevée des Juifs. Leur nombre dans le monde s'élevait à :

En 1825	3.281.000
En 1850	4.764.500
En 1880	7.663.000
En 1900	10.602.500

Entre 1825 et 1925, le nombre des Juifs a quintuplé; il augmente de 1 fois 1/2 plus que la population d'Europe.

« Le nombre des Juifs doit dépasser certainement 18 millions à l'heure actuelle. Il est important de remarquer que, malgré les importants chiffres d'émigration, non seulement le nombre des Juifs en Europe orientale n'a pas décru, mais il a même fortement augmenté. » « Le judaïsme de l'Europe orientale a envoyé à l'étranger, au cours des derniers trente ans, près de 4 millions de personnes, et cependant non seulement le nombre des Juifs en Europe orientale n'a pas diminué mais il s'en est même accru dans une large mesure; il a passé de 6 à 8 millions. » (6).

L'émigration a contribué à la différenciation sociale du judaïsme, procès qui a fait de rapides progrès au cours du XIXe siècle.

Au moins 90 % des Juifs étaient intermédiaires et marchands au début de l'ère capitaliste. Au XXe siècle, nous pouvons considérer qu'en Amérique, nous possédons à peu près 2 millions et demi de prolétaires juifs, qui sont près de 40 % de tous les Juifs économiquement actifs. » (7).

(5) Ruppin, *op. cit.*, p. 52.
(6) *Di Yiddische Ekonomik* (Wilno), janvier-février 1938.
(7) Le pourcentage des employés et ouvriers était :

en Angleterre	de 77 %	(1923)
aux U.S.A.	de 75 %	(1920)
en Belgique	de 73 %	(1910)
en Allemagne	de 62 %	(1907)
en France	de 48 %	(1906)
en Pologne	de 24,8 %	(1921)
en Russie	de 15 %	(1925)

Voici quelle était la répartition professionnelle de l'ensemble des Juifs en 1932 :

Commerce (y compris transports, divertissements et banque)	6.100.000	(38,6 %)
Industrie (y compris mines et artisanat)	5.750.000	(36,4 %)
Professions libérales et administration	1.000.000	(6,3 %)
Agriculture	625.000	(4 %)
Travailleurs intermittents et service domestique	325.000	(2 %)
Sans profession (rentiers, pensionnés ou assistés)	2.000.000	(12,7 %)
	15.800.000	(100 %)

Le nombre d'ouvriers juifs, relativement peu élevé dans les pays arriérés comme la Pologne où il s'élève à près de 25 % de toutes les personnes économiquement actives, atteint 46 % en Amérique. La structure professionnelle de la classe ouvrière juive diffère encore beaucoup des prolétariats d'autres peuples. Ainsi les employés forment 30 à 36 % de tous les salariés juifs, soit une proportion de 3 à 4 fois plus élevée que chez les autres nations. Les ouvriers agricoles, qui font presque défaut chez les Juifs, forment 15 à 25 % des ouvriers non juifs. 60 à 70 % de Juifs employés dans l'industrie sont en réalité des ouvriers artisanaux (en Europe orientale 80 % de prolétaires travaillent dans des ateliers et non dans des fabriques) tandis que parmi les ouvriers d'autres nationalités, 75 à 80 % sont des ouvriers de fabriques. Enfin, les ouvriers juifs sont employés surtout dans les branches de moyens de consommation; les ouvriers non juifs de mêmes branches ne forment qu'un petit pourcentage du prolétariat.

Des statistiques comparées de la répartition professionnelle d'ouvriers juifs et « aryens » permettront mieux de se rendre compte de ce phénomène (8).

(8) *Yiddische Ekonomik,* août 1938.

Dans quelques pays européens :

	Juifs	*Non juifs*
Vêtements	43,7	8,5
Alimentation	11	9,5
Cuir	10,5	1,7
Métallurgie	8,6	19,9
Bois	7,9	6,9
Textile	6,8	12
Bâtiment	4,2	15,2
Imprimerie — Papier	3,2	3,2
Autres	3,8	22,1

En Pologne (1937) :

	Ouvriers juifs	*Non juifs*
Artisanat	58,7	33,2
Commerce et transport	18,7	12,5
Travail à domicile	9,7	1,9
Petite industrie	8,9	9,6
Moyenne et grande industrie	3,8	23
Mines	0,44	8,4
Electricité, eau, chemin de fer	0,3	8,9
Fonderie		2,3

Ces statistiques montrent clairement que, contrairement aux travailleurs « non juifs » concentrés surtout dans l'industrie lourde, les ouvriers juifs sont employés surtout dans l'artisanat. Les Juifs sont relativement cinq fois plus nombreux que les ouvriers non juifs dans l'industrie d'habillement tandis que dans la métallurgie, l'industrie textile et le bâtiment, les ouvriers non juifs sont deux ou trois fois plus nombreux que les ouvriers juifs.

Mais si la structure professionnelle des classes ouvrières juive et non juive diffère encore beaucoup, la misère pousse de plus en plus les travailleurs juifs à pénétrer, malgré toutes les entraves, dans les professions qui leur étaient inaccessibles jusqu'à présent.

Il y a quelques dizaines d'années, à la question d'un journaliste concernant le boycottage des ouvriers juifs dans ses fabriques, un grand industriel de Lodz répondit : « Je ne veux

pas avoir deux mille associés à mon entreprise. » Mais avant cette guerre, 15 % des ouvriers juifs se trouvaient devant les machines.

Le judaïsme a donc subi une transformation très importante à l'époque capitaliste. Le peuple-classe s'est différencié socialement. Mais ce procès d'une portée considérable s'accompagne d'une multitude de tendances contradictoires qui n'ont pas encore permis la cristallisation d'une forme stable du judaïsme à notre époque. Il est beaucoup plus aisé de dire ce que fut le judaïsme que de définir ce qu'il est.

En effet, c'est dans des voies diamétralement opposées que fut poussée l'évolution de la question juive par le développement capitaliste. D'une part, le capitalisme favorisa l'assimilation économique, et par conséquent l'assimilation culturelle. D'autre part, en déracinant les masses juives, en les concentrant dans les villes, en provoquant l'essor de l'antisémitisme, il stimule le développement du nationalisme juif. La « renaissance de la nation juive », la formation de la culture juive moderne, l'élaboration de la langue yiddish, le sionisme, accompagnent le processus d'émigration et de concentration des masses juives dans les villes et vont de pair avec le développement de l'antisémitisme moderne. Dans toutes les parties du monde, sur tous les chemins de l'exil, les masses juives se concentrant dans des quartiers spéciaux, créaient leurs centres de culture spéciaux propres, leurs journaux, leurs écoles yiddish. C'est naturellement dans les pays de la plus grande concentration juive, en Russie, en Pologne, aux Etats-Unis, que le mouvement national a pris le plus d'ampleur. Mais le développement de l'histoire est dialectique. En même temps que s'élaboraient les bases d'une nouvelle nationalité juive, se créaient aussi toutes les conditions de sa disparition. Tandis que les premières générations juives dans les pays d'immigration demeurent encore fermement attachées au judaïsme, les générations nouvelles perdent très rapidement leurs coutumes et leur langue particulières.

« Parmi les immigrants, venus d'Europe orientale en Europe occidentale, Amérique, etc., le yiddish est encore parlé, tout au moins pendant la première génération, quoique beaucoup de mots anglais y aient été introduits, de sorte qu'il est en train de devenir fort différent du yiddish polonais ou lithuanien. La seconde génération parle, à la fois le yiddish et la langue indi-

gène; la troisième ne connaît plus le yiddish... La presse yiddish s'est beaucoup développée aux Etats-Unis pendant les cinquante dernières années par suite de l'arrivée de deux millions de Juifs d'Europe orientale qui ne savaient pas l'anglais... Mais depuis quelques années, le succès de la presse yiddish a diminué, l'immigration s'étant arrêtée et la jeune génération s'américanisant rapidement. » (9).

En 1920, d'après les statistiques officielles, le yiddish était la langue maternelle de 32,1 % des Juifs américains, en 1930, de 27,8 %. En Hongrie, le yiddish disparut presque complètement. Au rencensement de 1920, 95,2 % déclarèrent le magyar comme langue maternelle, 4 % l'allemand et 0,8 % d'autres langues.

Dans le monde entier, en 1900, sur 100 Juifs, 60,6 % parlaient le yiddish; en 1930, sur 100 Juifs, 42,7 % parlaient le yiddish.

En même temps que se perd l'emploi du yiddish, on assiste à un accroissement considérable de mariages mixtes. Plus un pays est développé et plus y sont fréquents les mariages mixtes.

En Bohême, 44,7 % des mariages, où une partie au moins était juive, étaient mixtes. Par contre, le nombre des mariages mixtes en Russie subcarpatique et en Slovaquie, était insignifiant (10).

Pourcentage des mariages mixtes entre Juifs et non Juifs des mariages purement juifs :

Berlin	1901 à 1904	35,4
	1905	44,4
Hambourg	1903 à 1905	49,5
Trieste	1900 à 1903	61,5
Copenhague	1880 à 1889	55,8
	1890 à 1899	68,7
	1900 à 1905	82,9 (11)

On enregistre aussi une augmentation d'apostasies. Ainsi à Vienne, la moyenne d'apostats juifs est passée de 0,4 ‰ en 1870 à 4,7 ‰ en 1921-1922. Cependant, l'affaiblissement général de la religion ôte à cet indice beaucoup de son importance.

(9) RUPPIN, *op. cit.*, p. 280 ss., 338.
(10) *Yiddische Ekonomik,* avril-juin 1939.
(11) RUPPIN, *op. cit.* — Les chiffres donnés par RUPPIN, *op. cit.*, pp. 310 s., sur les mariages mixtes, sont très différents (*note des éditeurs*).

On voit donc combien précaires sont les bases de la « renaissance nationale » du judaïsme. L'émigration, d'abord obstacle puissant à l'assimilation et facteur de « nationalisation » des Juifs, se change rapidement en instrument de fusion des Juifs avec les autres peuples. La concentration des masses juives dans les grandes villes, devenue ainsi une sorte de « base territoriale » pour la nationalité juive, ne peut pas entraver longtemps le processus d'assimilation. L'atmosphère des grands centres urbains constitue un creuset ardent où s'estompent rapidement toutes les différences nationales.

Si le capitalisme créa d'abord les conditions d'une certaine « renaissance nationale » juive, en déracinant des millions de Juifs, en les arrachant à leurs conditions de vie traditionnelles et en les concentrant dans les grandes villes, il contribue bientôt à accélérer le processus d'assimilation. Le développement du yiddish, par exemple, est suivi de son déclin rapide. Le développement capitaliste, quoique parfois par des voies assez inattendues, aboutit à la fusion des Juifs parmi les autres peuples. Mais au début du XX[e] siècle, se montrent les signes évidents de la dégénérescence capitaliste. La question juive, qui semble évoluer normalement au XIX[e] siècle, rebondit avec une acuité inouïe par suite de la décadence du capitalisme. La solution de la question juive semble être plus lointaine que jamais.

CHAPITRE VII

LA DÉCADENCE DU CAPITALISME ET LA TRAGÉDIE JUIVE DU XX[e] SIÈCLE

Le mérite essentiel du régime capitaliste fut d'avoir donné une extension formidable aux forces productives, d'avoir créé l'économie mondiale, d'avoir permis un essor inconnu jusqu'alors de la technique et de la science. A la stagnation du monde féodal, le capitalisme opposa un dynamisme sans pareil. Des centaines de millions d'hommes jusqu'alors immobilisés dans une vie routinière et sans horizon, se virent soudainement entraînés dans le courant d'une existence fébrile et intense.

Les Juifs vivaient dans les pores de la société féodale. Lorsque l'édifice féodal se mit à crouler, il commença par expulser ces éléments qui lui étaient à la fois étrangers et indispensables. Avant même que le paysan eût quitté le village pour le centre industriel, le Juif avait abandonné la petite ville médiévale pour émigrer dans les grandes cités de l'univers. La destruction de la fonction séculaire du judaïsme dans la société féodale s'accompagne de sa pénétration passive dans la société capitaliste.

Mais si le capitalisme a donné à l'humanité des conquêtes prodigieuses, seule sa disparition pouvait permettre à l'humanité d'en jouir. Seul le socialisme était à même d'élever l'humanité à la hauteur des bases matérielles de la civilisation. Or le capitalisme se survit et toutes les immenses acquisitions se tournent de plus en plus contre les intérêts les plus élémentaires de l'humanité.

Les progrès de la technique et de la science deviennent des progrès de la science et de la technique de la mort. Le développement des moyens de production n'est plus qu'accroissement des moyens de destruction. Le monde, devenu trop petit pour

l'appareil de production bâti par le capitalisme, se réduit encore par les efforts désespérés de chaque impérialisme d'étendre sa sphère d'influence. Alors que l'exportation à outrance constitue un phénomène inséparable du mode de production capitaliste, le capitalisme décadent essaie de s'en passer, c'est-à-dire d'ajouter à ses maux les maux de sa suppression.

Des barrières puissantes entravent la libre circulation des marchandises et des hommes. Des obstacles infranchissables se dressent devant les masses privées de travail et de pain à la suite de l'écroulement du monde féodal traditionnel. La putréfaction du capitalisme a non seulement accéléré la décomposition de la société féodale, mais a centuplé les souffrances qui en résultaient. Les civilisateurs, dans l'impasse, barrent la route à ceux qui veulent se civiliser. Sans pouvoir se civiliser, ceux-ci peuvent encore moins demeurer dans le stade de barbarie. Aux peuples dont il détruit les bases traditionnelles d'existence, le capitalisme barre la route de l'avenir après avoir fermé le chemin du passé.

C'est à ces phénomènes généraux que se rattache la tragédie juive du XXe siècle. La situation, extrêmement tragique du judaïsme à notre époque, s'explique par l'extrême précarité de sa position sociale et économique. Eliminés les premiers par le féodalisme décadent, les Juifs furent aussi les premiers rejetés par les convulsions du capitalisme agonisant. Les masses juives se trouvèrent coincées entre l'enclume du féodalisme décadent et le marteau du capitalisme pourrissant.

A) En Europe orientale

Toute la situation du judaïsme de l'Europe orientale s'explique par la combinaison du déclin des anciennes formes féodales et de la dégénérescence du capitalisme. La différenciation sociale qui s'opère dans les villages à la suite de la pénétration capitaliste, fait affluer dans les villes les paysans enrichis et les paysans prolétarisés; les premiers veulent faire valoir leurs capitaux, les derniers offrent leurs bras. Mais il y a aussi peu de possibilités de placement de capitaux que de possibilités de travail. A peine né, le système capitaliste montre déjà tous les symptômes de la sénilité. La décadence générale du capitalisme

se manifeste par la crise et le chômage, à l'intérieur des pays de l'Europe orientale, par la fermeture de tous les débouchés pour l'émigration à l'extérieur de leurs frontières. Sept à huit millions de paysans restèrent sans terre et presque sans travail dans la Pologne « indépendante ». Placés entre deux feux, les Juifs sont en butte à l'hostilité de la petite bourgeoisie et des paysans qui cherchent à se créer une position à leurs dépens. « Les positions juives sont particulièrement menacées par la bourgeoisie polonaise urbaine et par les paysans riches qui cherchent la solution de leurs difficultés dans un féroce nationalisme économique, alors que la classe ouvrière polonaise, souffrant d'un chômage permanent, cherche le remède à sa manière, dans la libération économique et politique plutôt que dans une concurrence stérile et meurtrière... » (1). C'est précisément dans les régions les plus développées par le capitalisme que se forme rapidement une classe commerciale non juive. C'est là que la lutte antisémite est la plus acharnée. « La diminution des boutiques juives a été la plus forte dans les voïvodies centrales, c'est-à-dire dans une région où la population est purement polonaise, où les paysans ont atteint un niveau de vie plus élevé, où l'industrie est plus développée, ce qui est très important pour la situation matérielle et intellectuelle du village. » (2).

Tandis qu'en 1914, 72 % des magasins dans les villages étaient juifs, ce pourcentage baissa à 34 % en 1935, c'est-à-dire de plus de la moitié. La situation est meilleure pour les Juifs dans les territoires peu développés économiquement. « La participation des Juifs au commerce est plus importante dans les voïvodies les plus arriérées. » (Lipovski.) « Les territoires orientaux appartenant aux Blancs-russiens sont, sous les rapports économique, intellectuel et politique, la partie la plus arriérée de la Pologne. Dans ces régions, la majorité absolue des commerçants juifs s'est accrue d'un tiers. » (3). En 1938, 82,6 % des magasins dans les régions arriérées de la Pologne se trouvaient aux mains des Juifs (4).

Tous ces faits prouvent encore une fois qu'à la base de la question juive, en Europe orientale, se trouve la destruction

(1) *La situation économique des Juifs dans le monde.*
(2) *Idem.*
(3) *Idem.*
(4) *Yiddische Ekonomik,* septembre-octobre 1938.

du féodalisme. Plus une région est arriérée et plus facilement les Juifs parviennent à y conserver leurs positions séculaires. Mais c'est la décadence générale du capitalisme qui rend impossible la solution de la question juive. La crise et le chômage chroniques rendent impossible aux Juifs le passage dans d'autres professions, produisant un encombrement féroce dans les professions qu'ils exercent et accroissant sans cesse la violence de l'antisémitisme. Les gouvernements des hobereaux et des grands capitalistes s'efforcent naturellement d'organiser le courant anti-juif et de détourner ainsi les masses de leur véritable ennemi. « Résoudre la question juive » devient pour eux synonyme de la solution de la question sociale. Afin de faire place aux « forces nationales », l'Etat organise une lutte systématique pour « déjudaïser » toutes les professions. Les moyens de « poloniser » le commerce en Pologne vont depuis le simple boycottage des magasins juifs par la propagande jusqu'aux pogroms et incendies. Voici, à titre d'exemple, le « bulletin de victoire » publié en 1936 dans le journal gouvernemental *Ilustrowany Kurjer codzienny* : 160 positions de commerce polonais ont été conquises pendant les premiers mois de cette année dans l'arrondissement de Radom. A Przytyk seule (fameuse ville de pogrom), 50 patentes commerciales ont été achetées par des Polonais. En tout, dans les divers arrondissements, 2.500 positions de commerce polonais furent conquises (5).

L'artisanat juif n'a pas été plus ménagé par les gouvernements polonais. Le boycottage, des impôts exorbitants, des examens polonais (des milliers d'artisans juifs ne connaissent pas cette langue) contribuent à évincer les artisans juifs. Privé d'indemnité de chômage, le prolétariat artisanal est un des plus déshérités. Les salaires des ouvriers juifs sont très bas et les conditions de vie épouvantables (journée de travail allant jusqu'à 18 heures).

Les universités constituent le terrain de prédilection de la lutte antisémite. La bourgeoisie polonaise a mis tout en œuvre pour interdire aux Juifs l'accès des professions intellectuelles. Les universités polonaises devinrent des endroits de véritables

(5) A Varsovie, en 1882, 79,3 % des commerçants étaient juifs et en 1931, 51 %.

J. LESTSCHINSKY, *Der wirtschaftliche Zusammenbruch der Juden in Deutschland und Polen*, Paris, Genève, Congrès juif mondial, 1936.

pogroms, de défenestrations, etc. Bien avant les étoiles de David d'Hitler, la bourgeoisie polonaise introduisit les bancs de ghettos dans les Universités. Des mesures « légales », plus discrètes mais non moins efficaces, rendirent l'accès des Universités quasi impossible à la jeunesse juive, dont les conditions de vie ancestrales ont fortement développé les facultés intellectuelles. Le pourcentage d'étudiants juifs a diminué en Pologne de 24,5 % en 1923-1934 à 13,2 % en 1933-1936 (6).

La même politique d'éviction des étudiants juifs était à l'ordre du jour en Lettonie et en Hongrie. Le pourcentage d'étudiants juifs est passé, en Lettonie, de 15,7 % en 1920 à 8,5 % en 1931; en Hongrie, de 31,7 % en 1918 à 10,5 % en 1931. En général, la situation des Juifs en Hongrie avait ressemblé, durant de longs siècles, en tous points à celle qu'ils avaient connue en Pologne.

Dans ce pays de grands magnats féodaux, les Juifs jouèrent longtemps le rôle de classe intermédiaire entre seigneurs et paysans. « Un de nos correspondants nous rappelle qu'à la fin du XIX[e] siècle, encore un certain comte de Palugyay eut grand-peine à échapper à son exclusion du Cercle national de la noblesse hongroise, à Budapest, tout simplement parce qu'il avait voulu s'occuper lui-même de la transformation industrielle des produits de ses terres, et en particulier de la distillation d'alcool de pommes de terre et d'eau-de-vie; il s'était même permis d'en assumer la vente. » Les professions libérales n'échappaient pas à ce préjugé, répandu aussi bien dans la haute aristocatie que dans la petite noblesse. Peu de temps avant la chute de la double monarchie, un magnat hongrois s'exprima d'une manière méprisante au sujet des nobles qui, « pour de l'argent »,

(6) A l'époque où les intellectuels petits-bourgeois juifs et non juifs représentent Hitler comme l'unique responsable de l'antisémitisme de notre temps, à l'époque où les Nations Unies, parmi lesquelles la Pologne, se réclament de la défense des « droits de l'homme », ce rappel n'aura certainement pas été inutile. Certes, Hitler organise d'une façon préméditée la destruction du judaïsme européen et personnifie dans ce domaine, comme dans les autres, la barbarie capitaliste, mais les différents gouvernements plus ou moins « démocratiques » qui se sont succédé en Pologne n'auraient pas eu beaucoup à apprendre de lui. La disparition d'Hitler ne peut rien changer d'essentiel à la situation des Juifs. Une amélioration passagère de leur sort n'en laissera pas moins subsister toutes les racines profondes de l'antisémitisme du XX[e] siècle.

examinaient la gorge des individus qu'ils ne connaissaient pas. Une conséquence naturelle de cette attitude fut que, plus particulièrement dans les villes, les Juifs durent former la classe intermédiaire entre les paysans et la noblesse... Le commerce, et plus particulièrement le petit commerce, était, aux yeux du peuple, chose juive.

Aujourd'hui encore, au sens des masses de la population magyare, la boutique et, d'une façon générale, tout ce qui concerne l'exploitation de celle-ci, est tenue pour juive, même si cette boutique est devenue l'instrument de la lutte économique contre les Juifs.

Voici une anecdote qui illustre d'une façon frappante cet état d'esprit : une paysanne envoie son fils aux commissions. Elle désire les voir effectuées à la coopérative mi-étatisée *Mangya* et non dans une boutique juive, aussi lui dit-elle : « Piesta, va chez le Juif, pas chez le Juif qui est juif, mais dans la nouvelle boutique. » (7).

Le processus d'élimination des Juifs de leurs positions économiques eut lieu dans toute l'Europe orientale. La situation des masses juives devint sans issue. Une jeunesse déclassée, sans possibilité de s'intégrer dans la vie économique, vivait dans une misère noire. Avant la deuxième guerre, 40 % de la population juive de Pologne avaient recours aux institutions philanthropiques. La tuberculose faisait rage.

Donnons la parole aux correspondants de la Section économique et statistique de l'Institut scientifique juif résidant dans les régions où le désespoir et toute absence d'un avenir meilleur étouffent la jeunesse juive. Voilà ce qu'on écrit de Miedzyrzace : « La situation de la jeunesse juive est très difficile, et notamment celle des fils et des filles de commerçants qui sont sans travail, car leurs parents n'ont pas besoin d'être aidés. Impossible d'ouvrir de nouvelles entreprises. 75 garçons et 120 jeunes filles, âgés de 15 à 28 ans, n'ont aucun espoir de s'intégrer dans la vie économique du pays. » Pour Sulejow (voïvodie de Lodz), nous disposons d'un tableau plus détaillé, caractéristique des petites villes de Pologne : presque 50 % des enfants de commerçants juifs travaillent auprès de leurs parents, mais uniquement parce qu'ils ne parviennent pas à trouver une autre occu-

(7) *La situation économique des Juifs dans le monde.*

pation. 25 % apprennent un métier quelconque et 25 % restent les bras croisés. 70 % des enfants d'artisans restent dans les ateliers de leurs parents bien que ceux-ci soient presque sans travail et puissent fort bien se passer d'aides. 10 % apprennent de nouveaux métiers; 20 % n'ont rien à faire. Les fils de rabbins et d'employés de communautés juives tentent d'assurer leur subsistance en apprenant un métier. Toute la jeunesse souhaite émigrer, 90 % en Palestine, mais en raison du nombre restreint des certificats d'émigration, leurs chances sont minimes. N'importe, ils sont prêts à aller au Pôle Nord ou au Pôle Sud, à condition de s'arracher à cette stagnation. De plus en plus, la jeunesse se tourne vers l'artisanat et le nombre des jeunes dans le commerce va diminuant. » (8).

B) En Europe occidentale

La situation du judaïsme, devenue sans issue en Europe orientale par la combinaison de la décadence du féodalisme et de la putréfaction du capitalisme, créant une atmosphère d'étouffement et de furieux antagonismes, se répercuta en quelque sorte à l'échelle mondiale. L'Europe occidentale et centrale devint le théâtre d'une effrayante montée de l'antisémitisme. Tandis que la réduction de l'émigration juive, dont la moyenne annuelle passa de 155.000 entre 1901-1914 à 43.657 entre 1926-1935 (9), aggravait terriblement la situation des Juifs en Europe orientale, la crise générale du capitalisme rendit insupportable aux pays occidentaux même cette émigration réduite. La question juive atteignit un degré d'acuité inouïe non seulement dans les pays d'émigration, mais aussi dans les pays d'immigration. Déjà, avant la première guerre impérialiste, l'arrivée massive d'immigrants juifs créa un fort mouvement antisémite dans les classes moyennes de plusieurs pays d'Europe centrale et occidentale. Il suffit de rappeler les grands succès du parti antisémite social-chrétien à Vienne et de son chef Lueger, la montée grandissante de l'antisémitisme en Allemagne (Treitschke), l'affaire Dreyfus. L'antisémitisme montra le plus clairement ses racines à Vienne, un des grands centres de l'immigration juive avant la première

(8) *La situation économique des Juifs dans le monde*, p. 252.
(9) *Yiddische Ekonomik*, mai-juin 1938.

guerre impérialiste. La petite bourgeoisie, ruinée par le développement du capitalisme des monopoles et en voie de prolétarisation, fut exaspérée par l'arrivée massive de l'élément juif, traditionnellement petit-bourgeois artisanal.

Après la première guerre impérialiste, les pays de l'Europe occidentale et centrale : l'Allemagne, l'Autriche, la France et la Belgique virent affluer des dizaines de milliers d'immigrants juifs de l'Europe orientale, déguenillés, privés de toutes ressources. L'apparente prospérité de l'après-guerre permit à ces éléments de pénétrer dans toutes les branches commerciales et artisanales. Même les immigrants juifs qui avaient pénétré dans les usines n'y restèrent pas longtemps.

Le long passé commercial des Juifs pèse sur leurs descendants et les conditions économiques favorables de l'après-guerre amenèrent un sensible processus de déprolétarisation, aussi bien en Europe occidentale qu'aux Etats-Unis. Les ouvriers juifs gardèrent, dans les pays d'immigration, leur structure artisanale. A Paris, sur 21.083 ouvriers juifs syndiqués en 1936, il y en avait 9.253 travaillant à domicile.

La catastrophe économique de 1929 rendit la situation des masses petites-bourgeoises sans issue. L'encombrement dans le petit commerce, l'artisanat, les professions intellectuelles, prit des proportions inaccoutumées. Le petit bourgeois considérait avec une hostilité croissante son concurrent juif dont l'habileté professionnelle, résultat des siècles de pratique, lui permettait souvent de traverser avec plus de bonheur les « temps difficiles ». L'antisémitisme trouva même l'oreille des larges couches d'ouvriers artisanaux, depuis toujours sous l'influence de la petite bourgeoisie.

Il est donc faux d'accuser le grand capital d'avoir fait naître l'antisémitisme. Le grand capital ne fit que se servir de l'antisémitisme élémentaire des masses petites-bourgeoises. Il en fit une pièce maîtresse de l'idéologie fasciste. Par le mythe du « capitalisme juif », le grand capital essaya de monopoliser à son profit la haine anticapitaliste des masses. La possibilité réelle d'une agitation contre les capitalistes juifs existait par le fait de l'antagonisme entre le capital monopolisateur et le capital spéculatif-commercial qu'était principalement le capital juif. Les scandales du capital spéculatif-commercial sont relativement mieux connus du public, notamment les scandales boursiers. Cela permit au

capital monopolisateur de canaliser la haine des masses petites-bourgeoises et d'une partie des ouvriers eux-mêmes contre le « capitalisme juif ».

C) Le racisme

«L'idéologie est un processus que le soi-disant penseur accomplit bien avec une conscience, mais avec une conscience fausse. Les forces motrices véritables qui le meuvent lui restent inconnues, sinon ce ne serait point un processus idéologique. Aussi s'imagine-t-il des forces motrices fausses ou apparentes. » (Engels à Mehring, 14 juillet 1893.) Jusqu'ici, nous avons essayé de comprendre les bases réelles de l'antisémitisme à notre époque. Mais il suffit de considérer le rôle qu'a joué dans le développement de l'antisémitisme le misérable document fabriqué par l'Okhrana tsariste, *les Protocoles des Sages de Sion,* pour se rendre compte de l'importance des « forces motrices fausses ou apparentes » de l'antisémitisme. Aujourd'hui, dans la propagande hitlérienne, le motif réel de l'antisémitisme en Europe occidentale, la concurrence économique de la petite bourgeoisie, ne joue plus aucun rôle. Par contre, les allégations les plus fantastiques des *Protocoles des Sages de Sion,* « Les plans de domination universelle du judaïsme international », reviennent dans chaque discours et manifeste d'Hitler. Il s'agit donc d'analyser cet élément mythique, idéologique de l'antisémitisme.

La religion constitue l'exemple le plus caractéristique d'une idéologie. Ses forces motrices véritables doivent être cherchées dans le domaine très prosaïque des intérêts matériels d'une classe, mais c'est dans les sphères les plus éthérées que se trouvent ses forces motrices apparentes. Cependant, le dieu qui lança contre l'aristocratie anglaise et Charles Ier les fanatiques puritains de Cromwell, n'était rien d'autre que le reflet ou le symbole des intérêts des paysans et bourgeois anglais. Toute révolution religieuse est en réalité une révolution sociale.

C'est le développement effréné des forces productives se heurtant aux limites étroites de la consommation qui constitue la force motrice véritable de l'impérialisme, le stade suprême du capitalisme. Mais c'est la *Race* qui semble être sa force apparente la plus caractéristique. La racisme, c'est donc d'abord le déguise-

ment idéologique de l'impérialisme moderne. La « race luttant pour son espace vital » n'est rien d'autre que le reflet de la nécessité permanente d'expansion qui caractérise le capitalisme financier ou le capitalisme des monopoles.

Si la contradiction fondamentale du capitalisme, la contradiction entre la production et la consommation, entraîne pour la grande bourgeoisie la nécessité de lutter pour la conquête des marchés extérieurs, elle oblige la petite bourgeoisie à lutter pour l'élargissement du marché intérieur. Le manque de débouchés extérieurs pour les grands capitalistes va de pair avec le manque de débouchés intérieurs pour les petits capitalistes. Tandis que la grande bourgeoisie lutte avec fureur contre ses concurrents sur le marché extérieur, la petite bourgeoisie combat avec non moins d'acharnement ses concurrents sur le marché intérieur. Le *racisme* extérieur s'accompagne donc d'un *racisme* intérieur. L'aggravation inouïe des contradictions capitalistes au XXe siècle entraîne une exaspération croissante du *racisme* extérieur comme du *racisme* intérieur.

Le caractère principalement commercial et artisanal du judaïsme, héritage d'un long passé historique, en fait l'ennemi numéro un de la petite bourgeoisie sur le marché intérieur. C'est donc le caractère petit-bourgeois du judaïsme qui le rend si odieux à la petite bourgeoisie. Mais si le passé historique du judaïsme exerce une influence déterminante sur sa composition sociale actuelle, il a des effets non moins importants sur la représentation des Juifs dans la conscience des masses populaires. Pour celles-ci, le Juif demeure le représentant traditionnel des « puissances d'argent ».

Ce fait est d'une grande importance, car la petite bourgeoisie n'est pas seulement une classe *capitaliste,* c'est-à-dire une classe dépositaire *en miniature* de toutes les tendances capitalistes; elle est aussi *anticapitaliste*. Elle a la conscience forte, quoique vague, d'être ruinée et dépouillée par le grand capital. Mais son caractère hybride, sa situation interclasse ne lui permet pas de comprendre la véritable structure de la société ainsi que le caractère réel du grand capital. Elle est incapable de comprendre les véritables tendances de l'évolution sociale, car elle pressent que cette évolution ne peut que lui être fatale. Elle veut être anticapitaliste sans cesser d'être capitaliste. Elle veut détruire le caractère *mauvais* du capitalisme, c'est-à-dire les tendances qui

la ruinent, tout en conservant le caractère *bon* du capitalisme qui lui permet de vivre et de s'enrichir. Mais comme il n'existe pas de capitalisme possédant les *bonnes* tendances sans en posséder les *mauvaises,* la petite bourgeoisie est obligée de l'inventer de toutes pièces. Ce n'est pas par hasard que la petite bourgeoisie a inventé l'*hypercapitalisme;* la *mauvaise* déviation du capitalisme, son esprit du mal. Ce n'est pas par hasard que ses théoriciens, depuis plus d'un siècle notamment Proudhon (10), s'évertuent à lutter contre le « mauvais capitalisme spéculatif » et défendent l' « utile capitalisme productif ». La tentative des théoriciens nazis de distinguer entre le « capital productif national » et le « capital parasitaire juif » est probablement le dernier essai dans ce genre. Le *capitalisme juif* peut représenter le mieux le mythe du *mauvais capitalisme.* Le concept de la *richesse juive* est, en effet, solidement ancré dans la conscience des masses populaires. Il s'agit seulement, par une propagande savamment orchestrée, de réveiller et d'actualiser l'image du *Juif usurier* contre lequel luttèrent longtemps paysans, petits-bourgeois et seigneurs. La petite bourgeoisie et une couche d'ouvriers restés sous son emprise se laissent facilement influencer par une telle propagande et donnent dans le panneau du capitalisme juif.

Historiquement, la réussite du racisme signifie que le capitalisme est parvenu à canaliser la conscience anticapitaliste des masses dans la direction d'une forme antérieure du capitalisme n'existant plus qu'à l'état de vestige; ce vestige est cependant suffisamment considérable encore pour donner une certaine apparence de réalité au mythe.

On voit que le racisme est composé d'éléments assez hétéroclites. Il reflète la volonté expansionniste du grand capital. Il exprime la haine de la petite bourgeoisie contre les éléments « étrangers » sur le marché intérieur ainsi que ses tendances anticapitalistes.

C'est en tant qu'élément capitaliste que la petite bourgeoisie combat le concurrent juif, et en tant qu'élément anticapitaliste qu'elle lutte contre le capital juif. Le racisme détourne enfin la lutte anticapitaliste des masses vers une forme antérieure du capitalisme, n'existant plus qu'à l'état de vestige.

Mais si l'analyse scientifique permet de déceler ses parties

(10) Voir l'utopie proudhonienne du crédit gratuit.

composantes, l'idéologie raciste doit apparaître comme une doctrine absolument homogène. Le racisme sert précisément à fondre toutes les classes dans le creuset d'une *communauté raciale* opposée aux autres races. Le mythe raciste s'efforce d'apparaître comme un tout, n'ayant que de vagues rapports avec ses origines souvent très différentes. Il tend à fusionner d'une façon parfaite ses différents éléments.

Ainsi, par exemple, le racisme *extérieur,* déguisement idéologique de l'impérialisme, ne doit pas, en soi, revêtir forcément un caractère antisémite. Mais par nécessité de syncrétisme, c'est ce caractère qu'il revêt généralement. L'anticapitalisme des masses, canalisé d'abord dans la direction du judaïsme, est reporté ensuite contre l'ennemi extérieur qui lui est identifié. La « race germanique » se trouvera en devoir de combattre le *Juif,* son ennemi principal, sous tous ses déguisements : celui du bolchevisme et du libéralisme intérieurs, de la ploutocratie anglo-saxonne et du bolchevisme extérieur.

Hitler dit dans *Mein Kampf* qu'il est indispensable de présenter les différents ennemis sous un aspect commun, sinon il y a danger que les masses réfléchissent trop sur les différences existant entre ces ennemis. C'est pour cela que le racisme est un mythe et non une doctrine. Il exige la foi, mais craint comme feu le raisonnement. L'antisémitisme contribue le mieux à cimenter les différents éléments du racisme.

Tout aussi bien qu'il faut fondre les différentes classes dans *une seule race,* il faut aussi que cette race n'ait qu'un seul ennemi : *le Juif international.* Le mythe de la race est nécessairement accompagné de son *négatif :* l'antirace, le Juif. La communauté raciale est édifiée sur la haine des Juifs, haine dont le plus solide fondement racial gît dans l'histoire, à l'époque où le Juif était effectivement un corps étranger et hostile à toutes les classes. L'ironie de l'Histoire veut que l'idéologie antisémitique la plus radicale de l'Histoire triomphe précisément à l'époque où le judaïsme se trouve en voie d'assimilation économique et sociale. Mais, comme toutes les ironies de l'Histoire, cet apparent paradoxe est fort compréhensible. A l'époque où le Juif était inassimilable, à l'époque où il représentait vraiment le capital, il était indispensable à la société. Il ne pouvait être question de le détruire. Actuellement, la société capitaliste au bord de l'abîme, essaie de se sauver en ressuscitant le Juif et la haine

des Juifs. Mais c'est précisément parce que les Juifs ne jouent pas le rôle qui leur est attribué que la persécution antisémique peut prendre une telle ampleur. Le capitalisme juif est un mythe, c'est pourquoi il est si facile de le vaincre. Mais en vainquant son *négatif,* le racisme détruit également les fondements de sa propre existence. A mesure que s'évanouit le fantôme du capitalisme juif, apparaît dans toute sa laideur, la réalité capitaliste. Les contradictions sociales, un instant dissimulées par les fumées de l'ivresse raciale, apparaissent dans toute leur acuité. A la longue, le mythe se montre impuissant devant la réalité.

Malgré son apparente homogénéité, l'évolution même du racisme laisse clairement apparaître les transformations économiques, sociales et politiques qu'il s'efforce de dissimuler. Au début, pour pouvoir se créer l'armature indispensable à la lutte pour son *espace vital,* à la guerre impérialiste, le grand capital doit abattre son ennemi intérieur, le prolétariat. C'est la petite bourgeoisie et les éléments déclassés du prolétariat qui fournissent les troupes de choc, capables de briser les organisations économiques et politiques du prolétariat. Le racisme, au début, apparaît donc comme une idéologie de la petite bourgeoisie. Son programme reflète les intérêts et les illusions de cette classe. Il promet la lutte contre l'hypercapitalisme, contre les trusts, la bourse, les grands magasins, etc. Mais aussitôt que le grand capital est parvenu à briser le prolétariat grâce à l'appui de la petite bourgeoisie, cette classe lui devient un fardeau insupportable. Le programme de préparation à la guerre implique précisément l'élimination sans pitié des petites entreprises, un prodigieux développement des trusts, une prolétarisation intensive. Cette même préparation militaire nécessite l'appui ou tout au moins une sorte de neutralité du prolétariat, facteur de production le plus important. Aussi le grand capital n'hésite-t-il pas un instant à violer le plus cyniquement ses promesses les plus solennelles et à étrangler le plus brutalement la petite bourgeoisie. Le racisme s'attache maintenant à flatter le prolétariat, à apparaître comme un mouvement radicalement « socialiste ». C'est ici que l'identification judaïsme-capitalisme joue le rôle le plus important. L'expropriation radicale des capitalistes juifs doit jouer le rôle de garantie, de caution, de la volonté de lutte anticapitaliste du racisme. Le caractère anonyme du capitalisme des monopoles contrairement au caractère généralement per-

sonnel (et souvent commercial spéculatif) des entreprises juives lui facilite cette opération de fraude spirituelle. L'homme du peuple aperçoit plus facilement le capitalisme « réel », le commerçant, le fabricant, le spéculateur que lc « respectable directeur d'une société anonyme » qu'on fait passer pour un « facteur de production indispensable ». C'est ainsi que l'idéologie raciste arrive aux identifications suivantes : judaïsme = capitalisme; racisme = socialisme; économie dirigée pour la guerre = économie dirigée socialiste.

Il est indéniable que des couches considérables d'ouvriers, privées de leurs organisations, aveuglées par les succès politiques extérieurs de Hitler, se sont laissées tromper comme ce fut le cas auparavant pour la petite bourgeoisie, par la mythologie raciste. Momentanément, la bourgeoisie semble avoir atteint son but, La furieuse persécution antijuive s'étendant à toute l'Europe, sert à montrer la victoire « définitive » du racisme, la défaite irréductible du judaïsme international.

D) Sur la race juive

La « théorie » raciale dominante actuellement n'est rien d'autre qu'un essai d'asseoir « scientifiquement » le racisme. Elle est dénuée de toute valeur scientifique. Il suffit d'observer les pitoyables acrobaties auxquelles se livrent les théoriciens racistes pour démontrer la parenté des « germains » et des Nippons ou l'antagonisme irréductible entre « l'héroïque esprit germanique » et « l'esprit mercantile anglo-saxon », pour en être complètement convaincu. Les divagations d'un Montandon sur la « déprostitution » de l' « ethnie » juive par... l'obligation de porter des étoiles de David ne valent certainement pas mieux. La prostitution véritable de certains « savants » au racisme montre un spectacle rare de déchéance de la dignité humaine. Ce n'est là d'ailleurs que l'aboutissement de la déchéance complète de la science bourgeoise qui déjà, sous la démocratie, n'était rien moins qu'objective.

Les niaiseries racistes ne doivent pas nous empêcher cependant d'examiner dans quelle mesure il est nécessaire de parler d'une race juive. Or, l'examen le plus superficiel de la question

nous amène à la conclusion que les Juifs constituent en réalité un mélange de races des plus hétéroclite. C'est évidemment le caractère diasporique du judaïsme qui est la cause essentielle de ce fait. Mais même en Palestine, les Juifs furent loin de constituer une « race pure ». Sans parler du fait que, d'après la Bible, les Israélites ont emmené à leur sortie d'Egypte une masse d'Egyptiens et que Strabon les considérait comme descendants d'Egyptiens, il suffit de rappeler les nombreuses races qui s'étaient établies en Palestine : Hittites, Cananéens, Philistins, (« aryens »), Egyptiens, Phéniciens, Grecs, Arabes. La Judée était habitée, d'après Strabon, par des Phéniciens, des Egyptiens et des Arabes. Le développement du prosélytisme juif durant l'époque grecque et romaine, a fortement accentué le caractère mêlé du judaïsme. Déjà, en 139 avant J.-C., les Juifs sont chassés de Rome pour y avoir fait des prosélytes. La communauté d'Antioche était composée en grande partie de prosélytes. Le prosélytisme n'a jamais cessé, même durant les périodes postérieures. La conversion forcée d'esclaves au judaïsme, la conversion des Khazars ainsi que d'autres races et peuplades au cours de la longue diaspora, ont constitué autant de facteurs qui ont fait du judaïsme un conglomérat caractéristique de races.

Actuellement, il n'y a absolument aucune homogénéité raciale entre les Juifs yéménites par exemple et les Juifs du Daghestan. Les premiers sont du type oriental tandis que les derniers appartiennent à la race mongole. Il y a des Juifs noirs aux Indes, des Juifs éthiopiens (Falascha), des Juifs « troglodytes » en Afrique. Cependant cette différence fondamentale existant par exemple entre les Juifs du Daghestan et les Juifs yéménites n'épuise pas la question. En effet, les neuf dixièmes des Juifs actuels sont des Juifs habitant l'Europe orientale ou des descendants de Juifs de cette contrée. Y a-t-il une race juive européenne-orientale ? Voilà comment y répond le théoricien antisémite Hans Gunther : « Le judaïsme oriental qui forme près des neuf dixièmes des Juifs, composé aujourd'hui des Juifs de Russie, de Pologne, de Galicie, de Hongrie, d'Autriche et d'Allemagne, ainsi que de la plus grande partie des Juifs de l'Amérique du Nord ainsi que de l'Europe occidentale, constitue un mélange des races asiatique-antérieure (vorderasiatisch), orientale, balte, asiatique-intérieure (innerasiatisch), nordique, hamitique, nègre (*Rassenkunde des judisches Volkes*). D'après

les recherches auxquelles on s'est livré à New York, sur 4.235 Juifs, il y avait :

	Juifs	*Juives*
Types bruns	52,62 %	56,94 %
Types blonds	10,42 %	10,27 %
Types mêlés	36,96 %	32,79 %

14,25 % des Juifs et 12,70 % des Juives possédaient ce qu'on appelle le nez juif, qui n'est d'autre que le nez commun aux peuples de l'Asie Mineure, particulièrement répandu parmi les Arméniens. Ce nez est aussi fortement répandu parmi les peuples méditerranéens ainsi que parmi les Bavarois (race dinarique). Ces quelques remarques nous permettent de conclure à l'inanité du concept de la « race juive ». La race juive est un mythe. Par contre, il est juste de dire que les Juifs constituent un mélange racial différent des mélanges raciaux de la plupart des peuples européens, principalement des slaves et des germains.

Cependant ce ne sont pas tellement les caractéristiques anthropologiques des Juifs qui les distinguent des autres peuples que leurs caractéristiques physiologiques, pathologiques et surtout psychiques.

C'est surtout la fonction économique et sociale du judaïsme à travers l'histoire qui explique ce phénomène. Durant des siècles, les Juifs furent des habitants des villes, livrés au commerce. Le type juif est beaucoup plus un résultat de cette fonction séculaire qu'une caractéristique raciale. Les Juifs ont absorbé une masse d'éléments raciaux hétérogènes, mais tous ces éléments ont été soumis à l'influence des conditions spécifiques dans lesquelles vivaient les Juifs, ce qui, à la longue, aboutit à la création de ce qu'on appelle le « type juif ». C'est le résultat d'une longue sélection non pas raciale, mais économique et sociale. La faiblesse corporelle, la fréquence de certaines maladies telles que le diabète, la nervosité, une attitude corporelle spécifique, etc., ne sont pas des caractéristiques raciales, mais résultent d'une position sociale spécifique. Il n'y a rien de plus ridicule que d'expliquer, par exemple, le penchant au commerce ou la tendance vers l'abstraction des Juifs par leur race. Partout où les Juifs s'assimilent économiquement, partout où ils cessent de former une classe, ils perdent rapidement toutes ces caractéris-

tiques. Il se fait ainsi que là où les théoriciens racistes pensaient se trouver en face d'une « véritable race », ils ne sont, en réalité, que devant une communauté humaine dont les caractéristiques spécifiques sont avant tout le résultat des conditions sociales dans lesquelles ils ont vécu durant de longs siècles. Un changement de ces conditions sociales doit naturellement entraîner la disparition des « caractéristiques raciales » du judaïsme.

E) Le sionisme

Le sionisme est né à la lueur des incendies provoqués par les pogroms russes de 1882 et dans le tumulte de l'affaire Dreyfus, deux événements qui reflétèrent l'acuité que commence à prendre le problème juif à la fin du XIXe siècle.

La capitalisation rapide de l'économie russe après la réforme de 1863 rend intenable la situation des masses juives des petites villes. En Occident, les classes moyennes, broyées par la concentration capitaliste, commencent à se tourner contre l'élément juif dont la concurrence aggrave leur situation. En Russie se fonde l'Association des « Amants de Sion ». Léo Pinsker écrit « l'Auto-émancipation », livre dans lequel il préconise le retour en Palestine, unique solution possible de la question juive. A Paris, le baron Rothschild, qui, comme tous les magnats juifs, considère avec très peu de faveur l'arrivée massive dans les pays occidentaux des immigrants juifs, commence à s'intéresser à l'œuvre de la colonisation juive en Palestine. Aider « leurs frères infortunés » à retourner dans le pays des « ancêtres », c'est-à-dire à aller le plus loin possible, n'a rien pour déplaire à la bourgeoisie de l'Occident, craignant avec raison la montée de l'antisémitisme. Un peu après la parution du livre de Léo Pinsker, un journaliste juif de Budapest, Théodore Herzl, assiste à Paris aux manifestations antisémites provoquées par l'affaire Dreyfus. Il écrira « l'Etat juif » qui demeure jusqu'à aujourd'hui l'Evangile du mouvement sioniste. Dès le début, le sionisme apparaît comme une réaction de la petite bourgeoisie juive (qui forme d'ailleurs encore le noyau du judaïsme), durement frappée par la vague montante de l'antisémitisme, ballottée d'un pays à l'autre, et qui essaie d'atteindre la Terre promise où elle pourra se soustraire aux tempêtes déferlant sur le monde moderne.

Le sionisme est donc un mouvement très jeune; c'est le plus jeune des mouvements nationaux européens. Cela ne l'empêche pas de prétendre, bien plus que tous les autres nationalismes, qu'il tire sa substance d'un passé extrêmement lointain. Tandis que le sionisme est en fait le produit de la dernière phase du capitalisme, du capitalisme commençant à pourrir, il prétend tirer son origine d'un passé plus que bimillénaire. Alors que le sionisme est essentiellement une réaction contre la situation créée au judaïsme par la combinaison de la destruction du féodalisme et de la décadence du capitalisme, il affirme qu'il constitue une réaction contre l'état de choses existant depuis la chute de Jérusalem en l'an 70 de l'ère chrétienne. Sa naissance récente est naturellement la meilleure réplique à ces prétentions. En effet, comment croire que le remède, à un mal existant depuis deux mille ans, ait seulement pu être trouvé à la fin du XIXe siècle ? Mais comme tous les nationalismes, et bien plus intensément encore, le sionisme considère le passé historique à la lumière du présent. C'est ainsi d'ailleurs qu'il déforme l'image du présent. Tout comme on présente aux enfants français la France comme existant depuis la Gaule de Vercingétorix; tout comme on présente aux enfants de Provence les victoires que les rois de l'Ile-de-France ont remportées contre leurs ancêtres, comme leurs propres succès, ainsi le sionisme essaie de créer le mythe d'un judaïsme éternel, éternellement en butte aux mêmes persécutions.

Le sionisme voit dans la chute de Jérusalem la cause de la dispersion et par conséquent l'origine de tous les malheurs juifs dans le passé, le présent et le futur. « La source de tous les malheurs du peuple juif est la perte de sa patrie historique et sa dispersion dans tous les pays », déclare la délégation marxiste du *Poaley-Zion* au Comité hollando-scandinave. Après la dispersion violente des Juifs par les Romains, la lamentable histoire continue. Chassés de leur patrie, les Juifs n'ont pas voulu (ô beautés du libre arbitre !) s'assimiler. Pénétrés de leur « cohésion nationale », « d'un sentiment éthique supérieur » et « d'une croyance indestructible dans un Dieu unique » (11), ils ont résisté à toutes les tentatives d'assimilation. Leur seul

(11) BEN ADIR, « Antisémitisme », *Algemeine yidishe Encyklopedie.*

espoir, pendant ces jours sombres qui ont duré deux mille ans, fut la vision d'un retour dans leur antique patrie.

Le sionisme ne s'est jamais sérieusement posé cette question : pourquoi, pendant ces deux mille ans, les Juifs n'ont-ils jamais tenté réellement de retourner dans cette patrie ? Pourquoi a-t-il fallu attendre la fin du XIXe siècle pour que Herzl parvienne à les convaincre de cette nécessité ? Pourquoi tous les prédécesseurs de Herzl, comme le fameux Sebetai Zevi, s'étaient-ils vus traiter de faux messie ? Pourquoi les adhérents de Sabetai Zevi furent-ils férocement persécutés par le judaïsme orthodoxe ?

Naturellement, pour répondre à ces questions intéressantes, on se réfugie derrière la religion. « Aussi longtemps que les masses croyaient qu'elles devaient demeurer dans la Diaspora jusqu'à la venue du Messie, il fallait souffrir en silence », dit Zitlovski (12) dont le sionisme est d'ailleurs assez conditionnel. Mais cependant cette explication ne nous explique rien. Il s'agit précisément de savoir pourquoi les masses juives croyaient qu'il fallait attendre le Messie pour pouvoir « retourner dans leur patrie » ? La religion étant un reflet idéologique des intérêts sociaux, elle doit forcément leur correspondre. Aujourd'hui, la religion ne constitue nullement un obstacle au sionisme (13).

En réalité, aussi longtemps que le judaïsme était incorporé dans le système féodal, le « rêve de Sion » n'était précisément rien d'autre qu'un rêve et ne correspondait à aucun intérêt réel du judaïsme. Le cabaretier ou le « fermier » juif de Pologne du XVIe siècle pensait aussi peu à « retourner » en Palestine qu'aujourd'hui le millionnaire juif d'Amérique. Le messianisme religieux juif ne se distinguait en rien des messianismes propres aux autres religions. Les pèlerins juifs qui se rendaient en Palestine y trouvaient des pèlerins catholiques, orthodoxes, musulmans. Ce n'était d'ailleurs pas tant le « retour en Palestine » qui constituait le fond de ce messianisme que la croyance dans la reconstruction du temple de Jérusalem.

Toutes ces conceptions idéalistes du sionisme sont naturellement inséparables du dogme de l'antisémitisme éternel. « Aussi longtemps que les Juifs habiteront la Diaspora, ils seront haïs

(12) ZHITLOVSKI (H. JITLOWSKI), *Der socialism un di nacionale Frage*, éd. yiddish, New York, 1908.

(13) Il y a un parti bourgeois religieux-sioniste (Misrakhi) et un parti ouvrier religieux-sioniste (Poalé-Misrakhi).

par les *autochtones.* » Ce point de vue essentiel au sionisme, son ossature, peut-on dire, est naturellement nuancé par ses divers courants. Le sionisme transpose l'antisémitisme moderne à toute l'histoire, il s'épargne la peine d'étudier les diverses formes de l'antisémitisme, son évolution. Cependant, nous avons vu qu'à diverses époques historiques, le judaïsme faisait partie des classes possédantes et était traité comme elles. En somme, les sources du sionisme devraient être cherchées dans l'impossibilité de s'assimiler, à cause de l'antisémitisme « éternel » et de la volonté de sauvegarder les « trésors du judaïsme » (14).

En réalité, l'idéologie sioniste, comme toute idéologie, n'est que le reflet défiguré des intérêts d'une classe. C'est l'idéologie de la petite bourgeoisie juive, étouffant entre le féodalisme en ruine et le capitalisme en décadence. La réfutation des fantaisies idéologistes du sionisme ne réfute naturellement pas les besoins réels qui l'ont fait naître. C'est l'antisémitisme moderne, et non pas le mythique antisémitisme « éternel » qui est le meilleur agitateur en faveur du sionisme. De même, la question essentielle qui se pose est de savoir dans quelle mesure le sionisme est capable de résoudre, non pas « l'éternel problème juif, mais la question juive à l'époque de la décadence capitaliste ».

Les théoriciens sionistes aiment à comparer le sionisme à tous les autres mouvements nationaux. Mais, en réalité, les fondements des mouvements nationaux et du sionisme sont tout à fait différents. Le mouvement national de la bourgeoisie européenne est la conséquence du développement capitaliste; il reflète la volonté de la bourgeoisie de créer les bases nationales de la production, d'abolir les survivances féodales. Le mouvement national de la bourgeoisie européenne est étroitement lié à la phase ascendante du capitalisme. Mais au XIXe siècle, à l'époque de l'efflorescence des nationalismes, loin d'être sioniste, la bourgeoisie juive était profondément assimilatrice. Le processus économique, d'où sont issues les nations modernes, posait les bases de l'intégration de la bourgeoisie juive dans la nation bourgeoise.

C'est seulement quand le procès de la formation des nations touche à sa fin, quand les forces productives se trouvent depuis longtemps à l'étroit dans les frontières nationales, que commence

(14) A. BÖHM, *Die Zionitische Bewegung,* Tel-Aviv et Jérusalem, 1935-1937, chapitre III.

à se manifester le procès de l'expulsion des Juifs de la société capitaliste, que commence à se développer l'antisémitisme moderne. L'élimination du judaïsme accompagne la décadence du capitalisme. Loin d'être un produit de développement des forces productives, le sionisme est précisément la conséquence de l'arrêt total de ce développement, le résultat de la pétrification du capitalisme. Tandis que le mouvement national est le produit de la période ascendante du capitalisme, le sionisme est le produit de l'ère impérialiste. La tragédie juive du XXe siècle est une conséquence directe de la décadence du capitalisme.

C'est là que gît l'obstacle principal à la réalisation du sionisme. *La décadence capitaliste, base de la croissance du sionisme, est aussi cause de l'impossibilité de sa réalisation.* La bourgeoisie juive est obligée de créer de toutes pièces un Etat national, de s'assurer les cadres objectifs du développement de ses forces productives, précisément à l'époque où les conditions d'un tel développement ont depuis longtemps disparu. Les conditions de la décadence du capitalisme qui ont posé d'une façon si aiguë la question juive, rendent aussi impossible sa solution par la voie sioniste. Et il n'y a rien d'étonnant à cela. On ne peut supprimer un mal sans en détruire les causes. Or, le sionisme veut résoudre la question juive sans détruire le capitalisme qui est la source principale des souffrances des Juifs.

A la fin du XIXe siècle, à l'époque où le problème juif commençait seulement à se poser dans toute son acuité, 150.000 Juifs quittaient annuellement leur pays d'origine. Entre 1881 et 1925, près de 4 millions de Juifs se sont expatriés. Malgré ces chiffres énormes, le judaïsme de l'Europe orientale est passé de 6 à 8 millions.

Ainsi, même quand le capitalisme se développait encore, même quand les pays d'outre-mer accueillaient encore les émigrants, la question juive ne pouvait recevoir même un commencement de solution (dans le sens sioniste); loin de diminuer, la population juive montrait un mauvais penchant à vouloir croître encore. Pour commencer à résoudre la question juive, c'est-à-dire pour commencer à transplanter réellement les masses juives, il faudrait que les pays d'immigration absorbassent au moins un peu plus que l'accroissement naturel des Juifs dans la Diaspora, soit au moins 300.000 Juifs par an. Et si, avant la première guerre impérialiste, lorsque toutes les conditions étaient encore

favorables à l'émigration, lorsque tous les pays développés tels les Etats-Unis laissaient entrer les immigrants en masse, un tel chiffre n'a jamais pu être atteint, comment croire qu'une telle réalisation soit possible à la période de la crise persistante du capitalisme, à l'époque des guerres presque incessantes ?

Naturellement, il y a suffisamment de navires dans le monde pour transporter des centaines de milliers, voire même des millions de Juifs. Mais si tous les pays ont fermé leurs portes aux émigrants, c'est parce qu'il y a une surproduction de forces de travail, comme il y a une surproduction de marchandises. Contrairement à la thèse de Malthus selon laquelle il y aurait trop d'hommes sur la planète parce qu'il y aurait trop peu de produits, c'est précisément l'abondance des produits qui est cause de la « pléthore » des humains. Par quel miracle, à l'époque où les marchés mondiaux sont saturés de produits, à l'époque où le chômage s'installe partout en permanence, par quel miracle un pays aussi grand et aussi riche qu'il fût (nous laissons donc de côté les données spécifiques à la pauvre et petite Palestine), pourrait-il développer ses forces productives au point de pouvoir accueillir chaque année 300.000 émigrants ? En réalité, les possibilités d'émigration juive diminuent en même temps qu'augmente sa nécessité. Les causes qui poussent à l'émigration sont les mêmes que celles qui empêchent sa réalisation; elles proviennent toutes de la décadence du capitalisme.

C'est de cette contradiction essentielle entre la *nécessité* et la *possibilité* d'émigrer que découlent aussi les difficultés politiques du sionisme. L'époque du développement des nations européennes fut aussi la période d'une intense colonisation dans les pays d'outre-mer. C'est au début et au milieu du XIXe siècle, dans l'âge d'or du nationalisme européen, que fut colonisée l'Amérique du Nord; c'est aussi dans cette période que l'Amérique du Sud et l'Australie commencèrent à se développer. De vastes étendues de la Terre étaient presque entièrement sans maître et se prêtaient merveilleusement à l'établissement des millions d'émigrants européens. A cette époque, pour les raisons que nous avons étudiées, les Juifs ne songèrent pas ou peu à émigrer.

Aujourd'hui, le monde entier est colonisé, industrialisé et divisé entre les divers impérialismes. Partout, les émigrants juifs se heurtent à la fois au nationalisme des « indigènes » et à

l'impérialisme dominant. En Palestine, le nationalisme juif se heurte à un nationalisme arabe de plus en plus agressif. L'enrichissement de la Palestine par l'immigration juive accroît même l'intensité de ce nationalisme arabe. Le développement économique du pays a pour résultat l'accroissement de la population arabe, sa différenciation sociale, la croissance d'un capitalisme national. Pour vaincre la résistance arabe, les Juifs ont besoin de l'impérialisme anglais. Mais son « appui » est aussi nuisible que la résistance arabe. L'impérialisme anglais voit d'un œil favorable une faible immigration juive constituant un contrepoids au facteur arabe, mais il est résolument hostile à l'établissement d'une nombreuse population juive en Palestine, au développement industriel, à l'accroissement du prolétariat. Il se sert simplement des Juifs pour contrebalancer la menace arabe, mais il fait tout pour susciter des difficultés à l'immigration juive.

Ainsi, aux difficultés croissantes provenant de la résistance arabe, s'ajoute le jeu perfide de l'impérialisme britannique. Enfin, il faut tirer une dernière conclusion des prémisses fondamentales qui ont été établies. A cause de son caractère nécessairement artificiel, à cause du peu de perspectives d'un développement rapide et normal à l'économie palestinienne à notre époque, l'œuvre de colonisation sioniste demande des capitaux considérables. Le sionisme demande aux races juives du monde des sacrifices sans cesse croissants. Mais aussi longtemps que la situation des Juifs est plus ou moins supportable dans la Diaspora, aucune classe juive ne sent la nécessité de faire ces sacrifices. Au fur et à mesure que les masses juives sentent la nécessité d'avoir une « patrie », au fur et à mesure aussi que les persécutions augmentent d'intensité, les masses juives sont de moins en moins en mesure de contribuer à l'édification sioniste. « Un peuple juif fort dans la Diaspora est nécessaire à la reconstruction palestinienne », dit Ruppin. Mais aussi longtemps que le peuple juif est fort dans la Diaspora, il ne ressent aucun besoin de la reconstruction palestinienne. Quand il la ressent fort, cette nécessité, la possibilité de la réaliser n'existe plus. Il serait difficile de demander aujourd'hui aux Juifs européens, qui ont un pressant besoin vital d'émigrer, de faire quelque chose pour la reconstruction palestinienne. Le jour où ils pourront le faire, il y a beaucoup à parier que leur enthousiasme pour cette tâche baissera beaucoup.

On ne peut naturellement pas exclure une réussite relative du sionisme dans le sens de la création d'une majorité juive en Palestine et de la formation même d'un « Etat juif », c'est-à-dire d'un Etat placé sous la domination complète de l'impérialisme anglais ou américain. Ce serait en quelque sorte un retour à l'état de choses ayant existé en Palestine avant la destruction de Jérusalem et, à ce point de vue, il y aura « réparation d'une injustice bimillénaire ». Mais ce minuscule Etat juif « indépendant » au milieu d'une Diaspora mondiale ne sera qu'un retour apparent à l'état de choses d'avant 70. Ce ne sera même pas le commencement de la solution de la question juive. En effet, la Diaspora juive de l'époque romaine avait de solides bases économiques; les Juifs jouaient dans le monde un rôle économique important. L'existence ou la non-existence d'une métropole palestinienne n'avait, pour les Juifs de cette époque, qu'une importance secondaire. Aujourd'hui, il ne s'agit pas de donner aux Juifs un centre politique ou spirituel (comme le voulait Ahad Haam). Il s'agit de sauver le judaïsme de l'anéantissement qui le guette dans la Diaspora. Or, en quoi l'existence d'un petit Etat juif en Palestine changera-t-elle quelque chose à la situation des Juifs polonais ou allemands ? En admettant même que tous les Juifs du monde eussent été aujourd'hui citoyens palestiniens, la politique d'Hitler eût-elle été différente ? Il faut être frappé d'un incurable crétinisme juridique pour croire que, surtout à l'époque actuelle, la création d'un petit Etat juif en Palestine pourrait changer quoi que ce soit à la situation des Juifs dans le monde. La situation, après la création éventuelle d'un Etat juif en Palestine, ressemblera à l'état de choses qui existait à l'époque romaine en ceci seulement que, *dans les deux cas, l'existence d'un petit Etat juif en Palestine n'exerce aucune influence sur la situation des Juifs dans la Diaspora.* A l'époque romaine, la position économique et sociale du judaïsme de la Diaspora était très forte; aussi la disparition de cet Etat juif ne l'a-t-il nullement compromise. Aujourd'hui, la situation des Juifs dans le monde est très mauvaise; aussi le rétablissement d'un Etat juif en Palestine ne saura-t-il nullement la rétablir. Dans les deux cas, la situation des Juifs ne dépend nullement de l'existence d'un Etat en Palestine, mais est fonction de la situation économique, sociale et politique générale. En supposant même que le rêve sioniste se réalise et que « l'injustice sécu-

laire » soit réparée — et nous en sommes encore très loin — la situation du judaïsme mondial n'en sera nullement modifiée. Le temple sera peut-être rebâti, mais les fidèles continueront à souffrir.

L'histoire du sionisme est la meilleure illustration des difficultés invincibles qu'il rencontre. Ces difficultés résultent, en dernière analyse, de la contradiction essentielle qui le déchire : la contradiction entre la nécessité croissante de résoudre la question juive et l'impossibilité croissante de la résoudre dans les conditions de capitalisme décadent. Immédiatement après la guerre impérialiste, l'émigration juive en Palestine ne rencontrait pas de grands obstacles sur son chemin. Malgré cela, il y eut relativement peu d'immigrants; les conditions économiques des pays capitalistes après la guerre rendaient moins pressant le besoin d'émigrer. C'est d'ailleurs à cause de la faible étendue de cette émigration que le gouvernement britannique ne se sentait pas obligé d'accumuler des obstacles à l'entrée des Juifs en Palestine. Dans les années 1924-1925-1926, la bourgeoisie polonaise ouvrit une offensive économique contre les masses juives. Ces années sont aussi la période d'une immigration très importante en Palestine. Mais cette immigration massive se heurte bientôt à d'insurmontables difficultés économiques. Le reflux est presque aussi grand qu'avait été le flux. Jusqu'à 1933, date de l'arrivée d'Hitler au pouvoir, l'immigration continue à être très peu importante. Après cette date, des dizaines de milliers de Juifs commencent à arriver en Palestine. Mais cette « conjoncture » est bientôt arrêtée par une rafale de manifestations et de massacres antijuifs. Les Arabes craignent sérieusement de devenir une minorité dans le pays. Les féodaux arabes craignent d'être submergés par la vague du capitalisme. L'impérialisme britannique profite de cette tension pour accumuler des obstacles à l'entrée des Juifs, pour essayer d'approfondir le fossé existant entre Juifs et Arabes, en proposant le partage de la Palestine. Jusqu'à la seconde guerre impérialiste, le sionisme se trouvait ainsi aux prises avec des difficultés croissantes. La population palestinienne vivait dans un état de terreur permanente. Précisément quand la situation des Juifs devenait de plus en plus désespérée, le sionisme se montrait absolument incapable d'y porter remède. Les immigrés juifs « clandestins » étaient accueillis à coups de fusil par les « protecteurs » britanniques.

L'illusion sioniste commençait à perdre de l'attrait même aux yeux des moins avertis. En Pologne, les dernières élections montrèrent que les masses juives se détournaient complètement du sionisme. Les masses juives commençaient à comprendre que non seulement le sionisme ne pouvait pas améliorer sérieusement leur situation, mais qu'il fournissait des armes aux antisémites par ses théories sur la « nécessité objective de l'émigration juive ». La guerre impérialiste et le triomphe de l'hitlérisme en Europe constituent pour le judaïsme un désastre sans précédent. Le judaïsme se trouve devant la menace de l'extermination complète. Que peut le sionisme devant un tel désastre ? N'est-il pas évident que la question juive dépend très peu des destinées futures de Tel-Aviv, mais beaucoup du régime qui s'établira demain en Europe et dans le monde ? Les sionistes placent beaucoup d'espoir dans une victoire de l'impérialisme anglo-saxon. Cependant, existe-t-il une seule raison de croire que l'attitude des impérialistes anglo-saxons différera après leur victoire éventuelle de leur attitude d'avant cette guerre ? Il est évident que non. En admettant même que l'impérialisme anglo-saxon crée une espèce d'Etat juif avorton, nous avons vu que la situation du judaïsme mondial en serait à peine influencée. Une large immigration juive en Palestine, après cette guerre, se heurtera aux mêmes difficultés qu'elle a connues avant (15). Dans les conditions de la décadence capitaliste, il est impossible de transplanter des millions de Juifs. Seule, une économie planifiée mondiale socialiste serait capable d'un tel miracle. Mais cela suppose naturellement la Révolution prolétarienne.

Or, précisément, le sionisme prétend vouloir résoudre la question juive indépendamment de la Révolution mondiale. En méconnaissant les sources réelles de la question juive à notre époque, en se berçant de rêves puérils et de sots espoirs, le sionisme démontre qu'il est une excroissance idéologique et non pas une doctrine scientifique.

(15) Dans ce chapitre, il n'est question du sionisme qu'en tant qu'il est lié à la question juive. Le rôle du sionisme en Palestine constitue naturellement un autre problème.

CHAPITRE VIII

LES VOIES DE SOLUTION DE LA QUESTION JUIVE

Il est faux de dire que, depuis deux mille ans, une solution s'impose au problème juif. Le fait même qu'au cours de cette longue période une telle solution n'a pu être trouvée, prouve le mieux sa non-nécessité. Le judaïsme était un facteur indispensable à la société précapitaliste. Il en était un organisme essentiel. C'est ce qui explique son existence bimillénaire dans la Diaspora. Le Juif était un personnage aussi caractéristique de la société féodale que le seigneur et le serf. Ce n'est pas par hasard que c'est un élément étranger qui a joué le rôle de « capital » dans la société féodale. La société féodale, en tant que *telle,* ne pouvait pas former d'élément capitaliste; au moment où elle a pu le faire, elle a commencé précisément à ne plus être féodale. Ce n'est pas non plus par hasard que le Juif est resté étranger au milieu de la société féodale. Le « capital » propre à la société précapitaliste vit en dehors de son système économique. Du moment que le capital commence à sortir des entrailles de ce système social et remplace ainsi l'organe emprunté, le Juif s'efface en même temps que la société féodale cesse d'être féodale.

C'est le capitalisme moderne qui a posé le problème juif. Non pas parce que les Juifs comptent actuellement près de 20 millions d'individus (le pourcentage des Juifs par rapport aux non Juifs a même fortement baissé depuis l'époque romaine), mais parce que le capitalisme a détruit les bases séculaires de l'existence

du judaïsme. Il a détruit la société féodale et avec elle la fonction du peuple-classe juif. L'histoire a condamné ce peuple-classe à la disparition; c'est ainsi que fut posé le problème juif. Le problème juif est celui de l'adaptation du judaïsme à la société moderne, le problème de la liquidation de l'héritage légué à l'humanité par le féodalisme.

Durant des siècles, le judaïsme a constitué un organisme social au sein duquel les éléments sociaux et nationaux s'interpénètraient profondément. Les Juifs sont loin de constituer une race; au contraire, c'est probablement un des mélanges raciaux les plus caractéristiques, les plus prononcés. Cela n'empêche que, dans cet alliage, l'élément asiatique est très marquant, suffisamment marquant en tout cas pour différencier le Juif au milieu des nations occidentales où il se trouve le plus répandu. Ce « fond » national réel est complété par un fond imaginaire, poétique, constitué par la tradition séculaire qui rattache le Juif actuel à ses lointains « ancêtres » de l'époque biblique. C'est sur cette base nationale que par la suite est venu se greffer le fond de classe, la psychologie mercantile. Les éléments nationaux et sociaux se sont mêlés au point de s'interpénétrer complètement. Il sera difficile de déceler chez le Juif polonais, dans son « type », la part héritée de ses ancêtres et la part empruntée à la fonction sociale qu'il exerce dans ce pays depuis des siècles. On peut admettre que la base sociale a depuis longtemps gagné en importance sur le fond national. De toute façon, si l'élément social est venu s'ajouter à l'élément national, ce dernier n'a pu subsister que grâce au premier. C'est grâce à sa situation sociale et économique que le Juif a pu se « conserver ».

Le capitalisme a posé le problème juif, c'est-à-dire qu'il a détruit les bases sociales sur lesquelles le judaïsme s'était maintenu depuis des siècles. Mais le capitalisme n'a pas résolu le problème juif, car il n'a pas pu absorber le Juif libéré de son écorce sociale. La décadence du capitalisme a suspendu les Juifs entre ciel et terre. Le marchand « précapitaliste » juif a en grande partie disparu, mais son fils n'a pas trouvé de place dans la production moderne. La base sociale du judaïsme s'est effondrée; le judaïsme est devenu en grande partie un élément déclassé. Le capitalisme a non seulement condamné la fonction sociale des Juifs, il a condamné aussi les Juifs eux-mêmes.

Les idéologues petits-bourgeois sont toujours enclins à ériger

un phénomène historique en catégorie éternelle. Pour eux, la question juive est fonction de la Diaspora; seule la concentration des Juifs en Palestine pourrait la résoudre.

Cependant, c'est pur enfantillage que de ramener la question juive à une question territoriale. La solution territoriale n'a de sens que si elle signifie la disparition du judaïsme traditionnel, la pénétration des Juifs dans l'économie moderne, la « productivisation » des Juifs. Par une voie détournée, le sionisme revient ainsi aux solutions préconisées par ses pires ennemis : les « assimilateurs » conséquents. Pour les uns comme pour les autres, il s'agit de faire disparaître l'héritage « maudit » du passé, de faire des Juifs des ouvriers, des agriculteurs, des intellectuels productifs. L'illusion du sionisme ne consiste pas dans sa volonté d'arriver à ce résultat; c'est là une nécessité historique qui se fraiera le chemin tôt ou tard. Son illusion consiste à croire que les difficultés insurmontables qu'oppose le capitalisme décadent à ces tâches, disparaîtront comme par enchantement en Palestine. Mais si les Juifs n'ont pas pu trouver de place dans l'économie dans la Diaspora, les mêmes causes empêcheront que cela se fasse en Palestine. Le monde constitue une telle entité à l'époque actuelle, que c'est pure folie d'y entreprendre de constituer un îlot à l'abri de ses tempêtes. C'est pourquoi la faillite de « l'assimilation doit forcément être accompagnée de la faillite du sionisme ». A l'époque où le problème juif prend l'allure d'une immense tragédie, la Palestine ne peut constituer qu'un faible palliatif. Dix millions de Juifs se trouvent dans un immense camp de concentration. Quel remède peut apporter à ce problème la création de quelques colonies sionistes ?

Donc, ni assimilation ni sionisme ? Pas de solution alors. Non, il n'y a pas de solution à la question juive en régime capitaliste, comme il n'y a pas de solution aux autres problèmes qui se posent à l'humanité sans de profonds bouleversements sociaux. Les mêmes causes qui ont rendu illusoire l'émancipation juive, rendent impossible la réalisation du sionisme. Sans éliminer les causes profondes de la question juive, on ne pourra pas en éliminer les effets.

Le ghetto, la rouelle ont reparu. Symboles aussi du destin tragique vers lequel est acheminée l'humanité. Mais l'exacerbation même de l'antisémitisme prépare les voies à sa disparition. L'éviction des Juifs constitue momentanément une sorte d'espace

vital pour la petite bourgeoisie. L'« aryanisation » permit de caser quelques dizaines de milliers d'intellectuels et petits-bourgeois inoccupés. Mais en s'attaquant aux causes apparentes de leurs misères, les petits-bourgeois n'ont fait que renforcer l'action de ses causes réelles. La fascisme accélère le processus de prolétarisation des classes moyennes. Après les petits-bourgeois juifs, des centaines de milliers de commerçants et d'artisans ont été expropriés et prolétarisés. La concentration capitaliste a fait des progrès gigantesques. « L'apparente amélioration de la situation économique » ne s'est effectuée qu'au prix de la préparation de la deuxième guerre impérialiste, cause de destructions et de massacres formidables.

Ainsi le sort tragique du judaïsme reflète avec une particulière acuité la situation de toute l'humanité. Le déclin du capitalisme signifie pour les Juifs le « retour au ghetto », alors que les bases du ghetto ont disparu depuis longtemps avec les fondements de la société féodale. Pour toute l'humanité également, le capitalisme barre aussi bien le chemin du passé que la route de l'avenir. Seule, la destruction du capitalisme peut permettre à l'humanité de mettre à profit les immenses acquisitions de l'ère industrielle.

Peut-on s'étonner que les masses juives, qui ressentent les premières, et avec une acuité particulière, les contradictions du capitalisme, aient fourni des forces abondantes pour la lutte socialiste et révolutionnaire ? A différentes reprises, Lénine souligna l'importance des Juifs pour la révolution non seulement en Russie, mais aussi dans d'autres pays. Lénine exprima aussi l'idée que la fuite d'une partie de la population juive à l'intérieur de la Russie, par suite de l'occupation des régions industrielles de l'Ouest, avait été très utile pour la révolution, de même que l'apparition pendant la guerre, dans les villes russes, d'un grand nombre d'intellectuels juifs. Ils permirent aux bolcheviks de briser le sabotage général auquel ils se heurtèrent partout au lendemain de la Révolution et qui était très dangereux. Par là, ils aidèrent les bolcheviks à surmonter une phase très critique (1). Le pourcentage élevé des Juifs dans le mouvement prolétarien n'est que le reflet de la situation tragique du judaïsme à

(1) S. Dimanstein cité par Otto Heller, *Der Untergang des Judentums,* Wien-Berlin, 1931, p. 229; trad. fr. M. Ollivier, Paris, 1933, pp. 228 s.

notre époque. Les facultés spirituelles des Juifs, fruit du passé historique du judaïsme, sont ainsi d'un appoint sérieux au mouvement prolétarien.

C'est là aussi certainement une dernière raison, et non pas la moins importante, de l'antisémitisme moderne. Les classes dirigeantes persécutent avec un sadisme particulier les intellectuels et les ouvriers juifs qui ont fourni une masse de combattants au mouvement révolutionnaire. Isoler complètement les Juifs des sources de la culture et de la science devient indispensable au régime décadent qui les persécute. La légende ridicule du « marxisme juif » n'est qu'une manifestation caricaturale des liens qui existent effectivement entre le socialisme et les masses juives.

Jamais la situation des Juifs n'a été aussi tragique. Aux pires époques du Moyen Age, des contrées entières s'ouvraient pour les recevoir. Actuellement, le capitalisme, qui domine l'Univers entier, leur rend la Terre inhabitable. Jamais le mirage d'une Terre promise n'a tant hanté les masses juives. Mais jamais une Terre promise ne fut moins en mesure qu'à notre époque de résoudre la question juive.

Mais le paroxysme même qu'atteint le problème juif aujourd'hui, donne aussi la clef de sa solution. Jamais la situation des Juifs n'a encore été aussi tragique; mais jamais elle n'a été aussi près de cesser de l'être. Aux siècles passés, la haine des Juifs avait une base réelle dans l'antagonisme social qui les opposait aux autres classes de la population. Actuellement, les intérêts des classes juives sont liés étroitement aux intérêts des masses populaire du monde entier. En persécutant les Juifs comme « capitalistes », le capitalisme fait d'eux des parias complets. Les persécutions féroces contre le judaïsme mettent précisément à nu la bestialité stupide de l'antisémitisme, détruisent les restes de préventions que nourrissent contre eux les classes laborieuses. Les ghettos et les loques jaunes n'empêchent pas les ouvriers d'éprouver une solidarité grandissante à l'égard de ceux qui souffrent le plus des maux dont souffre toute l'humanité.

Et l'explosion sociale la plus formidable qu'aura vue le monde prépare enfin la libération des parias les plus persécutés de notre planète. Quand le peuple des fabriques et des champs aura enfin secoué la tutelle des capitalistes, quand devant l'humanité libérée s'ouvrira un avenir de développement illimité, les masses juives

pourront apporter une contribution qui ne sera pas négligeable à l'élaboration d'un monde nouveau.

Cela ne veut pas dire que le socialisme, mû par un coup de baguette magique, fera disparaître toutes les difficultés qui entravent la solution de la question juive. L'exemple de l'U.R.S.S. montre que, même après la révolution prolétarienne, la structure spécifique du judaïsme, héritage de l'histoire, donnera lieu à un certain nombre de difficultés, surtout pendant les périodes de transition. Ainsi, pendant la N.E.P., les Juifs de Russie, utilisant leur expérience traditionnelle du commerce, ont fourni des cadres nombreux à la nouvelle classe bourgeoise.

D'autre part, la grande masse des petits commerçants et des petits artisans juifs a beaucoup souffert au début de la dictature prolétarienne. Ce n'est que plus tard, avec les succès du plan quinquennal, que les Juifs ont pénétré en masse dans l'économie soviétique. En somme, malgré certaines difficultés, l'expérience a été concluante : des centaines de milliers de Juifs sont devenus des ouvriers et paysans. Le fait que les employés et les fonctionnaires forment un pourcentage assez important des salariés juifs ne doit pas être considéré comme un indice inquiétant. Le socialisme n'a aucun intérêt à ce que les Juifs embrassent tous des professions manuelles. Au contraire, les facultés intellectuelles des Juifs doivent être mises largement à contribution.

Il s'est donc avéré que, même dans les conditions relativement difficiles d'un pays arriéré, le problème juif peut être résolu par le prolétariat. Les Juifs ont pénétré en masse dans l'économie russe. La « productivisation » des Juifs s'est accompagnée de deux processus parallèles : l'assimilation et la concentration territoriale. Là où les Juifs ont pénétré dans l'industrie, ils s'assimilent rapidement. Déjà en 1926, 40 % à peine des mineurs juifs du bassin du Donetz parlaient le yiddish. Cependant les Juifs vivent sous le régime de l'autonomie nationale; ils possèdent des écoles particulières, une presse yiddish, des tribunaux autonomes. Mais les nationalistes juifs ne cessent de déplorer l'abandon de ces écoles et de cette presse. Seulement, là où des masses juives assez denses ont été envoyées comme colons, particulièrement au Birobidjan, on assiste à une sorte de « renaissance nationale » (2).

(2) Le problème juif en Russie n'est traité ici qu'en passant.

La vie même montre donc que le problème qui divise si âprement le judaïsme : assimilation ou concentration territoriale, n'est essentiel que pour les rêveurs petits-bourgeois. Les masses juives ne souhaitaient que la fin de leur martyre. Cela, seul le socialisme peut le leur donner. Mais le socialisme doit donner aux Juifs, aussi bien qu'il le fera pour tous les peuples, la possibilité de s'assimiler comme la possibilité d'avoir une vie nationale particulière.

La fin du judaïsme ? Certes. Malgré leur opposition irréductible en apparence, assimilateurs et sionistes s'accordent à combattre le judaïsme tel que l'a connu l'histoire, le judaïsme mercantile de la Diaspora, le peuple-classe. Les sionistes ne cessent de répéter qu'il s'agit de créer en Palestine un nouveau type de Juif, entièrement différent de celui de la Diaspora. Ils rejettent même avec horreur la langue et la culture du judaïsme de la Diaspora. Au Birobidjan, en Ukraine et dans le bassin du Donetz, le vieil homme se dépouille aussi de sa défroque séculaire. Le peuple-classe, le judaïsme historique, est définitivement condamné par l'histoire. Le sionisme, malgré toutes ses prétentions traditionnelles, n'aboutira pas à une « renaissance nationale », mais tout au plus à une « naissance nationale ». Le « nouveau Juif » ne ressemble ni à son frère de la Diaspora, ni à son ancêtre de l'époque de la chute de Jérusalem. Le jeune Palestinien, tout fier de parler la langue de Bar Kokheba, n'aurait probablement pas été compris par ce dernier; en effet, à l'époque romaine, les Juifs parlaient couramment araméen et grec, mais ils n'avaient que de très vagues notions de l'hébreu. D'ailleurs, le néo-hébreu, par la force des choses, s'éloigne de plus en plus du langage de la Bible. Tout contribuera à éloigner le Juif palestinien du judaïsme de la Diaspora. Et lorsque, demain, les barrières et les préventions nationales commenceront à tomber en Palestine, qui peut douter qu'un rapprochement fécond ne s'opère entre travailleurs arabes et juifs, ce qui aura pour effet de les fusionner partiellement ou totalement.

Le judaïsme « éternel », qui n'a d'ailleurs jamais été qu'un mythe, disparaîtra. Il est puéril de poser en antinomie l'assimilation et la « solution nationale ». Même dans les pays où se seront créés éventuellement des foyers nationaux juifs, on assistera soit à la création d'une nouvelle nationalité juive complètement diffé-

rente de l'ancienne, soit à la formation de nouvelles nations. D'ailleurs, même dans le premier cas, à moins de chasser les populations déjà établies dans le pays ou de renouveler les rigoureuses prescriptions d'Esdras et de Néhémie, cette nouvelle nationalité ne manquera pas de subir l'influence des anciens habitants du pays.

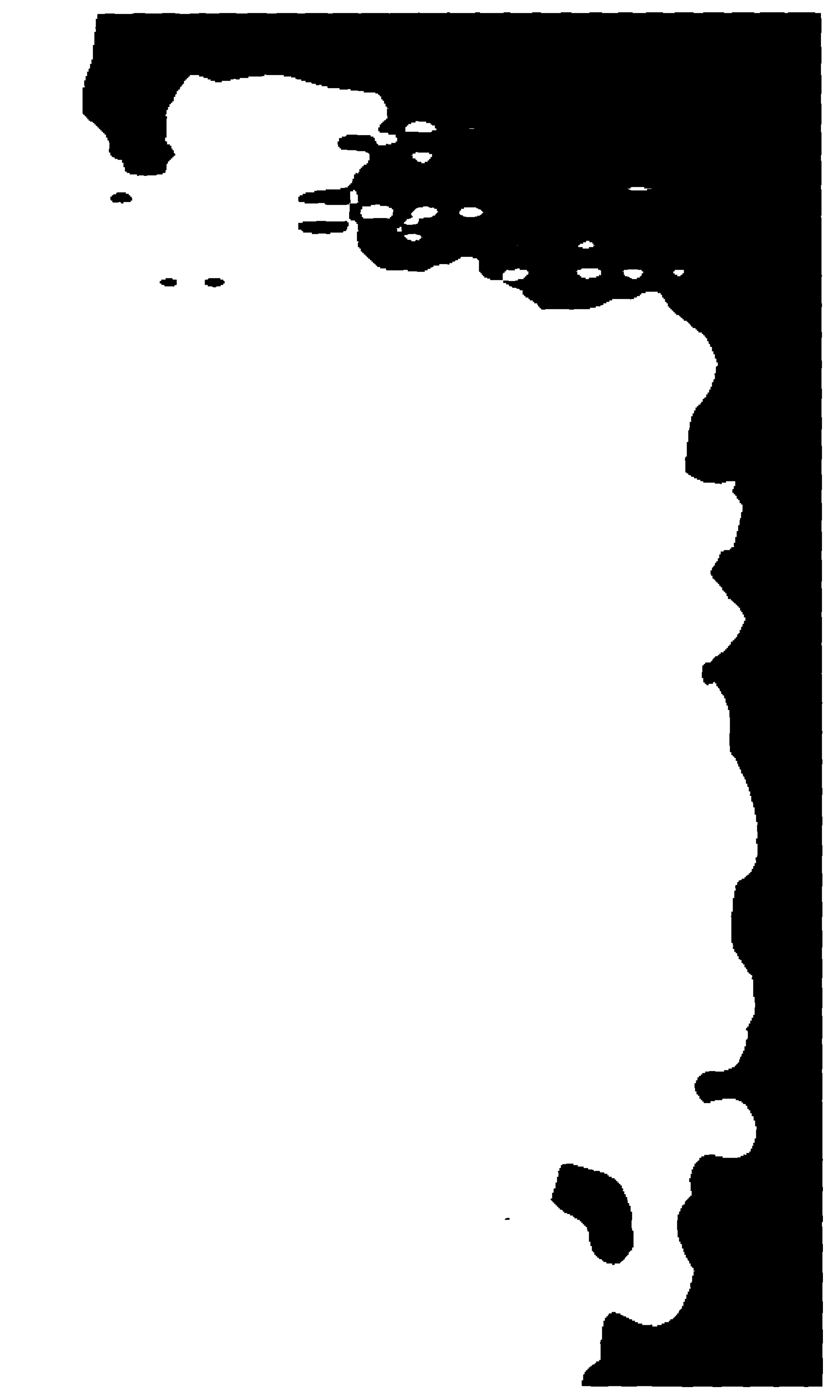
Le socialisme, dans le domaine national, ne peut qu'apporter la démocratie la plus large. Il doit donner aux Juifs la possibilité de vivre une vie nationale dans tous les pays où ils habitent; il doit également leur fournir la possibilité de se concentrer sur un ou plusieurs territoires sans léser naturellement les intérêts des indigènes. Seule, la plus large démocratie prolétarienne peut permettre de résoudre le problème juif avec le minimum de souffrances.

Il est évident que le rythme de la solution du problème juif dépend du rythme général de l'édification socialiste. L'antinomie entre l'assimilation et la solution nationale n'est que toute relative, la dernière n'étant souvent que la préface de la première. Historiquement, toutes les nations existantes sont les produits de diverses fusions de races et de peuples. Il n'est pas exclu que de nouvelles nations, formée de la fusion ou même de l'éparpillement des nations actuellement existantes, ne se créent. Quoi qu'il en soit, le socialisme doit se borner, dans ce domaine, à « laisser agir la nature ».

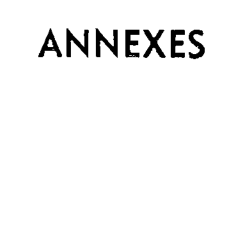
Il reviendra d'ailleurs ainsi, dans un certain sens, à la pratique de la société précapitaliste. C'est le capitalisme qui, par le fait qu'il a fourni une base économique au problème national, a aussi créé des antagonismes nationaux irréductibles. Avant l'époque capitaliste, Slovaques, Tchèques, Allemands, Français vivaient en parfaite intelligence. Les guerres n'avaient pas de caractère national; elles intéressaient seulement les classes possédantes. La politique d'assimilation forcée, de persécution nationale était inconnue aux Romains. C'est pacifiquement que des peuples barbares se laissaient romaniser ou helléniser. Aujourd'hui, les antagonismes nationaux culturels et linguistiques ne sont que la manifestation des antagonismes économiques créés par le capitalisme. Avec la disparition du capitalisme, le problème national perdra toute son acuité. S'il est prématuré de parler d'une assimilation mondiale des peuples, il est évident que l'économie planifiée, étendue à l'échelle de la Terre, aura pour

effet de rapprocher considérablement tous les peuples de l'Univers. Cependant, il serait peu indiqué de hâter cette assimilation par des moyens artificiels; rien ne pourrait lui nuire davantage. On ne peut pas encore prévoir nettement quels seront les « rejetons » du judaïsme actuel; le socialisme veillera à ce que la « génération » ait lieu dans les meilleures conditions possibles.

(Décembre 1942.)



ANNEXES





Léon TROTSKY

SUR LA QUESTION JUIVE

Interview donnée par L. Trotsky au journal *Der Weg* (Mexico) et à l'agence télégraphique juive

Avant d'essayer de répondre à vos questions, je dois vous prévenir que je n'ai malheureusement pas eu l'occasion d'apprendre la langue juive qui, d'ailleurs, ne s'est développée que lorsque j'étais adulte. Je n'ai pas su, et je n'ai pas la possibilité de suivre la presse juive, ce qui ne m'empêche pas de me faire une opinion exacte sur les différents côtés d'un problème si important et si tragique. Je ne puis donc prétendre à une autorité particulière pour répondre à vos questions. Je vais malgré tout essayer de dire ce que j'en pense.

Pendant ma jeunesse j'inclinais plutôt vers le pronostic que les Juifs des différents pays seraient assimilés et que la question juive disparaîtrait ainsi d'une manière quasi automatique. Le développement historique du dernier quart de siècle n'a pas confirmé cette perspective. Le capitalisme décadent a partout tourné à un nationalisme exacerbé, dont une partie est l'antisémitisme. La question juive a surgi dans le pays capitaliste le plus développé de l'Europe, l'Allemagne. D'autre part les Juifs des différents pays ont créé leur presse et développé la langue yiddish comme un instrument adapté à la culture moderne. On doit ainsi compter avec le fait que la nation juive se maintiendra pour toute une époque à venir. Or, la nation ne peut exister normalement sans un territoire commun. Le sionisme part de cette idée-là. Mais les faits de chaque jour nous démontrent que le sionisme est incapable de résoudre la question juive. Le conflit entre les Juifs et les Arabes en Palestine prend un caractère de plus en plus tragique et de plus en plus menaçant. Je ne crois aucunement

que la question juive puisse être résolue dans les cadres du capitalisme pourrissant et sous le contrôle de l'impérialisme britannique.

Et comment, me demandez-vous, le socialisme pourrait-il venir à bout de cette question ? Là-dessus, je ne puis qu'émettre des hypothèses. Le socialisme devenu maître de notre planète ou au moins de ses parties les plus importantes aura des ressources inimaginables dans tous les domaines. Il y a eu dans l'histoire humaine l'époque des grandes migrations sur la base barbare. Le socialisme ouvrira la possibilité de grandes migrations sur la base de la technique et de la culture les plus développées. Il va de soi qu'il ne s'agit pas de déplacements forcés, c'est-à-dire de la création de nouveaux ghettos pour certaines nationalités, mais de déplacements librement consentis, ou plutôt exigés par certaines nationalités ou parties de nationalités. Les Juifs disséminés qui voudront se rassembler dans la même communauté trouveront une place suffisamment vaste et riche sous le soleil. La même possibilité s'ouvrira pour les Arabes, comme pour toutes les autres nations éparpillées. *La topographie nationale deviendra une partie de l'économie planifiée.* Voilà la grande perspective historique que j'entrevois. Œuvrer pour le socialisme international signifie aussi œuvrer pour la solution de la question juive.

Vous me demandez si la question juive existe en U.R.S.S. Oui elle existe, comme d'ailleurs la question ukrainienne, géorgienne, et même russe. La bureaucratie omnipotente étouffe le développement de la culture nationale comme de la culture tout court. Pis encore, le pays de la grande révolution prolétarienne passe maintenant par une période de réaction profonde. Si la montée révolutionnaire réveillait les meilleurs sentiments de solidarité humaine, la réaction thermidorienne a fait surgir tout ce qu'il y a de bas, de sombre, d'arriéré, dans cette agglomération de 170 millions d'hommes. Pour renforcer sa domination, la bureaucratie n'hésite même pas à recourir d'une manière à peine camouflée aux tendances chauvines, surtout antisémites. Le dernier procès de Moscou, par exemple, fut monté avec le dessein à peine caché de présenter les internationalistes comme des Juifs sans foi ni loi, qui sont capables de se vendre à la Gestapo allemande.

Depuis 1925 et surtout depuis 1926, une démagogie antisémite, bien camouflée, inattaquable, va de pair avec des procès symboliques contre des pogromistes avérés.

Vous me demandez si l'ancienne petite bourgeoisie juive en U.R.S.S. est socialement assimilée par le nouveau milieu soviétique.

Je suis bien embarrassé pour vous donner une réponse nette. La statistique sociale et nationale en U.R.S.S. est extrêmement tendancieuse. Elle sert non pas à faire apparaître la vérité, mais surtout à glorifier les dirigeants, les chefs, les créateurs du bonheur. Une partie importante de la petite bourgeoisie juive est absorbée par les appareils formidables de l'Etat, de l'industrie, du commerce, des coopératives, etc., surtout dans les couches inférieures et moyennes. Ce fait engendre un état d'esprit antisémite et les dirigeants s'emploient avec un art savant à canaliser et à diriger spécialement contre les Juifs le mécontentement qui existe contre la bureaucratie.

Sur le Birobidjan, je ne peux pas non plus vous donner d'appréciations personnelles. Je ne connais pas cette région et encore moins les conditions dans lesquelles les Juifs s'y installent. En tout cas, il ne s'agit que d'une expérience bien partielle, l'U.R.S.S. seule serait encore trop pauvre pour résoudre sa propre question juive, même sous un régime beaucoup plus socialiste que le régime actuel. La question juive, je le répète, est indissolublement liée à l'émancipation totale de l'humanité. Tout ce qu'on fait d'autre dans ce domaine ne peut être qu'un palliatif et parfois même à double tranchant, comme le montre l'exemple de la Palestine.

L. TROTSKY.

Le 18 janvier 1937.



Isaac Deutscher

LA RÉVOLUTION RUSSE ET LE PROBLÈME JUIF

Conférence prononcée le 29 octobre 1914
à la Jewish Society de la London School of Economics

Ce n'est pas sans émotion que j'aborde un sujet aussi complexe que celui de la révolution russe et de la question juive, et je suis parfaitement conscient des multiples problèmes qu'il soulève et des pièges qu'il comporte : en effet, rien ne serait plus facile et plus désastreux que de le simplifier, que d'essayer de juger et condamner soit les juifs, soit la révolution, soit les Russes. D'un autre côté, il est impossible d'envisager la question sous l'angle habituel des rapports entre la Russie révolutionnaire et les autres nationalités de l'Union soviétique. C'est précisément sur ce point que le « problème juif » se présente sous un jour particulier. Pour en saisir toute la complexité, nous devons reprendre les événements à leur début. Nous devons analyser brièvement la structure de la population juive telle qu'elle existait au début de la révolution, rechercher la place que les juifs occupaient au sein de la société russe, suivre l'évolution et les transformations de la révolution russe, évaluer leurs répercussions sur le destin des juifs en Union soviétique. Une question s'impose dès maintenant : comment se fait-il que la révolution russe n'ait pas réussi, depuis voilà bientôt un demi-siècle, à résoudre le problème juif ?

Les étudiants juifs auxquels je m'adresse aujourd'hui sont tous, je pense, nés en Angleterre, aux Etats-Unis ou en Europe de l'Ouest. Je dois donc dès maintenant, expliquer le contraste brutal qui existe entre la situation des juifs de ces pays et celle des juifs d'Europe centrale et de Russie en particulier. Considérer le problème juif en Russie à travers le prisme de la vie des juifs en Europe occidentale, c'est partir sur des bases fondamentalement fausses. Le mode de vie des juifs en Europe de l'Est et en Russie n'est en aucune façon comparable à celui des communautés juives telles que vous les connaissez en Angleterre, en France ou même aux Etats-Unis.

Au XIXe siècle, dans leur majorité, les juifs d'Europe occidentale faisaient partie des classes moyennes. Il y avait très peu d'ouvriers juifs, peu d'artisans et de boutiquiers. La plupart des juifs étaient négociants et possédaient des succursales importantes dans les grandes capitales d'Europe occidentale. Beaucoup étaient banquiers et la famille Rothschild par exemple devint pratiquement synonyme de *haute bourgeoisie*. Le caractère bourgeois des communautés juives d'Europe occidentale les distinguait des communautés d'Europe centrale. Il est vrai qu'à l'Est existait également une certaine bourgeoisie juive composée de négociants et de boutiquiers mais la majorité de la population consistait en manœuvres misérables, en artisans fort primitifs (cordonniers, tailleurs, menuisiers) et ce qu'il était convenu d'appeler les « travailleurs des métaux », cette dernière catégorie n'ayant aucune analogie avec les ouvriers métallurgistes français ou anglais. Ces « travailleurs des métaux », tels que je les ai connus, travaillaient dans la plomberie, dans la serrurerie ou comme ferblantiers. Ils avaient constitué une sorte d'association appelée Syndicat des Travailleurs des métaux. Ils en étaient très fiers mais n'en restaient pas moins extrêmement pauvres. Qu'on se représente donc une population de plusieurs millions de juifs miséreux parmi lesquels évoluait une masse de déracinés, de *Luftmenschen,* sans lien aucun avec le reste de la société, sans occupation suivie, sans revenus réguliers et composée de marchands d'habits usagés, de camelots et de « marieurs ». Ces derniers organisaient les mariages et les noces et vivaient du pourcentage prélevé sur la dot des filles auxquelles ils procuraient un prétendant.

En Europe occidentale, les juifs, à la suite de la révolution française, eurent officiellement les mêmes droits que les autres citoyens. C'est en 1847 que Lionel Rothschild fut élu membre du Parlement britannique. L'égalité devant la loi entraîna progressivement l'assimilation de la communauté juive qui, tout en conservant ses coutumes et sa religion, adopta la langue du pays dans lequel elle se trouvait et finit par acquérir jusqu'à l'apparence extérieure de ses compatriotes. En Europe orientale, les populations juives (se chiffrant par millions) vivaient en vase clos, totalement coupées des populations non juives. Les ghettos n'avaient pas d'existence officielle et les habitants pouvaient en sortir à leur gré, ce dont ils ne se privaient pas. Ils vivaient toutefois en communautés fermées, n'y parlaient que leur langue et se distinguaient par leur étrange accoutrement médiéval. Ils avaient leur propre culture, leur propre littérature et leur connaissance de la

langue russe ou polonaise était souvent extrêmement limitée. On parlait surtout yiddish. Il existait évidemment une minorité de juifs cultivés qui s'intégra de plus en plus, adopta les mœurs et coutumes locales au point de se confondre avec l'intelligentsia locale. Le mode de vie de la grande masse des juifs orthodoxes ne se modifia guère au cours des siècles; ils continuaient à pratiquer le commerce comme on le pratiquait au VIe ou au VIIe siècle; quant à leurs tabous et leurs rituels religieux, ils étaient tout autant archaïques et anachroniques.

En Europe occidentale, l'assimilation alla de pair avec l'émancipation, mais ce ne fut pas le cas des juifs d'Europe orientale. En Russie particulièrement, les juifs avaient le statut de « citoyens de seconde ou troisième catégorie ». Ils n'avaient pas le droit de posséder des terres (sauf ceux qui n'étaient que partiellement juifs ; certaines professions leur étaient interdites mais leur situation en général était meilleure que celle des serfs-paysans russes ou polonais. Ces paysans néanmoins ne risquaient pas les pogromes, les massacres et les flambées d'antisémitisme, toutes manifestations spontanées et souvent encouragées par les autorités. Ce n'est pas par hasard si le mot pogrome est d'origine russe, bien qu'il soit maintenant entré dans la majorité des langues européennes. Le célèbre procès Bayliss à Kiev eut lieu cinq ans seulement avant la révolution russe; il résume parfaitement la position des juifs sous le tsar. Le juif Bayliss était accusé de s'être livré à un soi-disant meurtre rituel sur la personne d'un enfant non juif, afin d'utiliser son sang pour fabriquer les *matzos* de Pesach (Pâques). Les Cent-Noirs, groupement réactionnaire d'une extrême violence, composés surtout d'obscurantistes grecs orthodoxes, se trouvaient parmi les accusateurs les plus acharnés et soutenus en cela par le régime tsariste. C'est dans ce dernier point que réside l'extraordinaire contraste entre l'existence sans cesse menacée des juifs russes et polonais et la vie des juifs d'Europe occidentale. Il est vrai que l'affaire Dreyfus se produisit dans cette même Europe, mais les conditions sociales et politiques placèrent l'affaire Dreyfus sur un tout autre plan. C'est à la fin du XIXe siècle que le mouvement d'émancipation subit un recul considérable et que l'antisémitisme recommença à se manifester, pour finalement aboutir à l'ère nazie avec les macabres conséquences que l'on connaît. Le siècle qui suivit la révolution française favorisa le progrès et l'assimilation des juifs au milieu environnant. A la même époque, les juifs d'Europe orientale ne connaissaient que l'isolement et l'oppression.

Telle était donc la situation des juifs à la fin du XIXe siècle et au

début du XXe, lorsque le mouvement de démocratie socialiste commença à s'étendre et à acquérir les caractéristiques d'un mouvement de masse. On a souvent dit que l'attitude des juifs en Russie aujourd'hui est le résultat de l'action menée par Lénine et les bolcheviks. Il est de bon ton, surtout parmi les juifs, de blâmer le bolchevisme et le communisme pour tous les malheurs qui se sont abattus sur les juifs russes mais, si l'on remonte aux sources et qu'on étudie les documents de l'époque, on s'aperçoit que tous les courants révolutionnaires, des bolcheviks aux mencheviks, se trouvaient d'accord sur la solution à donner au problème juif. Sur ce point, le bolchevik Lénine, le menchevik juif Martov et le juif Trotsky étaient rigoureusement du même avis, s'inspirant des théories des marxistes d'Europe occidentale, de celles en particulier de Marx et Engels. Dans l'un de ses célèbres essais *A propos de la question juive,* qui date de 1844, Marx déclare que désormais la question de l'émancipation des juifs ne constitue plus un problème indépendant : c'est à l'émancipation de toutes les populations européennes qu'il faut viser et libérer du capitalisme les peuples d'Europe occidentale en particulier. Dès que les peuples seront libérés du joug capitaliste, tous les citoyens, les juifs y compris, obtiendront l'égalité et la liberté.

Dans les premiers écrits marxistes sur la question, on remarque une certaine hostilité sous-jacente à l'endroit des juifs, non pas en tant qu'individus mais en tant que membres éminents de la bourgeoisie européenne. Aux yeux des classes moyennes en France, en Angleterre et en Allemagne, les Rothschild incarnaient la puissance et la domination financière de la grande bourgeoisie juive. D'un autre côté, de grands penseurs socialistes, tels que Marx et Lassalle, étaient d'origine juive. Vers la fin du XIXe siècle, la vague d'antisémitisme s'étendit sur toute l'Europe et le problème juif posa de graves problèmes au mouvement socialiste; c'est à cette époque qu'Auguste Bebel, le célèbre leader socialiste allemand, écrivit un ouvrage sur l'antisémitisme qu'il désigna sous le terme de « socialisme des fous ». C'était là plus qu'un brillant paradoxe ou une formule humoristique. En fait, le rôle joué dans le domaine du commerce ou de la banque par un grand nombre de juifs suscitait un antagonisme croissant dont les juifs des classes défavorisées étaient surtout les victimes. Bebel ainsi que d'autres socialistes, comme Kautsky essayèrent de convaincre les travailleurs de lutter contre la bourgeoisie tout entière et pas seulement contre la bourgeoisie juive, qui ne constituait après tout, qu'une fraction limitée des capi-

talistes. Le socialisme véritable, c'était d'abattre le capitalisme et non de s'attaquer à certains de ses membres, juifs ou non; Bebel et ses amis voyaient très loin déjà, lorsqu'ils annonçaient que les capitalistes européens étaient prêts à sacrifier les juifs à leur profit et qu'ils n'hésiteraient pas à dresser les travailleurs, le *lumpenproletariat* et les petits commerçants, contre la bourgeoisie juive pour sauvegarder leur vie et leurs biens. C'était pour eux la façon la moins onéreuse de détourner la colère des masses opprimées.

Comme il n'existait pratiquement pas d'ouvriers juifs en Europe occidentale, il n'y avait évidemment pas de mouvement ouvrier juif. Les leaders socialistes finirent par penser que l'assimilation complète était la seule solution du problème juif. A la même époque, Lénine et ses amis se proclamaient fièrement les adeptes du socialisme allemand; ils estimaient donc qu'en Russie, le problème serait résolu par l'assimilation et l'absorption totale des juifs au sein de la grande société socialiste. Ils s'aperçurent rapidement que le problème était beaucoup plus complexe en Russie du fait que les juifs habitaient tous des zones isolées et des ghettos où ils continuaient à vivre selon des coutumes et une religion ancestrales. Malgré tout, Lénine et Martov, les bolcheviks et les mencheviks souhaitaient ardemment persuader les travailleurs juifs de se joindre à leurs camarades russes dans la lutte contre le régime tsariste et les régimes capitalistes d'Europe occidentale. C'était aussi l'ambition de Rosa Luxemburg, la célèbre révolutionnaire d'origine juive, qui plus encore que Lénine ou Martov, prêchait l'assimilation complète.

Fait intéressant à souligner, c'est à la même époque que le sionisme commença à prendre les dimensions d'un mouvement politique; ses supporters les plus fervents se recrutaient surtout dans les communautés d'Europe occidentale mais on doit également préciser que la majorité des juifs européens se montra, jusqu'à l'éclatement de la seconde guerre mondiale, hostile au mouvement sioniste. C'est là un fait qu'ignore généralement la majorité des Occidentaux, juifs et non juifs. Les sionistes restèrent une minorité, fort agissante d'ailleurs, mais ils ne réussirent jamais à convaincre la majorité de leurs coreligionnaires. Ce sont les travailleurs, ceux qui parlaient yiddish et se considéraient comme juifs, qui se montrèrent le plus farouchement hostiles au sionisme et à toute idée d'émigration en Palestine.

En Pologne, c'est en 1939 que la population juive procéda pour la dernière fois à l'élection des représentants de leurs communautés,

les *kelilahs.* Les communistes, alors très influents, considéraient les kelilahs comme des institutions cléricales et boycottèrent les élections. Le *Bund* (Parti des travailleurs juifs) était férocement antisioniste et draina la majorité des suffrages. Seule, une section relativement petite du mouvement socialiste, le *Poaley Zion,* tenta d'intégrer le socialisme au sionisme. Dans les pays occidentaux, l'opinion juive estime souvent que l'antisionisme équivaut à l'antisémitisme. Ceci amènerait donc à conclure que les juifs d'Europe orientale étaient en majorité antisémites, conclusion évidemment absurde !

L'hostilité des juifs au sionisme eut des conséquences tragiques puisqu'elle se termina par leur propre ruine. Les antisionistes estimaient que quitter le pays où ils vivaient, où avaient vécu leurs ancêtres pendant des siècles, constituait une espèce d'abdication. C'était reculer devant les pressions hostiles et se rendre aux antisémites. Le sionisme leur semblait monstrueux puisqu'il légitimait en quelque sorte les vieux slogans antisémites : « Juifs, allez-vous-en ! » et que les sionistes étaient prêts à « s'en aller ». La conviction des juifs d'Europe orientale selon laquelle la chute du régime tsariste entraînerait la disparition de la discrimination et de l'oppression dont ils étaient victimes, gagna la plupart des autres pays et l'on sait le rôle capital que jouèrent les juifs dans le mouvement révolutionnaire.

Mais lorsque la révolution se produisit, la transformation subite des structures sociales eut un effet désastreux sur un nombre considérable de juifs. Comme la plupart des juifs russes travaillaient comme boutiquiers, petits artisans et spéculateurs divers ou vivaient d'on ne sait quoi, comme les *Luftmenschen,* leur vie se trouva obligatoirement bouleversée par la révolution. Les socialistes auraient voulu que les juifs deviennent des « instruments de la production », qu'ils se mettent à travailler dans les usines ou dans les fermes et qu'ils constituent ainsi une force ouvrière moderne. Les petits boutiquiers se retrouvèrent au bord de l'abîme car l'ordre nouveau n'était guère en leur faveur. S'il est vrai que cet ordre les délivrait de la menace des pogromes et de la persécution, il n'en était pas moins une menace pour leur mode de vie habituel et leurs moyens d'existence. Vers les années 1920, les bolcheviks essayèrent d'encourager les juifs à s'établir en groupes dans les campagnes de Crimée, de Kherson et de Birobidjan. Lorsque j'eus l'occasion de visiter ces colonies, je pus constater les extraordinaires efforts de quelques « *goyim* » idéalistes et de juifs enthousiastes pour convertir au moins une partie de la population en bons fermiers. D'énormes efforts et

des investissements considérables furent consacrés à cette tâche. On espérait que les *Luftmenschen* renonceraient à leurs petites combines de boutiquiers et s'initieraient progressivement au travail de la terre. Mais l'entreprise échoua complètement. Les juifs n'étaient pas mûrs pour un changement aussi radical. Actuellement, même en Israël, on s'aperçoit que très peu de gens vivent de la terre et dans les *kibboutzim;* la majorité des juifs préfère vivre en ville. En 1965, on comptait deux millions de juifs dans les villes et seulement 267.000 dans les campagnes. A cela, rien d'étonnant. Pendant des siècles, les juifs avaient habité les villes et la tradition urbaine était devenue leur seconde nature. Seuls les sionistes les plus idéalistes, ceux qui voulaient retrouver la terre sacrée de Sion, quittèrent la Russie et se fixèrent dans les campagnes de Palestine. Ceux qui restèrent en Union soviétique n'avaient nulle envie de devenir fermiers. Ils furent forcés de travailler dans l'industrie moderne. Beaucoup s'engagèrent dans les grandes usines, toutefois leur nombre resta limité. Les autres, grâce à leur niveau d'éducation, supérieur à celui de bien des Russes non juifs, devinrent employés de bureau et se ruèrent en masse dans la bureaucratie post-révolutionnaire, dans les organismes du Parti et de l'Etat et les divers ministères. Ils jouèrent un rôle capital dans l'instruction publique et même aujourd'hui, quoiqu'on ait pu dire de la discrimination antisémite, on évalue à 25.000, les professeurs universitaires juifs en Union soviétique. Cette course à l'enseignement supérieur ne commença évidemment qu'après 1917, lorsque furent abolis les innombrables décrets qui interdisaient aux juifs l'accès des universités russes.

En dépit de tout ceci, il exista toujours, même aux plus beaux jours de la révolution, un courant d'antisémitisme inavoué parmi la population russe. Comment expliquer une telle persistance ? Il faut rappeler à quel point les paysans russes étaient arriérés, ignorants et illettrés et certaines fractions des populations citadines n'étaient guère plus évoluées. On connaît la déplorable influence de l'Eglise grecque orthodoxe, l'Eglise la plus obscurantiste de toutes les Eglises européennes. Le vieux mythe de la crucifixion du Christ par les juifs restait solidement ancré dans l'esprit des chrétiens, comme il empoisonna l'esprit de toute la chrétienté à travers les siècles. On aurait pu espérer au seuil d'un siècle scientifique, que l'émancipation des peuples finirait par avoir raison des préjugés religieux et des contes de bonne femme ! Mais en Russie, comme dans les autres pays, on avait semé la haine et les préjugés dans l'esprit du peuple pendant

des millénaires et des années, même des dizaines d'années étaient nécessaires pour assainir les esprits. Un autre facteur non négligeable renforçait l'antisémitisme des masses. Le misérable paysan russe considérait les boutiquiers et les aubergistes juifs de son village avec une grande méfiance, et cela à juste titre car ces petits commerçants se conduisaient souvent de façon frauduleuse. Il n'est pas impossible que ces derniers aient voulu remédier à leur incommensurable misère aux dépens des moujiks (aussi misérables qu'eux en réalité) ce qui expliquerait l'hostilité des paysans pauvres à l'égard de leurs voisins juifs.

Quant aux intellectuels et bureaucrates juifs qui détenaient des positions importantes au sein du Parti et de l'Etat, des institutions civiles et militaires, de l'enseignement, de la presse, du cinéma et du théâtre, quoi d'étonnant à ce qu'ils aient suscité une certaine jalousie ! J'ai trouvé dans la correspondance de Trotsky à Lénine, un passage caractéristique à cet égard. Trotsky, alors chef de l'Armée Rouge et commissaire à la Défense, envoya du front un message confidentiel dans lequel il demandait à Lénine d'envoyer au feu tous les juifs confortablement installés dans l'administration militaire. « J'entends trop dire parmi les soldats, écrivait le juif Trotsky, qu'on trouve plus de juifs aux postes bien abrités qu'aux premiers rangs de la bataille. » Même pendant la guerre civile, en un moment où l'Armée Rouge dut défendre les juifs contre la Garde Blanche, on a pu constater une certaine hostilité de la part des Russes à l'endroit des juifs plus ou moins « privilégiés ».

Sous Lénine, les bolcheviks lancèrent une vaste campagne antinationaliste, antireligieuse et anticléricale. Ils le firent avec un esprit de totale impartialité, dénonçant et condamnant toute espèce de nationalisme et en particulier, le grand chauvinisme russe et proclamant l'égalité de toutes les petites nations et des minorités nationales. On encouragea les juifs à publier leurs propres journaux et livres en yiddish; ils purent développer leur théâtre et le théâtre yiddish de Moscou reste l'un des meilleurs qu'il m'a été donné de voir. On a sans doute oublié aujourd'hui que le plus grand théâtre hébreu de l'histoire, le *Habima,* fut fondé en Russie sur l'initiative du commissaire à l'Instruction publique, A. V. Lounatcharsky. Il faut mentionner à ce propos que le *Habima* quitta assez rapidement la Russie pour la Palestine, conséquence d'une certaine contradiction de la part des bolcheviks : les bolcheviks s'opposaient par principe à la renaissance de l'hébreu qu'ils estimaient une langue morte et

lorsque le *Habima* présenta la célèbre pièce d'Ansky, *le Dibbouk,* on protesta de toutes parts contre l'idéalisation d'une légende hassidique sur une scène de la Russie soviétique.

*
* *

Il est évident que les bolcheviks avaient envisagé avec trop d'optimisme l'issue du problème juif. Ils ne furent pas les seuls à mésestimer l'ampleur de l'antisémitisme dans les sociétés chrétiennes. Ils étaient persuadés que leur révolution serait le prélude d'un soulèvement général à l'échelle européenne; ils croyaient que les forces progressistes en France et en Allemagne se joindraient à eux et les aideraient et qu'enfin la lèpre de l'antisémitisme disparaîtrait d'une Europe socialiste, saine et rationnellement organisée. Mais hélas, les choses ne se passèrent pas ainsi. La révolution russe évolua dans un isolement complet et la révolution allemande échoua. L'Europe ne bougea pas. La Russie resta seule à mariner dans une sorte d'arriération héritée du tsarisme, de siècles d'obscurantisme orthodoxe, d'analphabétisme, de pauvreté et de barbarie. Dans de telles conditions, les antagonismes préexistants ne pouvaient qu'aller en s'accentuant, comme celui qui régnait entre les juifs et les non juifs. Il ne faut pas croire que le problème juif existait comme une chose indépendante, sans incidences de part et d'autre, sur ce qui se passait en Russie. Il était intimement lié à la structure de la société russe, à son évolution, à sa croissance, à son progrès, à ses éventuelles régressions et à ses accomplissements.

C'est précisément parce que le problème qui nous intéresse ici constitue un facteur décisif de l'histoire en Union soviétique, qu'il est malaisé d'en explorer tous les aspects au cours d'une seule conférence, et même de plusieurs. Je vais donc m'attarder sur un point déterminant me semble-t-il, et tenter de démontrer de quelle façon le système de parti unique affecte le sort des juifs.

Au temps de Lénine, un parti monolithique était impensable, mais on pouvait déjà prévoir l'instauration d'un système de parti unique. Jusqu'en 1924 et les deux ou trois années qui suivirent, les bolcheviks pratiquèrent la discussion libre et ouverte à tous et ne supprimèrent les autres partis que graduellement. Prenons par exemple le *Poaley Zion,* le parti socialiste sioniste; il connut une existence légale jusqu'en 1925 ou 1926. Les bolcheviks n'approuvaient pas les thèses sionistes mais ils n'avaient aucune intention de supprimer totalement

l'opinion sioniste. J'ai déjà analysé dans mon livre sur Staline et celui sur Trotsky (1), le processus par lequel tous les partis politiques disparurent les uns après les autres. Je me bornerai donc ici à ajouter que ce processus ne pouvait logiquement qu'aboutir à l'instauration d'un système de parti unique, même parmi les juifs. Tous les partis juifs, le *Bund,* le *Poaley Zion* et autres groupements sionistes furent supprimés. Il n'est pas impossible que les dirigeants soviétiques aient craint que l'idéologie sioniste introduise un élément indésirable dans l'esprit de la révolution, car le sionisme visait avant tout à l'instauration d'un Etat juif séparé et semblait indifférent aux notions de socialisme et de solidarité internationale; il rêvait non d'un avenir meilleur pour le peuple russe mais de l'exode massif des juifs en Palestine. En un mot, le sionisme tournait le dos à la révolution et avait décidé qu'elle ne concernait pas les juifs. Cela dit, il n'y avait aucune raison sérieuse de penser que le sionisme prêchait une doctrine dangereuse et subversive. Et dire que le sionisme « constituait une menace pour la révolution » était parfaitement ridicule lorsqu'on sait l'impuissance totale des mouvements juifs en Russie. Dans un régime totalitaire et monolithique, il n'y avait évidemment pas de place pour l'hétérodoxie et les tendances politiques opposées. Un vieux dicton juif déclare : *Wie es Christelt sich, asoy yiddest sich,* c'est-à-dire : les choses se passent chez les chrétiens comme elles se passent chez les juifs. Et puisqu'un seul parti avait le droit d'exister chez les chrétiens, un seul existerait aussi chez les juifs. Il faut signaler que les supporters les plus farouches de la suppression des partis juifs n'étaient pas les Russes mais les juifs eux-mêmes, les juifs communistes (les *Yevsektsia* c'est-à-dire la section juive du parti communiste). Je me trouvais en Russie à l'époque même où se débattaient ces questions et j'eus plusieurs fois l'occasion d'entendre les bolcheviks essayer de tempérer leurs camarades juifs (comme Michael Kalinine, alors président de l'U.R.S.S.) farouchement hostiles au sionisme, au Bund et même aux autorités religieuses. Il semble que les communistes juifs se croyaient obligés d'être plus royalistes que le roi, plus *cacher* et plus intransigeants que leurs collègues russes. C'est une réaction bien connue : on est toujours plus intolérant à l'égard de ses proches qu'à l'égard de ceux qui nous touchent de moins près. Et il n'est pas inutile de rappeler qu'à Tiflis, c'est le Géorgien Djugashvili qui persécuta avec un zèle inégalé ses propres compatriotes et le « nationalisme local ».

(1) Isaac DEUTSCHER, *Staline,* Paris, 1953.
Isaac DEUTSCHER, *Trotsky,* 3 vol., Paris, 1962-1965.

Le système du parti unique connut son apogée avec le stalinisme. Toutes ces années d'isolement, d'espoirs déçus de recevoir l'aide de l'extérieur, la défaite du communisme en Europe, offraient un terrain idéal à la doctrine stalinienne. A l'isolement que l'Europe infligeait à la Russie, les bolcheviks répondirent par une « idéologie de l'isolement ». Nécessité fait loi : le monde avait décidé de les ignorer, ils allaient boycotter le monde.

On sait comment le parti bolchevique dut abandonner ses ambitions internationalistes sous la conduite de Staline. En Russie comme dans les autres pays, l'antisémitisme reparaît invariablement dans les moments troublés, largement alimenté par les sentiments et les haines nationalistes. Staline qui n'hésitait jamais longtemps sur le choix des moyens pour mieux lutter contre les diverses oppositions, n'hésita pas à exploiter les tendances antisémites de ses compatriotes. Au début, les agitateurs staliniens se bornèrent aux allusions et aux insinuations antisémites; les préjugés allèrent croissant jusqu'au moment des grandes purges où ils atteignirent leur paroxysme. Les allusions antisémites de la propagande semblaient une telle énormité que Trotsky, pourtant habituellement réticent sur ce plan, ne put s'empêcher d'écrire une lettre à Boukharine, en mars 1926 : « Est-il vrai, est-il possible que dans *notre parti, à Moscou,* dans les *cellules ouvrières,* on puisse faire de l'agitation antisémite impunément ? » Il posa la même question indignée à une réunion du Politbureau qui se réunit une quinzaine de jours plus tard, mais il ne reçut aucune réponse en dehors de haussements d'épaules embarrassés. Il faut dire qu'on trouvait de nombreux juifs au sein de l'opposition. Les fidèles valets de Staline les décrivaient volontiers comme des « étrangers déracinés », comme des individus qui n'étaient pas les véritables fils de la patrie russe, et qui évidemment, se souciaient fort peu du socialisme. La grande hypocrisie réside dans le fait qu'on ne formulait jamais le mot « juif »; on se bornait à parler de déracinés cosmopolites.

D'un autre côté, la bureaucratie stalinienne occupait un grand nombre de juifs. On sait que la collectivisation forcée en Ukraine fut menée par le juif Kaganovich avec une incroyable cruauté. Telle était la situation contradictoire dans laquelle se trouvaient les juifs. Dans les villes, on les traitait d'étrangers déracinés, d'ennemis de la révolution et dans les campagnes, ils se faisaient haïr par les paysans opprimés et torturés par le juif bolchevique Kaganovich. Ces contradictions étaient loin d'être les seules. Les petits commerçants et spéculateurs juifs, les *Luftmenschen* surnageaient à la crête de toutes

les vagues de cet énorme soulèvement qu'était la révolution, et ne manquaient pas de susciter haine et méfiance parmi la population russe. D'un autre côté, il y avait aussi tous les juifs des universités : professeurs, chargés de cours, docteurs éminents qui enseignaient la masse de la nouvelle intelligentsia et apportaient une précieuse contribution à la modernisation de la Russie. Tout ceci explique comment les contradictions inhérentes à la société russe en pleine évolution, avaient tendance à affecter les juifs plus cruellement qu'aucune autre minorité raciale ou nationale en Union soviétique.

C'est alors qu'éclata la Seconde Guerre mondiale. Il va de soi que, pendant la courte période de conciliation du pacte germano-soviétique, les juifs se retrouvèrent entre deux feux. Leur position devint de plus en plus inconfortable, c'est le moins qu'on puisse dire. Le ministre des Affaires étrangères Maxime Litvinov se vit avec résignation, remplacé par le célèbre V. Molotov. Comment le juif Litvinov aurait-il pu signer un pacte d'alliance avec Hitler ou Ribbentrop ? Pour un tel acte, il fallait un « pur » aryen. Un vent de « contamination raciale » soufflait d'Allemagne en Russie. C'était l'époque où Staline et Molotov envoyèrent à Hitler un message l'assurant que l'amitié russo-allemande serait « cimentée par le sang » et que Staline claironna qu'il allait libérer ses « frères de sang » (les Ukrainiens) des griffes des Polonais.

La terminologie stalinienne s'enrichit de plus en plus de ce genre de formule raciste, et finit par devenir intensément nationaliste et chauvine. Ce fut enfin le 21 juin 1941 et le champion de l'antisémitisme redevint l'implacable ennemi de la Russie soviétique.

La Russie avait, durant les années qui avaient précédé la guerre, subi tant de soulèvements, de tourbillons, de souffrances apportées par la collectivisation forcée, de drames avec les grandes purges, et de déportations massives dans les camps de concentration que les tensions internes de la société soviétique semblaient devoir d'une minute à l'autre, précipiter la nation dans l'abîme. Toutes les structures morales, économiques et politiques étaient sur le point de s'écrouler. En Ukraine, la population vit arriver Hitler et son armée d'occupation avec une sorte de joie et de soulagement, cela jusqu'au moment où les nazis montrèrent aux Ukrainiens ce dont ils étaient réellement capables. Les Ukrainiens aigris, comprirent très vite que Staline, même au pire de ses humeurs, était préférable à Hitler; ce qui n'empêcha pas qu'à la faveur de l'invasion nazie de l'Ukraine et de la Russie occidentale, une nouvelle et puissante vague

d'antisémitisme se répandit comme une traînée de poudre. Il arrivait que l'éternel préjugé qui couvait sous la cendre, diminue sensiblement, même s'il ne disparaissait jamais complètement mais sous l'influence nazie, les flammes jaillirent de nouveau. Staline et son gouvernement craignaient pour leur part que les Ukrainiens et les Russes ne voient dans la guerre contre les nazis, qu'une guerre menée en faveur des juifs. La propagande nazie, la radio et des tracts répétaient inlassablement aux Russes : « Cette guerre n'est qu'un complot des juifs ! Vous vous battez pour sauvegarder les intérêts des juifs ! » Il faut reconnaître que cet argument pernicieux paraissait souvent plausible à nombre d'Ukrainiens et de Russes.

Staline cherchait désespérément à contre-attaquer : il le fit selon ses habituelles méthodes tortueuses : au lieu d'attaquer de front cette propagande et d'en souligner la sordide démagogie, il choisit d'escamoter complètement la question. De sorte qu'on assista à cet étrange phénomène : pendant pratiquement toute la durée de la guerre, la presse soviétique ne fit presque jamais mention du sort des juifs sous le régime nazi, pas plus que de l'existence d'Auschwitz et de Majdanek. La grande masse de la population soviétique n'eut jamais que des bribes d'information présentées sur un ton fort détaché, sur l'extermination des juifs en Europe. Staline par nature, se montrait méfiant et méprisant à l'égard du peuple et à cette époque, fut moins tenté que jamais de surestimer le sens moral des Russes. Au moment de la défaite, sa propagande fut particulièrement maladroite. La confusion qui en résulta eut, pour les juifs, des conséquences souvent tragiques qui auraient pu être évitées. Par exemple : la ville industrielle en pleine expansion, Taganrog, avait une vaste population juive. Lorsqu'en 1942, le gouvernement soviétique proposa aux juifs de les évacuer (les armées nazies approchaient), ceux-ci refusèrent. Ils ne pouvaient pas croire que l'Allemagne, la patrie de Gœthe et de Beethoven, le pays des poètes et des penseurs, de Marx et d'Engels puisse se conduire à l'égard des juifs comme les autorités soviétiques le prétendaient. Les juifs refusèrent de croire la propagande de Staline même lorsque cette propagande disait la vérité : qu'ils allaient tous périr sous l'occupation nazie. Ceux qui furent évacués sont les seuls juifs qui survécurent.

En dépit de tous les crimes qu'on puisse à juste titre reprocher à Staline, il faut reconnaître que c'est sur ses ordres qu'on évacua deux millions et demi de juifs des territoires russes occupés, pour les ramener dans l'intérieur du pays, ce qui les sauva des camps de

concentration et des chambres à gaz. C'est un fait que les nationalistes juifs et la presse sioniste ont trop souvent tendance à oublier. Ces juifs se retrouvèrent dans une étrange situation : évacués à la hâte vers le Kazakhstan, l'Ouzbékistan et les autres républiques d'Asie centrale, ils connurent le désespoir et l'ahurissement dans ces contrées inconnues. Ils étaient une fois de plus des déracinés. Ils durent trouver des moyens d'existence dans des pays misérables où sévissaient le rationnement alimentaire, parfois la famine et se firent à nouveau remarquer par leurs combines et leurs pratiques de marché noir. Ils étaient redevenus des *Luftmenschen.* (Ce fait m'a été rapporté maintes et maintes fois par des amis polonais déportés dans ces régions.) Il serait injuste de blâmer les réfugiés juifs. N'étant ni paysans ni fermiers, comment auraient-ils pu tirer quoi que ce soit du sol ? Ils n'étaient pas non plus généralement des ouvriers spécialisés et la plupart avaient dépassé de loin l'âge du recrutement militaire. Ils avaient tous gardé aux tréfonds d'eux-mêmes un reste de mentalité commerçante, alors accrue par le sentiment de leur insécurité et ils se mirent à amasser à chaque fois qu'ils le pouvaient, des petites quantités de thé, de sucre, des sacs de grain et de pommes de terre qu'ils revendaient à des prix forts élevés.

Autour d'eux, la masse des travailleurs russes mourrait de faim ce qui ne manqua pas de provoquer une vague d'antisémitisme. Et pourtant ces deux millions et demi de juifs, c'est-à-dire le gros des communautés juives de Russie, échappèrent aux massacres nazis.

Pendant la période qui suivit la fin de la guerre, le peuple russe se retrouva les nerfs à vif : au chaos et à l'épuisement vint s'ajouter le désastre de 1946 : l'échec catastrophique de la moisson, tel que n'en avait pas connu la Russie depuis un demi-siècle. La famine fut générale ainsi que le désespoir quand les Russes se mirent à dénombrer leurs morts : ils avaient perdu vingt millions d'individus à la guerre ! Ils n'en prirent conscience qu'assez lentement d'abord puis d'un seul coup furent atterrés en réalisant l'étendue de leur perte. Dans les fermes et dans les champs russes, on ne voyait plus un seul homme; seulement des vieillards et des enfants qui essayaient d'arracher au sol de quoi nourrir la nation. On abolit tous les décrets limitant ou interdisant le travail des enfants. Travail et surmenage devinrent l'ordre du jour.

Les vieux antagonismes n'avaient pas disparu; ils étaient plus vivaces que jamais. La lutte, presque souterraine, entre les deux grands courants de pensée et l'idéologie soviétique reprit, ainsi que le

combat entre les nationalistes et les internationalistes. Il est impossible de comprendre l'histoire de la période stalinienne, des événements qui la suivirent et la situation des juifs dans la vie soviétique si l'on oublie une seconde le fait que ce phénomène constitue la base de la société soviétique. On trouve des nationalistes et des antisémites parmi les paysans, les ouvriers, les bureaucrates et l'intelligentsia et l'on trouve des internationalistes (donc des ennemis de l'antisémitisme) dans toutes ces mêmes couches de la société.

*
* *

Nous allons maintenant examiner l'une des démarches de la politique étrangère de Staline, qui démontre une certaine contradiction avec son attitude à l'égard des juifs et l'opinion traditionnelle des bolcheviks à l'endroit du sionisme.

On assista en 1948, à l'époque de la création de l'état d'Israël, à un bien curieux phénomène : on vit, côte à côte, les Américains et les Russes s'unir pour déloger les Anglais du Moyen-Orient et participer tous deux à la naissance de l'état d'Israël.

Quels qu'aient pu être les calculs de Staline, il n'en reste pas moins vrai qu'Israël lui doive, fait paradoxal, son indépendance et son existence (2). C'est de la Tchécoslovaquie stalinisée, des usines de guerre tchèques que vinrent le gros des armes de la *Haganah*. C'est avec ces armes que les juifs de Palestine purent vaincre les Anglais et les Arabes. Le soutien et l'assistance matérielle que Staline apporta aux juifs fit frémir les politiciens occidentaux, provoqua un ressentiment profond et un malaise incommensurable à l'endroit des juifs.

Puis ce fut l'avènement de la guerre froide. Encore faible sur ses jambes, cerné par un monde arabe hostile, terrifié par l'avenir, Israël tributaire de l'aide économique des juifs américains, choisit de s'allier, même si ce ne fut pas en termes explicites, avec les Etats-Unis, ce qui ne pouvait manquer de provoquer l'hostilité de la Russie. Lorsque Mme Golda Meir, le premier ambassadeur du jeune Etat, arriva à Moscou, les juifs russes l'accueillirent avec une joie débordante et manifestèrent bruyamment leur solidarité avec Israël. Staline qui observa peut-être cette scène inhabituelle des fenêtres du Kremlin, décida que les juifs constituaient un élément

(2) Voir mon article « Les Russes et la Palestine », *The Economist*, London, 24 May 1947.

d'instabilité, qu'Israël ne lui avait rendu qu'ingratitude (ce qui, dans une certaine mesure, n'est pas tout à fait faux) et qu'on ne pouvait se fier aux juifs soviétiques. Comptant sur la possibilité d'une guerre avec les U.S.A., ou même une guerre contre l'Occident, il se mit à persécuter les juifs, les dénonçant comme des individus « sans patrie », sans attaches et une fois de plus comme des « étrangers ». On murmurait que tous les juifs avaient des parents à l'étranger, en Amérique le plus souvent. Dans ces conditions, comment les considérer comme de véritables patriotes ? En cas de conflit, comment leur faire confiance ?

Si nous examinons avec objectivité la situation telle qu'elle se présentait pendant la guerre froide, il faut admettre que cette façon de raisonner (qui m'est totalement étrangère) relève d'un illogisme flagrant. Les juifs de Russie éprouvent certainement une sorte de « faible » pour l'Amérique et bien entendu pour les parents qu'ils peuvent y avoir. Si l'on essaie d'imaginer par exemple l'envahissement de la Russie par l'armée américaine, comme l'avaient fait les Allemands, il est certain que les Américains auraient trouvé une grande sympathie (et un certain nombre de collaborateurs) parmi les juifs russes. On n'en peut absolument pas douter. Mais ce que Staline, dans sa brutalité, ne s'est jamais demandé, reste la question fondamentale : comment se fait-il, tant d'années après la révolution, que l'on continue, en Russie, à douter de la loyauté de certains individus envers le régime soviétique ? S'il était prouvé qu'on ne pouvait se fier aux juifs, alors peut-être faudrait-il blâmer le gouvernement plus que les juifs ! Si Staline s'était posé cette question, aurait-il jamais admis que sa façon de gouverner et de trahir les principes de la révolution ai pu être responsable de cette situation ?

Dans cette atmosphère de méfiance et de haine, il est difficile de définir avec précision toutes les responsabilités. Entre les mains de Staline, les initiatives politiques atteignirent parfois des abîmes de sottise, de brutalité et d'inconséquence. Le monde entier fut témoin de l'immonde procès fabriqué de toutes pièces par Staline le 3 janvier 1953 : le « complot des médecins ». On annonça que neuf professeurs en médecine, médecins personnels des dirigeants du Kremlin, avaient été arrêtés et jetés en prison. On les accusaient d'avoir empoisonné certains de leurs illustres malades; d'avoir eu l'intention d'en assassiner d'autres, d'avoir attenté à la vie de maréchaux et de généraux soviétiques afin d'affaiblir la défense nationale.

Ils auraient agi sur l'ordre des services secrets anglais et américains et de l'organisation juive internationale, le *Joint*.

On faisait d'obscures allusions à d'ultimes révélations sur l'étendue et les ramifications du complot et autres crimes des conspirateurs juifs. La campagne menée contre les juifs devait, s'il faut en croire certaines versions, se terminer par l'évacuation de tous les juifs et leur internement dans des camps situés dans les régions extrêmes orientales ou à Birobidjan.

Comme beaucoup d'autres projets sinistres élaborés par Staline pendant les dernières années de sa vie, celui-ci s'éteignit aussi lorsqu'il mourut. Le mécanisme de la déstalinisation se mit en marche. Le premier geste du nouveau gouvernement réuni par Gregori Malenkov, qui était à la fois le Premier secrétaire du Parti et le Premier ministre, fut de déclarer le complot des médecins « nul et non avenu ».

Avec la disparition de Staline, l'Union soviétique entrait dans une nouvelle phase de son histoire. Une fois de plus, le conflit entre les nationalistes et les internationalistes rebondit. La mort de Staline fut suivie d'une réaction contre sa politique nationaliste et antisémite et donna lieu à une poussée d'internationalisme. Mais une victoire définitive de l'internationalisme n'aurait pas aboli pour toujours les divers nationalismes, loin de là. Depuis un certain nombre d'années, il existe une sorte de frêle équilibre entre les deux tendances et cet équilibre, une fois détruit, produit toutes les hésitations et toutes les inconséquences auxquelles nous assistons en Union soviétique. L'interrègne de Khrouchtchev a été, tout au long, marqué par une approche ambiguë du problème juif. L'antisémitisme des dernières années de Staline a disparu. L'égalité des juifs est officiellement reconnue mais il existe encore, de multiples informations en font foi, un fond d'antisémitisme assez virulent. La solution du problème juif, la solution objective, est loin d'être en vue. Il ne faut guère espérer que la Russie trouve cette solution avant qu'elle n'ait résolu tous ses autres problèmes et tant que le passé proche et le présent n'auront pas été passés au crible par les dirigeants et les citoyens soviétiques et par tous les communistes du monde entier.

Isaac DEUTSCHER.
Le 29 octobre 1964.

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer par l'Union Typographique, Villeneuve-Saint-Georges-94
le 28 octobre 1968

Dépôt légal : 4e trimestre 1968

N° d'édition : 204-15 N° d'impression : 95-68

Aux Éditions EDI

HISTOIRE DU MOUVEMENT OUVRIER INTERNATIONAL.

Lénine, par Georg LUKACS. Un vol., 130 pages .... **5,90 F**

Le Socialisme français et le pouvoir, par Michelle PERROT et Annie KRIEGEL. Un vol., 224 pages............. **11,50 F**

La Question chinoise dans l'Internationale Communiste. Dossier présenté par Pierre BROUE. Un vol., 368 pages. **16,10 F**

Pologne-Hongrie 1956. Dossier présenté par Pierre BROUE, J.-J. MARIE, B. NAGY. Un vol., 420 pages.......... **24,50 F**

La Nouvelle Economique, d'Eugène PREOBRAJENSKY (publié avec le concours du C.N.R.S.). Un vol., 404 pages.... **17,60 F**

L'Economie politique du rentier, de Nicolas BOUKHARINE (publié avec le concours du C.N.R.S.). Un vol., 204 pages. **14,50 F**

La Révolution d'Octobre et le Mouvement ouvrier européen. Ouvr. collectif présenté par V. FAY. Un vol. XII-292 pages. **12,50 F**

Otto Bauer et la révolution, par Yvon BOURDET. Un vol., 304 pages .... **18,10 F**

Black Power (Etude et documents), par Yves LOYER. Un vol., 264 pages .... **16,20 F**

QUESTIONS DU SOCIALISME.

I. — **La classe ouvrière et le régime gaulliste,** par Pierre NAVILLE. Un vol., 492 pages.............. **18,00 F**

II. — **La Guerre et la Révolution.** I : Guerres d'Asie, par Pierre NAVILLE. Un vol., 324 pages.......... **18,50 F**

OUVRAGES DIVERS.

Murs d'Alger 1962, par Albert MARCHAIS et Roger BOTTE (photographies illustrées par des mots), plaquette in-8°. **10,00 F**

PÉRIODIQUES.

Analyses et Documents.
Bi-mensuel d'informations et de documentations classées en fiches sur l'évolution du capitalisme et de la lutte de classe dans le monde.

Les Cahiers du Centre d'Etudes Socialistes.
Conférences, colloques et débats publiques du C.E.S. (73 numéros parus, catalogue sur demande).

DISQUES.

Chants de lutte par « Les Camarades ».

C.D.S. 1. — **L'appel du Komintern, La Chanson de Craonne, Clairvaux, Les Survivants.**

C.D.S. 2. — **L'Internationale, Ceux d'Oviedo, Zimmerwald.**

C.D.S. 3. — **Portugal résiste** (L. Cilia).

C.D.S. 4. — **Vive la sociale** (Simone Bartel).

C.D.S. 5. — **Chansons Révolutionnaires du Chili** (J. Capra).

C.D.S. 6. — **Lettre à « Che » Guevara,** chants cubains (Carlos Puebla).

Le disque 17 cm : **10 F**

ETUDES ET DOCUMENTATION INTERNATIONALES
29, rue Descartes, PARIS-Ve — Tél. MED. 55-20 — C.C.P. 18-462-71

La question juive est sans doute l'un des domaines privilégiés du délire idéologique mythificateur. La passivité et, parfois, la complicité des meilleurs spécialistes de l'histoire juive face aux mythes du nationalisme idéaliste a eu des conséquences graves dans le passé. Il y a tout lieu de craindre que les conséquences ne soient encore pires dans l'avenir.

C'est le mérite d'Abraham Léon d'avoir rompu avec toute une théorisation néfaste et absurde. Il est l'un des rares, et le premier, à avoir pensé la condition juive dans ses structures et son devenir et expliqué le judaïsme par l'histoire et non en dehors de l'histoire.

Mort à vingt-six ans à Auschwitz, le juif polonais Abraham Léon fut d'abord et très vite un ardent militant de la jeunesse socialiste sioniste (**Shomer Hazair**) en Belgique où sa famille, sioniste et petite bourgeoise, se fixa dès 1928 après un court séjour en Palestine. Attiré par le trotskysme dès 1936, il prend définitivement position lors des procès de Moscou et devint résolument trotskyste, tout en restant profondément attaché au sionisme jusqu'à être président de la fédération sioniste de Belgique.

Mais cette situation posait des problèmes difficiles. Cherchant une justification marxiste de ses idées sionistes, Léon remit peu à peu tout en question. Malgré les conditions terribles de la Résistance belge sous l'occupation allemande et les tâches très lourdes qu'il assumait au sein du mouvement trotskyste, à l'histoire duquel sa propre histoire se confond, il put rassembler une riche documentation, suffisamment étoffée pour reconstituer tout le passé des Juifs. Léon trouva dans le rôle social des Juifs l'explication de la religion et de la conservation des Juifs et il élabora la théorie du **peuple-classe,** déjà suggérée par Marx et Max Weber, clé indispensable à la compréhension du rôle passé et présent des Juifs et à la découverte d'une solution à leurs misères. Condamnant sans réserves son activité passée, Léon conclut que dans le cadre du capitalisme décadent, aucune solution de la question juive n'était possible et que le sionisme, idéologie petite bourgeoise de l'époque impérialiste, était condamnée à devenir un instrument du capitalisme mondial.

Des textes inédits d'Isaac Deutscher sur la question juive en U.R.S.S. et de Léon Trotsky complètent la réédition de cet ouvrage dont Maxime Rodinson a bien voulu assurer la présentation et vérifier toutes les références et données historiques, ce que l'auteur, disparu prématurément, n'avait pu faire, la première édition datant de 1946.

16,20 F T.L.I.